
PROPERTY OF
University of
Michigan
Libraries
1817
ARTES SCIENTIA VERITAS

à Mademoiselle Anne Sauron

très respectueux hommage

A. Houtin

LE PÈRE HYACINTHE

DU MÊME AUTEUR

ÉTUDES D'HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

XXme SIÈCLE

La Question biblique au XXe siècle, 2e édit., 1906. *Epuisé.*

La Crise du Clergé, 2e édit., 1908. In-12, 332 pages. Prix, 3 fr. 50. (*Traduit en Anglais*).

Évêques et Diocèses, 1re série : Le Cardinal Perraud, Diocèses d'Autun, de Cambrai, de Clermont, de Lyon, de Tours, 3e édit., 1908. In-12, 117 pages. Prix, 1 fr. 25.

2e série : Mgr Latty, Mgr Delamaire, Mgr de Cabrières, Mgr Henry, Au Diocèse de Bayonne, 1909. In-12, 185 pages. Prix, 2 francs.

Histoire du Modernisme Catholique, 1913. *Epuisé.*

XIXme SIÈCLE

Dom Couturier, abbé de Solesmes, 1899. In-18, 384 pages, avec portrait. Prix, 3 francs.

La Question biblique chez les catholiques de France au XIXe siècle, 2e édit, 1902. *Epuisé.*

La Controverse de l'Apostolicité des Églises de France au XIXe siècle, 3e édit., 1903. In-12, 315 pages. Prix, 3 fr. 50.

L'Américanisme, 1903. In-12, VII-497 pages. Prix, 3 fr. 50.

Un dernier Gallican, Henri Bernier, chanoine d'Angers (1795-1859), 1904. In-8°, VI-482 pages. Prix, 6 francs.

Un Prêtre marié, Charles Perraud, chanoine honoraire d'Autun (1831-1892), 2e édit., 1908. In-12, 135 pages. Prix, 1 fr. 25. (*Traduit en Anglais et en Italien.*)

Le Clergé et la Noblesse d'Anjou aux élections de 1848, 1911. In-8, 38 pages. Prix, 2 francs.

Le Père Hyacinthe dans l'Église romaine (1827-1869), 1920. In-12, 396 pages. Prix, 9 francs.

Les Origines de l'Église d'Angers. La Légende de saint René, 1901 In-8, 76 pages. Prix, 2 francs.

Autour d'un Prêtre marié. Histoire d'une polémique, 1910. In-12, XLIV-407 pages. Prix, 3 fr. 50.

Les Séances des députés du Clergé aux États-Généraux de 1789. Journaux du curé Thibault et du chanoine Coster, 1907. In-8, XXVI-185 pages. Prix, 5 francs.

EN PRÉPARATION

Le Père Hyacinthe, Prêtre solitaire (1893-1912).



PORTRAIT PAR MARCELLIN DESBOUTIN
Salon 1880

ALBERT HOUTIN

Le Père Hyacinthe

Réformateur catholique

1869 - 1893

Avec un portrait

PARIS
LIBRAIRIE ÉMILE NOURRY
62, RUE DES ÉCOLES, 62

MCMXXII



PORTRAIT PAR MARCELLIN DESBOUTIN
Salon 1880

ALBERT HOUTIN

LE PÈRE HYACINTHE

RÉFORMATEUR CATHOLIQUE

1869-1893

Avec un Portrait

PARIS

LIBRAIRIE ÉMILE NOURRY

62, RUE DES ÉCOLES, 62

MCMXXII

LE PÈRE HYACINTHE

RÉFORMATEUR CATHOLIQUE

1869-1893

CHAPITRE PREMIER

HORS DU COUVENT. — VOYAGE A NEW-YORK

(Septembre-décembre 1869.)

La lettre par laquelle le Père Hyacinthe informait son supérieur qu'il sortait de son monastère retentit dans le monde catholique, selon la juste expression de Montalembert, comme une « explosion terrifiante (1) ». Si la plupart des esprits rassis se rendaient compte que la France

1. Cf. *Le P. Hyacinthe dans l'Eglise romaine*, p. 346. — En citant cet ouvrage, je l'indiquerai simplement par le renvoi : Tome Ier ; comme j'indiquerai simplement par *A. P. M.* le renvoi au livre *Autour d'un prêtre marié*. — On trouve dans ces deux volumes les principales appréciations contemporaines sur la lettre du Père Hyacinthe, et dans *A. P. M.* (ch. VII) l'appréciation qu'il portait lui-même sur son acte quarante ans plus tard, à la fin de septembre 1909. — *L'Univers*, du 22 septembre au 12 octobre 1869, reproduisit de nombreuses appréciations de la presse française et étrangère.

conservait trop peu de foi dogmatique pour que des schismes ou des hérésies pussent y réussir ; s'ils pronostiquaient, comme Mérimée, que le Concile du Vatican ferait « de la bouillie pour les chats (1) », beaucoup d'esprits religieux furent profondément remués dans le monde entier. On crut entendre un nouveau Luther. Il quittait son Ordre, mais quittait-il l'Eglise? Et, s'il abandonnait l'Eglise, sortirait-il seul? Quelques jours auparavant, le livre de Mgr Maret, sur le futur concile, avait été publié. Cet ouvrage, annoncé depuis longtemps, semblait montrer que les catholiques libéraux avaient l'intention de se défendre avec toutes les armes de la science et de la tradition. Jusqu'où pousseraient-ils la résistance? Beaucoup seraient-ils décidés à aller aussi loin que le P. Hyacinthe?

Telles étaient les questions que se posaient aussi bien ceux qui louaient le Père que ceux qui le blâmaient. Pour les ultramontains français qui, pendant tout le XIXe siècle, furent hantés par la crainte d'un schisme, ces questions présentaient une extraordinaire importance. L'acte du Père ne serait-il pas « le signal d'une grande défection chez les maîtres et les adeptes d'un faux christianisme (2) »? Dans une

1. Cf. Tome Ier, p. 358. — Esprit rassis, Cuvillier-Fleury écrivait cependant : « Tout fait présager un schisme ». Cf. *ibid.*, p. 353.

2. Baunard, *Vie du Cardinal Pie.*

homélie adressée à son clergé, l'évêque de Poitiers, Mgr Pie, s'efforça d'atténuer le trouble des esprits, et, reprenant les termes mêmes du Père, il en appela, lui aussi, au tribunal de Dieu : « Seigneur, celui sur lequel nous pleurons a ramené plus d'un pécheur ; il a éclairé et confirmé plus d'un juste ; j'en appelle à votre sentence, ô Seigneur Jésus : *ad tuum, Domine Jesu, tribunal appello !* (1) »

En jugeant les apparences avec le plus de bénignité possible et du point de vue catholique, la position que prenait le Père était celle d'un protestataire. « C'est trop ou trop peu », lui disait justement son frère, l'abbé Jules, qui n'avait plus d'illusions théologiques, mais qui était plus politique que lui. Si les catholiques libéraux se sentaient embarrassés pour comprendre son attitude, les ultramontains ne l'étaient pas pour l'interpréter comme une désobéissance extrêmement grave, une vraie rébellion contre l'Eglise, et ils le représentaient comme ayant tiré logiquement les conséquences d'une dangereuse hérésie.

En réalité, à en juger d'après les impressions qu'il notait dans son journal, le P. Hyacinthe n'avait pas l'intention de sortir de l'enceinte du catholicisme. Mais il désespérait complètement de Rome.

1. *Œuvres du Cardinal Pie*, t. VI, p. 474-476.

Il croyait qu'il faudrait peut-être deux siècles encore à l'Eglise romaine pour achever de mourir, et qu'alors se constituerait l'Eglise parfaite. Pour préparer cette Église, il pensait que l'on devait se séparer de la papauté, obstacle à toutes les réformes. Il aurait voulu le faire définitivement tout de suite, mais il préférait attendre l'issue du Concile, qui montrerait clairement à tout le monde qu'il n'y avait plus rien à faire avec Rome. Alors, tout en restant catholique, il réagirait contre les abus de l'Eglise romaine. Rentré dans les formes de la vie séculière, son action religieuse serait plus libre, plus étendue, plus efficace. Après avoir abandonné un sacerdoce officiel et hiérarchique, il exercerait le sacerdoce royal commun à tous les vrais chrétiens, bien qu'il crût cependant difficile de rester chrétien en général, sans formes positives et sans se rattacher à une Église visible. Il pensait d'ailleurs que son état de conscience était celui de beaucoup d'autres personnes, qu'un certain nombre de ces personnes le suivraient dans son exode, et constitueraient avec lui les fondements de l'Eglise de l'Avenir (1).

Le P. Hyacinthe ne disait pas à ses amis tout ce qu'il pensait, et il les aimait trop pour envisager hardiment l'hypothèse qu'il se séparait

1. *Journal, passim,* particulièrement 2, 16 et 21 octobre.

d'eux à jamais. Aussi restaient-ils dans une grande incertitude sur sa conduite, et les plus optimistes d'entre eux croyaient-ils, comme Augustin Cochin (1) qu'il y avait un « divorce absolu » entre ce que le Père avait cru faire et ce que le public croyait qu'il avait fait. En attendant les éclaircissements, ses amis ecclésiastiques essayaient de réparer l'éclat de son acte. Mgr Dupanloup, aussitôt qu'il eut connaissance de sa lettre, envoya immédiatement à Paris l'ancien condisciple et l'ami du P. Hyacinthe, l'abbé Lagrange, depuis évêque de Chartres, pour le faire rester ou le faire rentrer dans l'obéissance de l'Eglise (2). Le Père le reçut en habits laïques : « J'attends le Concile, lui dit-il. Ne craignez rien, je n'ai aucune idée rationaliste ni aucune idée protestante en tête (3). »

Peu rassuré, l'évêque d'Orléans écrivit une lettre manifestement rédigée pour le public et destinée à séparer leurs causes. L'évêque suppliait le religieux d'aller se jeter aux pieds du Saint Père, qui lui rendrait la paix de la conscience et l'honneur de sa vie. Le religieux répon-

1. Lettre de Cochin au Père, datée du 6 octobre 1869.

2. *Vie de Mgr. Dupanloup*, par Lagrange, t. III (2e édit.), p. 134. Le récit de Lagrange contient une inexactitude. Le P. Hyacinthe n'avait pas envoyé sa lettre au *Français* pour qu'il la publiât. Mgr Dupanloup ne put connaître cette lettre que par le *Temps* ou les *Débats*.

3. Le 24 septembre, le Père avait fait à M. Branchereau une réponse analogue. Cf. t. Ier, p. 385, fac-similé.

dit à l'évêque : « Ce que vous regardez comme une grande faute commise, je le regarde comme un grand devoir accompli » (1).

L'évêque de la Rochelle, Mgr Thomas (2), accourut à Paris, pour lui proposer l'hospitalité de son évêché, pendant qu'il négocierait avec Rome le pardon des censures qu'il avait encourues. Cette proposition fut repoussée.

Le 28, le Père alla voir Mgr Darboy, sur sa demande transmise par l'évêque de la Rochelle. L'archevêque, qui avait essuyé, pendant cinq ans, toutes sortes d'attaques à propos de son prédicateur, ne lui fit aucune plainte de ce qu'il avait publié sa lettre sans la lui montrer. Il lui dit doucement : « On a voulu que j'écrive contre vous. J'ai répondu : Le père Hyacinthe doit beaucoup souffrir en ce moment, et il n'est pas bon de piétiner sur ceux qui souffrent : je ne le ferais pour personne, à plus forte raison pour lui, avec qui je désire conserver des rapports affectueux (3). »

Le 30 septembre, son ancien maître des novices, tout en larmes, lui apportait la réponse du supérieur général à sa lettre. Il se montra plein de cœur et lui demanda à le revoir quelquefois. La réponse notifiait au Père l'excommunication

1. Cf. t. Ier, p. 385, fac-similé.
2. Mort cardinal-archevêque de Rouen, le 9 mars 1894.
3. *De la Réforme catholique* (1874), p. 21-22. — J'indiquerai désormais ce livre par le renvoi : *R. C.*

majeure qu'il avait encourue *ipso facto* avec la note d'infamie. Le supérieur lui assignait un délai de dix jours pour rentrer dans son couvent.

Et comme, dix jours après, le P. Hyacinthe n'était pas rentré, l'autorité supérieure de l'Ordre le déclara, le 18 octobre, sous le coup de l'excommunication majeure et de toutes les censures et peines ecclésiastiques édictées par le droit commun et par les constitutions de l'Ordre contre les apostats (1).

En sortant de son monastère, le P. Hyacinthe s'était retiré auprès de sa mère et de ses deux sœurs, chez son beau-frère le capitaine Dusire. Le capitaine, qui devait se montrer pour lui, toute sa vie, un véritable frère, ne se piquait pas de théologie, mais d'honneur et de bon sens ; tenant l'infaillibilité du pape pour une ineptie, il était fort porté à croire que, dans son désaccord avec sa hiérarchie, le Père Hyacinthe avait raison. C'était aussi le sentiment de ses deux sœurs, Marie et Mme Dusire, bien qu'elles fussent très pieuses. Quant à la mère, qui avait voulu consacrer tous ses enfants à Dieu, elle se demandait douloureusement comment Dieu avait pu permettre qu'ils se fussent trompés, et que Jules fut revenu de chez les Dominicains, Marie de chez les Dames de l'Assomption, et enfin

1. Cf. t. Ier, p. 337.

Hyacinthe de chez les Carmes. Tous cherchaient délicatement à consoler et à rassurer la pauvre mère.

Bien qu'il eût, au sein de sa famille, la meilleure retraite à laquelle il pût aspirer, le Père Hyacinthe, désireux de se dérober au bruit mené autour de lui, saisit l'occasion d'une affaire qui appelait Mme Meriman à New-York pour faire ce voyage à sa place.

Il partit le 8 octobre (1869). Un ancien ministre plénipotentiaire des Etats-Unis à Paris, John Bigelow, qui vivait alors près de New-York, a écrit que, si le pape lui-même y était venu, il aurait difficilement produit plus de sensation que le Père Hyacinthe. En effet, bien que son arrivée n'eût pas été annoncée à l'avance, dès que le bruit s'en répandit, les nouvellistes s'abattirent en foule sur le débarcadère et poursuivirent le Père jusqu'à son hôtel. Il fallut toute une cohorte de serviteurs pour préserver sa chambre de l'invasion des reporters et des photographes.

Bigelow, qui avait entendu le Père à Notre-Dame, mais ne lui avait pas été présenté, crut devoir lui souhaiter la bienvenue dès le lendemain de son arrivée. Il se piquait de théologie. Pour s'entretenir plus à son aise avec le Père, il le décida à passer quelques jours chez lui à la campagne. « Pendant le séjour de plus d'une

semaine qu'il fit chez nous, dit Bigelow, je suis sûr que nous avons bien passé dix-huit heures par jour à discuter les causes et les conséquences de sa rupture avec l'Eglise. » Naturellement, ils parlèrent du célibat ecclésiastique (1). Bigelow résume ainsi ses impressions : « Sur le monde et la race humaine, il en savait moins long que n'importe quel homme adulte que j'aie rencontré. Il était aussi simple et candide à quarante ans que le sont à dix la plupart des enfants. Il ne savait rien des femmes, si ce n'est ce qu'elles lui avaient appris en confession (2). »

Le portrait physique que Bigelow trace de son hôte n'est pas moins précis. Il note que le Père portait encore mal son costume laïque, et qu'il avait des chaussures très larges, « comme si ses pieds avaient besoin de s'accoutumer graduellement à être emprisonnés ».

Les Américains auraient voulu entendre un si grand orateur. Comme il s'était interdit de prendre la parole en public avant la fin du con-

1. *Journal*, 9 novembre. — « Pendant le dîner, parlant à M. Bigelow du repos que m'a procuré chez lui *la vie de famille*, j'ai été surpris et doucement réjoui de l'entendre me dire : « Il faut que vous ayez bientôt une vie de famille à vous. »

27 novembre. — « Non seulement il [Bigelow] ne serait pas choqué de me voir un jour marié, mais il serait choqué qu'il en fût autrement, parce que ce serait une lâcheté de ne pas mettre mes actes d'accord avec mes convictions. »

2. Bigelow, *Retrospections of an active Life*, t. IV (Londres), 1913, p. 329.

cile, il refusa de nombreuses et pressantes invitations, accompagnées d'offres rémunératrices énormes. Un entrepreneur lui proposa de lui donner, pour une tournée de conférences, cinquante mille francs avant le départ, et la moitié des bénéfices. Bien que M. Bigelow, en bon Américain, l'engageât à accepter, et qu'il fût sorti de son couvent sans aucune ressource, le Père écarta toutes ses propositions. Il ne fit qu'une exception à la règle qu'il s'était imposée : ce fût au profit de la société française de bienfaisance de New-York (1).

Le Père vit peu les catholiques, désolés de sa lettre (2). Il fut très fêté par les protestants. Le 21 octobre, il écrivait à Mme Meriman, restée à Paris :

« J'étais venu chercher ici la paix, et voilà que j'y trouve plus de bruit et plus d'agitation autour de moi qu'en Europe.

« Ne croyez pas cependant que je ne sois très touché des sympathies qui m'accueillent. Ce mouvement de toute une grande cité, j'allais presque dire de tout un grand peuple, autour d'un pauvre moine qui a su agir avec la liberté et le courage de la foi chrétienne, c'est quelque chose de très consolant, de très

1. Le discours, intitulé : « Le gouvernement de la vie », a été publié dans la *Revue des cours littéraires*, numéro du 22 janvier 1870.

2. Le Père Hecker lui déclara qu'il n'avait pas eu une seule bonne nuit de sommeil depuis sa lettre (du 20 septembre).

encourageant, et qui prouve bien que la religion n'est pas sans avenir dans ce siècle. »

Sans se demander s'il n'exagérait point l'importance et la signification des manifestations dont il était l'objet, se plaçant d'ailleurs, comme il avait coutume de le faire, à un point de vue mystique, il écrivait le lendemain : « Il y a des instants où l'humanité entière dépend des actes d'un seul homme. Je suis peut-être dans l'un de ces moments solennels ! » Un peu plus tard, il comprit ce que cette agitation avait de superficiel. « Les journaux américains sont pleins de moi, écrivait-il à son amie, mais c'est le plus souvent absurde ou vulgaire. Je ne vous les envoie point. Je ne les lis point moi-même (1). »

Parfois les anciennes croyances théologiques du Père semblent prendre le dessus :

« Est-il *possible* que je sois dans l'erreur? Oui. — Est-il *possible* que mon *illusion* soit coupable ? Oui. — Est-il *possible* que mon action dans le monde soit funeste ou stérile ? Oui. — Est-il *possible* que mon nom soit justement flétri dans l'histoire ? Oui. — Est-il possible que je demeure condamné au jugement *éternel* de Dieu? Oui, encore. *Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum : qui autem judicat, Dominus est* (2).

1. Lettre du 15 novembre 1869.
2. *Journal*, 16 novembre 1869. Le 1er mars 1870, il écrivait pareillement dans son journal : « Je ne me sens pas coupable, mais je ne me sens pas certain. »

Cependant un éditeur américain publiait une traduction des conférences de Notre-Dame. Le Père écrivit au traducteur (1) une lettre qui fut mise en tête du livre, et il la communiqua à M. Emile de Girardin pour qu'il l'imprimât dans son journal *La Liberté*. Girardin publia en même temps la lettre personnelle qui lui était adressée (2). A ce propos, Montalembert envoya, le 4 décembre, au P. Hyacinthe ses observations, avec quelques nouvelles :

«... D'ici à votre retour parmi nous, je vous conjure encore une fois de garder un silence aussi profond que possible, et de ne pas écrire des lettres qui sont toujours publiées et ne vous font aucun bien. Sachez donc que le silence grandit souvent les hommes, surtout les hommes *éloquents*, quand il ne se prolonge pas trop. Laissez-moi vous le dire avec ma liberté ordinaire : vous êtes très *enfant*. Vous ne connaissez pas assez les hommes, ni ce qu'ils sont, ni le peu qu'ils valent. Quand on vous voit écrire à des gens tels que M. de Villa-Marina (3) ou M. de Girar-

1. Le Rév. Léonard W. Bacon, ministre de l'Eglise congrégationaliste à New-York.

2. Ces deux lettres sont reproduites dans *L'Univers* des 21 et 22 novembre. La lettre au Rév. Bacon a été réimprimée dans *R. C*, p. 57. Au sujet de cette lettre, Martin Paschoud écrivait le 28 novembre à Frédéric Passy : « Nouvelle lettre — et belle, ce me semble — de frère Hyacinthe. Si vos amis de *la Paix* en venaient là nettement, votre Catholicisme et notre France seraient sauvés ! Dieu le veuille. »

3. Préfet de Turin. Il avait félicité le P. Hyacinthe de sa protestation du 20 septembre, et celui-ci lui avait répondu par une lettre publique. Montalembert, partisan du pou-

din, cela fait sourire vos ennemis et cela attriste une fois de plus vos amis. Je parle de vos vrais amis *catholiques*; vous verrez que ce seront encore eux dont vous aurez le moins à souffrir ici-bas. L'évêque d'Orléans est venu passer deux jours ici, en se rendant à Rome ; il vous aime toujours. Je ne lui ai pas caché que vous étiez très mécontent de la publicité donnée à la lettre qu'il vous a écrite (1). Il m'a répondu : « Je le conçois parfaitement, mais je ne pouvais faire autrement ». Il ne désespère pas du tout de votre avenir ; seulement il vous supplie, comme moi, de vous enfoncer, pendant quelque temps au moins, dans le silence et l'oubli.

Lui-même vient de donner un bien grand exemple de ce qu'il est encore possible de faire, au sein de l'Eglise actuelle, pour servir la vérité et la liberté. Il a parlé beaucoup trop tard, mais les deux coups de tonnerre n'en ont pas moins eu un retentissement prodigieux. Il est parti calme et plein de confiance pour entrer dans la lutte qui va couronner sa glorieuse vie. En rapprochant ses deux lettres contre l'infaillibilité et contre *L'Univers* du mandement de l'archevêque de Paris, du manifeste des évêques de Fulda, vous aurez reconnu que tout n'était pas perdu, et que, si vous aviez seulement su *attendre* un peu, vous auriez été à même de combattre plus que jamais le bon combat. Ne dites pas que je ne comprends pas vos souffrances : je ne les comprends et ne les partage que trop ; mais je suis un plus vieux malade que vous, et, quand j'ai des crises de douleur intense, je ne vais pas me jeter par la fenêtre pour

voir temporel, ne pouvait supporter les catholiques libéraux italiens qui travaillaient à unifier leur patrie.

1. Cf. t. I, p. 329.

me soulager ou pour protester contre mes médecins.

L'évêque d'Orléans a trouvé un auxiliaire bien imprévu dans le cardinal de Schwartzenberg, archevêque de Prague. En revanche, il paraît que les prélats américains et leurs acolytes sont pour la plupart parmi les absolutistes et les infaillibilistes. Vous m'expliquerez ce singulier phénomène, mais surtout n'en tirez pas de nouvelles démonstrations contre la nécessité de s'arranger des choses telles que Dieu les permet, dans le milieu où il nous a fait naître pour le servir de notre mieux. Merci de vos bonnes prières, j'en ai toujours grand besoin. Mille affectueux souvenirs, avec mon fidèle attachement. »

De son côté, Auguste Cochin tint à donner au Père l'expression de son « fidèle et constant souvenir ». Il lui envoya ses impressions au sujet de la préparation du Concile et « du retour de la France au gouvernement libre ». Il ajoutait :

« Il n'y a pas dans tout cela de quoi annoncer à la race des hommes, dans le vieux monde, des progrès, des réformes, et des grandeurs, mais du moins quelques jours de sécurité. Et, dans le nouveau monde, êtes-vous frappé de ce que vous voyez ? Y a-t-il, sous tant d'ardeur, un peu de vertu ? L'honneur, la chasteté, la probité, sont-ils plus ou moins florissants que chez nous, et quelle est la part de l'Evangile ? Notre Eglise s'y montre-t-elle avec des caractères nouveaux de rajeunissement et d'efficacité ? Comme je serais heureux de recueillir vos impressions, et d'apprendre qu'une fois si loin vous faites un voyage complet, de manière à rapporter un trésor d'obser-

vations et de vérités ! Est-ce votre intention ou allez-vous revenir ?... » (1)

La résolution du Père était de revenir le plus tôt possible. Deux ans auparavant, son voyage en Angleterre lui avait fait connaître une grande Eglise protestante conservatrice. Sa foi romaine en avait été ébranlée, mais sa foi chrétienne confirmée. Son séjour à New-York ruinait sa foi chrétienne.

Les formes extrêmes du protestantisme qu'il avait sous les yeux le déconcertaient. Chez les Bigelow, famille réellement chrétienne, personne n'était baptisé. Cette famille tenait le baptême de l'eau pour une superstition ; seul, à ses yeux, le baptême de l'esprit était nécessaire. Le P. Hyacinthe n'y comprenait rien. De plus, il découvrait que, si certains Américains interprétaient radicalement le christianisme, la plupart s'en passaient. Toutes ses notions théologiques étaient confondues.

« Le doute de l'idiosyncrasie me dévore », écrivait-il ; « la solitude du cœur me consume (2). » « A un tel état moral, continué pendant longtemps, la folie répondrait infailliblement (3). »

Aussi abrégea-t-il son voyage. Il rentra à Paris, le 22 décembre.

1. Lettre du 3 décembre 1869
2. *Journal*, 19 novembre.
3. *Journal*, 30 novembre.

CHAPITRE II

DANS LE SILENCE ET DANS LA PRIÈRE

(Décembre 1869-avril 1870.)

Après son voyage à New-York, le P. Hyacinthe reprit, au sein de sa famille, la position expectante qu'il s'était imposée en quittant son monastère, voulant attendre « dans le silence et dans la prière, et par-dessus tout dans la paix (1) », la conclusion du Concile. Le Play eût désiré qu'il employât ses loisirs à des conférences publiques sur des questions sociales ; la marquise de Forbin qu'il fît imprimer ses conférences de Notre-Dame et préparât une explication de sa lettre du 21 septembre ; mais il n'était pas en disposition de travailler.

De violentes tentations contre la foi le rongeaient. Pendant les derniers mois de l'année précédente, il avait supplié Mme Meriman, qui voulait sortir de l'Eglise catholique, de ne pas

1. Lettre inédite à Mgr Darboy, 17 janvier 1870. L'archevêque lui répondit par une lettre datée du 9 février, et le P. Hyacinthe lui écrivit de nouveau le 25 février. Ces deux dernières lettres ont été publiées dans *R. C.*, p. 24-27.

faire de démarche précipitée, de l'attendre afin qu'ils cherchassent et trouvassent ensemble un abri religieux, et voilà qu'il lui disait maintenant : « Etes-vous bien sûre de la vie éternelle ? Avons-nous des preuves suffisantes de notre foi ? Ne vous trompez-vous pas ? Et moi ? Et tout le monde ? »

Il cherchait d'ailleurs à se rendre compte exactement de la nature de ses anxiétés :

« Le doute... l'angoisse... sur les questions religieuses qui touchent l'âme et l'éternité.

Cet état tient-il seulement à *ma* nature ? idiosyncrasie ?

Ou bien à la nature humaine elle-même ? la loi religieuse de l'humanité ici-bas ?

Ou bien à la condition de l'âge présent, âge de crise et de transition ?

Y aura-t-il un éclaircissement complet et définitif pour moi dans cette vie ?

Ou seulement pour d'autres, dans l'avenir de l'humanité ?

Ou seulement pour tous dans l'Eternité, dans la lumière de ta face, ô mon Dieu ! » (1)

Mme Meriman s'efforçait, comme elle l'avait toujours fait (2), de lui rendre la paix de la croyance :

1. *Journal*, 23 décembre 1870.

2. Le Père lui avait écrit, le 7 avril 1869 : « Vous avez raison, mon amie, j'ai le doute au fond de l'esprit, je l'y ai toujours eu depuis que je pense ; mais j'ai la foi au fond de l'âme. Priez pour qu'elle augmente, et que l'âme domine et vivifie l'esprit. »

« Celui qui ne connaît pas sa propre religion », lui disait-elle, « est pareil à un homme qui a vécu enfermé dans un coin. Sans doute il n'y a qu'une religion véritable, le Christianisme, mais le Christianisme n'est pas encore purifié ; et, en un sens, nous pouvons dire que l'unique religion vraie n'existe pas encore, et que nous la cherchons. Le fond est immuable, Jésus-Christ, Fils de Dieu, mais nous avons pleine liberté pour changer et perfectionner les formes (1). »

« Le déisme suffit peut-être pour vivre, mais non pas mourir. *Il faut* croire à Jésus-Christ, et l'on ne peut aller au delà (2). » « Plutôt le chapelet (3). » « Ah ! mon ami ! durant la première partie de votre vie, vous vous êtes efforcé d'être un saint à la façon du moyen âge, et voilà que maintenant Dieu vous dit : *Je veux faire de vous un* HOMME*! un homme d'aujourd'hui ! un ministre du XIX*e *siècle!* (4) »

1. *Journal de Mme Meriman*, 27 février 1870.

2. *Ibid.*, 2 août 1870.

3. De cette parole on en peut rapprocher une autre que Mme Loyson lui disait vingt-quatre ans plus tard, à propos de la superstition des Maltais : « Tout vaut mieux que l'incrédulité, même la superstition. » (*Journal*, 28 décembre 1895). — Ce qui contribua, plus que tout argument, à maintenir le Père dans le christianisme, ce fut sa femme et le souvenir de sa femme. Défunte, elle est censée lui dire, le 17 octobre 1910 : « Demeure prosterné devant Jésus-Christ, malgré Vénient et malgré tout le reste. Baise ses pieds sanglants. Reçois l'imposition de ses mains percées par les clous. Tu le peux, tu le dois : c'est moi qui te le dis, moi qui ai toujours été la compagne fidèle et la sage conseillère, pendant notre longue vie commune, et qui le suis encore et plus que jamais, dans la communion des saints ! » *Les Pensées de Charles Vénient*, p. 26.

4. *Journal de Mme Meriman*, 27 février 1870.

« Aidez-moi, aidez-moi (1) », disait le Père.

Mme Meriman lui fit surmonter cette crise ; elle le fixa dans la foi chétienne. Bien plus, tantôt séduisante, tantôt mystérieuse et solennelle, elle lui apparut comme une « femme providentielle », une « prophétesse », une « prêtresse », chargée de faire de lui un apôtre des temps modernes, l'annonciateur du « Millenium », un prophète. Il l'idéalisa, comme autrefois il avait idéalisé « deux figures de femmes, bien médiocres : Isabelle de Maistre et la mère Elie (2) », comme il idéalisait l'Eglise elle-même (3), comme il idéalisait toutes choses.

Pendant que le doute torturait son âme inquiète, ses admirateurs songeaient toujours à lui faire une belle carrière. Il écrivait :

« E. Ollivier me témoigne une véritable affection, mais j'use d'une très grande réserve depuis qu'il est au ministère. Je ne veux pas avoir l'air de lui apporter des conseils dont il n'a pas besoin, et dont le simple soupçon le compromettrait aux yeux de bien des gens.

« Il a exprimé à plusieurs personnes son regret

1. *Ibid.*
2. Cf. t. I, p. 73, note.
3. Une femme qui l'a bien connu, Mme Bonzon, née de Gardonne, le remarquait ainsi en 1872 : « Je crains beaucoup pour lui cette idéalisation du catholicisme, ce sens mystique qu'il trouve à toutes choses. C'est l'écueil des grands esprits, et il faut, pour les en sauver, que la conscience possède une droiture inflexible... Sa pensée a gardé des obscurités qui étonnent. » (*Ma Conversion*, p. 148).

de ne pouvoir, dans les circonstances spéciales où je me suis placé, me nommer à l'archevêché de Lyon. Je suis touché de ces sentiments de la part de ce noble cœur, mais pour ma part je n'ai aucun regret : d'abord parce que je ne me crois pas fait pour être évêque, et ensuite parce que j'ai fait mon devoir ». (1)

Dans le même temps, l'un des quarante, Cuvillier-Fleury, qui aimait le P. Hyacinthe (2), lui assurait que sa candidature à l'Académie était « remise sur le tapis ». Guizot disait « sa position énorme ».

Mais le P. Hyacinthe n'avait pas plus envie de briguer les suffrages des académiciens que l'archevêché de Lyon. Il attendait les événements, sinon « dans la paix », comme il l'avait écrit, du moins « dans le silence et dans la prière ». Son frère Jules crut de son devoir de prêtre de s'opposer de toutes ses forces à la définition de l'infaillibilité du pape, définition qu'il considérait comme la dernière et suprême faute que pût commettre l'Eglise. Il fonda, avec le comte Emile de Kératry et l'abbé Bazin, secrétaire du doyen de la Faculté de Théologie de la Sorbonne, un journal d'opposition au Concile, qu'ils intitulèrent *La Concorde*. Le P. Hyacinthe refusa obstinément à son frère de l'aider dans la rédaction de cette feuille, et, comme on supposait

1. Lettre à Mme Meriman, 13 février 1870.
2. Cf. t. I, p. 353.

quand même qu'il en était le collaborateur, il démentit ce bruit dans une lettre publique. Il y disait :

« Sans doute mes sympathies sont avec une œuvre où j'ai mon propre frère, et qui promet d'apporter une force de plus à la cause de la religion et de la liberté. Cette cause est plus que jamais la mienne ; mais il y a différentes manières de la servir, et je tiens à demeurer dans le silence que ma conscience m'a imposé au début de la crise que nous traversons. « Humilie ton cœur et attends patiemment », dit le Livre inspiré, « et ne te hâte point au jour de l'obscurcissement. »

La position expectante qu'avait prise le P. Hyacinthe cessa subitement par la mort du comte de Montalembert.

Ce grand et généreux orateur avait rêvé la gloire. Il s'était cru appelé à jouer en France le rôle d'O' Connell en Irlande, et certes il aurait pu rendre à son pays les plus importants services s'il ne s'était pas obstiné à vouloir le lier à une théologie dépassée. Il mourut dans la triste conviction qu'il était vaincu et qu'il avait été dupé. « J'aime encore mieux avoir été leur dupe que leur complice », avait-il écrit à l'un des coryphées de l'ultramontanisme, dom Guéranger, dès 1853. Ce thème, Montalembert l'avait repris et développé pour les jésuites dans un écrit, intitulé *L'Espagne et la Liberté*, que sa famille et ses

amis l'avaient empêché de publier, mais qu'il remît au P. Hyacinthe, avec permission de le divulguer, s'il le voulait, après sa mort (1). Ce thème, Montalembert le reprenait sans cesse dans ses conversations avec le P. Hyacinthe, mais, tandis que le gentilhomme se tenait au principe qu'on ne sort pas de l'Eglise, le Père se demandait si le seul moyen de la réformer n'était pas d'en sortir et, d'autre part, s'il était honnête d'y vivre, malgré elle, contre elle, en dissimulant une partie de ses convictions. C'est pourquoi, dès 1867, au sortir d'une conversation avec Montalembert, il avait écrit dans son journal : « Ses pensées ne sont pas mes pensées et ses voies ne sont pas mes voies (2). »

Après son retour de New-York, le Père revit Montalembert qui lui témoigna toujours une profonde affection (3). Il le chargea même de publier, malgré l'opposition de sa famille et de son entourage, dans *La Gazette de France*, sa réponse à un jeune avocat de Paris, M. Lallement, qui lui avait écrit pour lui demander comment il conciliait son gallicanisme actuel avec son ultramontanisme passé. Montalembert, après s'être justifié, protestait encore de

1. Cf. *A.P.M.* p. 235.
2. *Journal*, 29 mai 1867.
3. Pour plus de détails sur leurs derniers rapports, cf. dans *A.P.M.* le chapitre « l'Affaire Montalembert ».

toute son âme entre ceux qui immolent « la justice et la vérité, la raison et l'histoire en holocauste à l'idole qu'ils se sont érigée au Vatican ».

Le 13 mars, Montalembert était mort.

Bien que la maladie l'eût miné depuis longtemps, cette fin parut soudaine au P. Hyacinthe, et il en éprouva une douleur aussi vive que s'il ne l'eut jamais prévue. Il perdait en lui un ami tout dévoué. Mais, si Montalembert avait vécu davantage, il n'aurait probablement pas eu plus d'influence réelle sur la suite de la carrière du Père qu'il n'en avait eu jusque-là. Le journal du Père, malgré ses fluctuations, le montre sans cesse plus décidé à persévérer dans la voie où il s'était engagé. Le passage suivant, du 18 avril, est très particulièrement net à cet égard :

« Visite de Maurice Sabatier, élève de Lacordaire. Il lui faut au moins la protestation de dix évêques, sans cela il se soumettra (1). »

1. Sabatier, avocat au conseil d'Etat et à la Cour de cassation de 1871 à 1906, plus tard membre de l'Académie des sciences morales et politiques.

Le 15 juillet 1911, il écrivait au P. Hyacinthe : « Quant à moi, je ne m'incline pas devant l'idole du Vatican, par la raison que je ne vois pas au Vatican d'idole, mais un chef vénéré, dont les pouvoirs se sont accrus au fur et à mesure que les gouvernements humains ont moins protégé l'Eglise, et je vous avoue, sans réserve, que rien ne me paraît plus rassurant pour l'avenir des sociétés que cette concentration d'une domination spirituelle dans la dispersion philosophique et démocratique que nous voyons s'étendre de jour en jour. »

« Moi, je le sens, fussé-je SEUL, je tiendrai bon. La vérité n'est pas avec le nombre. Elle peut être avec une seule âme sur la terre, dans certaines crises, et cette âme elle-même lui devint-elle infidèle, la Vérité serait toujours la vérité. *Sequere Deum* ! »

CHAPITRE III

CHEZ DŒLLINGER. — LE SCHISME
(Mai-septembre 1870.)

Avec le généreux comte Charles de Montalembert, le catholicisme libéral avait perdu son chef, un chef qui ne pouvait pas être remplacé. La marquise de Forbin d'Oppède — l'intelligence la plus lucide du parti — sentit toute la grandeur de cette perte et, pleine d'anxiété pour l'avenir, elle décida le Père à aller causer avec Dœllinger. Elle espérait ainsi obtenir quelques lumières sur une situation religieuse très obscure et elle pensait que l'influence du vieux théologien bavarois ne pourrait être que bienfaisante pour l'âme tourmentée du Père Hyacinthe.

Le 3 mai 1870, le P. Hyacinthe arrivait à Munich pour y passer deux semaines. Dœllinger, qui devait mourir nonagénaire, avait alors soixante et onze ans. Jeune relativement encore, il l'était par la force physique, intellectuelle et morale qu'il avait conservée. On le regardait comme le plus grand savant du catholicisme. Bien que sa lutte ouverte contre le Concile

du Vatican lui eût acquis une célébrité universelle, il n'avait rien perdu de sa bonhomie habituelle.

Il reçut très cordialement le P. Hyacinthe. Tout en reconnaissant qu'il pouvait avoir eu de bonnes raisons pour sortir de son Ordre, il aurait désiré qu'il eût obtenu « d'être délié d'une manière normale des nœuds qui l'attachaient à un cadavre de corporation religieuse ». Mais pour lui l'important était qu'on restât fidèle à ce qu'il croyait « le principe de tous les chrétiens éclairés : *Reformatio fiat intra Ecclesiam* ».

Auprès de Dœllinger, le Père trouva un cercle d'amis intéressants (1) : Hanneberg, l'abbé du monastère de Saint-Boniface ; dom Odilo Rothmanner, religieux de la même abbaye (2) ; la comtesse de Leyden ; sa fille Charlotte, bientôt Lady Rowland Blennerhasset, qu'on a pu appeler avec justesse « la dernière Européenne (3) » ; Henri de Liaño, fervent admirateur de Port-Royal. Tous parlaient parfaitement le français ; bien plus, ils vivaient dans la théologie de l'ancienne France. Dœllinger, qui avait décoré son

1. Le professeur Friedrich étant alors à Rome, le Père habita sa chambre.

2. Dans son journal, au 12 mai, le Père note une question posée par dom Odilo à l'évêque Héfelé : « Est-ce qu'une chose qui n'est pas vraie peut le devenir par la décision d'un Concile ? »

3. Cf. *Le Correspondant*, 10 mai 1917, article de M. Alfred Dumaine.

appartement des images des grands hommes qu'il aimait, y avait donné une large place à nos compatriotes. Le P. Hyacinthe y remarqua les suivants : Antoine Arnauld, que Dœllinger appelait le plus grand de nos théologiens ; l'érudit Arnauld d'Andilly ; Antoine Godeau, également estimable par son indépendance de caractère et par ses travaux sur l'histoire de l'Eglise ; Launoy, l'un des fondateurs de la critique historique ; Pascal ; Fénelon, et enfin Bossuet, que Dœllinger estimait encore plus que tous les autres (1).

La conversation de Dœllinger, si érudite et si profondément imbue de la tradition ecclésiastique, ne pouvait manquer d'influencer fortement le Père Hyacinthe. Quatre jours après son arrivée à Munich, et sur le conseil de Dœllinger, il écrivait à l'archevêque de Paris, alors au Concile du Vatican, pour lui demander d'être régulièrement délié de ses engagements monastiques et de prendre rang dans son clergé diocésain. Le Père ajoutait :

« Je n'ai point voulu rompre avec l'Eglise. En Amérique comme en Europe, j'ai dit hautement, j'ai écrit publiquement, que je lui demeurais

1. Ces cinq portraits étaient placés dans la bibliothèque, ainsi que deux autres : celui de Thyrso Gonzalez, le XIII[e] général des jésuites, qui fut persécuté par eux, et celui de Léon X, placé là, non pas à cause du sujet, mais par amour de l'auteur, Raphaël.

fidèle, que je ne résistais qu'à un parti, que je ne protestais que contre des abus. Cette résistance et cette protestation sont toute la pensée de ma lettre et de mon acte du 20 septembre dernier. Ma conscience, qui me les imposait alors, ne me permettrait pas de les retracter aujourd'hui ; mais je les crois parfaitement compatibles avec l'obéissance due à l'autorité légitime (1) ».

Le soir du dimanche 8 mai, après une longue promenade avec Dœllinger, le Père écrivait dans son journal :

« Retour seul à l'hôtel, par cette nuit calme et odorante de printemps. Sentiment de la réalité de ma vie dans l'Eglise, de l'efficacité de mon sacrifice pour le progrès de l'avenir et pour les gloires de l'éternité. Il n'y a de bonheur pour une âme comme la mienne que dans le mariage. Et toutefois il y aura une joie et un fruit supérieurs dans l'immolation du célibat accepté pour Dieu et pour l'humanité.

1. Lettre du 7 mai 1870. Cette lettre, ainsi que la réponse de Mgr Darboy, datée du 25 mai, ont été publiées intégralement dans Léon Séché, *Les Derniers Jansénistes*, t. III, p. 213-214. La lettre de Darboy, p. 214, commence, non par ces mots « Je me suis engagé à », mais par « Je me suis empressé de ».

Bigelow (*Retrospections*, t. IV, p. 358) a publié une lettre du Père, en date du 28 mai, l'informant qu'il revient de chez Dœllinger, plein de résolution ; qu'il est plus que jamais catholique, décidé à rester fidèle à son Église, tout en combattant énergiquement ses abus. Bigelow remarque: « Si Loyson avait profité de sa visite de deux semaines pour ne pas mettre exclusivement sur ses épaules la tâche de réformer l'Église catholique, le reste de la vie du chevaleresque moine aurait sans doute été plus utile et moins accidenté. »

« Pour Emilie aussi, il y aura une joie et un fruit supérieur et divin.

« Et *Emmanuel* naîtra, non de notre chair, mais de notre amour ! »

Il y avait un point sur lequel le Père tenait particulièrement à recueillir l'opinion de Dœllinger ; le célibat ecclésiastique, non seulement à cause de son amour avec Mme Meriman, mais parce que son ami Charles Perraud, qui était dans un cas analogue, l'avait chargé de soumettre au grand théologien un mémoire qu'il avait composé en faveur de la réforme de cette discipline (1). Voir la réponse faite à cette consultation :

« Dœllinger a connu personnellement environ trente prêtres mariés, la plupart devenus protestants. Tous ont malheureusement fini, et beaucoup d'entre eux sont morts peu après leur mariage. Curé de Munich richement doué, éloquent, amené au protestantisme par la justification de la foi. Ce qu'il appelait un « mariage de conscience ». Devenu curé luthérien à Berlin, répondant à Schouvaloff : « Ne venez pas au protestantisme, il est pourri jusqu'aux os. » Dœllinger n'a pas connu celui-ci. Il n'y a pas dans toute l'antiquité ecclésiastique un seul exemple d'un prêtre marié après son ordination. »

Cependant, immédiatement après avoir reçu la lettre du Père Hyacinthe, Mgr. Darboy s'était adressé au pape, par l'entremise du cardinal

1. Cf. *A. P. M.*, p. XXV, 180.

2.

Antonelli, mais comme de lui-même et sans mettre en avant le Père. L'archevêque disait qu'il était peut-être en mesure d'intervenir efficacement et que, pour aller plus loin et réussir, il aurait besoin de savoir sous quelles conditions le Saint Père voudrait bien le séculariser.

Antonelli, qui s'était montré « charmant » pour le Père (1), répondit gracieusement qu'il devrait réprouver franchement son acte de l'année précédente, réparant ainsi le scandale qui en était venu, et se soumettre aux dispositions que le Saint Père, dans sa sagesse et sa bonté paternelle, jugerait convenable de prendre.

En transmettant cette réponse au Père, l'archevêque ajoutait :

« Tout est dans la formule de rétractation. Quant à rentrer dans un couvent de votre Ordre, on n'y tient pas : une retraite quelque part suffira. Vous serez sécularisé.

« En conséquence, rédigez un projet de lettre au Saint Père dans le sens indiqué plus haut ; allez jusqu'où vous pourrez. Envoyez-moi la pièce : je la communiquerai, non pas comme venant de vous, mais comme un projet que, selon moi, vous ne repousseriez pas. Si on en est content, vous ferez la chose officiellement, et tout sera dit ; dans le cas contraire, vous garderiez la même situation que vous avez. J'attends votre lettre. Tout à vous. (2) »

1. Cf. T. I, p. 200.
2. Lettre datée de Rome, 26 mai.

Le P. Hyacinthe était prêt à expliquer son acte du 20 septembre, mais il ne voulait pas le rétracter. D'autre part, quand il reçut la réponse de Darboy, il n'était plus auprès de Dœllinger, il était revenu auprès de Mme Meriman. Elle lui parla « au nom de Dieu » (1), et appela Pressensé à son secours. Le 5 juin, le Père remercia l'archevêque de sa bienveillance et le pria de ne pas continuer les pourparlers. Quelques jours après, il reprit la plume pour lui envoyer la lettre suivante (2) :

« A peine ma lettre de dimanche dernier était-elle écrite, que les journaux nous apprenaient la scène de violence qui a clos la discussion générale sur l'infaillibilité (3). Cette nouvelle si grave m'a rendu plus manifeste encore l'impossibilité d'une solution présente aux difficultés de ma situation.

Mais ma situation personnelle m'occupe peu, eu égard à la situation de l'Eglise elle-même.

J'ai dîné, vendredi, seul avec M. et Mme Emile Ollivier, et nous nous sommes entretenus de cet important sujet qui, malgré le silence calculé et l'indifférence apparente, préoccupe ici les esprits plus vivement qu'on ne se le persuade à Rome. M. Olli-

1. « Tout homme, à mesure qu'il donne une place à l'inspiration dans la conduite de sa vie, est amené à honorer davantage la femme, à croire qu'elle pénètre par ses intentions dans l'au-delà et que, illuminée par l'électricité de son cœur, elle déchiffre le livre divin. » Maurice Barrès, *La Colline inspirée*, p. 157.

2. Lettre du 13 juin.

3. Le cardinal Bilio interrompit outrageusement Mgr Maret.

vier a bien voulu me communiquer la belle et ferme lettre que vous venez d'écrire à l'Empereur, et aussi les deux dépêches qu'il a lui-même adressées à M. de Banneville, pendant l'intérim du ministre des Affaires étrangères. Il m'a dit qu'il n'était pas possible au gouvernement d'intervenir spontanément dans les affaires du Concile ; que c'était aux évêques à se plaindre hautement du manque de liberté, et que, dans ce cas, ils pouvaient compter sur un appui immédiat et efficace du gouvernement.

« Si, à leur retour en France, les évêques sont crânes (*sic*), nous les soutiendrons. » Ce sont ses propres paroles.

Il m'a dit aussi qu'il était étonné qu'après la séance du 3 juin, la minorité ait encore consenti à prendre part à la discussion des chapitres.

Malgré cela, je ne suis pas satisfait de M. Ollivier; il me paraît ne se faire qu'une idée insuffisante de la gravité de la situation et de l'immensité des conséquences politiques qui vont ressortir de la proclamation de l'infaillibilité. Je crains qu'il ne se montre un homme d'Etat médiocre, surtout dans cette question du Concile.

Un appui meilleur que celui du gouvernement, c'est celui de l'opinion publique, et, si vous n'en étiez assuré, Monseigneur, je vous dirais qu'elle est avec vous en France comme en Allemagne. Mais cette opinion demande de plus en plus une attitude énergique, et ce n'est qu'à cette condition qu'elle se ralliera activement à vous. Ce n'est pas ma pensée, qui n'est rien, que je vous donne ici, mais celles d'hommes éminents, et en particulier de l'illustre Dœllinger. »

L'archevêque ne répondit pas à cette lettre.

Les événements politiques se précipitaient, formidables. Le journal du Père note les échos qu'ils suscitaient en son âme :

15 juillet. — « Rentré à 7 heures. On me dit que la guerre est déclarée. La France vient de commettre un grand crime ! Puisse-t-elle n'avoir pas signé l'arrêt de sa propre déchéance au milieu des nations !

Les races latines sont donc condamnées ! Le monde est donc donné en héritage à la race anglo-saxonne, la race de la famille morale et forte, la race de la personnalité énergique et libre, la race du christianisme individuel, dégagé de la superstition et de l'oppression !

Le dogme de l'infaillibilité est la ruine de la Papauté latine. La guerre d'Allemagne est la ruine de l'Empire et de la France, le plus puissant des peuples latins.

16 juillet. — « Est-il vrai que vous rompiez seu-« lement sur une question de susceptibilité ? Vous « versez des torrents de sang pour la question de « forme. » (M. Thiers, séance d'hier.) — « Ce n'est pas, comme le dit M. Thiers, de la susceptibilité. C'est de l'honneur, et, en France, l'honneur est le premier des intérêts ! » (M Ollivier)

C'est cet honneur ainsi compris qui est l'erreur et le crime de la France !

« Nous avons fait notre devoir ; nous subissons la « guerre, nous entrons dans la voie où l'on nous a « poussés, le *cœur léger* et confiants, parce que, si « notre cause est difficile, elle sera défendue par « l'armée française ! » (M. Ollivier) Quel esprit léger, que l'homme qui parle ainsi ! Quelle âme médiocre, égoïste, que l'âme qui sent ainsi !

« C'est à une faute du cabinet que nous devons la « guerre... Le monde exige des griefs légitimes. » (M. Thiers)

Sur ces entrefaites, un admirateur du Père Hyacinthe, membre de la Chambre des députés d'Italie, Joseph Massari, déconcerté par la tournure du Concile et par la déclaration de guerre, lui demande « une parole de lumière et de force ». Le Père ne s'avoue pas vaincu, ni comme catholique, ni comme français :

«... Je ne sais », répond-il, « mais, malgré tant d'affreux mécomptes et de sinistres présages, je nourris en mon cœur une indomptable espérance. Si les hommes n'ont pas su rendre témoignage à la vérité et à la justice, voici que Dieu se lève pour prendre en main sa cause et la nôtre ! Des événements inattendus surgissent, événements politiques d'une portée immense, et qui auront leur contrecoup dans la sphère des choses religieuses. Souverainement regrettable en elle-même, la guerre vient à cette heure, dans les desseins de la Providence, pour dégager violemment l'Europe de la situation fausse dans laquelle elle s'était placée, de l'état malsain d'où elle ne pouvait s'arracher elle-même. De ces secousses terribles, mais fécondes, sortira, j'en ai la confiance, un nouvel équilibre entre le pouvoir et la liberté. L'ère des grandes réformes s'ouvrira. Le pouvoir temporel des papes, illusion généreuse des catholiques libéraux de France, passion aveugle des catholiques ultramontains de tous les pays, cause secrète, je me trompe, cause évidente, pal-

pable, avouée de tout ce qui s'est fait à Rome dans ces derniers temps, le pouvoir temporel sera détruit ou profondément transformé.

Ce qui importe, ce n'est pas que le drapeau de l'Italie flotte sur le Capitole, c'est que son esprit pénètre au Vatican. A l'Italie semble réservée plus particulièrement la glorieuse mission de réconcilier la papauté avec la société moderne. Quant à cette réconciliation plus difficile et plus nécessaire encore de la cour de Rome avec l'Evangile, Dieu lui-même se chargera de l'accomplir...

Je n'ai jamais autant souffert, mais, je vous le répète, je n'ai jamais autant espéré (1). »

Après s'être livré à cet « épanchement » et avoir risqué cette « prophétie », le Père Hyacinthe s'efforce de se rendre un compte exact de ce qui se passe. Voici quelques notes de son journal :

18 juillet. — Je viens de lire le compte rendu de la séance du 15. C'est une humiliation profonde pour la France devant l'Europe et devant l'histoire. Peut-on confondre à ce point la dignité, l'honneur avec la susceptibilité, avec l'orgueil ; le patriotisme avec le chauvinisme ! Quel ministère ! Quelle Chambre ! et, en un sens, quel pays !...

19 juillet. — Le prétendu dogme a été proclamé hier à Rome, 533 *placet* contre 2 *non placet* : 90 absents. Le sens de ce vote ne peut être apprécié que lorsque nous aurons les détails. Quoi qu'il en soit, le 18 juillet restera une date néfaste pour l'Eglise.

1. Lettre publiée intégralement dans *R. C.*, p. 33-34.

20 juillet. — « La poésie est la délivrance de l'âme. » (Gœthe.) Grandeur morale de l'attitude des Allemands dans cette guerre. Ce calme douloureux et fier est bien supérieur à l'exaltation bruyante et au chauvinisme orgueilleux des Français. La note qui domine est celle de la tristesse : *Graesslich !* C'est affreux ! entend-on dire de tout côté...

10 heures du soir. — En passant près de Saint-Augustin, j'ai vu la foule attroupée devant la caserne. Quelqu'un a dit près de moi : « Ces gens-là, il leur faut des feux d'artifice, des révolutions ou la guerre ! (1) »

Malgré ses fautes, sa corruption et son oppression, le Romanisme persistera en Occident, comme le Bouddhisme en Orient. Il y a une puissance surhumaine dans l'erreur religieuse. La vérité pure, la vérité vraie, n'est le partage que d'un petit nombre. *Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum* (2).

En fait de religion, il ne faut pas craindre d'être peu et sans influence appréciable sur la marche générale du monde. Il y a, du reste, de la vérité, de l'utilité, dans les institutions religieuses inférieures, comme le système romain, appropriées aux masses. La bénédiction de Dieu est aussi sur elles.

1. Le Père m'a plusieurs fois parlé de l'ineffaçable impression que lui avaient laissée les tristes manifestations qui accompagnèrent le commencement de cette guerre. Le général de Castelnau, qui fut englobé, comme Saint-Cyrien, dans la mobilisation de 1870, la dit aussi « improvisée, dans une atmosphère de désordre, de cohue avinée et braillarde. Les cœurs se serraient au spectacle de ces agitations, de ces exaltations maladives artificiellement entretenues. » *Revue des Deux-Mondes*, 1er août 1921, p. 519.

2. Luc, XII, 32.

21 juillet. — Déjeuner chez le P. Gratry avec l'abbé Bernard (1). Rien, quoi qu'il arrive, rien ne me séparera de l'Eglise catholique. Rien ne m'arrachera la foi de mon baptême, ni la grâce de mon sacerdoce. L'Eglise se renverserait sur elle-même que je ne serais point ébranlé.

« C'est nous qui sommes avec la foi et avec « l'esprit de l'Eglise catholique. Vous n'êtes qu'une « secte, les scribes et les pharisiens modernes. Loin « de vous abandonner ce temple que vous profanez, « c'est nous qui vous en chasserons ! Ce serait com« bler tous leurs vœux que de nous séparer de « l'Eglise, et de leur permettre de l'identifier de « plus en plus aux yeux du monde avec leur secte. » (Paroles de Gratry à moi.)

22 juillet. — *Cogitavit Dominus dissipare murum filiae Sion* (2). Oui, je resterai catholique, tout en assistant à cette décadence irrémédiable, à cette lente ou plutôt à cette rapide destruction de la cité de Dieu. *Il est un temps pour détruire, et un temps pour construire* (3).

23 juillet. — Définition de M. Ollivier par Monsieur Rouher : « C'est un bec de rossignol sur une tête de hanneton. » — Visite de M. Arnaud de l'Ariège. Noble chrétien : « L'infaillibilité de l'Eglise ou plutôt des Conciles est la loi ; mais, comme toute loi, elle a ses exceptions. La synagogue aussi était l'autorité infaillible, et cependant elle a réprouvé Jésus-Christ. » — Visite à la princesse Julie Bonaparte (4) : « Si cette guerre et l'infaillibilité réus-

1. Aumônier de l'Ecole normale supérieure.
2. *Lamentations de Jérémie*, II, 8.
3. *Eccles.*, III, 3.
4. La princesse Julie Bonaparte, marquise de Roccagio.

sissent, la civilisation recule de cinq siècles. » A propos de mon acte du 20 septembre, elle m'a dit : « L'obéissance passive était le droit ancien : la conscience est le droit nouveau. »

24 juillet. Dimanche. — Visite à M. de Cuttoli (1) : je crois, d'après ce qu'il m'a dit, que la résistance des évêques français sera sans virilité ! Rien n'égale l'âpreté de ma douleur, si ce n'est la profondeur de ma paix.

25 juillet. — J'entrevois une dispensation religieuse supérieure, non seulement au catholicisme, mais au christianisme lui-même, et je pense que nous sommes dans la crise qui amènera la transformation.

Mais ce n'est pas là le déisme, qui n'est qu'une philosophie abstraite et stérile, et, comme l'a dit Bossuet, un *athéisme déguisé* ; ce n'est pas le rationalisme, qui n'est qu'une négation, ou tout au plus l'affirmation du caractère non définitif, non absolu, du christianisme.

Nous ne pouvons à présent formuler cet avenir, et nous pouvons, malgré nos élans prophétiques, nous pouvons légitimement, que dis-je ! nous *devons* demeurer dans le présent qui est le christianisme.

26 juillet. — Autant que par le passé, je suis catholique et prêtre, et décidé à dévouer mon existence entière au règne de Dieu parmi les hommes,

vine, petite-fille de Lucien par son père, et du roi Joseph par sa mère, avait l'esprit libéral et le cœur généreux. Son salon, à Paris, pendant l'empire, était le rendez-vous d'hommes tels que Thiers et Renan. Sœur du cardinal Bonaparte et rattachée par lui au monde « noir », elle resta ouvertement l'amie du Père Loyson et de sa famille.

1. Secrétaire de Mgr Darboy. Il mourut le 18 décembre 1870, évêque d'Ajaccio, après quelques mois d'épiscopat.

sans aucun désir des honneurs ou de la fortune. Mais je ne peux en aucune manière revenir sur la protestation que j'ai élevée au mois de septembre dernier contre des abus et des excès qui n'ont fait que s'accroître depuis. Je manquerais gravement à ma conscience devant Dieu et à mon honneur devant les hommes, si j'agissais autrement.

Lettre à M. Le Play (1) : « Il me faudrait, comme dans les beaux temps de l'Eglise, un évêque assez courageux pour m'admettre à ces conditions, dans les rangs de son clergé. S'en trouvera-t-il ?

« En dehors de cette solution, je n'en vois que deux : inaugurer, à mes risques et périls, une action individuelle sur les masses dans le sens de la réforme religieuse et sociale : ou bien, en attendant des jours meilleurs, aller chercher au loin, dans des pays plus tranquilles, une forme de vie obscure et paisible où je puisse faire encore quelque bien. »

28 juillet. — Préparé ma protestation contre l'infaillibilité du Pape. Visite à l'archevêque de Paris, *à qui je l'ai lue*. Dîner chez le P. Gratry. Conversation avec l'honnête et courageux P. Charles Perraud. Nos troupes ont enfin quitté Rome. *Alleluia !* « Son fonds de boutique est perdu », disait, ce matin, mon barbier en parlant du Pape.

Le 30 juillet, le Père Hyacinthe, accompagné du P. Charles Perraud, portait aux bureaux du journal *La France* sa protestation « contre le prétendu dogme de l'infaillibilité du pape ». Elle

1. Frédéric Le Play avait écrit, le 23 juillet, à M. Loyson pour le supplier encore de reprendre la parole et d'employer ses talents à la grande cause de la réforme sociale.

parut le soir même dans ce journal et le lendemain matin dans *les Débats* (1).

Le lendemain, le Père écrivait dans son journal le texte même du « canon » qui termine la définition de l'infaillibilité :

« Que si quelqu'un, ce qu'à Dieu ne plaise, avait la témérité de contredire notre définition, qu'il soit anathème ! »

Et il ajoutait :

« Cet *anathème*, qui fait trembler tant d'âmes, même parmi les plus éclairés et les plus forts, comme je sens qu'il est facile à porter ! ou plutôt, comme je sens qu'il est illusoire ! »

La protestation du Père était motivée sur ce que le Concile avait manqué de liberté. C'était parce qu'il était catholique, disait-il, et qu'il voulait le demeurer, qu'il refusait d'admettre la doctrine nouvellement définie. Pour bien montrer qu'il était catholique, il résolut de reprendre ses négociations avec son Ordre, afin d'y rentrer.

Le supérieur général, le P. Dominique, était mort au commencement de juillet (2). Un définiteur était provisoirement chargé de ses fonctions. Le P. Hyacinthe lui écrivit, le 4 août, pour

1. Cette protestation a été réimprimée *R. C.* p. 27-31.
2. « C'est votre rupture avec le Carmel qui l'a tué », disait Mgr Chaillot au Père. *Journal*, 15 juillet 1870.

lui exprimer sa « volonté sincère» et son « désir ardent de reprendre l'exercice de la vie du Carmel»; mais il spécifiait qu'on ne devrait pas exiger de lui la « rétractation impossible » de ses deux protestations du 20 septembre et du 30 juillet. « Ainsi, disait-il, j'aurai à la fois élevé ma protestation de Chrétien et reconnu mes devoirs de Religieux. *Sic decet nos implere omnem justitiam* ! » (1) Le même jour, il pria le provincial de Rennes d'appuyer sa demande. Celui-ci lui promit très cordialement son intervention et la donna sans aucun doute.

Le 17 août, au soir, Mme Meriman alla conter au Père Hyacinthe que le Père Gratry venait de la demander en mariage. Il répondit tout interloqué : « Je ne suis pas disposé à me marier maintenant. Si vous aimez mieux le Père Gratry que moi, épousez-le. »

Le lendemain, il adressait à son amie la lettre suivante :

Ma Bien-Aimée,

J'ai beaucoup prié et réfléchi ce matin. Je crois que Dieu m'a éclairé. Nous devons marcher en nous tenant par la main, comme dans votre rêve de Brest, il y a deux ans, et en cherchant notre demeure à

1. *Journal*, 5 août. Le lendemain, le Père envoya à Mgr Darboy une copie de sa lettre au définiteur. Il a publié le texte de cette lettre dans *R. C* p. 67-68 ; elle est reproduite dans le livre de Tallichet, *M. de Montalembert et le P. Hyacinthe*, p. 172.

travers cette grande mystérieuse forêt. Il faut l'avoir cherchée avant de la trouver.

Soyons fidèles l'un à l'autre, si nous voulons être fidèles à Dieu.

Je crois qu'un jour nous serons unis pleinement et que nous posséderons cette bénédiction et cette présence réelle de Dieu avec nous : *Emmanuel !* Mais ce jour n'est pas encore venu, et il faut savoir l'attendre tout en le hâtant par nos désirs et nos prières. Il est écrit : « L'espérance différée afflige l'âme », mais l'auteur sacré ajoute aussitôt : « Le désir qui approche est un arbre de vie. » (Prov. XIII.)

Quoi qu'il en soit, et quoi qu'il arrive, je ne veux pas penser en aucune manière que le mariage soit possible à l'un de nous en dehors de l'autre. Après le mystère accompli dans nos âmes et dans nos vies, si vous devez appartenir à un homme sur la terre, c'est à moi ; si je dois m'unir à une femme en cette vie, c'est à vous !

J'attends une réponse de Rome. J'ai demandé à rentrer dans l'Ordre du Carmel. Si cette réponse est favorable, j'obéirai sans hésitation ; je reprendrai *ce cher, vieux et vilain habit* (1) sous lequel je peux encore faire tant de bien aux âmes. Si, comme il n'est que trop probable, la vie monastique et l'exercice même du ministère ecclésiastique sont devenus impossibles aux consciences libres, qui se croient obligées à résister en face aux excès de Rome, eh bien ! alors, je rentrerai dans la vie laïque, dans l'exercice de ce royal sacerdoce qui est propre à tous les chrétiens, et rien ne m'empêchera d'unir le sacrement de Mariage au sacrement de l'Ordre, d'être à

1. Parole que lui avait dite Mme Meriman.

vous tout entier, et avec vous plus que jamais à Dieu !

Et enfin dès maintenant pour la vie, quoiqu'il arrive, et pour l'éternité, je suis et je veux rester le frère, l'ami, le fiancé et l'époux de votre âme.

HYACINTHE (1)

Le 20 août, le Père embarquait à Calais Mme Meriman et son fils qui allaient passer quelques mois aux Etats-Unis.

Le 3 septembre, n'ayant point encore reçu de réponse de ses supérieurs majeurs, il écrivait au provincial qu'il se regardait « comme entièrement libre vis-à-vis de l'Ordre auquel il appartenait, et comme n'ayant désormais à régler qu'avec Dieu, dans le sanctuaire de sa conscience, l'emploi de sa vie pour l'avènement de son règne ici-bas » (2). Sa situation religieuse lui apparut alors être la suivante :

« Elle a tout à la fois un caractère relatif et un caractère absolu : elle n'est qu'un passage pour arriver à autre chose, et cependant elle a par elle-même une valeur définitive. J'ai rompu publiquement, dans une certaine mesure, avec l'Eglise de

1. On a souvent dit que le Père Hyacinthe était sorti de son monastère pour se marier. Cette lettre suffit à prouver qu'il n'avait aucun plan d'avenir arrêté, si ce n'est, peut-être, celui qui est marqué dans son journal, au 11 juillet 1870 : « Réunir en moi ce qui paraît inconciliable *l'Eglise* et la *Liberté*, le *Célibat* et *l'Amour*. »

2. Lettre du 3 septembre.

Rome, et cependant j'ai refusé jusqu'ici d'adhérer à une autre Eglise extérieure. Je ne précise pas certaines doctrines : je conserve pour mon œuvre à venir et ma liberté intérieure et mon attitude extérieure. La foi chrétienne habite profondément dans mon âme, et je sens que je n'appartiens qu'à Jésus-Christ.

« Je n'appartiens qu'à *l'Eglise de l'avenir*, *à la Jérusalem nouvelle* ; et cependant je suis en communion réelle avec les vrais chrétiens de toutes les Eglises présentes (1). »

1. *Journal*, 2 septembre.

CHAPITRE IV

PENDANT LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE

(Août 1870 - Mars 1871)

La guerre avait extrêmement surpris et consterné le Père Hyacinthe. Comme la plupart des esprits libéraux de son temps, il aimait et admirait l'Allemagne. S'il regrettait que la Prusse protestante eût battu l'Autriche catholique, il ne croyait pas que la Prusse victorieuse et l'Allemagne unifiée eussent de mauvais projets contre la France. Il était encore plus loin de penser que le gouvernement prussien eût cherché à rejeter sur la France la responsabilité d'une guerre qu'il avait soigneusement préparée. Le Père n'a pas craint de s'en expliquer lui-même, et pendant la guerre elle-même :

« ... Je n'ai point ressenti les angoisses patriotiques qui ont suivi Sadowa, et, dans la chaire de Notre-Dame-de-Paris où j'avais à toucher ces questions par les sommets où elles touchent elles-mêmes la morale et la religion, j'ai fait tous mes efforts pour amener mon pays à voir dans les pays voisins, non pas des compétiteurs dangereux, mais des

rivaux pacifiques, des alliés naturels, et, sous bien des rapports, des modèles utiles. J'affirme donc que la France n'avait pas à s'émouvoir de la fondation à ses portes d'une puissance politique et militaire de premier ordre, et qu'elle ne devait voir dans l'unité de l'Allemagne ni une humiliation ni une menace... » (1).

Privé de ses pouvoirs sacerdotaux, il ne pouvait exercer de ministère religieux comme aumônier militaire. Membre encore du clergé, il ne pouvait non plus, en vertu des règles ecclésiastiques, prendre une part directe à la défense, et d'ailleurs, l'eût-il voulu, très myope, sans aucune habitude des armes, il était inapte à tout service. Désespérant, dès le commencement, de l'issue de la guerre, et n'approuvant pas le parti de la résistance à outrance, son attitude poli-

1. « France et Allemagne », discours reproduit *R. C.*, p. 254.

Est-il nécessaire de rappeler que l'optimisme du P. Hyacinthe était partagé par de très nombreux esprits libéraux? On peut voir dans la *Revue des Deux-Mondes* du 1er août 1867, sous la signature E. Forcade, un article (attribué au Comte de Paris), où il est dit : « L'idée de reprendre l'Alsace et la Lorraine, ou d'annexer la Hollande, n'a jamais passé aux yeux des Allemands que pour une chimère sortie du cerveau de quelque professeur d'histoire. »

Plus tard, le 25 novembre 1892, à propos de la dépêche d'Ems, le P. Hyacinthe écrivait dans son journal : « Nous savons depuis peu, par un aveu célèbre, que la guerre de 1870 n'a pas été seulement désirée, mais précipitée par la Prusse. Il n'en est pas moins vrai, cependant, que la France impériale l'a déclarée follement, sans l'avoir préparée, et d'un cœur aussi coupable que léger. »

tique, s'il eût manifesté ses sentiments, aurait été aussi peu comprise que son attitude religieuse. Ces motifs lui firent quitter Paris. « Prêtre repoussé par mon Eglise, écrivait-il douloureusement (1), je ne puis rien faire pour ma patrie ». Il se retira dans une famille amie, à quelques kilomètres du monastère du Broussey, où il avait fait son noviciat.

Quelques jours après son arrivée dans cette retraite, le P. Hyacinthe se rendit à Bordeaux pour y faire visite à son ami, le vicaire général Fonteneau, depuis archevêque d'Albi, qui le conjura d'accepter la décision du Concile. « Si vous vous soumettez, lui dit-il, toute la presse religieuse vous acclamera, et vous grandirez dans l'opinion catholique. » Le vicaire général le persuada de visiter le cardinal archevêque, Mgr Donnet. « Monseigneur, dit le P. Hyacinthe en se présentant, toute mon histoire est dans une parole que vous m'avez dite au début de ma vie monastique : « Vous êtes trop honnête pour l'habit que vous portez ! » L'archevêque rit, et se mit tout de suite à parler de la nécessité pratique de se soumettre aux décrets du Vatican. Le P. Hyacinthe reprocha au Concile d'avoir défini ce nouveau dogme. « Je conviens avec vous, dit le cardinal, qu'il y avait autre chose à

1. *Journal*, 25 janvier 1871.

faire ; ce n'est pas quand l'édifice religieux tremble dans ses fondements que l'on doit regarder en l'air s'il y a quelque vitre cassée. Mais il fallait faire ce dogme, puisque le pape le voulait, et vous savez sans doute qui l'y poussait ? » (1) — « Oui, Monseigneur, les jésuites. » — « Justement », dit le cardinal. « Et nous ne pouvons pas nous séparer du pape. »

Le soir, le P. Hyacinthe écrivait dans son journal :

« Il ne s'agit pas pour lui [l'archevêque] de la vérité en elle-même, mais de bonne politique ecclésiastique. *L'utilité*, non la *vérité*. Malgré l'accueil tout à fait gracieux qu'il m'a fait, je suis sorti navré. Entre ces hommes et moi, un abîme se creuse, de plus en plus profond. »

Et, avant de se coucher, il ajoutait cette note :

Dix heures du soir. Bouliac, près Bordeaux, le 30 août 1870.

Au cas de ma mort, je veux que mes amis et tous ceux qui s'intéressent à moi sachent que je meurs dans la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Eglise Catholique et Apostolique, et que je me sépare entièrement de l'Eglise de Rome, comme étant actuellement hérétique et schismatique, et constituant le plus grand obstacle à l'unité et au progrès de la chrétienté.

HYACINTHE

1. *De la Réforme catholique*, p. 139.

Après avoir passé près de trois mois dans la solitude de Bouliac, le Père résolut d'aller à Londres rejoindre Mme Meriman, qui venait d'y arriver. Ils se revirent longuement le 11 novembre.

Mme Meriman était fort préoccupée de sa situation religieuse. Elle voulait appartenir à toutes les Eglises sans se renfermer dans aucune. Elle voulait être catholique, mais non romaine. Elle avait aussi un certain désir de se créer un foyer et de se marier. Quant au Père, il ne désirait pas rompre davantage avec Rome.

Le 15, après avoir passé l'après-midi avec Mme Meriman, le Père lui écrivait en rentrant chez lui le billet suivant :

M. S. A. (1)

Toute mon âme ce soir penche vers le *Oui* pour la grande question, mais d'une manière si solennelle, et si tendre, et si triste et si douce, qu'il me semble que si ce oui ne devait pas être efficace, alors ce serait la mort pour tous deux !

Je me tiens en esprit devant Dieu tout ce soir avec Vous, comme les deux Chérubins de l'Arche d'Israël. Au milieu des ténèbres qui couvrent le monde et les Eglises, nous sommes les adorateurs en esprit et en vérité.

EMMANUEL

1. « Ma Sœur Adorée », c'est avec cette suscription que Gratry avait écrit à Mme Meriman, les 12, 13 et 14 août 1870.

Au fond, cette réponse était dilatoire. Quand Mme Meriman l'eut compris, elle partit, le 21 décembre, pour Rome, où, comme il fut convenu, le Père devait aller la rejoindre au printemps. Mais ils s'étaient vus si souvent à Londres que la rumeur de leur prochain mariage courut avec persistance. Au moment où ils se séparèrent, Mme Meriman lui adressa ces paroles : « Si je meurs sans vous revoir, faites ce que je voudrais que vous fissiez. » Et, comme il l'interrogeait sur cette volonté : « Accomplissez votre grande mission, soyez fidèle à mon souvenir et veillez sur Ralph, et, si vous trouvez une femme digne de vous, épousez-la. »

L'ancien carme était descendu chez le doyen de Westminster, Arthur Stanley, qu'Augustin Cochin lui avait fait connaître quelques années auparavant (1). Au doyenné, le Père se sentit à l'aise dès les premiers jours, « plus à l'aise et plus chez lui que chez des prêtres catholiques romains, et surtout plus content que s'il eût été l'hôte des anciens moines » (2).

Stanley était un bon chrétien rationaliste. A Mme Meriman qui lui demandait si « la succession apostolique » existe dans l'Eglise d'Angle-

1. Le Père a publié sur lui et sur les relations qu'ils eurent ensemble un article dans *Le Temps* du 29 juillet 1881.

2. *Journal*, 10 novembre.

terre, il répondait négligemment : « Cela n'est pas certain et cela n'est pas nécessaire » (1).

Ces questions, comme tous les problèmes métaphysiques, ne le passionnaient pas. Il croyait que les théologiens devaient s'appliquer à mettre en lumière le côté moral du Christ et du christianisme. Pour lui, Jésus était « surtout Dieu » par son élévation morale surhumaine. Il restait dans l'Eglise d'Angleterre parce qu'il y était né, qu'il y faisait du bien, et peut-être aussi parce qu'il y jouissait d'un très gros bénéfice. Il disait qu'il y avait dans son Eglise beaucoup de choses qu'il voudrait changer, il espérait qu'elles changeraient avec le temps. Il considérait toutes les Eglises comme de grands cadres historiques, excellents pour exercer sur le monde une action morale que les sectes ou l'effort individuel ne pouvaient tenter de réaliser aussi efficacement.

Stanley décida le Père à se faire entendre à Londres durant ce séjour. L'orateur donna donc, le 20 décembre, sur « la France et l'Allemagne », une conférence (2) qui fut très goûtée. « En dépit du prix élevé des places, dit *l'Univers* (3), la salle était comble », et l'on y remarquait des princes de la famille royale et nombre de per-

1. *Journal*, 11 novembre.
2. Imprimé dans le livre *R. C.*, p. 248-273.
3. Numéro du 13 décembre 1870. Le discours prononcé « au profit des paysans français des provinces ravagées » rapporta 10.000 francs.

sonnalités distinguées. « Magnifique auditoire, écrivait le Père dans son journal. Inspiration calme et puissante pendant tout le discours, qui a duré plus d'une heure. Succès complet. Dieu ne m'a donc point abandonné, et Samson vit encore ! Merci, mon Dieu ! Gloire à vous seul ! »

Quelques jours avant de donner cette conférence, le Père avait été appelé par la reine Victoria, qui voulut causer avec lui « de Rome et de la France » (1). Son discours le mit en rapports avec les principaux personnages intéressés aux questions religieuses, Gladstone, Jowett, le chanoine Liddon, lord Acton, lord Houghton, etc. Il fut reçu par les membres de la plus haute aristocratie, les ducs de Northumberland et d'Argyll. Enfin le comte de Paris lui-même exprima le désir de le voir.

Le prétendant et l'ancien carme s'entendirent « presque entièrement en politique et en religion ».

Le comte de Paris lui dit : « Je suis républicain ; je considère la République comme l'idéal des gouvernements ; mais, au-dessus de la République, il y a la volonté nationale, et, si cette volonté nous faisait appel, nous serions prêt à lui obéir... Je suis catholique, mais je n'accepte pas le nouveau dogme de l'infaillibilité du pape,

1. A cette visite, le Père mit des gants, pour la première fois de sa vie.

parce que je ne crois pas à la liberté du Concile qui l'a décrété (1). »

Ravi de ces confidences, le Père écrivait à Mme Meriman :

« La pauvre France est menacée de l'anarchie, fléau bien autrement terrible encore que l'invasion. J'espère que la grandeur du péril nous ouvrira les yeux, et que nous appellerons les vrais sauveurs, qui sont les princes d'Orléans. Je n'aurais pas demandé mieux qu'une République vraiment nationale, réunissant tons les partis honnêtes si longtemps ennemis, et réalisant à la fois l'ordre et la liberté. Ce qui se passe semble prouver que c'était là une illusion, et que cette fois encore la République n'est pas possible en France, faute de Républicains.

« J'ai eu une longue conversation chez Miss Coutts avec le comte de Paris, qui a désiré me voir. Je n'hésite pas à dire maintenant : C'est le Roi qu'il nous faut. C'est une intelligence très élevée, très généreuse et en même temps très calme, un admirable mélange du Français et de l'Allemand. Il comprend la France autant qu'il l'aime, et il la connaît sans l'avoir jamais vue mieux que la plupart de ceux qui l'habitent.

« Les d'Orléans sont la race royale incontestablement la plus intelligente de l'Europe actuelle, et ils me semblent avoir pour mission de réconcilier l'avenir avec le passé et d'être les médiateurs entre les peuples et les rois (2). »

1. *Journal*, 3 février 1871.

2. Lettre datée de Westminster, 6 février 1871. Le P. Hyacinthe a lui-même raconté ses rapports avec le comte de Paris, dans *L'Eclair* du 18 novembre 1894. Dans cet article,

Le P. Hyacinthe vit peu de catholiques. L'archevêque Manning était absent, quand il alla lui faire visite. En arrivant, il avait écrit au Père Newman, qui lui avait répondu très cordialement (1) ; il alla le voir à Birmingham, le 28 décembre. « Il m'a accueilli, dit-il, avec beaucoup d'égards, et je dirai avec une véritable affection. C'est une âme très droite, mais timide, et je crois que son respect excessif pour l'autorité l'amènera à se soumettre à ce malheureux dogme. Quelle différence entre ces deux hommes, Newman et Dœllinger ! » (2)

Le 27 janvier, le P. Hyacinthe publia, dans le *Times,* un appel aux évêques catholiques du monde entier, les suppliant « de faire cesser le schisme latent qui nous divise » et de s'expliquer sur les décrets du Concile du Vatican.

Cet appel fit du bruit en Italie.

Le 26, le député Massari avait cité, dans un

il a risqué une prophétie : « Malgré les fautes des républicains, et elles sont grandes, malgré les bénédictions des papes qui, d'ordinaire, ont porté malheur à ceux qui croyaient en profiter, la France gardera sa République. Si toutefois elle devait, dans des conjonctures bien improbables, recourir, pour un temps, au traitement monarchique, elle ne ferait point appel aux héritiers du comte de Paris, mais à une famille nouvelle, comme furent, au commencement du siècle, les Bonaparte, et, en Suède, d'une manière plus heureuse et plus stable, les Bernadotte. »

1. Le texte de cette réponse est dans *The Life of J. H. Cardinal Newman,* by W. Ward, t. II, p. 376.

2. Lettre du 1er janvier 1871, à Mme Meriman.

discours à la Chambre, la lettre que le Père lui avait adressée le 19 juillet : « Le pouvoir temporel sera détruit ou profondément transformé... Ce qui importe, ce n'est pas que le drapeau de l'Italie flotte sur le Capitole, c'est que son esprit pénètre au Vatican. A l'Italie semble réservée plus particulièrement la glorieuse mission de réconcilier la papauté avec la société moderne... (1) » Ces phrases soulevèrent d'unanimes acclamations ; mais, quelques jours après, quand parut l'appel aux évêques, le gouvernement le fit saisir et mettre sous séquestre, en vertu d'un article du Code pénal qui défendait les offenses à la personne du Souverain pontife et à la religion de l'Etat. Cette suppression lui donna dans la péninsule un grand retentissement, et les journaux libéraux le reproduisirent à titre de document (2).

Sur ces entrefaites, la reddition de Paris permit au P. Hyacinthe de rentrer dans son domicile. Avant de quitter l'Angleterre, il tint à communier, à Westminster, « de la main du Ministre de l'Eglise anglicane, mais non pas dans l'Eglise anglicane, dans l'*Unité de la Sainte Eglise catholique* ». « C'est, en un sens, écrivait-il, ma première communion vraiment catholique ! » (3)

1. Cf. chapitre précédent, p. 35.
2. Cf. *R. C.*, p. 86-99.
3. *Journal*, 12 février.

Quelques jours après son retour à Paris, il se sentit « comme une inspiration d'aller à Versailles supplier le vieil Empereur, au nom du Dieu qu'il invoque si souvent, d'user de magnanimité, de justice et de charité, et de ne pas poursuivre contre nous la cruelle application de la loi du talion que l'Evangile est venu abolir entre les nations comme entre les individus » (1). Il ne put parvenir jusqu'à Guillaume, ni voir Bismarck, qui souffrait de la sciatique. Il fut excellemment reçu par M. de Abeken, conseiller intime de légation au ministère des Affaires étrangères à Berlin. « Espérons et travaillons », lui répéta deux fois Abeken, en lui disant adieu. Il rendit visite au prince impérial, Frédéric, et au grand-duc de Bade, qui lui avaient exprimé spontanément le désir de le voir. Le prince impérial pouvait d'autant plus désirer l'entretenir que son ancien précepteur, Frédéric Godet, lui avait parlé du

1. Il n'était pas le premier ecclésiastique qui ait eu l'idée de conférer avec le roi de Prusse. L'archevêque de Rouen, Mgr de Bonnechose, était allé le supplier d'intervenir pour rétablir le pouvoir temporel. Dans une lettre datée de Rome, du 22 juillet 1871, à propos d'une pétition signée par les évêques de Normandie, pour la restauration de ce pouvoir, le P. Hyacinthe écrivait : « Je suis douloureusement ému en voyant un cardinal français, naguère sénateur de l'Empire, ne s'être adressé au gouvernement de son pays qu'après s'être adressé à ses envahisseurs. Le programme que Mgr de Bonnechose offre aujourd'hui à la France épuisée, je sais qu'il l'a apporté dans cette même ville de Versailles à la Prusse victorieuse, et la Prusse n'en a pas voulu (*R. C.*, p. 107-114).

P. Hyacinthe comme du seul homme duquel on put espérer pour l'avenir religieux de la France (1).

Le prince dit au Père : « J'ai toujours été opposé à cette guerre ; mais, en étant forcé de combattre les Français, j'ai appris à les estimer davantage. » Au sujet de la liberté religieuse, dont il était partisan résolu, le prince ajouta : « Mon aïeul Frédéric le Grand avait coutume de dire que le roi ne doit point toucher l'encensoir. » — C'était le désaveu anticipé de la politique ecclésiastique de Bismarck. — Le P. Hyacinthe causa plus d'une heure « à cœur ouvert » avec le prince. « Il a, écrivait-il, les plus vives et les plus respectueuses sympathies pour la France, et se montre le partisan déclaré des idées libérales et paci-

1. Frédéric Godet avait écrit au prince, le 3 novembre 1870 : « Rendez-lui Dieu [à la France] ; vous l'aurez rendue à elle-même. Mais quelle œuvre ! Est-elle possible ? Je ne vois qu'un homme de qui je puisse espérer cela. Peut-être vous ferai-je sourire. C'est le Père Hyacinthe. Du sein du catholicisme doit sortir celui qui relèvera moralement la France, qui n'est plus catholique, mais qui ne deviendra certainement pas protestante. Il faut une création nouvelle par la simple prédication de l'évangile, et Dieu tirera de cette prédication ce qu'il voudra.

« ... Mais je vous écris comme si vous aviez le temps de lire des volumes. Le tonnerre gronde présentement sans doute. Puissent les boulets ne frapper que ce qui doit tomber, et épargner... le Père Hyacinthe ? »

Cf. *Frédéric Godet* (1812-1900), d'après sa correspondance et d'autres documents inédits, par Ph. Godet. — Neuchâtel, Attinger frères, éditeurs, 1913.

fiques. Un grand avenir, si je ne me trompe, repose sur cette tête (1). »

Le spectacle de Paris ravagé par la guerre et bientôt après dominé par l'émeute, affligea beaucoup le P. Hyacinthe, comme le raconte son journal :

Samedi, 18 mars. — On dit qu'on s'est battu ce matin à Montmartre. Cette nouvelle abomination va-t-elle se réaliser : la Guerre civile ? Faut-il dire : *Finis Galliae?*

Le règne de la violence et du mensonge semble s'établir dans le monde entier. Les Etats-Unis flattent la Prusse triomphante, affectant de voir dans sa cause celle du libéralisme, et n'ayant pas un mot de sympathie pour nos malheurs ! Et cela, en vue de l'influence exercée dans les élections par l'émigration allemande !

Le monde est livré aujourd'hui à cette triple domination : la Prusse, la Russie et les Etats-Unis.

Quant à Pie IX, comme me disait tout à l'heure le P. Gratry, il ne trouve pas de meilleur remède que de donner de *l'avancement à saint Joseph !* (2)

Et cependant je crois à l'avenir, parce que je crois à Dieu ! (5 h.) (3)

22 mars. — *Cette race est mauvaise :* je ne dis pas la France, mais *la race humaine !* C'est l'humanité tout entière qui est en décadence, et le salut ne peut venir que de *Dieu*. Voilà ce que je ne savais

1. *Journal*, 26 février et 1er mars.

2. Pie IX avait proclamé saint Joseph « patron de l'Eglise catholique », et, cette année-là même, la fête de ce saint fut célébrée le 19 mars, bien que ce fût un dimanche de carême.

3. *Journal*, p. 767 *bis*.

pas assez, et ce que m'ont appris les affreux événements qui bouleversent le monde depuis huit mois. Le mal qui nous dévore, ce n'est pas la révolution française, c'est le péché.

10 heures du soir. — « Et n'estoit homme nul qui en cette nuyt ou jour, eust osé parler de raison ou de justice, ne demander où elle était enfermée. » *Le Bourgeois de Paris* (Sur la guerre des Armagnacs et des Bourguignons).

23 mai. — Je suis fatigué, extrêmement fatigué des conversations qui m'entourent. Qu'il y a peu de raison, hélas ! et trop souvent qu'il y a peu d'idées morales parmi les hommes ! Qu'il y a peu d'esprit de l'Evangile parmi les chrétiens et parmi les prêtres !

Savoir être imperturbablement *évangélique*, c'est le moyen de dominer le monde et de le sauver ! (1)

Cependant, le moment où il devait aller rejoindre à Rome Mme Meriman était arrivé.

Le 25 mars, le ministre des Affaires étrangères, Jules Favre, remettait au Père une lettre de recommandation très chaleureuse pour notre chargé d'affaires, M. Lefèvre de Béhaine. « Je l'ai vu [Jules Favre], écrit-il, à la sortie du Conseil des ministres. Rome est une de ses principales préoccupations, et sans renoncer à ses idées sur le pouvoir temporel, il est évidemment très favorable au Pape. Trop favorable même, car il n'est pas équitable envers l'Italie. Il m'a

1. *Journal* p. 764.

demandé de lui écrire mes impressions sur Rome... (1) »

Le 26, le Père prit congé de Gratry. Le philosophe le remercia de l'amitié qu'il lui témoignait. « Comme catholiques, comme Français, comme libéraux, lui dit-il, nous sommes trois fois vaincus. Mais mes espérances subsistent, quoique différées. Nous ne verrons pas les grandes choses avant notre mort. Dans cinq cents ans, dans deux mille ans peut-être, nous les verrons ! »

Le 27 mars, le P. Hyacinthe prit congé de l'archevêque Darboy. Il profita de cette audience pour se renseigner, de la part de Dœllinger, sur l'attitude que le prélat comptait garder à l'égard du dogme nouvellement défini. Le Père avait déjà vu récemment le prélat, qui se mon-

1. Le 21 avril, il écrivit effectivement ses impressions à Jules Favre dans une lettre dont voici un extrait : « Je n'ai aucun goût pour me faire le panégyriste de l'Italie, qui n'a pas épargné les fautes dans l'œuvre de son unité ; je reconnais et déplore les sentiments hostiles que nourrissent aujourd'hui contre la France un assez grand nombre d'Italiens, mais je ne peux me dissimuler que la cause en est surtout dans la mauvaise politique suivie par le gouvernement impérial en ce qui touche la question romaine, et dans le tour agressif et haineux d'une partie considérable et influente de la presse française. En continuant à suivre de tels errements, nous nous ferons de l'Italie une ennemie irréconciliable, sans nous ménager dans la Papauté une alliée utile et sur laquelle on puisse compter. Nous nous plaignons des torts de l'Italie, mais nous sommes plus qu'indulgents envers ceux de la Papauté. »

trait « toujours parfait (1) » pour lui. Mgr Darboy lui répéta qu'il adhérait purement et simplement au dogme, et il le chargea de transmettre toute sa pensée à Dœllinger.

« Ce dogme », lui dit-il, « n'a pas l'importance que vous lui attribuez et, au fond, il ne décide rien. Je n'y étais pas opposé comme théologien, car il n'est pas faux, mais comme homme, parce qu'il est inepte. On nous a fait jouer à Rome le rôle de sacristains, et pourtant nous étions au moins deux cents qui valions mieux que cela (2) ».

Le P. Hyacinthe l'engagea à mettre sa personne à l'abri des dangers qui la menaçaient.

1. Le P. Hyacinthe écrivait à Mme Meriman, le 1er mars : « J'ai vu l'archevêque de Paris, qui est toujours parfait pour moi. « Ce que je reproche au dogme, m'a-t-il dit, ce n'est pas d'être faux, mais d'être inepte. Il ne dit rien. » Il m'a raconté aussi qu'il a répondu aux sollicitations qui lui ont été faites à Rome en vue du cardinalat : « Gardez votre chapeau et laissez-moi ma tête! »

2. *Journal*, 11 juillet. Cf. *De la Réforme catholique*, p. 119 et 139; *Le Temps*, 15 avril 1905.

Le 30 mars 1871, Mgr. Darboy disait pareillement à M. Michaud, vicaire à la Madeleine :

« Etant de l'armée, vous ne pouvez évidemment pas vous mettre en révolte contre vos chefs, ni attaquer le pape qui est plus fort que vous. Il faut donc, extérieurement et dans vos actes officiels, vous soumettre à cette infaillibilité et à ce Concile. Quant à votre conscience, vous avez assez d'intelligence, d'acquis et d'honnêteté pour savoir à quoi vous en tenir. Ils auront beau faire et beau dire, leur dogme ne sera jamais qu'un dogme inepte, et leur concile un concile de sacristains. Vivez donc en paix ; travaillez toujours, tout en ménageant vos forces, et faites votre devoir sans souci d'eux. Adieu, à bientôt. » Michaud, *Guignol et la Révolution dans l'Eglise romaine*, p. 129-130.

« S'ils me tuent, répondit tranquillement le prélat, ils grandiront le principe que je représente. » Puis ayant reconduit l'ancien prédicateur de Notre-Dame (1) : « Au revoir, ajouta-t-il, bientôt ou plus tard, ici ou là-haut (2). »

1. Séché (*o. c.*, p. 216) écrit : « reconduit jusqu'au bas de l'escalier de l'archevêché »; exagération, reconduit du salon qui se trouvait au premier étage jusqu'au haut de l'escalier.
2. *Journal*, 27 mars.

CHAPITRE V

VOYAGE A ROME LIBÉRÉE
L'ORAISON FUNÈBRE DE DARBOY

(Avril-août 1871.)

Le 4 avril 1871, le Père Hyacinthe arrivait à Rome. Depuis le dernier séjour qu'il y avait fait, en mai 1869, un événement d'une immense portée s'était accompli : Rome libérée était devenue la capitale de l'Italie unifiée. Les sentiments que cette rénovation avait inspirés au Père, il les a lui-même exprimés :

« J'ai vu de trop près le pouvoir temporel pour partager les regrets aveugles qu'il inspire ! J'ai fait tous mes efforts, sinon pour l'aimer, du moins pour le respecter, je m'y croyais obligé : ma conscience a été plus forte que mes préjugés. Le pouvoir temporel a eu sa place légitime, peut-être nécessaire, dans un autre ordre de choses, il a compté des jours prospères et même glorieux; mais, dans sa forme dernière, il n'était plus qu'un système décrépit, destiné à s'écrouler sur lui-même dès que l'appui du dehors lui serait retiré.

« Salut donc à la liberté de Rome! La liberté, je le sais, n'est jamais qu'un moyen, elle peut

demeurer stérile ou devenir funeste, mais j'ai foi dans l'usage que Rome en saura faire. La liberté de Rome, ce sera l'Italie rendue, elle aussi, à elle-même, maîtresse enfin de ses grandes destinées! La liberté de Rome, ce sera le relèvement des races latines! La liberté de Rome, ce sera plus et mieux que tout cela : ce sera la réforme de l'Eglise ! » (1)

Le 26 avril, le Père écrivait à son ancien ami, le ministre des Armes, Mgr de Mérode, pour lui demander une audience du Saint-Père (2). Le ministre ne jugea pas sa lettre « assez explicite », et lui proposa une entrevue avec lui-même. Le Père l'accepta très volontiers, mais en indiquant à l'avance que sa demande n'impliquait aucunement la pensée d'une rétractation. Mgr de Mérode répondit que dans ces conditions l'entrevue ne pouvait avoir lieu. Le Père répartit : « Autrefois le Bon Pasteur courait après la brebis égarée, et la rapportait tendrement sur ses épaules.

1. Discours prononcé à Londres le 20 décembre 1870; *R. C.* p. 273. — Parfois moins optimiste, le Père disait des patriotes italiens : « Ils ont voulu dresser l'effigie des nains sur le piédestal des géants. » Il écrivait à M. van Meter, le 20 décembre 1872 :

« Scaliger a dit que les Italiens sont tous plus ou moins athées. Ce jugement, ou plutôt cette boutade, dépasse évidemment la réalité, mais il est vrai que ce qui manque le plus à cette race, d'ailleurs si favorisée, pour redevenir un grand peuple, c'est la foi. La Rome ancienne était l'une des cités les plus religieuses du monde, l'Italie moderne est peut-être la contrée où l'on prend le moins au sérieux la religion, et, s'il faut dire ici toute ma pensée, la conscience. »

2. Lettre publiée dans *R. C.*, p. 34-35.

Aujourd'hui la brebis égarée (puisque vous me regardez comme tel) cherche le Pasteur, et vous la repoussez. Quelle distance entre l'Evangile et le Vatican! » (1)

Plus tard, le Père visita son ami le P. Rouard de Card au couvent des dominicains de Sainte-Sabine, dont il était prieur. Le P. Rouard l'amena indirectement et doucement à l'idée de faire une retraite dans ce couvent, retraite de recueillement religieux et amical qui n'impliquait à aucun degré une pensée de rétractation, et qui d'ailleurs devait demeurer secrète. Quand il eut reçu la lettre dans laquelle le P. Hyacinthe accueillait sa proposition, il alla la porter au Vatican.

Aussitôt qu'il eut vu cette lèttre, le pape fit entrer le Père Rouard, qui n'avait point d'audience, et, croyant déjà l'ancien carme retraité et soumis, il dònna au dominicain tous les pouvoirs pour l'absoudre. « Dites-lui que mes bras sont ouverts pour le recevoir » ; seulement, *bisogna fare questa cosa* » (2), ajouta-t-il en montrant une lettre. Et il reprit : « Il sera plus grand après qu'avant. » Quelques jours plus tard, le pape fit demander si le P. Hyacinthe était en retraite, et dit : « *Prego tanto per lui !* » Déjà le

1. *Journal*, 30 avril.
2. « Seulement il faut qu'il fasse cette chose », c'est-à-dire une lettre adressée au pape.

cardinal Bonaparte avait parlé de la possibilité de ce « retour », et Pie IX avait répondu aussitôt : « *Ecco le mie braccia aperte !* » Puis, il avait ajouté : « Mais comme la faute a été publique, il faut que la réparation le soit aussi. »

En notant dans son journal ces incidents, le Père Hyacinthe ajoutait :

« Ses bras ouverts pour m'embrasser, c'est possible, mais après que ses pieds m'auront foulé et déshonoré, non seulement devant les hommes, mais devant ma propre conscience ! » (1)

Sur ces entrefaites, un journal (2) ayant annoncé, comme un nouveau triomphe de l'Eglise, que le P. Hyacinthe, « ému par la grâce du Seigneur, à laquelle personne ne résiste », avait abjuré ses erreurs et était en retraite, l'ancien carme envoya ces quelques mots au journal *l'Italie* :

« Des hommes qui se font une arme du mensonge affirment que je suis entré au couvent de Sainte-Sabine pour y faire les exercices spirituels. Je donne à cette assertion le démenti le plus formel et le plus absolu. » (3)

Et, pour préciser sa situation « comme catholique et comme religieux carme », le P. Hya-

1. *Journal*, 6 juin.
2. *La Frusta*, 11 juin.
3. *L'Italie*, 18 juin.

cinthe publia une déclaration intitulée : *Ma position et ma conscience* (1).

Ces incidents mirent le P. Hyacinthe en relations intimes avec tous ceux qui, à Rome, désiraient une réforme religieuse. Il les trouva plus nombreux qu'il ne le soupçonnait.

Le principal de ces personnages était Mgr Luigi Puecher-Passavalli (2). Il appartenait à l'ordre des capucins, était archevêque titulaire d'Iconium (3), et avait été prédicateur en titre du pape et prévôt du chapitre de Saint-Pierre.

Ce fut lui qui prononça le discours d'ouverture du Concile du Vatican, où il compta au premier rang des opposants au dogme nouveau qu'on y allait établir. « Passavalli est l'homme qui doit être pape », disait Strossmayer. A quoi Passavalli répondait : « Si la tiare m'était offerte, je l'accepterais pour trois jours, le temps de proclamer les réformes les plus indispensables à l'Eglise ; puis, ce devoir rempli, je la prendrais des deux mains pour la jeter au Tibre ! »

L'opposition que l'évêque témoigna au dogme

1. Parue dans la *Libertà*, de Rome le 22 juin, reproduite dans *R. C.*

2. Sur ce prélat, on peut consulter le livre de Begey et Favero, *S. E. Mgr Arcivescovo L. Puecher-Passavalli... Ricordi e lettere (1870-1897)* (Milan, Bocca, édit., 1911, in-8°, 216 p.), la *Revue Moderniste internationale*, juillet-octobre 1911, et l'article publié par le Père dans *Le Siècle*, 18 mars 1905, sous le titre : « L'évêque qui a béni mon mariage ».

3. Koniah, en Asie-Mineure.

de l'infaillibilité pendant la durée du Concile lui fit perdre l'amitié de Pie IX. Le jour de la définition, en vertu de ses fonctions dans la basilique vaticane, il devait offrir l'eau bénite au pape à son entrée. Il trouva le moyen de s'absenter. « Où est Mgr Passavalli ? » demanda le pape à haute voix. « Très Saint Père, il est malade », lui répondit-on. « Malade de la tête ! » s'écria Pie IX avec colère.

Disgracié, Passavalli fut obligé de donner sa démission des hautes charges qu'il occupait. Il se retira dans un appartement du couvent des capucins de la place Barberini.

Appelé, sous peine d'anathème, à souscrire la définition qu'il avait combattue, il n'eut pas le courage de cette résistance ouverte qu'il admirait en Dœllinger. Il se contenta de restreindre par écrit son adhésion aux choses qui avaient été faites selon les règles conciliaires, *quidquid consiliariter factum est,* ce qui, dans sa persuasion intime, excluait l'infaillibilité papale.

Par cet accommodement, l'évêque croyait sauver la sincérité de sa conscience, tout en échappant, comme il arriva effectivement, à l'excommunication qui le menaçait.

En tête des réformes qu'il désirait, Passavalli plaçait l'abolition des Jésuites, qu'il regardait comme le fléau par excellence de la chrétienté, et celle aussi de la plupart des congrégations

religieuses irrémédiablement déchues, selon lui, et d'ailleurs étrangères à l'esprit et aux besoins des temps où nous vivons. Il était partisan convaincu et déclaré, autant que désintéressé, du mariage des prêtres. Ascète austère et doux, il n'avait jamais rêvé pour lui-même les joies de la famille, mais il tenait cette vocation pour exceptionnelle, et le célibat obligatoire, tel que sa longue expérience le lui avait montré dans le clergé italien et jusqu'à la cour du Pape, lui apparaissait comme un abus très funeste aux individus et à la société. « Les vœux perpétuels, disait-il, sont la plus grande plaie de l'Eglise. »

Millénariste, il croyait à un second avènement du Rédempteur ; mystique, au point de devenir disciple d'André Towianski, il crut à la pluralité des existences pour l'homme. Mais s'il était hardi dans ses rêves, il restait timoré dans la tactique. « Notre travail pour la réforme de l'Eglise est *souterrain*, disait-il au P. Hyacinthe, et, comme les premiers chrétiens, nous sommes descendus aux catacombes. Nous devons nous chercher, nous compter et nous préparer : nous sortirons à la lumière quand nous serons un peuple (1). » Toutefois, malgré sa prudence, il était d'avis que le P. Hyacinthe se montrât tout de suite. « Désormais, lui disait-il, vous ne devez

1. *Journal*, 27 juin 1871.

plus écrire à un point de vue personnel, mais pour la cause de l'Eglise et de sa réforme. Il faut nous hâter, parce que nos ennemis gagnent tous les jours du terrain (1). »

Parmi les réformateurs, se trouvait un autre capucin, ami de Passavalli, le Père André d'Altagène. Au temps du pouvoir temporel, il avait été frappé d'excommunication majeure et condamné à dix ans de prison monastique, pour avoir soutenu dans un livre des idées de réforme. Dans Rome libérée, il avait repris son nom séculier, Paolo Panzani, et travaillait au grand jour pour la réforme catholique. Il était appuyé, mais dans un sens protestant, qui n'était pas celui de Panzani, encore moins celui de Passavalli et du P. Hyacinthe, par Gavazzi, un ancien Barnabite. Celui-ci, croyant le moment propice de rompre avec la papauté, s'efforçait de fonder une « Église libre d'Italie ». Quoique Gavazzi fût sincère et bon, le P. Hyacinthe ne l'aimait guère, parce qu'il usait d'une rhétorique violente et qu'il était « d'esprit assez vulgaire » (2).

Ces trois chefs, plus ou moins compromis, avaient la sympathie discrète d'ecclésiastiques timorés, qui n'osaient pas se montrer. L'un d'eux était le chanoine Audisio, que le pape avait contraint de donner sa démission de professeur

1. *Journal*, 27 juin.
2. *Journal*, 27 avril 1871.

à la Sapience. Il avait résolu de rester dans l'Eglise jusqu'à la mort, s'était courbé devant l'index, et était prêt à accomplir toutes les cérémonies extérieures qu'on lui demanderait, pour la raison qu'il donnait un jour au P. Hyacinthe : « Je veux dire la messe jusqu'à la fin. » Mais son obéissance n'était pas sans lui coûter : « Ici, l'on ne vit pas, disait-il, on suffoque (1). »

Quelques laïques s'intéressaient aussi extrêmement aux idées de réforme : par exemple le duc de Sermoneta et le médecin Pantaleoni.

Le duc appartenait à la famille Caetani, celle de Boniface VIII. C'était un esprit de premier ordre, et il joua dans l'unité de l'Italie un grand rôle. La réforme religieuse lui semblait aussi désirable que la réforme politique, qu'il avait secondée de toutes ses forces. Il croyait que les peuples catholiques étaient sur la pente d'une incrédulité complète et qu'ils arriveraient à la *tabula rasa*. Sa noblesse l'empêchait d'agir comme il l'eût fait s'il eût été un simple citoyen... « C'est un malheur, disait-il, d'avoir des ancêtres ». Dans l'intimité, — par exemple avec le P. Hyacinthe, — il se dédommageait en parlant librement. Il avait des mots jolis. De Pie IX, il disait : « C'est un sacristain qui ne sait pas la théologie, mais qui aime les cérémonies. Il croit

1. Parole dite au P. Hyacinthe et rapportée par celui-ci à Mme Meriman dans sa lettre du 28 mai 1869.

en Dieu, parce qu'il croit en ses chandeliers... Pie IX et Napoléon III feront l'épigraphe du XIXe siècle, et ce sont cependant deux médiocrités... Mais les hommes valent souvent par les circonstances. Huss était un bien plus grand homme que Luther, et cependant il est resté bien au-dessous de lui dans l'histoire (1). »

Satisfait de l'unité de l'Italie, le duc ne s'illusionnait pas sur les embarras que les revendications des papes vaudraient encore à sa patrie : « Le pouvoir temporel n'est pas mort, disait-il, il est enseveli vivant au Vatican. » Il parlait avec enthousiasme du mouvement de réforme catholique qui se manifestait en Allemagne : « C'est quelque chose de tout à fait nouveau ». Et il disait au P. Hyacinthe : « Dœllinger a la partie rationnelle, et vous la partie sentimentale (2). »

C'était chez le Dr Diomède Pantaleoni (3) que le P. Hyacinthe allait voir Mgr. Passavalli, quand la crainte de compromettre son ami l'empêchait de le visiter dans son couvent. Chaud partisan de l'unité italienne, grand ennemi des doctrines ultramontaines, Pantaleoni souhaitait ardemment une transformation religieuse.

1. *Journal*, 7 juin 1871.
2. *Journal*, *ibid.*, 7 juin. Mme Meriman avait déjà dit pareillement au Père : « Dœllinger est la tête et vous êtes le cœur. »
3. Né à Macerata, le 21 mars 1810 ; mort à Rome, le 3 mai 1885.

Homme remarquable, il devint sénateur et contribua, pour sa part, à l'élaboration du *modus vivendi* pacifique et libéral qui finit par s'établir entre le roi et le pape protestataire.

En allant à Rome, le P. Hyacinthe n'espérait guère y trouver des partisans de la réforme, pas plus parmi les ecclésiastiques que parmi les laïques. Aussi fut-il très agréablement surpris, et même, avec son tempérament optimiste, il fonda sur ces personnages de grandes espérances. Il leur donna une haute idée de son courage en prenant une attitude nette et ferme, comme il le fit dans l'article « Ma position et ma conscience » et en adhérant aux déclarations de Dœllinger (1).

Les grandes chaleurs de l'été rendent pénible le séjour de Rome à ceux qui n'y sont pas acclimatés. Elles décidèrent le P. Hyacinthe à repartir. Le 15 juillet il se confessa à Mgr. Passavalli, qui lui donna l'absolution, et, le lendemain, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, il communia à Sainte-Marie-Majeure, ayant à côté de lui, à la sainte table, Mme Meriman. Il fit visite au ministre Visconti-Venosta, qui le pria d'assurer le gouvernement français des dispositions amicales

1. Le 26 avril, le Père adhéra à la lettre adressée par Dœllinger à l'archevêque de Munich, et, le 7 juillet, il adhéra à la déclaration signé à Munich par Dœllinger et ses amis. Ces deux documents sont reproduits dans *R. C.*, p. 36 et 73. Après son retour en France, il publia, le 4 août 1871, à Paris, chez Dentu, la déclaration de Dœllinger avec son adhésion.

de l'Italie, et de le dissuader d'accorder la moindre attention au mouvement que les évèques essayaient de provoquer en faveur du pouvoir temporel. En rentrant, le P. Hyacinthe vit en effet Jules Favre, mais le gouvernement n'osa pas adopter une attitude assez nette entre le jeune royaume et la papauté.

Au moment même où il rentrait en France, on célébrait à Notre-Dame de Paris un service solennel pour Mgr. Darboy, fusillé par la Commune le 24 mai, avec cinq autres otages, parmi lesquels étaient deux admirateurs du P. Hyacinthe, le président Bonjean et le curé de la Madeleine, Deguerry.

Le prédicateur qui prononça l'oraison funèbre de l'archevêque, le Père Adolphe Perraud, crut y devoir apostropher le Père Hyacinthe.

« O frère ! s'écria-t-il, voyez la trouée sanglante que la persécution a faite dans nos rangs. Venez y reprendre votre place ! Revenez combattre avec nous sous le drapeau de Jésus-Christ et de l'unité de la sainte Eglise ! Et, si ma voix est trop faible pour arriver jusqu'à vous, entendez, je vous en conjure, le sang de ce pontife immolé ; c'est lui qui, avec plus d'autorité que jamais en ce moment, vous crie comme autrefois David à un fils égaré : Mon fils ! mon fils ! mon fils ! *fili mi* ! ».

Aussitôt qu'il eut pris connaissance de cette oraison funèbre, le P. Hyacinthe écrivit au prédicateur :

« Ce n'est pas sans une pénible surprise que j'ai rencontré le passage où vous avez cru devoir parler de moi. Le sentiment qui vous a inspiré me touche plus que je ne saurais vous dire ; malheureusement, la pensée est inexacte, et renferme, contre votre intention, une injure que je ne peux accepter.

Non, mon révérend Père, je n'ai jamais été pour l'archevêque de Paris ce qu'Absalon, auquel vous me comparez, fut à l'égard du roi d'Israël, un fils ingrat et révolté. Jamais non plus Mgr. Darboy ne m'a rien dit qui ressemblât aux plaintes et aux reproches que vous mettez dans sa bouche. Il est aisé de faire parler les morts. Pour moi, je respecterai le silence de cette tombe si récemment et si douloureusement fermée, et je n'opposerai pas, aux paroles imaginaires que vous en faites sortir, de vraies paroles et de vrais écrits. Sans doute Mgr. Darboy n'avait à aucun degré approuvé l'attitude que j'ai prise voici bientôt deux ans, mais il savait qu'elle m'était imposée par ma conscience, et, à ce point de vue, je ne crains pas de dire qu'il l'a toujours respectée. Si les lettres que j'ai de lui sont un jour données au public, elles montreront combien ce grand évêque était éloigné de la confusion si superficielle et si honteuse que l'on fait aujourd'hui entre la consigne militaire qui s'adresse à l'obéissance extérieure et j'allais presque dire matérielle du soldat, et l'adhésion libre et réfléchie que l'Eglise demande, pour ses décrets authentiques, à la raison du catholique instruit.

Pour vous, mon révérend Père, vous êtes bien dur à mon égard. Vous avez trouvé bon de rappeler cet apostolat de Notre-Dame, auquel je ne me suis arraché qu'aux prix de tant d'angoisses ; et vous ne son-

gez pas qu'en face de l'oppression qui pesait chaque jour davantage sur ma parole, je n'avais de choix qu'entre la soumission aveugle et les réticences habiles, deux choses dont j'étais également incapable. Vous me montrez la trouée sanglante que la persécution a faite dans les rangs du clergé, et vous m'exhortez à venir y reprendre ma place. Vous oubliez que je ne l'ai point désertée. Il est un autre sang que celui des veines, le sang de l'âme, comme le nomme saint Augustin, *sanguis quidam animæ*; c'est celui que je verse goutte à goutte, en silence, par fidélité à ce sacerdoce catholique que vous m'accusez de méconnaître, et sous les coups de cette persécution du dedans, non moins cruelle et plus funeste à l'Eglise que celle du dehors. Je combats, quoi que vous en puissiez dire, sous le drapeau de Jésus-Christ, contre des erreurs qui déshonorent son Evangile : je lutte, pour l'unité de sa sainte Eglise, contre le fanatisme qui cherche à la réduire au rôle d'un parti dans l'ordre politique, à celui d'une secte dans l'ordre religieux !

L'isolement où je me trouve au milieu de mes anciens amis ne prouve rien contre moi, mais il justifie tristement la parole d'un autre mort illustre que nous avons admiré et aimé tous les deux, et dont, plus favorisé que moi, vous avez éloquemment et courageusement défendu la mémoire. « Les soi-disant catholiques libéraux de France », m'écrivait le comte de Montalembert peu de semaines avant sa mort, « les soi-disant catholiques libéraux de France sont, à mes yeux comme aux vôtres, des prévaricateurs (1). »

1. La lettre, beaucoup plus longue, est intégralement reproduite dans *R. C.*, p. 39-43.

Le P. Adolphe Perraud répondit à cette lettre par un plaidoyer honnête et bon, dont voici le principal passage :

« Je ne suis ni blessé ni indisposé par les paroles un peu amères que vous m'adressez. J'aurais pu dans ce discours ne faire aucune allusion, ni aux conférences de Notre-Dame, ni à vous. C'est ce silence qui m'eût paru injurieux pour vous. J'ai parlé, non seulement suivant ma conscience, mais suivant mon cœur. J'aurais voulu ne vous faire point de peine. Je n'y ai pas réussi ; mais je n'en garde pas moins à votre égard tous les sentiments que vous savez, avec un immense désir de voir cesser un jour le cruel malentendu qui vous sépare de nous. »

Les représentations que le P. Hyacinthe avait adressées au P. Adolphe Perraud ne devaient point empêcher une légende ecclésiastique de se former. Le P. Hyacinthe eut beau raconter les bons rapports qu'il avait toujours conservés avec l'archevêque et publier les lettres probantes qu'il avait reçues de lui (1), Mgr. Darboy, mis à mort en haine de la foi, par conséquent martyr et saint, devait avoir profondément souffert de la défection d'un apostat, il devait l'avoir énergiquement blâmée, bien plus mystérieu-

1. Lettres publiées dans *R. C.*, p. 24, et dans Séché, *o, c*, t. III, p. 214.

sement et presque miraculeusement pressentie (1).

1. Dans sa *Vie de Mgr. Darboy*, l'abbé Guillermin dit que la défection du P. Hyacinthe submergea « de tant d'amertume et de poignante douleur le cœur de notre archevêque » (p. 108), qu'il en fut « frappé au cœur », qu'il « en pleura des larmes amères » (p. 242). Il prétend même qu'en maintes circonstances l'archevêque aurait fait des réserves solennelles sur la doctrine de l'audacieux orateur de Notre-Dame. — Le cardinal Foulon, dans son *Histoire de Mgr. Darboy*, raconte que l'archevêque de Paris donna au P. Hyacinthe des conseils sur « le soin marqué qu'il mettait à commenter l'Ancien Testament » et qu'au moment de sa « lamentable chute » il fit « les derniers efforts pour le retenir ». Ce sont des faussetés. Le P. Hyacinthe écrivit à ce sujet au cardinal Foulon, qui ne lui répondit pas. Non seulement Guillermin et Foulon inventent, mais ils tronquent les textes qui les gênent. Ils ne rapportent que la première partie du propos suivant de Mgr. Darboy : « Le P. Hyacinthe doit beaucoup souffrir en ce moment, et il n'est pas bon de piétiner sur ceux qui souffrent : *je ne le ferais pour personne, à plus forte raison pour lui avec qui je désire conserver des rapports affectueux* ». (Guillermin, p. 243 ; Foulon, p. 311.) Sur cette parole, voyez ci-dessus, chap. I. Ceux qui seraient désireux de s'édifier davantage sur la manière dont le cardinal Foulon a écrit son œuvre peuvent consulter la *Revue d'histoire et littérature religieuses*, mai-juin 1907, pages 240-281, et une communication de M. René Durand dans les comptes rendus de la Société d'Histoire moderne, séances de décembre 1907 et de janvier 1908. Les lettres de Darboy citées dans la vie de *Mgr. Isoard* par l'abbé Bouzoud prouvent ses vrais sentiments. Aussi M. Bouzoud dit-il : « Le Prélat fut d'une faiblesse inouïe pour le P. Hyacinthe Loyson. La faiblesse lui ferma les yeux. »

Pendant que Foulon et Guillermin, panégyristes de Darboy, essayaient de faire croire qu'il avait blâmé le P. Hyacinthe, des détracteurs de l'archevêque élaboraient une légende d'après laquelle la mort de ce prélat gallican aurait été prédite par Maximin, le berger de la Salette.

CHAPITRE VI

LE CONGRÈS ET LES CONFÉRENCES DE MUNICH
(Septembre 1871-janvier 1872)

On a souvent appelé, non sans quelque ironie, l'Allemagne le pays de la vraie conscience. Le fait est qu'à la suite du Concile de 1870, quand, dans tous les pays du monde, nombre de catholiques feignirent d'accepter le dogme de l'infaillibilité pontificale auquel ils ne croyaient pas, les catholiques allemands qui se trouvaient dans ce cas restèrent seuls fidèles à leurs convictions et refusèrent de donner un assentiment qui eût été un mensonge. Leurs chefs se laissèrent excommunier nommément durant l'année 1871 : Dœllinger et Friedrich, à Munich, Wollmann et Michelis, à Braunsberg. Leur expulsion de l'Eglise posait un problème. Comment devaient-ils se comporter? Prêtres, devaient-ils continuer à dire la messe, et devaient-ils accorder leur ministère aux fidèles qui le leur demanderaient?

Dœllinger avait cessé de monter à l'autel, parce que son évêque le lui défendait. Friedrich

continuait d'exercer son ministère. Celui-ci voulait aussi que ceux qui n'acceptaient pas le dogme nouvellement défini maintinssent leurs droits de fidèles catholiques, s'abstinssent de rompre avec les infaillibilistes et leurs évêques. Mais, si les évêques leur refusaient les sacrements, que devaient faire ces fidèles ?

Pour s'éclairer dans cette situation difficile, ceux qui se disaient les partisans de l'ancienne Église résolurent de tenir un Congrès à Munich au mois de septembre de 1871. Cinq cents « anciens catholiques » y assistèrent, soit pour eux-mêmes, soit à titre de délégués de groupes ou même de paroisses protestataires.

Le Père Hyacinthe se rendit à cette réunion, sur le conseil et avec un viatique de la marquise de Forbin d'Oppède, Il arriva le 6 septembre à Munich. Son journal dénote immédiatement l'influence des placides théologiens d'Allemagne. Le Père est plus calme, plein d'amour pour la tradition ecclésiastique.

Le congrès commença, le dimanche 24 septembre, par une messe célébrée à l'église Saint-Nicolas de Gasteig, messe triste et recueillie, messe d'excommuniés profondément attachés à leur vieille religion, pénétrés du sens de son antiquité et de sa continuité.

Ne sachant pas l'allemand, le Père ne put prendre part aux discussions du congrès. Mais le

23, dans une sorte de séance préliminaire, il prononça un discours d'apparat (1), et, le 25, il donna une conférence dans la grande salle du Muséum.

Le petit Concile dont il fut le témoin le satisfit entièrement. Il résolut de reprendre l'exercice de son ministère, toutes les fois que les circonstances le lui permettraient. Sa position ecclésiastique lui semblait régularisée « par l'irrégularité même de la position de l'Eglise ».

Il célébra la messe à l'église Saint-Nicolas, le dimanche 8 octobre, devant une assistance très nombreuse : c'était la première fois qu'il officiait dans une église depuis plus de deux ans.

Mme Meriman, qui était venue assister au congrès et qui repartit immédiatement après pour Rome, troubla quelque peu la paix ecclésiastique qui commençait à régner dans le cœur du Père. Le lendemain de son départ, le 12, il écrit dans son journal :

« La question que je ne peux ni écarter, ni résoudre, c'est celle du *mariage*. Une force supérieure à ma volonté me l'impose avec une persistance qui m'étonne et parfois m'effraie.

Serais-je condamné, en punition de mes péchés, à descendre vivant dans un abîme ? et à y faire descendre une autre âme avec moi ?

Serais-je choisi, dans une vocation extraordinaire,

1. *R. C.*, p. 131-145.

pour donner un grand exemple, pour ouvrir une voie nouvelle, pour prendre une courageuse et nécessaire initiative ?

O mon Jésus ! soyez avec moi ! Ne m'abandonnez pas ! Ne permettez pas que, dans une résolution aussi grave, je fasse autre chose que la volonté de votre Père ! »

Le 14 octobre, il écrivait encore :

« Demain dimanche, fête de sainte Thérèse, ma Mère dans l'Ordre des Carmes, je vais pour la seconde fois célébrer les saints mystères à Saint-Nicolas. Je viens de dire le bel office du XX[e] dimanche après la Pentecôte dans le Bréviaire Parisien. Je suis dans un profond recueillement.

Eh bien ! dans la sainte présence de Dieu, devant l'autel où je monterai demain, devant le cercueil où je m'étendrai bientôt, je confesse que *j'aime une femme*, et je ne me le reproche pas !

Sans doute notre amour est pur comme celui des anges ; mais enfin c'est de l'*amour*, et il tend au *mariage*, si Dieu n'y met obstacle. Et cependant je ne me le reproche pas !

Non, je ne peux me le reprocher, tellement il est la loi de ma vie, la substance la plus pure et la plus riche de mon être, de mon être religieux lui-même, l'œuvre enfin de Dieu en moi. Renier cet amour, ce serait renier Dieu ; essayer de le détruire, ce serait me suicider !

Je plains le théologien qui ne verrait dans mon amour qu'une passion, et qui le jugerait indigne de mes 44 ans et de ma condition de prêtre et de moine. Grâces à Dieu, j'ai toujours compris autrement l'amour chrétien, le saint amour. Je lui ai rendu

témoignage dans la chaire de Notre-Dame avec une conviction enthousiaste et réfléchie, d'autant plus désintéressée que je ne savais pas que je devais l'éprouver un jour. Ce n'étaient pas des phrases, *veræ voces*.

Lors même que notre Mariage ne devrait point s'accomplir, lors même que nous ne devrions plus nous revoir ici-bas, *factum est !* c'est fait, *nous avons aimé ! le mariage de nos âmes est consommé !* Ce mariage n'est point un vain rêve, mais une réalité *sainte* et INDISSOLUBLE.

Mon mariage mystique, mais réel, avec EMILIE MERIMAN, date du Couvent de l'Assomption. Le jour en est marqué dans ces Mémoires (1). J'agissais très sérieusement en ce moment, mais j'étais loin de comprendre l'immense portée de ce que nous faisions. »

Cet amour n'empêchait pas le Père de songer à reprendre en France l'exercice normal de son ministère. Comme il craignait de ne pouvoir le faire de toute sa vie, il se plaignit à Dœllinger de sa triste destinée.

« Ce n'est qu'un mot, répondit vivement le théologien, l'Eglise est plus grande que le Pape et les Evêques. » (2) Dœllinger croyait d'ailleurs que le Père verrait des temps meilleurs. « Nous touchons à une grande crise, disait-il, comme au XVIe siècle, ou plutôt nous y sommes entrés.

1. Cf. « Notre mariage inconscient, mais réel, date du 14 juillet 1868 », t. Ier, p. 209-220.
2. *Journal*, 24 octobre 1871.

Je suis trop âgé pour voir la solution, mais je n'en dirai pas autant de vous, qui avez encore un demi-siècle devant vous (1). »

Le Père fit part à la marquise de Forbin des dispositions ecclésiastiques dans lesquelles il se trouvait. Elle lui répondit en ces termes :

« ... Dieu sait que j'ai toujours envisagé comme une des meilleures consolations que la Providence me tenait en réserve, la joie de vous voir un jour remonter à l'autel pour y offrir le Saint Sacrifice, et celle de pouvoir m'agenouiller encore une fois devant vous, pour recevoir l'absolution. Mais, mon bien cher Père, j'entrevoyais toujours cet acte comme une heureuse suite de quelque démarche semblable à celles que vous avez déjà faites auprès du général des Carmes ou du Pape, qui, au lieu de ne rencontrer comme les premières qu'un triste silence, ferait cesser tout malentendu et toute division. Jamais je ne l'avais compris dans des circonstances telles que l'issue du Congrès de Munich. Je ne doute pas que ceux dont l'avis a prévalu dans cette réunion aient cru travailler au bien de l'Eglise, et je comprends trop en particulier combien le désir de rentrer dans tous les droits de votre consécration sacerdotale a dû peser sur vos décisions. Mais je n'en suis pas moins persuadée que Dœllinger avait raison, qu'il fallait se borner à une résistance passive et ne pas s'engager dans une voie qui sera, je le crains bien, sans issue et retardera la réforme nécessaire. Car, croyons-le, ce qui se passe en ce moment aura pour effet de rejeter en arrière bien des âmes

1. *Journal*, 29 octobre 1871.

prêtes à aller à vous, et de les faire entrer dans la soumission aveugle, même pour les choses où il ne faudrait pas se soumettre, en leur inspirant la crainte du schisme. Le spectre rouge que l'Empire a exploité pendant dix ans, et à l'aide duquel il paralysait toute tentative en faveur de la liberté, n'est qu'un faible exemple de ce qu'opérera chez les catholiques le spectre du schisme soigneusement agité devant nos yeux par le parti Veuillot.

J'espérais que le Congrès de Munich servirait pour ainsi dire de *planche* pour conduire une foule de catholiques, qui gémissent de certains abus et certains désordres, mais ne savent à qui aller, au vrai catholicisme. Au lieu de cela, ce Congrès a creusé un fossé qui sera difficile à combler. Il me semble qu'au lieu du programme violent et vague qui a été adopté, on eût marché plus sûrement vers le but, si on s'était contenté de demander la réunion d'un *Concile général libre* pour reprendre la tradition de Trente et briser avec celle du Vatican, la périodicité des Conciles, des modifications dans le Sacré Collège et dans les lois qui règlent l'élection des Papes, l'abolition des clauses des concordats relatives à la nomination des Evêques, pour lesquels on rétablirait les élections, toutes ces réformes dans la discipline tant de fois sollicitées par les Catholiques les plus orthodoxes et décrétées même par certains Conciles. Croyez-vous, par exemple, qu'au lieu de voter la suppression des Jésuites, ce qui est contraire à la liberté d'association, il n'aurait pas mieux valu demander que les ordres religieux fussent partout soumis à l'Evêque et ne dépendissent plus immédiatement du pape, autrement dit l'abolition des *exemptions* tant de fois sollicitée par l'ancien épiscopat ? Toute convaincue que je puisse l'être du mal que font et

qu'ont fait les Jésuites, je n'aimerais pas à les dénoncer dans un moment où la Commune les fusille. Puis, sont-ils les seuls coupables, et les autres ordres religieux n'ont-ils rien à se reprocher? Je vous avoue que je voudrais leur faire subir à tous de grands changements. Quant au Pape, comment oublier que ce sont les catholiques qui l'ont fait ce qu'il est, par leurs extravagances et leurs adulations. Les idoles ne se font pas elles-mêmes, on les fait, et, si un sourire était permis en pareille matière, je vous dirais que Pie IX est *le plus raisonnable* des ultramontains, comme il l'a prouvé dans l'affaire du trône d'or et du titre de grand (1). »

Après le Congrès, le Père résolut de rester à Munich pour y donner quatre conférences durant les mois de novembre et de décembre. Elles eurent un grand succès (2). La reine de

1. Lettre du 21 octobre 1871. Cette lettre déplut à Dœllinger, qui demanda au Père de combattre les appréhensions de la marquise. Celui-ci écrivit donc à sa correspondante un long plaidoyer en faveur du Congrès, et il ne l'expédia qu'après l'avoir lu au vieux théologien, qui l'approuva pleinement.

2. Deux seulement de ces conférences ont « pu être recueillies après coup » et ont été imprimées dans la *R. C.* La première (prononcée le 6 novembre) avait pour titre : Notre position religieuse ou le vrai et le faux catholicisme; la deuxième (13 novembre): l'Eglise domestique et le sacerdoce de la famille, avait déjà été traitée avec de légères différences à Notre-Dame de Paris, en 1868. Le même livre reproduit aussi une réponse du Père à un toast qui lui fut porté par le comte de Moy, grand-maître des cérémonies du roi de Bavière, dans un banquet que le Comité des anciens catholiques de Munich offrit à l'orateur français le 19 octobre 1871.

Wurtemberg voulut voir deux fois le brillant orateur, et elle lui témoigna les plus respectueux égards. Il était heureux, car il croyait contribuer à fonder, par sa parole et par l'autorité de sa vie, un petit groupe de catholiques qui, sans se séparer de la primauté romaine et de la hiérarchie telle qu'elle est constituée en Occident, lutterait ouvertement et énergiquement contre « leurs excès » et assurerait la réforme chrétienne (1).

Pendant que les catholiques allemands qui n'acceptaient pas la dogme de l'infaillibilité se constituaient en organisation ecclésiastique, et tandis que le Père était encore à Munich, les opposants de marque en France achevaient leur soumission. Le principal était Mgr Maret. Sa défection fut d'autant plus sensible aux protestataires allemands qu'il était le seul prélat qu'ils pussent encore considérer comme appartenant à leur parti. En Allemagne, l'érudit évêque de Rottenburg, Héfélé, s'était soumis le 10 avril (2).

1. *Journal*, 10 décembre 1871.

2. Le journal du P. Hyacinthe, rapporte à la date du 18 novembre 1901, les deux mots suivants d'Héfélé :

« Je croyais servir l'Eglise Catholique, et je servais la caricature qu'en a faite le jésuitisme. »(A Reusch, le 25 janvier 1871). — A Dœllinger, un mois après le concile : « Je n'admettrai jamais le nouveau dogme... Que les Romains me suspendent, m'excommunient, nomment un administrateur diocésain, peut-être que d'ici là Dieu daignera rappeler à lui le *perturbator Ecclesiæ*. »

Les « anciens catholiques » voyaient ainsi leur échapper les membres de la hiérarchie, les successeurs des Apôtres, les gardiens officiels de la doctrine.

Le P. Hyacinthe, qui s'attendait à la rétractation de Mgr Maret (1), tint cependant à lui faire connaître les sentiments qu'elle lui causait.

Après la soumission de Mgr Maret, vint celle du P. Gratry, qui avait défini le Concile : « Un guet-apens suivi d'un coup d'Etat. » Le P. Hyacinthe en ressentit également un vif déplaisir, bien qu'il s'y fût également depuis longtemps attendu. Il crut devoir écrire à son ami une

1. Le P. Hyacinthe l'avait visité le 31 juillet. Il note ainsi leur entretien :

« Je viens de voir l'évêque Maret. Je l'ai trouvé dans ce singulier état de la *double conscience* qu'on a tant reprochée aux catholiques: au fond, très sympathique à Dœllinger et à moi, et cependant d'autant plus irrité contre nous qu'il ne veut pas nous suivre... lui qui aurait dû nous précéder. Il répète toujours que nous nous séparons de l'Eglise et quand je le pressais sur la liberté et par conséquent sur l'autorité du Concile, il me laissait voir pour le moins des doutes profonds. C'est une âme droite, mais pusillanime. Quand il m'a dit qu'il était prêt à mettre son orgueil sous ses pieds plutôt que de résister à l'Eglise, je lui ai répondu : « Ce n'est pas votre orgueil, c'est votre conscience ! » Il m'a dit du reste que, malgré notre dissentiment profond, nous devons continuer à nous voir, à nous aimer et à prier l'un pour l'autre.

« Tout en se déclant prêt à abjurer les idées de son livre et de toute sa vie si elles étaient réellement contraires au décret du Concile, Mgr Maret les croit très conciliables avec ces décrets, pourvu qu'ils soient bien entendus. Qu'on explique cela comme on le pourra, pour moi, j'en suis confondu et presque indigné ! »

lettre publique (1), qui lui valut, de la marquise de Forbin d'Oppède, les réflexions suivantes :

«... J'ai lu dans les *Débats* votre lettre au P. Gratry ; elle est *belle* et *bonne* ; je ne voudrais en rien retrancher et je ne trouve rien à y ajouter. En lisant sa correspondance avec le nouvel archevêque, mon premier mouvement avait été de lui écrire dans le même sens que vous, et de lui demander quelques explications sur sa conduite. La pensée de son état maladif m'a retenue ; on le dit dangereusement malade ; il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'une nature faible et nerveuse, comme la sienne, ait cédé à une pression que j'ignore, mais que je devine. Il faut convenir qu'il a été cruellement abandonné. Ces évêques qui l'avaient poussé à se mettre en avant, qui lui faisaient dire que ces lettres étaient excellentes, n'ont pas trouvé un mot à dire en sa faveur lorsque d'autres évêques se sont élevés pour le condamner. Quand on réfléchit à certaines conduites, on sent un tel besoin de trouver des excuses à la plupart des évêques libéraux, et on découvre tant de pailles dans le métal dont est fait le parti catholique libéral, qu'on est presque tenté d'estimer ceux qui, n'ayant jamais varié, sont allés hautement, franchement au but que depuis fort long-

1. Reproduite dans le livre *R. C.*, p. 46-49. Sur la soumission de Gratry, cf. *Un Prêtre marié*, *Autour*. et *La Grande Revue*, 25 décembre 1913, p. 718, note 2. L'écrit dans lequel Gratry mourant a précisé les raisons et les limites de sa soumission n'a pas été publié par son héritier littéraire Adolphe Perraud.

Aux incidents de la soumission au concile se rapporte « l'affaire Bernard » (mars 1872). Comme j'en ai publié tous les documents dans *A.P.M.*, je ne crois pas devoir y revenir ici.

temps ils envisageaient comme celui auquel ils devaient tendre. Je sais bien qu'il est plus facile aux forts et aux puissants d'être sincères et de ne parler net. Mais les faibles ne paraissent pas se rendre compte combien ils le seraient moins s'ils n'avaient pas recours aux subterfuges et aux petis moyens. Il y a des jours où je préfère *Le Monde* à *La Gazette* ; le groupe que représente le premier de ces journaux a au moins le mérite de savoir ce qu'il veut, et de le faire (1). »

Enfin, le propre frère du P. Hyacinthe, l'abbé Jules-Théodose, crut aussi devoir faire acte de soumission très publique.

Pendant le Concile, il avait, comme on l'a vu, combattu de toutes ses forces l'hypothèse même de la définition de l'infaillibilité. Immédiatement après la définition, il l'avait acceptée. Cette soumission pouvait suffire, mais, lorsqu'il vit son frère continuer son opposition, il se crut obligé à davantage. Il prit pour sujet de la leçon d'ouverture de son cours, à la Sorbonne, « le schisme de Munich » (2). « Dans ce schisme étranger, dit-il, qui, grâce à Dieu, ne nous envahira pas, il y a du sang français : un transfuge de notre Eglise, dont j'ai le triste privilège d'avoir à déplorer l'égarement, non seulement comme un malheur public, mais comme un deuil de famille. »

1. Lettre du 2 janvier 1872.
2. Leçon publiée dans la *Revue politique et littéraire*, n° du 10 janvier 1872.

La leçon, d'ailleurs d'une argumentation convenable, mettait en relief la faiblesse de la position ecclésiastique du nouveau « schisme ».

A propos de cette manifestation de son frère et de quelques autres professeurs de théologie de la Sorbonne, le P. Hyacinthe crut devoir encore, dans quelques pages intitulées : « La Sorbonne et le Concile » (1), soutenir qu'on peut et qu'on doit être catholique malgré le pape.

Lorsqu'il eut terminé ses conférences à Munich, le Père Hyacinthe n'avait plus rien à y faire. Il n'avait, non plus, rien à faire en France, et tout portait à croire qu'il ne serait pas possible d'y travailler avant longtemps à une réforme religieuse. Aussi la marquise de Forbin d'Oppède était-elle d'avis qu'il restât auprès de Dœllinger, dans lequel elle ne cessait d'espérer. Peut-être le Père se serait-il décidé à suivre cette suggestion, si, au commencement de janvier, Mme Meriman ne lui avait écrit, de Rome, qu'elle venait de tomber très malade. Le médecin qui la soignait, le docteur Hempel, envoya au Père des nouvelles détaillées de sa santé. Il concluait ainsi :

« Je dois vous dire, mon cher monsieur, que sa manière de vivre n'est pas du tout conforme à sa nature. Elle paraît se vouloir sacrifier à une cause

1. Réimprimées dans *R. C.*, p. 114-125.

qui est chère à son cœur. Malheureusement elle a le cœur d'une femme. Elle éprouve le besoin d'être aimée, d'être comblée de manifestations de tendresse. Ici elle est privée de tout cela. Et pourtant c'est une nourriture qui lui est indispensable. Je lui ai conseillé de rejoindre son fils et ses amis à Munich, qu'elle paraît aimer de tout son cœur, aussitôt que cela pourra se faire. Je ne crois pas qu'à la longue elle puisse endurer son état actuel. Quant à sa santé purement physique, vous n'avez pas besoin de vous en inquiéter. »

Au reçu de cette lettre, le Père Hyacinthe partit immédiatement pour Rome.

CHAPITRE VII

LES FIANÇAILLES

(Janvier-juillet 1872)

Le 12 janvier 1872, le P. Hyacinthe était revenu à Rome, pour la cinquième fois.

Le soir même, il écrivait dans son journal :

« Je suis auprès de ma chère malade et nous avons à résoudre l'un et l'autre avec Dieu la question la plus solennelle de notre vie et l'une des plus graves du siècle. Quels jours que ceux qui commencent pour moi ! »

Cette solennelle question était celle du mariage. Quant à la maladie de Mme Meriman, c'était aussi celle du mariage. Dès qu'elle vit que le Père ne repoussait pas ce dénouement, elle fut guérie. Dœllinger, averti de leur amour, écrivit, vers la fin du mois de janvier, à Mgr Passavalli de faire en sorte que le Père quittât Rome immédiatement et rompît avec Mme Meriman. Le prélat, — qui aimait tendrement les deux mystiques amants et qui était fort mystique lui-même — pria simplement le Père de temporiser et

d'éviter de scandaliser des esprits encore mal préparés aux grandes réformes de l'avenir.

Au moment où le P. Hyacinthe arrivait à Rome, l'un des principaux membres de l'opposition au Concile, Strossmayer, l'évêque de Diakovo, administrateur apostolique de la Serbie, s'y trouvait. Il n'était pas venu apporter son adhésion, et, quand on la lui demanda, il la refusa. Le Père eut quatre entretiens avec lui. « Je l'aime davantage chaque fois que je le vois », écrivait-il (1).

Il le rencontra, pour la dernière fois, le 31, chez Mme Meriman, dont il allait prendre congé avant de quitter Rome. Au moment où il achevait sa visite, le Père lui demanda sa bénédiction. « Que Dieu vous bénisse, s'écria l'évêque, en levant ses mains vers le ciel, qu'il nous bénisse tous, qu'il bénisse son Eglise, et qu'il nous accorde de vivre assez pour voir la papauté ce qu'elle devrait être. Alors nous serons les premiers à nous prosterner devant elle (2). »

1. *Journal*, 25 janvier. — Leur première entrevue eut lieu le 19. Ce soir-là, le Père notait dans son journal : « 19. Vu aujourd'hui Mgr Strossmayer. Il m'a fait l'accueil le plus ouvert et le plus affectueux, m'a invité à l'aller voir en Croatie et m'a demandé de le considérer comme un ami et un frère. Il a résisté respectueusement et énergiquement au Pape qui voulait lui faire fouler aux pieds sa propre conscience. Il ne s'est point soumis et ne se soumettra point aux décrets du Concile. Il m'a dit que le Pape et les Evêques se trompent en espérant fonder l'Église sur le mensonge ! »

2. *Journal*, 31 janvier. — Strossmayer resta le correspon-

Ces paroles ne pouvaient que confirmer le Père dans ses désirs de réformateur. Aussi s'occupa-t-il activement de constituer en face du Vatican un groupe de résistance. Mme Meriman fonda une petite revue trimestrielle, *L'Espérance de Rome*, dont elle confia la rédaction à un jeune Brésilien, M. Frederico-José Néry, docteur en droit. Elle établit aussi un comité d'anciens catholiques dont le P. Hyacinthe fut nommé président honoraire, le curé Caffiero président effectif, Panzani secrétaire, le Dr Néry délégué pour l'étranger, le Père Ormanian (1) délégué pour l'Orient. Le programme de l'association fut rédigé par le P. Hyacinthe (2).

Le P. Hyacinthe eut la pensée de reproduire dans *L'Espérance* une lettre que Renan venait d'écrire à la princesse Julie sur la venue de saint Pierre à Rome. Quoique cette lettre, « nullement composée en vue du public », eût été « bien sommaire pour un pareil sujet », Renan en autorisa « de grand cœur la reproduction », et il tint à en assurer lui-même le P. Hyacinthe. Il ajoutait :

dant du Père pendant de longues années. Lorsqu'il mourut, le Père lui consacra dans *Le Temps* du 15 avril et dans *Le Siècle* du 10 juin 1905 des articles nécrologiques. Est-il besoin de rappeler que Strossmayer est unanimement regardé comme l'un des plus profonds politiques de la race slave ?

1. Il devint patriarche arménien de Constantinople.

2. Programme publié dans *R. C.*, p. 126-128.

« Permettez-moi en même temps, mon révérend Père, de vous dire avec quelle attention émue je suis vos efforts pour tâcher de ramener la vie dans quelque partie au moins du cadavre de cette vieille et respectable mère que le déplorable aveuglement du parti ultramontain a tuée. Certes, l'issue la plus désirable à la crise religieuse de notre temps eût été un élargissement du catholicisme, sacrifiant sur bien des points la lettre et le dogme matériel pour sauver l'esprit, renonçant à la lutte contre les résultats éventuels de la science, et proclamant sans crainte qu'aucun de ces résultats ne l'atteindrait dans son vrai sanctuaire, qui est l'affirmation du cœur. Vous avez raison d'espérer contre l'espérance, et de regarder cette solution comme possible encore. L'avenir nous réserve tant de situations inconnues, et la papauté, par ses dernières exagérations, s'est préparé des destinées si impossibles à prévoir ! Aucun cœur élevé, en tout cas, ne pourra dans l'histoire avoir pour votre noble tentative d'autre sentiment que celui que nous avons nous-mêmes, je veux dire un profond respect, une sympathique admiration. (1) »

1. Lettre datée du 15 mars 1872, publiée intégralement dans *Le Temps* du 30 septembre 1903. En 1884, Renan écrivit à un sulpicien une lettre analogue que j'ai publiée dans *la Crise du Clergé* (2e édit., p. 72).

Le Père répondit à Renan, le 26 mars : « L'intelligente et pieuse princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein, à qui j'ai fait lire votre lettre, a baisé la ligne où vous nommez l'Eglise *notre vieille et respectable mère.* Permettez-moi de vous remercier aussi pour cette parole, et ne me défendez pas d'espérer qu'un jour viendra où, tout en conservant la liberté et, si vous voulez même, l'audace de la critique, vous reconnaîtrez plus complètement ce qu'il y a d'objectif, de substantiel et d'immortel dans la vérité confiée à l'Eglise. »

Les principaux Protestants qui vivaient à Rome, — notamment le ministre épiscopalien Nevin, et le ministre baptiste Wall, — entouraient aussi de leur sympathie le P. Hyacinthe. Ces relations avec les autres confessions chrétiennes le ravissaient. Aussi accepta-t-il de faire le discours pour l'inauguration de la Société biblique à Rome. Le 25 avril, il écrivait dans son journal :

25 avril 1872. — « Réunion ce matin, chez l'Amiral Fishbourne, avec Emilie et notre grand Evêque [Passavalli]. Je me suis confessé et j'ai reçu l'absolution. Que cette confession m'a fait de bien !

Vie étrange et semblable à un rêve ! Cet évêque capucin, ami du Pape et le premier prédicateur de l'Italie, venant nous voir, ma fiancée et moi, chez le Président de la Société biblique protestante de Rome ; connaissant, approuvant, bénissant notre chaste amour et l'espoir lui-même d'un futur mariage, et m'absolvant dans le sacrement au nom du Pape qui m'excommunie ! En vérité, ce siècle est celui des miracles, et, quand le monde se renverse ainsi, c'est que d'immenses et providentiels changements se préparent ! (1) »

1. Plus de vingt-cinq ans plus tard, en pensant aux espérances qu'il avait alors conçues, le Père écrivait douloureusement dans son journal, à la date du 9 juin 1908 :

« Notre mariage s'est accompli, mais non pas notre réforme. Notre fils lui-même ne l'a pas comprise. J'en appelle à tous ceux avec qui nous avons rêvé, prié, souffert à Rome. Pas un n'a été un homme, ni Strossmayer, ni Passavalli, ni aucun autre. Ils sont tous morts aujourd'hui, et la réforme catholique est morte avec eux, impuissante et

Cependant la question du mariage avançait. Mme Meriman représentait sans cesse au Père que leurs deux vies étaient indissolublement liées dans une grande mission. Il avait protesté, il protestait encore en paroles contre l'état de l'Eglise romaine ; il devait, disait-elle, protester aussi en actes. Le mariage s'imposait à leur conscience. Avec lui commencerait véritablement la réforme catholique. Le Père finit par consulter formellement Mgr Passavalli sur la liberté des prêtres et des religieux à l'égard du mariage, abstraction faite de la perte de toute influence, de toute gloire personnelle, des ruptures qui pouvaient s'ensuivre, et celui-ci lui répondit, oralement et par écrit, qu'une « telle démarche est toujours permise, souvent nécessaire et quelquefois sainte » (1).

Le Père avait fixé son départ au soir du 5 mai. Mgr Passavalli vint lui faire ses adieux chez Mme Meriman. Lorsque le prélat prit congé d'eux, ils lui demandèrent sa bénédiction. Il la leur donna, avec une expression mystique dans laquelle il virent une bénédiction de fian-

déshonorée !... Tous ces hommes n'ont rien fait, parce que, parlant au nom de Dieu, *ils ne l'avaient pas vu*. Mais moi qui l'avais vu, je n'ai rien fait non plus ! »

1. « Io sono convinto che quel passo è sempre lecito, bene spesso necessario, qualche volta santo ». Lettre du 29 avril 1872.

çailles ou même de « mariage spirituel » (1).

Le lendemain, de la gare de Turin, le Père écrivit à Mme Meriman :

« Votre adieu d'hier soir, au bas de l'escalier, retentit encore dans mon cœur. Qu'il était triste, mais qu'il était doux, plein de regret, mais encore plus plein d'espérance ! Nous ne nous étions jamais quittés avec tant de calme et de bonheur.

« C'est un grand événement que celui qui s'est passé, hier soir, au second étage de la via Rasella, 143. C'est une prophétie et une anticipation de cette régénération et de ce millenium dont notre ami venait de nous parler avec tant d'éloquence. Quelque chose de nouveau et de merveilleux s'est opéré dans

1. Voici les premiers documents qui relatent l'événement :

Journal du P. Hyacinthe. — « Dimanche 5. — Communié le matin à S. André delle Fratte. Le soir, vers 7 heures, via Rasella, 143, agenouillé, avec mon Emilie, devant le grand archevêque Passavalli, nous avons contracté à ses pieds un mariage spirituel et virginal, mais réel ; et nous avons reçu sa bénédiction, qui s'est terminée par ces belles paroles : *et conjungat vos in charitate perpetua !*

« J'ai quitté Rome à 9 h. 50. »

Journal de Mme Meriman. — « To-day other things. Breakfast together and then, at half past four, our beloved Archbishop Passavalli came.

After long conversation upon the pressing subjects that so fill our minds and hearts, then the Père and I knelt before the holy man and minister of God and of His Church and we were solemnly betrothed and united in the spiritual marriage, both by our love and by the Benediction of the Archbishop placing his hands upon our heads. We kissed his hands, and he bade us a tender good-bye and went away leaving us calm and happy. The last hurried repast, the last myriad things to say, and a short sorrowfully, happy embrace, and I accompanied him down the stairs, *Adieu et au revoir, à bientôt,* and he was gone. »

l'Eglise, et j'ose dire qu'une ère nouvelle a commencé.

« Si nous mourons maintenant, nous pourrons dire tout haut au monde que nous étions mariés, — mariage virginal et dans le sacrifice, mais mariage réel et béni par l'Eglise ! *Alleluia !*

« Je vous enverrai un télégramme de Paris. Achevez à Rome ce que vous avez à y faire pour l'enfantement laborieux de notre petite Eglise. Vous aurez beaucoup fait si vous formez entre ses membres les liens de la véritable *charité* ! »

Au moment où le P. Hyacinthe partait de Rome, Dœllinger lui écrivait qu'il avait « trop bonne opinion » de lui pour craindre qu'il se « laissât entraîner à une démarche » qui le rendrait « stérile pour toujours et qui formerait comme un mur d'airain » entre lui et ses « amis et compagnons d'armes (1) ».

Deux semaines plus tard, Mme Meriman quittait Rome à son tour pour revenir à Paris. Comme elle devait passer par Stuttgart pour y visiter son fils qui y apprenait l'allemand, elle résolut d'aller voir Dœllinger. Elle lui dit que Passavalli avait béni son mariage. Le grand théologien, qui croyait que tout acte en faveur de l'abrogation du célibat ecclésiastique serait, sinon la ruine totale, du moins un coup presque mortel porté à la cause de la réforme catholique, fut atterré. Il supplia Mme Meriman

1. Lettre datée du 4 mai.

de tenir secret ce mariage « virginal » et, pour l'amour de l'Eglise, de ne jamais le transformer en mariage réel.

Telle n'était point l'intention de Mme Meriman. Elle priait son fiancé d'en fixer enfin la date. Celui-ci lui répondit le 23 mai :

« Non, je ne peux encore rien préciser, mais je sens que je touche à de grandes solutions. Je suis dans une crise d'autant plus profonde qu'elle est plus calme. Ne me pressez, ni ne me retenez pas ; laissez-moi faire, ou plutôt laissez faire l'Esprit de Dieu qui agit en moi. Si le même Esprit vous donne quelque lumière, communiquez-la moi par lettre ; mais, en tout cas, priez beaucoup pour moi, et *attendez-moi !*

Je suis bien ici, et dans une profonde solitude (1) qui favorise la méditation. Tout va bien...

... O ma Bien-Aimée ! que je suis heureux d'être à vous, et que vous soyez à moi, comme cela est depuis le dernier jour du Seigneur à Rome ! C'est un véritable sacrement que nous avons reçu, et l'efficacité douce et forte de cette bénédiction d'un grand cœur, mais d'un grand évêque aussi, ne cesse de se faire sentir à mon âme. Je vois encore une fois de plus par mon expérience tout ce qu'il y a de réel dans les sacrements de l'Eglise. C'est le sacrement de l'Eglise qui s'est ajouté au sacrement de notre amour.

Je n'ai pu encore écrire à ce cher Evêque. Faites-le en mon nom ; je le ferai bientôt moi-même, mais je suis surchargé d'occupations en ce moment. »

1. A Passy.

6.

Quelques jours plus tard, le 31 mai, le Père lui-même écrivait à Mgr Passavalli :

« Je me recueille sous l'œil de Dieu, dans la tranquille solitude que j'habite, au milieu des arbres et loin du bruit de Paris. Je prie et je réfléchis beaucoup. Il me paraît évident que le moment de fixer ma vie est venu : le bien de mon âme et le bien de mon œuvre extérieure l'exigent également. Je comprends maintenant le supplice de Caïn : *vagus et profugus super terram*. N'ayant point commis son crime, je ne veux pas subir un châtiment !

Je commence à croire sérieusement qu'il faut résoudre la grande question par l'affirmative, et me marier le plus tôt possible. Les résultats seront ce que Dieu voudra, je ne peux les prévoir, et je n'ai à délibérer et à statuer, dans ma conscience, que sur la bonté et la convenance de l'acte en lui-même. Plus j'y réfléchis, et plus je me persuade que la parfaite règle de conduite chrétienne consiste à ne jamais se préoccuper des effets extérieurs d'un acte, lorsqu'ils ne dépendent pas de nous, mais de les abandonner aveuglément à la Providence de Dieu ; et d'agir simplement, courageusement et joyeusement *comme s'il n'y avait au monde que Dieu et nous*.

Sans doute, si je ne cherchais que la paix de mon existence, je resterais ce que je suis, car je ne doute pas que cette grande détermination, si je m'y résous, n'attire sur moi de terribles souffrances, au dehors et du côté des hommes, au dedans et du côté de mes propres préjugés d'éducation et de mes propres perplexités de nature. Mais quelque chose me pousse. Quelque chose de plus fort que moi me ramène toujours à cette question, quand je veux m'en abstraire ou la résoudre en sens contraire.

Quant à l'âme grande et pure que vous connaissez et que vous aimez, je ne vous en dis rien, car elle vous a tout dit. Elle seule est digne de parler d'elle-même, et je craindrais d'amoindrir ou de profaner ses sentiments, en vous les exprimant.

Je m'arrête, très cher et très doux ami, priez pour moi, bénissez-moi, bénissez-nous !

Je n'oublierai jamais cette soirée du dimanche 5 mai, où vous nous avez fiancés devant ma chère croix du Carmel. Votre bénédiction a produit dans nos âmes et dans nos vies des effets sensibles, et je ne pense pas m'abuser en disant que cet acte tout à la fois si obscur et si grand est l'un de ceux qui préparent le Millenium, la régénération de l'humanité et le règne de Dieu sur la terre. »

Mme Meriman revint à Paris le 11 juin. Son retour mit le Père Hyacinthe en face de la conclusion. Il crut devoir alors avertir de son prochain mariage son ami Edmond de Pressensé et un autre pasteur, Eugène Bersier (1), qui lui avait également toujours témoigné la plus vive sympathie. Les deux pasteurs lui opposèrent d'énergiques objections, en lui représentant que non seulement il stériliserait son futur apostolat, mais encore qu'il annihilerait tout le bien qu'il avait pu faire jusque-là. Le Père Hyacinthe

1. Sur ce pasteur, on peut consulter les « Souvenirs » publiés par sa veuve dans la *Revue chrétienne* de 1910 ; et la vie de Pressensé, par H. Cordey, avec le compte rendu qu'en a publié M. Goguel dans les *Annales de bibliographie théologique*, janvier 1920.

fit changer d'avis Pressensé (1), mais Bersier resta irréductible.

Alors le Père résolut de s'en remettre à la Providence, tout comme autrefois, lorsqu'il quitta Flavigny (2), il lui avait laissé de décider s'il prendrait le train des Carmes ou celui des Dominicains.

Il irait donc à la cathédrale, y prierait, en ferait le tour et se conformerait aux dispositions dans lesquelles il se sentirait alors. Le 25 juillet, il accomplit cette épreuve. Il pria longuement à Notre-Dame, sortit, tourna tout autour et, quand il se retrouva devant son point de départ, il sentit qu'il devait se marier. Rentré chez lui, il écrivit à Mme Meriman :

« Mon Emilie bien-aimée, la terrible crise est enfin terminée, la grande décision a été prise au-

1. Pressensé écrivait, le 30 juillet : « Il m'a appris des choses effrayantes sur les conséquences du célibat forcé. Je parle au point de vue psychologique, en laissant de côté les âmes basses qui retombent de leur poids vers la fange. Les âmes les plus nobles cherchent à se tromper elles-mêmes par des relations trompeuses, qui sont irréprochables au point de vue légal, même ecclésiastique, mais qui sont d'une complexité perfide. Il m'a cité des faits d'hommes illustres et dignes de toute sympathie, qui m'ont confondu ! Comme cela explique bien ce langage dangereusement mystique que vous blâmez si justement ! C'est l'âme qui voltige autour du feu défendu et y brûle son aile comme le papillon. Peut-être l'acte que notre ami va accomplir hâtera-t-il pour lui la pleine lumière et l'affranchissement de ce catholique inconséquent. » Lettre citée par H. Cordey, p. 423.

2. Cf. tome Ier, p. 77.

jourd'hui, et, si Dieu me prête vie, je serai votre époux !

Amen et gloire à Dieu !

Je n'ai pas la force de vous en dire davantage ce soir. A vous tout entier et à jamais ! »

Le surlendemain, le Père écrivit à son ami, Charles Perraud, qui lui aussi venait de prendre une décision, au sujet de son amour avec Mme Duval :

« Il ne faut pas demander à Dieu des miracles, il faut en faire. Les miracles que Dieu veut accomplir à cette heure, ce sont des miracles de force morale, et il nous donne sa grâce pour que nous en devenions capables. La réforme de l'Eglise ne se fera pas par les anges, mais par les hommes, et le Royaume de Dieu ne viendra pas autrement sur la terre. »

Le même jour, le Père écrivit à Mgr Passavalli pour lui annoncer sa résolution. Le prélat lui répondit :

« Je n'ai qu'un seul mot à vous dire : n'abandonnez pas l'Eglise catholique et je ne cesserai jamais de vous aimer tous les deux, ni de prier pour votre félicité temporelle et éternelle (1). »

1. Lettre publiée dans *Mon Testament*, p. 90.

CHAPITRE VIII

LE MARIAGE

(Août-septembre 1872)

Comme la jurisprudence française ne reconnaissait pas, dans ce temps-là, aux prêtres ou anciens prêtres le droit de se marier (1), le Père Hyacinthe et Mme Meriman furent obligés de contracter leur union dans un pays plus libéral. Ils choisirent l'Angleterre. Mme Meriman s'y rendit, le 3 août, le P. Hyacinthe le 8, et il descendit chez son ami le doyen de Westminster.

Stanley et sa femme, lady Augusta, extrêmement surpris en apprenant l'objet de leur voyage, pressèrent de questions ou d'objections les deux fiancés. Le P. Hyacinthe se disait toujours prêtre et même moine catholique, les prêtres catholiques ne peuvent se marier ; l'opinion générale est que les vœux des moines sont encore plus irrévocables. Qu'en pensait Dœllin-

1. Cf. Armand Lods, *Le mariage des prêtres et la loi civile* (Paris, Thorin, 1887, in-8, 15 p.), et la note du Père dans *Mon Testament*, p. 37-39.

ger ? Est-ce que la question ne pourrait pas être traitée, au point de vue général, au Congrès que les Vieux-catholiques devaient tenir à Cologne au mois de septembre ?

Comme les fiancés restaient inébranlables, Stanley réfléchit aux formalités qu'il convenait d'adopter, afin que la validité de l'acte ne pût jamais être légalement contestée. Il décida que le mariage devait avoir lieu à l'état civil, et non pas, selon l'usage ordinaire des Anglais, devant un ministre ecclésiastique, ce qui aurait pourtant semblé plus religieux. Dans ses conversations avec Mme Meriman, lady Augusta découvrit qu'elle était pauvre, et elle lui donna, en cadeau de noces, cinquante livres sterling. Le mariage fut fixé au 3 septembre.

Le Père occupa les loisirs du délai à préparer une lettre publique où il exposait les raisons de son acte. Il prévint de sa décision les personnes à l'affection ou à l'estime desquelles il tenait le plus : sa mère, la marquise de Forbin d'Oppède, le duc et la duchesse de Northumberland.

Sa mère fut atterrée. Le duc lui répondit, en français :

« Croyez que nous sommes très sensibles, la Duchesse et moi, à la preuve que vous nous donnez de votre amitié en nous faisant part de votre mariage, et que nous vous souhaitons de tout notre cœur tout le bonheur dont cet état peut être la source.

Vous ne vous êtes assurément décidé à prendre cette détermination qu'après en avoir pesé toute l'importance pour l'Église comme pour vous-même, et envisagé d'un œil calme et résolu les tribulations et les persécutions, tant morales que sociales, qu'elle vous suscitera. J'espère, je crois pourtant, que vous trouverez, dans votre union avec une femme telle que vous la dépeignez, des compensations plus que suffisantes à vous faire oublier la malignité qui vous poursuivra. Puisse celle que vous épousez reconnaître que son devoir est de soutenir votre zèle, d'encourager votre dévouement à la cause sacrée que vous avez embrassée, tout en vous entourant de toutes les douceurs de la vie conjugale ! En attendant, l'arrivée de l'écrit que vous me promettez, j'aime à croire que nous sommes d'accord quant à nos idées sur le célibat, comme sur la liberté du mariage, liberté à laquelle tout homme a droit, clerc ou laïque, catholique tant que protestant ; liberté dont la papauté a privé le sacerdotal, afin de le rendre l'esclave de ses volontés au lieu de ministre de la religion.

J'écris au milieu du bruit des armes, des manœuvres militaires. J'espère pourtant que ma lettre se laissera comprendre, et que vous aurez plus de peine à la lire qu'à croire à l'expression très sincère de notre respect et amitié. »

Le 1er septembre au soir, le Père alla se confesser à la « Chapelle Française ». Il aurait désiré que Mme Meriman allât se confesser chez les Carmes de Kensington et qu'elle les informât en même temps de son mariage, mais elle refusa en lui disant qu'il devait être son prêtre, son

confesseur par conséquent, et qu'elle n'en voulait aucun autre. Elle s'agenouilla donc dans sa chambre et « lui ouvrit tout son cœur et toute son âme ». Elle pleurait lorsqu'il lui donna sa « bénédiction ». Le lendemain matin, les deux fiancés communièrent ensemble à l'église catholique espagnole.

Le matin de la cérémonie, le Père se réveilla vers trois heures, en proie à de violentes douleurs qui durèrent environ une demi-heure. Une sueur froide lui couvrait tout le corps et ruisselait de son front. Ses angoisses durèrent jusqu'au jour. Alors il récita une partie des prières de prime, pour le dimanche, dans le bréviaire de Paris. Quelques versets du psaume 117 le touchèrent profondément : *Bonum est confidere in Domino quam confidere in homine. Bonum est sperare in Domino quam in principibus. Non moriar sed vivam, et narrabo opera Domini.* Il demanda ardemment à Dieu de ne pas permettre que ce qu'il allait faire se fît, non seulement si cela était contre sa loi, mais si cela n'était pas pour sa gloire et pour son règne. Il souhaitait d'être plutôt frappé de mort sur place. Au fur et à mesure qu'approchait l'heure solennelle, les forces lui manquaient davantage pour faire sa toilette. Si Ralph Meriman, son beau-fils, n'était pas venu, vers dix heures, pour l'aider, il n'eût pas à été prêt à temps. Enfin à onze heures

un quart, ils étaient au bureau de l'état civil et, dans cette salle, entourés de quelques témoins, dont les principaux étaient le doyen et lady Stanley, le P. Hyacinthe et Mme Meriman réalisaient devant le magistrat « du même coup le contrat légal et le sacrement divin » de leur mariage (1).

Après le déjeuner, ils partirent pour Weybridge Heath, et allèrent s'installer dans une charmante petite maison mise à leur disposition par le doyen Stanley, au fond d'une solitude du Surrey, sur le bord de la Tamise, parmi les pins et les bruyères.

Le Père avait envoyé au *Times* de Londres, ainsi qu'au *Journal des Débats* et au *Temps* de Paris, le texte de ses explications afin qu'ils les publiassent le jour même de son mariage. Le *Times* fit des difficultés pour l'insertion demandée, et la commenta d'une manière hostile.

Voici les principaux passages du manifeste, qui eut un universel retentissement :

« Obstinément fidèle aux principes de l'Eglise catholique, je ne me sens en aucune manière lié par ses abus, et je suis persuadé que les vœux perpétuels sont au rang des plus funestes. L'erreur de Luther

1. Le Père tint à ce que la mention de son sacerdoce fût exprimée dans son acte de mariage, tout comme plus tard que cet acte fût inscrit sous cette forme à l'état civil en France.

n'a pas été dans ce chaste et pieux mariage que devraient imiter la plupart de ceux qui le maudissent ; elle est uniquement dans sa rupture avec les traditions légitimes et avec l'unité nécessaire de l'Eglise...

« Oui, j'en suis convaincu, la France, comme l'Eglise, a besoin de l'exemple que je donne, et dont l'avenir, à défaut du présent, recueillera les fruits. Je connais le véritable état de mon pays, et, lorsqu'il voulait bien écouter ma voix, je n'ai cessé de lui prêcher le salut par la famille. Ecartant sans pitié les voiles somptueux et trompeurs de sa prospérité d'alors, je mettais à nu les deux plaies qui le rongent et qui s'engendrent l'une l'autre, « le mariage hors de l'amour et l'amour hors du mariage, ce qui revient à dire le mariage et l'amour hors du christianisme » (1).

« Je connais aussi le véritable état de notre clergé, je sais ce qu'il renferme de dévouements et de vertus, mais je n'ignore pas combien il a besoin, dans un grand nombre de ses membres, d'être réconcilié avec les intérêts, les affections, les devoirs de la nature humaine et de la société civile. Ce n'est qu'en s'arrachant aux traditions d'un ascétisme aveugle et d'une théocratie plus politique que religieuse, que le prêtre, redevenu homme et citoyen, se retrouvera en même temps plus véritablement prêtre. « Qu'il gouverne bien sa propre maison, dit saint Paul, tenant ses enfants dans la soumission et dans toute sorte d'honnêteté ; car, si quelqu'un ne sait pas conduire sa famille, comment pourra-t-il gouverner l'Eglise de Dieu ? (2) »

1. Conférences de Notre-Dame, sur la famille, année 1866.
2. I, Timothée, III, 4, 5.

« Telle est la réforme sans laquelle, j'ose le dire, toutes les autres seront illusoires et stériles. Laissons l'esprit de Dieu, si nous croyons à sa vertu, maintenir au milieu de nous une élite de prêtres et de filles de la charité dont le célibat, toujours libre et toujours volontaire, soit véritablement un état de pureté, un état de joie, ou tout au moins de paix dans le sacrifice ! Mais, en même temps, hâtons le moment où la loi de l'Eglise et celle de la France constitueront dans la liberté, dans la chasteté, dans la dignité, le mariage du prêtre, c'est-à-dire la concentration, dans un foyer modèle, de toutes les forces de la famille et de toutes les forces de la religion !

« Je ne suis rien, mon Dieu, mais je me sens appelé de vous à briser des chaînes que vous n'avez point faites et qui pèsent avec tant de rigueur, souvent, hélas ! avec tant d'ignominie sur le peuple saint de vos prêtres ! Je ne suis qu'un pécheur, et pourtant votre grâce m'a fait assez fort pour braver la tyrannie de l'opinion, pour ne pas m'incliner devant les préjugés de mes contemporains, assez droit pour agir comme s'il n'y avait au monde que ma conscience et Vous ! (1) »

Le principal écho que suscita en France la lettre du P. Hyacinthe fut un article de George Sand, publié dans *Le Temps*.

Après avoir fait allusion à la polémique

1. Cette lettre est datée du 25 août et non pas du mois de juillet, comme il est imprimé par erreur dans le petit volume qui la reproduit intégralement : *Mon Testament, Ma Protestation, Mon Mariage*. De Londres, également le 25 août, le P. Hyacinthe adressa à Pie IX, au sujet de son mariage, un document reproduit dans le même volume.

qu'elle avait eue avec le Père, quatre ans auparavant (1), la grande romancière philosopha sur l'avenir du catholicisme. Elle jugeait ainsi son nouveau réformateur :

«... M. Hyacinthe Loyson n'a pas changé de programme, et moi j'ai changé d'appréciation. Il nie l'infaillibilité papale, il lutte contre l'Eglise officielle, il se marie. Je le trouve à la fois sincère, c'est-à-dire naïf, et franc, c'est-à-dire brave.

« Et je ne ris pas de sa naïveté, je la constate ; j'aime son courage et j'en suis touché. Je lis la déclaration qu'il a publiée, ces jours-ci, dans *Le Temps*, et que tous les journaux ont reproduite : je reconnais que c'est là le langage d'un homme de cœur et d'un homme de bien.

« C'est une très saine et très belle page de l'histoire religieuse de notre temps. Les fureurs qu'elle soulève n'arrivent pas jusqu'à moi. Ce vain bruit de mer en courroux, ce bouillonnement et cette écume ne m'empêchent pas de voir l'île nouvelle monter à la surface, et le flot s'écouler autour d'elle sans pouvoir la submerger.

« C'est encore une bien petite terre, un refuge étroit, périlleux, d'abord difficile, de retraite impossible. C'est un point de doctrine tout nouveau, eu égard à la situation prise par l'orthodoxie de nos jours.

« Cette déclaration du père Hyacinthe est vraiment très belle et très touchante. Est-ce du talent seulement ? demandent quelques-uns. Non ! le talent n'est vraiment beau qu'à la condition de servir un beau sentiment. Il y a dans cet écrit des élans de

1. Cf. I, p. 243-249.

cœur, des cris de la conscience qui pénètrent la conscience et le cœur. Il y a une notion de l'amour vrai, un respect de la nature dans son sens divin, une chasteté de vénération matrimoniale qui éloignent toute idée sensuelle, qui éteignent le sourire et appellent les larmes. C'est vraiment très grand, et cette page étrange, écrite par un prêtre, restera peut-être comme une sorte d'Evangile nouveau pour les futurs membres d'une Eglise nouvelle. Prêtre et marié, le Père Hyacinthe — restituons-lui ou laissons-lui son titre de prêtre et de moine — pourra marier d'autres prêtres et mettre en paix leur conscience régénérée.

« Je ne me gênerai pas pour dire toute ma pensée (1). Je ne comprends pas d'intermédiaire entre Dieu et moi. Je trouve cet intermédiaire inutile quand il n'est pas nuisible, quand il n'est pas funeste ; mais, puisque longtemps encore l'homme croira avoir besoin du prêtre, souhaitons que celui-ci se purifie tout au moins, s'il ne peut s'ennoblir comme le Père Hyacinthe (2). »

1. Quoi qu'elle en dise, George Sand ne développa pas toute sa pensée dans cet article. Elle en effaça un paragraphe, à la demande du rédacteur en chef du *Temps*, Hébrard. D'après une lettre à Hébrard (cf. *Correspondance*, tome VI, p. 324), il est facile de deviner le sens du passage supprimé : « Vous croyez aux statistiques, cher Monsieur ? Y avez-vous trouvé le chiffre des scandales volontairement étouffés, des crimes passés sous silence ? Non, ceux-là ne comptent pas, et ils sont *innombrables* dans le clergé. Si les statistiques en mettent davantage sur le compte des instituteurs laïques, c'est qu'on les poursuit, ceux-là, et que, pendant tout l'Empire, on n'a poursuivi chez les autres que ce qu'on ne pouvait faire disparaître. Et le clergé fait si facilement disparaître ses membres d'une localité pour les mettre dans une autre ! » etc.

2. Lettre reproduite dans le volume de G. Sand: *Impres-*

Pendant que les libres-penseurs approuvaient généralement le mariage et le manifeste du P. Hyacinthe, la presse catholique flétrissait naturellement l'un et l'autre. Toutefois sa violence fut contenue par un procès gênant qui se plaidait juste à ce moment-là (1).

Cependant le P. Hyacinthe et sa femme passèrent quelques jours d'une paix profonde dans leur solitude de Weybridge Heath.

Le 9 septembre, le Père écrivait dans son journal :

« J'ai reçu ce matin une lettre de Mme de Forbin d'Oppède au sujet de mon mariage, qu'elle ne sait pas encore accompli, mais qu'elle blâme avec toute

sions et souvenirs, et dans celui du P. Hyacinthe : *Mon Testament*. Dans ce dernier volume, le Père a également reproduit une lettre, à lui adressée, qui l'avait particulièrement touché. A son auteur, M. Richou, notaire à Agen, marguillier de sa paroisse, il fit la réponse suivante :

« La virginité absolue subsistera jusqu'à la fin des siècles dans un petit nombre d'élus que Dieu se réserve à cette fin ; et l'esprit même de la virginité pénétrera de plus en plus le mariage et la paternité chrétienne, pour en faire un état plus céleste encore que terrestre. »

1. Un cheminot breton avait surpris, dans un train, un jésuite embrassant une jeune dame assise sur ses genoux. Prétendant en avoir vu davantage, le cheminot fit intenter des poursuites. Le tribunal correctionnel de Brest prononça l'acquittement, mais les considérants furent sévères, attendu que, de la part d'un « ministre du culte », « l'apparence même d'une infraction aux lois de la décence suffit pour porter une déplorable atteinte aux croyances religieuses, base fondamentale de toute société ». Sur ce procès, cf. les journaux de l'époque, et surtout *Le Temps* du 13 septembre 1872.

la noble sévérité de la foi et de son amitié. Je pense qu'elle se trompe, mais cette lettre n'en a pas moins suscité un nuage dans mon beau ciel (1). »

Voici cette lettre :

« Château de la Verdière par Barjols (Var).

5 septembre (1872)

Mon bien cher Père,

Votre lettre m'a attendue ici, où je suis arrivée un peu plus tard que je ne comptais. J'y suis arrivée très fatiguée du voyage et du changement de température, ayant trouvé en Provence un climat encore brûlant, et tout cela m'a obligé à différer ma réponse. Je vous avouerai bien aussi que j'éprouve à vous écrire aujourd'hui, non pas de l'embarras, parce qu'il me semble voir clair sur les deux seuls points auxquels je puis toucher, mais une profonde tristesse et un véritable déchirement de cœur.

Et d'abord, je ne mets pas de condition à la continuation de mon amitié pour vous. Si vous en veniez à un acte que je considère comme déplorable, j'en serais profondément *affligée*, et, j'ose dire, humiliée ; mais je n'en resterais pas moins fidèle à l'attachement que je vous ai voué, laissant à Dieu, qui connaît le fond des cœurs, à juger en dernier ressort, et, pour mon compte, tout en blâmant l'acte qui tombe sous le coup du jugement humain, pensant

1. Dans une lettre antérieure, non datée, mais écrite avant le 15 août, la marquise avait déjà exprimé au Père ses idées sur le célibat ecclésiastique. Cette lettre a été publiée par Séché, *Derniers Jansénistes*, III, p. 241, et j'en ai reproduit un important passage dans *La Crise du Clergé*, ch. VII.

qu'il peut avoir été déterminé par des raisons que j'ignore. Cette lettre ne sera donc la dernière, mon bien cher Père, que si vous le voulez, et je me croirai d'autant plus obligée à prier pour vous et à compatir aux amertumes qui vous pressent, et à celles plus grandes encore qui vous attendent, qu'il me sera plus impossible de vous approuver.

Vous me demandez si je parle du mariage chrétien ou du mariage païen. Hélas ! il ne saurait pas plus y avoir de mariage chrétien pour qui s'est engagé par un vœu solennel à n'en contracter aucun, qu'il ne peut y avoir de mariage chrétien pour des époux divorcés. Il n'y a de mariage chrétien, de mariage béni de Dieu, de mariage sacrement, élevé à la dignité d'image de l'union de Jésus-Christ avec son Eglise, que pour ceux qui sont libres de le contracter.

J'ai là, par hasard, sous la main, un volume de saint Bernard ; laissez-moi vous le citer : « Si quelqu'un, de sa propre volonté, accepte un engagement volontaire et promet de l'observer, il le rend nécessaire pour lui, et il n'est plus libre de renoncer à un fardeau dont il était bien libre de ne pas se charger. Il observera donc par nécessité ce qu'il a pris par un libre choix, car c'est une nécessité d'accomplir les vœux que les lèvres ont formulés et d'être, dès lors, ou condamné ou justifié par sa propre bouche. » L'honneur, le simple honneur humain et païen, oblige à tenir une parole librement donnée, et c'est manquer au respect qu'on se doit à soi-même que de l'enfreindre.

Je rêvais toujours pour vous un beau rôle dans l'Eglise, un jour, qui mettrait à néant les calomnies de ceux qui ont attribué votre conduite à de tout

autres motifs que ceux qui l'ont inspirée, et c'est vous qui voulez leur ménager un sujet de triomphe.

Lorsque je me permets de vous exhorter à entreprendre quelque travail sérieux et de longue haleine, je ne pense pas seulement, il est vrai, à vos lecteurs, mais surtout à vous (1). Dieu, en nous imposant la loi du travail comme l'expiation nécessaire de la première faute, a voulu, dans sa miséricorde, que ce châtiment fut en même temps une consolation. Si vous pouviez entreprendre quelque étude suivie, même sans beaucoup de goût, je suis persuadée que vous y trouveriez peu à peu de l'apaisement, et que le travail quotidien mettrait du calme dans votre vie. Puis il n'est pas vrai qu'un livre signé de vous ne serait lu que par des protestants ou des libres penseurs : les livres font leur chemin et pénètrent partout ; ils atteignent ceux à qui la parole ne par-

1. La marquise avait déjà pressé le Père de s'absorber dans la composition d'un livre. Il lui avait répondu, le 11 août (1872) : « Que vous dire des conseils pratiques que vous me donnez ? Au moment de la crise suprême de l'Eglise et de la France, me retirer à Munich, en pays allemand, ou dans une ville de province, pour écrire une histoire de Gerson ou du Jansénisme ! Quoi ! Ma maison brûle, la chère maison de mon Dieu et de mon âme, la chère maison de mes frères, et je m'en irais m'asseoir tranquillement à l'écart, dans une bibliothèque, pour m'occuper de science ! Mais ne voyez-vous pas qu'il y a déjà trop de livres dans ce monde, et qu'il n'y a pas assez d'actes ? Ne voyez-vous pas que ce qui manque à la vérité parmi les hommes, ce n'est pas d'être écrite, c'est d'être *faite?* » — Comparez cette opinion avec celles qui sont exprimées dans l'appendice III du tome Ier, et le passage suivant : « Grande illusion des hommes d'étude. Le fond de la vie, ce ne sont pas les écrits, les livres lus ou composés, mais les actions. Les actions et la prière. La réalité des choses. La réalité des âmes qui, seules, DEMEURENT. *Opera enim illorum sequentur illos.* » *Journal*, 24 décembre 1887.

vient point. Il me semble d'ailleurs qu'il est à cette heure de première nécessité de former l'opinion publique. Croyez bien que la moitié de tout ce qui se passe sous nos yeux ne serait pas possible, si on *savait* un peu mieux le fond des choses, si on connaissait tant soit peu l'histoire de l'Eglise et l'antiquité ecclésiastique. Les ténèbres nous étouffent, il faut absolument y faire pénétrer un rayon de lumière sous peine de périr ; il n'y aura bientôt plus en Europe que des fanatiques et des athées. On supprime les chrétiens, et le terrain se dérobe sous les pas de ceux qui ne sont ni avec M. Littré ni avec Veuillot.

Je vous le répète, mon très cher Père, rien ne pourra briser notre amitié, mais elle peut devenir bien douloureuse, car, plus je vous suis attachée, plus je voudrais vous voir rester ce que vous êtes, un vrai prêtre catholique. Priez pour moi comme je prie pour vous. »

Le P. Hyacinthe attendit près de trois mois avant de répondre à cette lettre, pour reprendre la conversation ou plutôt la discussion (1).

Le mariage du Père Hyacinthe acheva, comme il le dit lui-même, de l'« arracher au catholicisme romain », et il lui valut, toute sa vie, plus que toutes ses hérésies, les reproches et les injures, non seulement de ses anciens coreligionnaires, mais encore de nombreux sceptiques. Il est donc, au point de vue moral et social, le fait le plus important de sa carrière;

1. Voir le chapitre suivant.

Aussi ne semble-t-il pas sans intérêt de relever dans le journal et dans la correspondance du Père, qui sont toujours si pleins de retours sur le passé, quelques-unes des réflexions qu'il a émises sur cet acte capital. En voici plusieurs(1) :

1877, 25 juillet. — « Notre mariage n'est pas un mariage ordinaire ; il a une grande place marquée au-dessus de nos destinées personnelles, dans l'œuvre générale de la réforme de l'Eglise et du monde. Pour un tel mariage il n'y a pas de milieu entre le meilleur et le pire. Il faut qu'il soit excellent (2). »

1879, 5 octobre. — « Promenade solitaire à Passy. Revu le n° 27 de la rue Franklin (3). J'avais alors l'idéal de l'amour, j'en ai aujourd'hui la réalité. L'amour est comme la religion : il a son idéal et sa réalité ; et, dans un cas comme dans l'autre, la réalité terrestre ne réalise qu'imparfaitement les promesses de l'idéal, [mais elle les réalise dans notre sphère actuelle, étroite et basse, en attendant le prolongement éternel.

« Si j'avais brisé avec l'amour dans son idéal, sans chercher à le réaliser, j'aurais emporté pour la vie, dans mon cœur, un *regret* et un *remords* poignants.

« Un regret pour le ciel entrevu ; un remords pour l'autre cœur brisé. Ce qui s'est fait a été bien fait. Cela seul *devait* se faire. »

1888, 25 mars. — « La grande condamnation du système romain — non pas la seule, hélas ! mais

1. Quelques autres ont déjà été citées dans le tome Ier, surtout pages 218-221.
2. Lettre à Mme Loyson.
3. La maison qu'habita Mme Meriman de 1868 à 1871.

l'un des principales,— c'est le célibat forcé. Je peux le dire, moi qui l'ai si fidèlement et passionément pratiqué jusqu'à plus de quarante ans, et qui aurais pourtant fini par l'immoralité ou par la folie. Il y a assez, dans cette seule question, pour se séparer d'une Eglise qui impose obstinément un tel joug : *quod neque patres nostri, neque nos portare potuimus*. »

1903, 1er août. — « J'ai pensé à tant d'âmes de prêtres tombées dans le *barathrum* de la luxure et du sacrilège. J'ai beni Dieu, et, après Lui et en Lui, ma chère femme, d'avoir préservé ma vie d'un tel désastre. — Soulevez la pure robe de lin que revêt le prêtre catholique à l'autel, et plus d'une fois vous frémirez d'horreur devant les iniquités qu'elle recèle. »

1905, 14 février. — « J'ai côtoyé les abîmes, ceux des sens comme ceux de la pensée, et je n'y suis point tombé. Dieu m'a sauvé, et cela, il ne l'a pas fait pour tous ; il ne l'a pas fait pour d'autres qui valaient mieux que moi. Sans doute, c'est l'œuvre de ma liberté, mais c'est aussi l'œuvre de sa grâce. Pourquoi, dans la grande crise de ma vie, n'ai-je pas perdu la foi en Dieu, et ce culte idéal de la femme que j'ai eu dès mon enfance ? Pourquoi ai-je monté quand je pouvais descendre ? *Qui stat videat ne cadat*, dit S. Paul ; mais, pour ne pas tomber, il faut monter ».

1907, 9 décembre. — « J'étais engagé dans une voie bien dangereuse, en 1869, lorsque Dieu et Emilie m'en ont retiré. Voie doublement dangereuse, sous le rapport de la foi comme sous celui de la pureté ; voie sur laquelle je n'avais pas encore glissé, mais qui m'aurait probablement conduit à l'abîme. Tel avait été le résultat de mes recherches incessantes

de la vérité et de la sainteté. *L'Eglise m'avait bien mal guidé !* — Je me suis sauvé par *la foi personnelle* et par *l'amour conjugal.* »

1908, 16 juillet. — « Aujourd'hui fête de N. D. du Mont-Carmel. Souvenir de cette religion inférieure, dans laquelle j'ai vécu dix des plus belles et des plus laborieuses années de ma vie, de 32 à 42 ans : religion contre raison et contre nature, mais qui n'était pas sans une secrète et amère douceur. »

1908, 16 décembre. — « Si je n'avais pas rompu, en 1869, avec l'Eglise romaine, sur la question de l'infaillibilité du pape et de tout ce qui s'y rattache dans l'ordre doctrinal, j'aurais rompu tôt ou tard sur la question non moins grave du célibat, et de tout ce qui s'y rattache dans l'ordre pratique. A part des exceptions infiniment honorables, l'homme ne possède l'intégrité de sa nature morale — c'est du moins ma conviction, — que lorsqu'il est libre intellectuellement dans la recherche de la vérité, et lorsqu'il est complété affectivement dans le mystère humano-divin de la famille (1). »

1909, 8 mars. — « Le Pape n'eût-il qu'un défaut, celui du célibat obligatoire, une telle erreur suffirait pour l'exclure du pontificat suprême. Le grand-prêtre de l'Humanité ne peut monter à l'autel et s'asseoir sur son trône qu'accompagné de l'Epouse qui le complète, le sanctifie et le glorifie. On n'est prêtre pleinement que dans le Mariage. »

Après le décès de sa femme, survenu le 3 décembre 1909, le Père Hyacinthe philosophait sur son mariage d'une manière analogue :

1910, 25 mars. — « Relu, hier soir, sur la demande

1. Lettre à M. Houtin.

de M. Houtin, dans ma biographie manuscrite, le chapitre consacré à mon mariage et aux *angoisses* du sentiment et de la conscience qui l'ont accompagné. Peut-être n'y a-t-il jamais eu un mariage aussi *tragique*. Ma conscience (ou peut-être mon imagination) me faisait cruellement souffrir, et cependant c'était ma conscience qui non seulement m'autorisait à ce mariage, mais qui, en quelque sorte, me l'imposait. HAEC VOLUERE FATA. *Il n'y avait pas d'autre issue à ma vie religieuse et morale.* »

1910, 19 mai. — « On croira, me dit-on, que tout ce que vous avez fait, vous l'avez fait pour elle. — Je l'ai fait pour Dieu et pour l'Humanité, pour la Raison et pour la Conscience, mais je ne cache pas la part immense qu'y a eue son inspiration amoureuse et sainte. Le cœur ne doit pas être séparé de la Raison et de la Conscience, et, après la Religion ou plutôt dans la Religion, la chose capitale en ce monde, c'est l'Amour : Dieu et la Femme. »

1910, 16 novembre. — « Jacob est le fondateur du Peuple du Monothéisme et du Messianisme, et cette œuvre si capitale pour l'avenir, il l'a accomplie dans l'amour de Rachel. « Jacob s'enfuit au pays d'Aram », dit le prophète Osée ; « Israël servit pour une femme, et pour une femme il garda les troupeaux. » Eh bien, moi aussi, j'ai travaillé toute ma vie, et je travaillerai jusqu'à la mort, à la création d'un peuple spirituel, vraiment digne de Dieu, mais l'amour d'une femme n'aura pas été étranger à cette création de la raison, de la conscience et de l'âme. Sans elle je n'aurais fait que très imparfaitement, et peut-être *mal*, ce que j'ai fait. Dieu le sait, et je veux le dire au monde avant de m'en aller (1). »

1. Lettre à son fils.

1911, 3 septembre. — « Aujourd'hui est l'anniversaire d'un des plus grands jours de ma vie, *du plus grand peut-être*, car il a achevé de m'arracher au catholicisme romain, et il m'a orienté d'une manière définitive pour l'existence terrestre et pour l'avenir éternel. Je n'ai pas eu d'autre fin, et aujourd'hui encore je n'en ai pas d'autre, que de rendre à Dieu, dans l'Eglise et dans le Cosmos, toute la gloire qu'il m'est possible de lui rendre, *ad majorem Dei gloriam*.

« Le plus grand effort pour la fin la plus haute (1). »

« Mais il ne s'agit pas seulement de ma personne ; je suis par la force des choses l'initiateur d'une grande réforme qui ne s'est point organisée, qui ne pouvait s'organiser, ni même bien se formuler, et qui n'en travaille pas moins les âmes dans l'Eglise catholique et hors d'elle... »

1. « The utmost for the highest », l'une des devises des unitaires américains, adoptée par Mme Loyson.

CHAPITRE IX

DANS L'ATTENTE D'UNE ÉGLISE
(Septembre 1872-mars 1873)

Pendant que son mariage suscitait partout les appréciations les plus diverses, le Père Hyacinthe se trouvait, pour ainsi dire, exposé immédiatement au jugement des Vieux-catholiques.

Les dissidents devaient tenir à Cologne, vers la fin de septembre, leur deuxième congrès. Ils avaient invité le Père à y assister, mais l'invitation était partie à un moment où ils ne savaient encore rien de son futur mariage. Le Père répondit au président du comité de Cologne, M. Wülffing, en le lui annonçant, et en lui envoyant la lettre qu'il allait publier pour l'expliquer. D'autre part il détermina l'évêque (anglican) de Lincoln, Christophe Wordsworth, à écrire à M. Wülffing en sa faveur (1). Le comité se montra d'abord fort déconcerté, mais il ne retira pas son invitation. Le 18 septembre, le Père partit de

1. Une traduction de la lettre de Wordsworth a été publiée dans la brochure *Mon Testament*.

Londres pour Cologne. En passant par Bruxelles, il y visita l'abbé Charles Perraud et Mme Duval qui avaient contracté un mariage secret (1).

Son ignorance de l'allemand empêcha le Père de prendre une part active et publique à l'assemblée des Vieux-catholiques. Ce qu'il y vit lui inspira une vive satisfaction et de grandes espérances. Il jugea ce congrès « bien supérieur à celui de Munich », et il en appréciait ainsi la dernière journée :

« La séance publique de ce soir a été marquée par trois grands et beaux discours de Friedrich, de Reinkens et de Schulte. Friedrich et Schulte se sont prononcés en faveur d'une réforme dans le célibat ecclésiastique. Schulte l'a fait avec une grande netteté de langage et une grande ampleur de vues auxquelles sa qualité du Président du Congrès donnait une valeur toute particulière. De telles déclarations faites, moi présent, à la suite de l'émotion profonde causée en Allemagne par mon mariage, sont un pas immense dans la voie de la réforme. Oh ! comme je remercie Dieu de m'avoir donné le courage de me marier avant le Congrès, et celui d'y venir après mon mariage ! Et comme je vois de plus en plus que toute cette affaire est procédée de l'Eternel (2) ! »

Le 24 septembre, le Père rentra directement de Cologne à Paris. Le 1er octobre, sa femme

1. Cf. *Un prêtre marié*, p. 39-40.
2. *Journal*, 22 septembre 1872.

vint l'y rejoindre, de Weybridge. Ils prirent un petit appartement à la Porte-Maillot.

Leur arrivée défraya les gazettes. *L'Avenir National* prétendit que Mme Loyson avait une fortune personnelle de soixante-quinze mille dollars. Louis Veuillot s'empara de cette découverte. *La Liberté* annonça que l'ancien carme rentrait en France exprès pour faire transcrire son mariage à l'état civil. Le procureur de la République s'en émut. Le Père n'y avait même pas songé dans les circonstances politiques d'alors.

Quelque temps après, le Père adressait à Louis Veuillot la lettre suivante :

« Neuilly, près Paris
Avenue de Neuilly, 27

le 25 octobre.

Monsieur,

Par principe je ne lis pas votre journal, parce que je le regarde depuis longtemps comme l'un des moins chrétiens qui soient au monde. On vient cependant de mettre sous mes yeux quelques-unes des injures et des calomnies, vieilles de près de deux mois, que vous avez déversées sur ma personne et sur mon mariage. Tant d'injustice, de violence et de haine m'affligent sans doute comme chrétien, mais comme homme je n'y prends pas garde, j'allais presque dire que je m'en honore.

En tout cas, Monsieur, je tiens à vous dire que je vous pardonne et que je vous aime. Je ne suis pas de ceux qui pensent que vous jouez un rôle : je ne

vous crois pas hypocrite, mais fanatique, ce qui est bien différent et meilleur, ou plutôt moins mauvais, et ce qui mérite une pitié respectueuse à cause de la religion dont le fanatisme est l'abus funeste mais sincère.

Je continuerai, quoi que vous en disiez, Monsieur, à célébrer la messe, comme l'ont fait les prêtres et les évêques mariés des premiers siècles, comme le font encore les prêtres mariés de l'Orient ; et là, dans le mystère de l'Agneau immolé pour les péchés et pour la paix de tous, je demanderai à Dieu de montrer à votre âme égarée, mais croyante, l'étendue du mal que vous faites à l'Eglise en voulant la servir, et la perte de tant d'âmes rachetées par le sang de Jésus-Christ, dont vous aurez un jour à répondre. *Ira enim viri justitiam Dei non operatur.*

Croyez, Monsieur et frère en Jésus-Christ, à mes sentiments de charité très sincères et très dévoués.

HYACINTHE LOYSON (1).

L'*Univers* publia cette lettre. Le Père Hyacinthe en envoya un peu plus tard un exemplaire à la marquise de Forbin d'Oppède dont il avait

1. Louis Veuillot répondit : « M. Charles Loyson, ci-devant Père Hyacinthe, aujourd'hui feu Merriman (*homme de joie*, disait l'Anglais de la noce), clerc romain détaché, époux mal attaché, prêtre civil selon lui, et selon moi prêtre taché, prend le passe-temps, peut-être indiscret, de m'écrire... ... Que Dieu lui pardonne, je le veux bien. Ce n'est pas mon affaire. Mon affaire est de répandre sur lui les chlores et les vinaigres, et d'allumer autour de lui les fumigations qui peuvent le rendre moins dangereux ; et, pour être pardonné, il ne suffit pas qu'il m'aime, il faut qu'il pleure. Il n'en prend pas encore le chemin... »

laissé sans réponse une lettre déjà vieille de plus de deux mois et dont le silence lui pesait. Il fit accompagner son envoi d'une apologie, où il réfutait ainsi les arguments qu'elle lui avait opposés :

« Vous me parliez de promesses faites à Dieu. Et moi aussi je regarde les promesses faites à Dieu comme sacrées, plus sacrées en un sens que celles qui sont faites à l'homme, mais j'ajoute que Dieu n'accepte que les promesses raisonnables, véritablement morales, et pratiquement capables d'élever les âmes vers lui. Or il n'en est pas ainsi de l'engagement *perpétuel* et *irrévocable* du célibat. La législation humaine qui le règlemente est abusive au premier chef et je ne trouve pas digne d'un esprit comme le vôtre l'assimilation que vous en faites à la loi *divine* de l'indissolubilité du mariage chrétien.

« Quant à attendre une telle réforme de l'épiscopat qui vient d'adhérer aux décrets du Vatican, je ne pousse pas l'illusion jusque-là. On a dit de la liberté qu'elle ne s'accorde pas, mais qu'elle se prend : c'est surtout des réformes religieuses que cet axiome est vrai. On brûlerait encore les hérétiques et les sorciers si l'on avait attendu que le Pape réformât spontanément lui-même la Sainte Inquisition Romaine et Universelle. Si seulement vingt prêtres respectables osaient faire ce pourquoi vous me blâmez, l'effet serait tel que l'on pourrait dire : la réforme est faite. Et non seulement la réforme du célibat, mais les autres non moins nécessaires et pour la plupart liées intimement à celle-ci.

« Vous m'avez parlé admirablement, dans quelques-unes de vos lettres, *du mensonge qui nous*

tue. Si vous connaissiez l'état réel du clergé, et l'histoire cachée de quelques-uns de ceux-là même que vous admirez le plus justement, vous comprendriez que le célibat catholique est une des formes les plus odieuses de ce mensonge, et vous ne seriez ni affligée ni humiliée quand un prêtre a le courage et la loyauté de dire et de faire la vérité !

« En face de la situation qui nous est faite et qui s'aggrave chaque jour, je m'écrie avec vous ; *Les ténèbres nous étouffent !* Seulement, au lieu d'ajouter comme vous : *On ne sait pas*, je dis plutôt : *On n'ose pas !* Non, on n'ose pas dire ce que l'on sait, ce que l'on croit, et les ménagements excessifs de la prudence se font complices des audaces sans frein de l'ignorance et du fanatisme (1) ! »

La marquise répondit (2) :

« Oui, sans doute, comme vous me le proposez, j'aimerais mieux ne pas toucher à ce sujet et ne plus vous parler d'un fait accompli, mais votre lettre à l'*Univers* m'y oblige, car je ne saurais vous cacher les alarmes qu'elle me cause. Serait-il possible que vous vous croyiez encore le droit de remplir les fonctions sacerdotales ? La primitive Eglise a ordonné des prêtres mariés, sans les obliger partout et toujours à se séparer de leurs femmes, et à l'heure qu'il est l'Eglise grecque accepte pour ministres des popes mariés ; c'est-à-dire qu'elle ordonne prêtres des hommes déjà préalablement engagés dans les liens du mariage. Mais, entre ordonner prêtre un homme marié, et permettre à un prêtre de se marier, il y a un abîme ; et cela est si vrai que, lorsque le

1. *Journal*, 21 novembre 1872.
2. Lettre du 1er décembre 1872.

pope devient veuf, il ne peut contracter de secondes noces, le mariage pouvant précéder et non jamais suivre l'ordination. Si l'Eglise catholique change, comme je l'espère, surtout en considération des missions et de la difficulté de former un clergé indigène dans des conditions de célibat absolu, il n'est pas à croire que ce soit dans des conditions autres que l'Eglise grecque, c'est-à-dire qu'on permettra à ceux qui se présenteront à l'ordination de garder leurs femmes, s'ils en ont déjà une ; mais seulement aux simples prêtres, car sûrement il n'y a point d'exemple d'évêques mariés continuant à vivre avec leurs femmes, et des moines jamais dans aucun temps et dans aucune église.

Pardonnez-moi de vous rappeler ces choses que vous savez bien mieux que moi, mais que vous paraissiez avoir oubliées en écrivant à *l'Univers* ; et laissez-moi vous dire comment je comprends ou plutôt comment il me semble deviner la vérité.

Un jeune homme doué des dons les plus rares et du plus précieux de tous, d'un généreux amour de Dieu, a conçu au sortir de l'adolescence le dessein de se donner tout entier à Jésus-Christ et à son Eglise ; il s'est fait prêtre sans rien savoir de la vie et sans se connaître lui-même. Etait-il vraiment appelé, ou bien a-t-il pris les généreuses aspirations de son cœur pour une vocation ? Dieu le sait. Mais il a fait plus encore : désireux d'atteindre la perfection évangélique, poussé à son insu par ce mouvement, factice et funeste suivant moi, qui a fait rétablir de notre temps tant d'ordres religieux, — lesquels, après avoir rendu de grands services, n'ont plus de raison d'être à cette heure, — poussé, dis-je, à son insu, par le courant, il s'est fait religieux. Il a choisi malheureusement l'Ordre le plus mal gou-

verné, le plus rempli de mysticisme creux et de médiocrités. Peu à peu sa première ferveur s'est dissipée, il a senti d'amers dégoûts dans ce cloître pour lequel il n'était pas fait. La cellule lui est devenue odieuse, et un jour est venu où il a senti que son cœur n'était plus uniquement à Dieu.

Cette crise terrible de l'âme tentée par le bonheur auquel elle avait imprudemment renoncé, s'est trouvée coïncider avec de grandes épreuves et de grandes tentations extérieures, la vérité elle-même ayant semblé s'obscurcir sur la terre et la sainte Eglise trembler sur ses bases. Ce jeune moine alors, obéissant sans s'en rendre compte à la passion secrète de son cœur, et se faisant d'autant plus illusion sur ce point qu'il pouvait se croire appelé à défendre la vérité compromise, et trouvait dans l'étendue des sacrifices qu'il faisait à ses convictions de quoi justifier sa conduite par son désintéressement, au lieu de se faire simplement séculariser et de rester prêtre de paroisse, a voulu faire un grand éclat. Il s'est trouvé seul, accablé de basses invectives, abandonné de tous les siens ; il a senti le poids de ce *Vœ soli* dont parle l'Ecriture, et en même temps il a senti tout près de lui une affection fidèle et dévouée : *il a succombé*. Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre : c'est bien le cas de répéter ces paroles miséricordieuses et consolantes de l'Evangile, à cette condition toutefois de ne pas appeler mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal, ce qui serait le pire des mensonges.

Vous ne dites pas ce que vous comptez faire, et si vous avez le projet de rester en France et de vous fixer à Paris. Il me semble que Paris est encore le lieu où l'on peut se mettre le mieux à l'abri de l'injurieuse curiosité de la foule, et où vous pour-

riez mener le plus facilement la vie studieuse et ignorée du public, qui vous convient. Puisque vous ne pouvez plus faire de bien aux autres ni par vos paroles ni par vos écrits, je voudrais vous voir consacrer votre temps à des études dignes d'un esprit tel que le vôtre, et qui vous feraient du bien à vous-même en vous arrachant aux préoccupations de l'heure présente.

Je ne sais ce qu'on pense à Paris, mais de loin tout ce qui se passe à Versailles paraît bien mauvais et profondément triste. Je crois plus que jamais que la monarchie seule pourrait nous sauver. Sous une monarchie représentative un conflit tel que celui qui se prolonge entre M. Thiers et l'Assemblée serait impossible, mais les Princes s'arrangent pour rendre le retour à la royauté très difficile. Nous ne pouvons, ni supporter M. Thiers, ni nous en passer. Notre grand malheur est de ne rien vouloir, rien que le repos et la possibilité de nous rendormir encore pendant quelques années au bord de l'abîme.

Excusez-moi d'omettre le mot de Monsieur en tête de ma lettre ; il m'en coûte trop de ne pouvoir plus vous nommer comme par le passé. Priez pour moi, je prie journellement pour vous, et je vous reste toujours sincèrement attachée, malgré le mal que vous nous avez fait. »

Cette lettre est la dernière de la correspondance échangée entre l'orateur du catholicisme libéral et la femme la plus intelligente du parti.

La grande question qui se posait devant le P. Hyacinthe, après son mariage, était de savoir comment il gagnerait sa vie et celle de sa

femme. Quelques amis les avaient aidés à s'installer dans leur petit appartement, mais la pauvreté tournait à la détresse, et, quelle que fût la confiance du Père dans la Providence, l'avenir n'en restait pas moins extrêmement inquiétant.

M. de Pressensé, ne pensant pas qu'il fût possible au Père de remonter dans une chaire immédiatement après l'éclat causé par son mariage, opinait pour qu'il donnât des leçons particulières. Mme Loyson croyait que son mari était né pour prêcher, et que le devoir était de chercher une combinaison lui permettant de prêcher tout de suite. Quant au principal intéressé dans ces conjonctures, il se sentait toujours la mission de réformer l'Eglise.

Il résolut donc de commencer un culte. Deux laïques et un prêtre l'y engageaient d'ailleurs vivement et s'offraient à lui, ceux-là en qualité de fidèles, celui-ci en qualité de vicaire. Les laïques étaient Jean Wallon, ancien chef de cabinet d'Emile Ollivier, au ministère des Cultes, et un jeune littérateur, Léon Séché. Le prêtre, M. Deramey, docteur en théologie, avait été vicaire à la cathédrale d'Amiens et aumônier de la flotte.

Un brave ouvrier, qui à Pau avait été à la Conférence de Saint Vincent-de-Paul le protégé du Père Hyacinthe et de son frère Jules, eut l'idée de lui faire baptiser son enfant âgé de

sept ans qu'il n'avait pas voulu agréger à l'Eglise romaine. La cérémonie fut l'objet d'une longue délibération entre le Père et Mme Loyson. Lui, encore « à demi-païen » et « fétichiste », comme disait sa femme (1), tenait pour tous les rites : l'exorcisme du sel, la salive, l'insufflation ; il pensait aussi qu'il devait porter dans la circonstance les insignes du sacerdoce et même son scapulaire de carme. Mme Loyson ne voulait que l'eau, matière essentielle du sacrement ; pas de vêtements sacerdotaux. Ce fut Mme Loyson qui l'emporta. Le baptême fut célébré le jour de Noël dans l'appartement du Père.

L'abbé Deramey fut le parrain, Mme Loyson, la marraine. L'assistance comprenait — outre le père, le parrain, la marraine, — la domestique de Mme Loyson, Jean Wallon, et l'abbé Dardenne, curé de Boigny. Pour l'accomplissement des rites, l'officiant se servit de la traduction française du *Livre de prières publiques de l'Eglise épiscopale d'Amérique*. Le soir il écrivait dans son journal : « Ce baptême est le premier acte de l'Eglise catholique Réformée de Paris. *Deo gratias super inenarrabili dono suo !* »

A cette cérémonie, la coupe du baptême avait été prêtée par le pasteur Bersier, qui témoignait

1. *Journal*, 19 décembre 1872, conversation avec M. Bersier.

de plus en plus de sympathie au Père, et qui l'engageait à prêcher une réformation catholique.

Orthodoxe et conservateur en religion comme dans les questions politiques et sociales, M. Bersier était effrayé et désolé des progrès du libéralisme dans le protestantisme. Il répétait le mot de Grégoire de Tours : Nous entrons dans un âge de fer. Il aurait voulu assimiler à sa confession religieuse les éléments conservateurs des autres églises. Il disait au Père Hyacinthe qu'il n'éprouverait ni répugnance ni crainte pour l'épiscopat bien entendu. Il aurait accepté la papauté elle-même, si la papauté, au lieu de se rendre plus que jamais inacceptable, avait compris le magnifique rôle qui semblait lui être offert au commencement du XIXe siècle.

Ces idées conservatrices faisaient de M. Bersier un véritable ami pour le Père Hyacinthe. Aussi entrèrent-ils dans les plus intimes relations. Le Père, qui désirait vivement prendre la parole en public et n'avait pas les moyens financiers de louer une salle de conférences, désira même prêcher dans l'église du pasteur. Mais, par crainte du pouvoir civil, alors hostile aux protestants, M. Bersier ne crut pas pouvoir lui offrir sa chaire, et tous les pasteurs luthériens

1. *Journal*, 19 décembre 1872.

et calvinistes de Paris gardèrent la même réserve. Enfin, après beaucoup de négociations, on adopta le compromis d'une « semaine de prières » pour la réunion des églises chrétiennes. Les premiers sermons se donneraient, le dimanche 5 janvier, dans la chapelle libre dite de la rue Taitbout, et les derniers, le 12 janvier, au temple de l'Oratoire du Louvre. Ces deux jours-là, le Père prendrait la parole au milieu de plusieurs pasteurs protestants, Edmond de Pressensé, Guillaume Monod, Dhombres et autres. Les choses se passèrent ainsi devant des assistances sympathiques, et sans susciter de grands commentaires de la presse catholique et conservatrice (1).

1. Cf. la correspondance du pasteur E. Bersier dans le *Journal de Genève*, datée du 7 janvier 1873 ; *L'Univers*, 7 janvier, et *Le Figaro*, 8 janvier.

CHAPITRE X

LES COMMENCEMENTS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE-NATIONALE DE GENÈVE

(Mars-octobre 1873).

Les discussions suscitées par la définition de l'infaillibilité du pape avaient, dans tous les pays du monde, compliqué et envenimé les vieilles querelles entre les étatistes et les ultramontains. Dans le canton de Genève, elles dégénérèrent en une véritable lutte personnelle entre le président du Conseil d'Etat, M. Antoine Carteret, et Mgr Gaspard Mermillod, curé de la ville, évêque titulaire d'Hébron, auxiliaire de l'évêque de Lausanne et vicaire général pour le canton de Genève.

Carteret était le type du politicien huguenot, religieux à sa manière (1), mais anticatholique, anticlérical, ignorant de la psychologie religieuse, et à qui l'histoire de la Constitution civile du Clergé de France n'avait rien appris.

1. Après une conversation avec lui, le Père écrit : « Dans son extrême libéralisme religieux, M. Carteret me paraît cependant un homme vraiment religieux. » *Journal*, 24 juin 1873.

On a justement appelé Mermillod « l'apôtre du canapé » : ce surnom le peint comme un séduisant parleur, très goûté du commun des dames (1). Les grandes idées modernes ne l'intéressaient guère; aussi se montrait-il souvent imprudent dans ses paroles et ses démarches politiques.

Entre ces deux hommes le conflit ne pouvait manquer de devenir aigu.

Le 16 janvier 1873, Pie IX nomma Mgr Mermillod, qui était simple vicaire général, vicaire apostolique de Genève. Or, un article de la Constitution fédérale déclarait qu'il ne pouvait être « érigé d'évêchés sur le territoire suisse sans l'approbation de la Confédération ». Le Conseil d'Etat ordonna au vicaire apostolique de décliner ses nouvelles fonctions, et d'en faire la déclaration avant la fin de la journée du 15 février.

1. La marquise de Forbin d'Oppède, qui n'était pas de ce commun, écrivait au Père, le 24 juin 1869 :

« J'ai aperçu un moment à Genève M. Mermillod partant pour les bains de Saint-Gervais. Comme cela arrive toujours avec lui, il a fallu effleurer dix sujets en un quart d'heure. Il est plein d'espérances à l'endroit du Concile, dont il attend surtout une organisation meilleure du clergé, dans les rapports des évêques avec les curés et les religieux. Il m'a semblé que lui, comme beaucoup d'autres, n'entrevoit même pas ni la gravité et les dangers de la situation, ni par conséquent la nécessité de changements radicaux et de remèdes efficaces ; il croit que quelques palliatifs peuvent suffire. Hélas ! le monde tout entier échappe au christianisme, et les gardiens de la vérité ne s'en doutent même pas. »

Le vicaire apostolique s'abstint de cette démarche. Le 17 février, un commissaire de police le conduisit à la frontière. Il s'établit sur le territoire français, le plus près qu'il put de Genève, à Ferney.

Avant que les choses n'arrivassent à cette extrémité, quelques Genevois eurent l'idée d'utiliser le Père Hyacinthe dans leur lutte contre l'ultramontanisme. A la fin de novembre, un député au Grand Conseil, M. Maréchal, demanda au Père, en son nom et en celui de quelques « catholiques », de faire des conférences dans la ville. Le premier mouvement du Père fut de refuser. Le 18 décembre, il écrivait dans son journal : « Je répugne à répondre à l'invitation des catholiques de Genève, laquelle me rallierait à un mouvement religieux très mal défini et d'ailleurs mêlé d'une politique contestable. »

Après plus mûre réflexion et sur les instances de sa femme, il répondit qu'il accepterait, s'il était « appelé par un groupe de catholiques sérieux », et il exprima le désir que la date de ses conférences fût remise après le vote du Grand Conseil, relatif aux élections paroissiales et après le plébiscite. « Je voudrais », écrivait le Père, « pour demeurer plus complètement étranger au côté politique de la question, ne venir parmi vous que lorsque la constitution des nouvelles paroisses sera déjà un fait accompli. »

Vers la fin de février, il reçut la lettre suivante :

« Les soussignés, agissant tant en leur nom personnel qu'en vertu du mandat qui leur a été donné par une réunion composée de trois cents citoyens catholiques, viennent vous prier de leur accorder quelques conférences à Genève et de contribuer ainsi, par votre éloquente parole, au succès de la lutte qu'ils ont engagée contre la doctrine ultramontaine.

Comptant sur votre généreux dévouement, ils vous prient, Monsieur l'Abbé, d'agréer l'assurance de leurs respectueux sentiments (1). »

Le Père répondit :

« ... L'ultramontanisme est, à l'heure présente, sans distinction de frontières, l'ennemi commun de tous ceux qui prennent au sérieux l'Evangile et la liberté ; et, pour ma part, en présence de votre appel, je me sens le devoir de le combattre à Genève, comme je l'ai combattu à Paris, à Munich et à Rome. Est-il besoin d'ajouter que je ne le ferai jamais sur un autre terrain que celui de la liberté des consciences, de la foi chrétienne et de la vraie tradition catholique?

Persuadé, comme je le suis, que ce terrain sera

1. *Journal de Genève*, 4 mars 1873. Parmi les noms des signataires, on relève ceux de MM. Joseph Bard, juge à la cour de Justice; Clerc-Biron, avocat ; Maréchal, ancien député; Comte-Fœx, Héridier, F. Forestier, F. Perréard, tous députés au Conseil d'alors ; Reverchon, principal du Collège; Jean Bertrand et A. Fontaine, conseillers municipaux ; F. Kaiser, commandant; Barichot, maire d'Aire-la-Ville.

aussi le vôtre, je prends volontiers l'engagement d'aller donner quelques conférences à Genève... »

Un peu plus tard, le Père écrivait dans son journal :

27 février. — « ... Je compte partir vers la fin de cette semaine ou le commencement de la suivante. J'aurais voulu pouvoir retarder encore à cause de la proximité de l'expulsion de Mgr Mermillod, non pas que je me sente aucune pitié pour ces martyrs de convention et de parade, mais parce que l'opinion est ainsi faite et qu'il faut la ménager jusque dans ses égarements »

4 mars. — « Vers la fin de février nous avons reçu de Dieu une grande espérance : celle d'un fruit de notre union. Elle porte un enfant dans son sein ; moi, j'y porte une Eglise. Que l'Eglise et l'enfant naissent ensemble, pour la gloire et le règne de notre Dieu ! Et quand il auront grandi, nous pourrons nous en aller en paix ! *Quia viderunt oculi nostri salutare tuum !* »

Lorsqu'ils apprirent que le Père allait donner des conférences dans leur ville, les catholiques de Genève, — ceux qu'on appelait les « ultramontains » — furent atterrés. Quinze notables d'entre eux lui écrivirent pour le détourner de son projet. Ils lui disaient :

« Nous n'insistons pas, Monsieur, sur ce qu'il y a de peu digne et de peu courageux à vous faire l'instrument d'un gouvernement persécuteur de l'Eglise, venant à Genève, user, contre notre foi et nos prêtres dépouillés (1), de la parole refusée à notre

1. « Les décrets du 20 septembre (1872) avaient privé Mgr

évêque exilé. Il n'y a là ni un acte de foi, ni un acte de liberté, ni un acte d'honneur (1). »

La remontrance venait trop tard. Malgré les appréhensions que devait inspirer à tout esprit libéral l'attitude des politiciens de Genève, le Père était résolu à s'y rendre. Edmond de Pressensé écrivait :

« Ma profonde affection pour notre ami me fait éprouver une grande tristesse à la pensée de cette grave démarche. Il a beau écrire des lettres aux journaux, il se met du côté du manche du balai. Arrivant à Genève,il fera un peu l'effet de ces curés constitutionnels de la Révolution française qui remplaçaient les curés bannis... Quant à lui, c'est vraiment l'enfant de l'Evangile par la simplicité. Je gémis de ce faux pas... (2). »

En ce temps-là, les catholiques français, pleins d'illusions sur leurs forces et sur l'avenir, se livraient à d'incessants pèlerinages. Ils allaient vénérer au Vatican le « pape-roi », à Paray-le-Monial le Sacré-Cœur, la Vierge à Lourdes et à la Salette.Lorsque Mgr. Mermillod fut à Ferney, ils allèrent lui présenter leurs hommages. Par une singulière rencontre, le Père Hyacinthe et

Mermillod de son traitement de curé, 10.000 francs, lequel servait pour tout le clergé de la ville de Genève, curés et vicaires de quatre paroisses, ce qui donnait une répartition de 625 francs par prêtre. » Mgr. Jeantet, *Le cardinal Mermillod*, p. 397.

1. Lettre du 7 mars 1873.

2. Cf. H. Cordey, *E. de Pressensé et son temps*, page 423,

Mme Loyson, se rendant de Paris à Genève, le 12 mars, firent voyage avec un groupe de ces manifestants. L'un d'eux, M. Noël Le Mire, représentant du comte de Chambord à Lyon, grand ami du couvent des Carmes de cette ville, où il avait entretenu d'excellentes relations avec le Père, le reconnut et lui envoya de Ferney les mots suivants, écrits sur sa carte :

« Ravi d'avoir voyagé avec l'Evêque de Poitiers, revenant de Rome et allant visiter l'exilé de Ferney, en compagnie de députés de Lyon, délégués pour protester à Ferney en faveur des libertés de l'Eglise; triste de vous avoir rencontré sur le chemin du Calvaire en dehors des défenseurs des libertés. »

Le Père répondit :

« Je viens de recevoir votre carte. Je ne confonds pas, comme vous, Ferney avec le Calvaire, ni l'absolutisme ultramontain avec la liberté de l'Eglise, que je crois aimer et servir. Je vous envoie mon salut comme autrefois, et vous prie, puisque vous êtes auprès de Mgr. Mermillod, de lui offrir mon souvenir respectueux (1). »

Désireux d'éviter toute manifestation, le Père avait demandé que son arrivée à Genève fût

1. Le Père avait eu d'agréables rapports avec le prélat. Ils avaient prêché ensemble des panégyriques de la bienheureuse Françoise d'Amboise (voir tome 1er, p. 166) et s'étaient rencontrés plusieurs autres fois. Le Père avait visité l'évêque en passant à Genève. En 1869, lorsqu'il sortit de son couvent, Mgr Mermillod lui écrivit une bonne lettre ; Mgr Jeantet a publié la réponse que lui fit le Père (Cf. *Le cardinal Mermillod*, p. 327).

tenue secrète. Une députation de ceux qui l'avaient appelé : MM. Bard, Maréchal, Reverchon et Kaiser, le reçut à la gare. On le conduisit à l'hôtel Victoria, dont le propriétaire mettait un appartement à sa disposition. Le lendemain, le Père et Mme Loyson déjeunaient chez M. Maréchal. M. Bard était invité. On causa à cœur ouvert. M. Bárd déclara qu'il n'allait plus à l'église depuis trente ans. Il n'avait pas voulu, non plus, que ses enfants (dont l'aîné avait quatre ou cinq ans) fussent baptisés, « parce que, dit-il, il ne pouvait loyalement promettre de les élever dans la foi romaine qui n'était pas la sienne ».

Le soir, le Père écrivait dans son journal :

« Il n'y a donc pas d'illusions à se faire : les pierres fondamentales de la nouvelle Eglise catholique, à Genève, sont des libres penseurs dont les meilleurs croient, tout au plus, à Dieu et à la vie future. Mais, parmi les catholiques ultramontains eux-mêmes, combien de sceptiques pour qui la religion n'est qu'une affaire d'habitude, de politique, ou d'intérêt! Ceux-ci du moins sont honnêtes, sincères et résolus à chercher au mal un remède efficace. Dieu n'est-il, pas assez puissant et assez bon pour tirer de ces pierres des enfants d'Abraham ? »

Le Père prononça la première de ses conférences le soir du 18 mars, dans la plus vaste salle de Genève, la salle dite de « la Réformation », où, quarante-sept ans plus tard, devaient

se tenir les premières réunions de la Société des nations. On n'y admit que des citoyens genevois. L'auditoire comprit plus de trois mille personnes, dont la moitié environ étaient catholiques. L'orateur traita de l'attitude que doit avoir la société moderne dans sa guerre de légitime et nécessaire défense contre la théocratie romaine, et il conclut à la nécessité d'une réforme dans l'Eglise catholique. Le succès fut tel qu'on pria le Père de recommencer ce même discours le 21 mars. Les cartes distribuées pour ce jour-là ne dépassèrent pas le nombre de 3.500, et il y eut quarante-deux mille demandes.

Les trois premières conférences furent triomphales. La politique de Carteret se trouva consolidée. L'éloquence de Mgr Mermillod était totalement éclipsée. L'ultramontanisme reçut instantanément un coup dont il lui fallut de longues années pour se remettre. Genève put croire un moment qu'elle possédait un nouveau Réformateur, et que les enfants des protestants prieraient un jour dans la même Église que les enfants des catholiques. Le Père n'avait été invité qu'à donner « quelques conférences ». On le persuada de rester à Genève pour y opérer la Réforme qu'il prêchait. On mit à sa disposition, pour sa demeure, la vieille maison bourgeoise de Trainant, — située dans la banlieue de la ville, sur la commune de Cologny, — pro-

priété fort tranquille et voisine d'un petit bois, sorte d'ermitage, propre à la méditation.

Cependant plusieurs des soi-disant « catholiques », de ceux qui avaient appelé le Père, ne tardèrent pas à le trouver trop catholique.

Dans sa quatrième conférence, en parlant de la réforme de la famille, l'orateur prit à partie les pères sceptiques.

« Vous n'êtes pas dignes, leur dit-il, d'épouser une femme, une fille de l'homme ou plutôt une fille de Dieu ! Vous vous tenez pour satisfaits si vous avez donné à vos enfants la vie physique, ramenant ainsi la grande paternité humaine aux conditions des espèces inférieures, et vous laissez à un autre le soin de leur transmettre et de leur infuser une âme ! Impuissants à rien nier comme à rien affirmer dans les choses de l'âme et de Dieu, vous n'avez à leur donner ni le *oui* ni le *non* ; vous ne portez pas en vous la divine semence qui fait vraiment des hommes ! Si les lois humaines vous permettent le mariage, une loi supérieure vous le défend ; vous n'êtes pas des pères ! Voilà la vérité ! »

Ces paroles provoquèrent dans un journal de Genève, *La Patrie*, une aigre protestation signée « Un catholique libéral », et qui émanait d'un député au Grand Conseil, M. Héridier.

Dans une autre conférence, le 7 mai, l'orateur, après avoir vivement combattu les déistes et les protestants, conclut ainsi :

« Un soir, puisque je vous fais ma confession,

quelques semaines avant la résolution définitive qui devait m'arracher d'un seul coup à mon couvent et à la chaire de Notre-Dame, après une journée étouffante, respirant avec peine dans cet air orageux de l'été, je rentrais à mon couvent par les rues désertes de Passy qu'obscurcissait le crépuscule. Je m'arrêtai, et je laissai échapper ce cri : « Oh ! qu'il ferait bon mourir en dehors de l'Eglise romaine (1) ! » Et pourtant je me trompais... Il faut y vivre et y mourir, jusqu'à ce qu'ait sonné pour elle l'heure de la conversion ou celle de la réprobation divine. Aujourd'hui, dans le calme de ma conscience retrouvé, je n'ai plus rien qui m'y rattache, si ce n'est l'amour de la justice.

Qu'ai-je à attendre humainement de l'Eglise romaine? Une prison dans un couvent de trappistes pour y faire pénitence de crimes que ma conscience ne me reproche pas. La foudre de ses excommunications est à mon front, la boue de ses journalistes est à mes pieds. Je suis le moine apostat, le prêtre schismatique, hérétique et, ce qui est pire à leurs yeux, le prêtre marié. Et cependant je lui demeure fidèle, je m'attache malgré elle aux pans de sa robe et, si je ne pouvais plus croire à son avenir, je croirais encore à son passé. Jérusalem avait aux mains le sang de l'Homme-Dieu, quand les premiers chrétiens l'aimaient encore et ne pouvaient s'en détacher. J'aime Rome comme saint Paul aimait Jérusalem. Et quand il avait dit au grand prêtre : « Muraille blanchie ! » il se reprit aussitôt : « Je ne « savais pas que ce fût le grand prêtre, car il est « écrit : Tu ne maudiras point le prince de ton « peuple ! »

1. Voir tome 1er, pages 295.

Dans cette lutte immense et presque sans exemple qui divise aujourd'hui le monde, la force n'est pas du côté de celui qui maudit, mais de celui qui bénit ! La force n'est pas dans la négation, mais dans l'affirmation ; elle n'est pas dans la division, mais dans l'unité ou du moins dans le rapprochement. Malheur à qui déchire en plus de lambeaux la robe déjà si lacérée du Christ ! Malheur à qui achève de disperser les pierres du sanctuaire qu'il faudrait reconstruire ! Retenez ceci, mes amis, la victoire sera à celui qui aura le moins de haine et le plus d'amour ! »

Cette conférence-là non plus ne fut pas du goût des « catholiques libéraux ». Ils se plaignirent. Le Père leur rappela que, quand ils lui avaient adressé, à Paris, un appel devant lequel il avait beaucoup hésité, il leur avait demandé si la réforme qu'ils voulaient était bien véritablement catholique. « On m'a répondu très affirmativement. Une réforme catholique n'est pas une réforme *protestante*, encore moins une réforme déiste (1). »

En même temps qu'il prêchait une doctrine « catholique », le Père s'efforçait d'organiser un culte conforme à la tradition. Ne pouvant inaugurer ses cérémonies le jour de Pâques, il tint à faire du moins, ce jour-là, « une réunion de prières ». On mit à sa disposition, pour l'assemblée, l'ancienne bibliothèque du collège, bâtie

1. Lettre à M. Fernand Kaiser, 15 mai 1873.

par Calvin pour abriter sa réforme. Des mains protestantes la tapissèrent de verdure en l'honneur du nouveau réformateur. Il y eut de cinq à six cents assistants, dont beaucoup de femmes et d'enfants. Le Père prononça une touchante allocution. « Beaucoup de larmes coulaient, même des yeux peu accoutumés à verser des larmes religieuses (1). »

A partir de Pâques, il y eut une « réunion de prières » tous les dimanches, jusqu'au 4 mai. Ce jour-là, le Père célébra la première messe de la nouvelle Eglise. La liturgie fut faite en latin, à l'exception de l'épître et de l'évangile, lus en français, et du *Pater,* qui fut également solennellement récité en français. Le Père décida que la communion se ferait sous les deux espèces. Il déclara la confession nécessaire, mais sans rien imposer quant à son mode ou au temps de la faire (2).

Le 18 mai, cinquième dimanche après Pâques, il reçut, avant la messe, l'abjuration d'une luthérienne danoise, Mlle Anna de Scavenius ; elle se servit pour sa profession de foi du symbole de Nicée. Après la messe, devant la nombreuse

1. *Journal,* 13 avril 1873.
2. Le fidèle ami du Père, l'abbé Charles Perraud, lui adressa, le 8 septembre 1873, une lettre critiquant longuement ces innovations et lui donnant des conseils pour la réforme qu'il entreprenait. Cf. *Un Prêtre marié, Charles Perraud,* page 51-64 (2e édit.).

assemblée debout tout entière, il baptisa les deux enfants de M. Bard.

C'est ainsi que se constituait à Genève une église de « catholiques réformés ». Les ultramontains les déclaraient hérétiques, schismatiques, excommuniés. Il n'est point de médisances et de calomnies qu'ils ne répandissent contre le Père qu'ils appelaient ordinairement « le moine ». Pour l'ancien carme, ce surnom n'était pas une injure ; il le déclare dans un discours, à l'occasion du « Jeûne fédéral (1) » :

« Le reproche bruyant que viennent de m'adresser leurs journaux, c'est d'avoir été moine. Je réponds que je le suis encore, dans la mesure où cela est possible à un citoyen libre et à un homme marié. Je proteste contre l'esprit de jésuitisme qui a pénétré plus ou moins les ordres religieux, mais, comme le canton de Glaris qui garde encore un moine dans son drapeau, je ne renie aucune des grandes traditions de ce monachisme qui a édifié l'Eglise et civilisé l'Europe. Sous les vêtements du prêtre, quand je monte à l'autel, je porte avec amour mon vieil habit de moine. Si Dieu me donne un fils, je lui dirai, en versant sur son front l'eau du baptême : « Souviens-toi un jour que tu es de la race des « moines d'Occident ! Sois moine, c'est-à-dire soli- « taire au milieu de ce siècle d'incrédulité et de

1. Jour « de prière, de repentance, de jeûne et d'action de grâces », institué en 1639, par la diète des cantons protestants, et célébré, depuis 1796, par tous les Etats confédérés, à quelque confession qu'ils appartiennent. Depuis 1832, il est fixé au troisième dimanche de septembre.

« fanatisme, de superstition et d'immoralité ; sois « moine, c'est-à-dire consacré au Dieu de ton père « pour l'adorer, comme Jean-Baptiste, au désert de « l'âme et pour annoncer sa venue (1) ! »

Dans la pensée du Père, l'Eglise qu'il cherchait à constituer à Genève ne devait pas être isolée, séparée ; elle devait particulièrement entretenir des relations avec celle des « anciens-catholiques » d'Allemagne qui représentaient la même tentative de réforme. Aussi résolut-il d'assister à leur troisième assemblée générale, qu'ils tinrent à Constance, au mois de septembre 1873. Dès le premier jour, il y éprouva un profond désenchantement, qu'il note ainsi :

« 12 septembre. — Ouverture du Congrès de Constance. Le cachet profondément défectueux de la réforme allemande, ou plutôt du mouvement allemand, — car jusqu'à présent ce n'est point une réforme, — m'apparaît nettement aujourd'hui. Ce sont des savants et des juristes, des professeurs en un mot ; ce ne sont pas des apôtres. C'est de la poli-

1. Voici un extrait du journal à la même époque. Samedi 16 août (1873). — « Fête de saint Hyacinthe J'ai repris pour cette journée mon cher vieux habit du Carmel et j'ai été méditer dans le bois. Je me sens moine, non seulement par mon passé, mais par tout un côté de moi-même. Je n'ai jamais entendu rompre avec ce qu'il y a de vrai, de légitime et de fécond dans les traditions monastiques, et j'appartiens au Carmel, — au Tiers-Ordre du Carmel, si l'on veut, — comme y peut appartenir un prêtre vivant dans le monde et un homme marié. D'ailleurs ne suis-je pas peut-être le seul religieux dans lequel vive encore l'*idée* du Carmel, dans lequel vive encore l'idée monastique ? »

tique, — dans un but religieux, il est vrai, — mais enfin c'est de la politique. La bénédiction de Dieu ne peut pas reposer sur de tels moyens. — Tout s'explique dans la manière même dont commencent ces séances ; pas une prière, pas même une invocation du nom de Dieu. »

Le mécontentement du Père ne fit qu'augmenter au fur et à mesure que se déroula le congrès. Le troisième jour, le docteur Vœlk, d'Augsbourg, prononça un discours injurieux pour la France. L'archiprêtre russe Vassilieff, qui était près du Père, lui dit, dès le début de la diatribe : « C'est l'abaissement et la profanation du mouvement. » Ne comprenant pas l'allemand, le Père demanda à son autre voisin, M. de Pressensé, s'ils devaient sortir. — « Attendons encore », répondit celui-ci ; « quand il faudra partir je vous ferai signe du pied. » Bientôt après, les deux Français s'en allaient ensemble. Rentré chez lui, le Père écrivait dans son journal :

« Si la lutte actuelle était, comme l'a dit M. Vœlk, la lutte entre les Germains et les Welches, je ne serais pas ici ; car je suis *Welche* et veux le demeurer et, tout en défendant mon peuple, je ne suis point pour les guerres de race. Ce *nationalisme* brutal est païen : cet homme en était ivre. »

Ainsi, le mouvement de la réforme catholique en Allemagne était, tout comme à Genève,

« de la politique ». Cette constatation ne présentait rien d'encourageant ni de rassurant. « La bénédiction de Dieu ne peut pas reposer sur de tels moyens », pensait le Père, par moments. Mais, à d'autres moments, il pensait aussi : « Dieu n'est-il donc pas assez puissant et assez bon pour tirer de ces pierres des enfants d'Abraham ? » C'est pourquoi il continua à marcher de l'avant.

CHAPITRE XI

LE CURÉ DE GENÈVE
(Octobre 1873-août 1874.)

Le 23 août 1873, Genève se trouva gratifiée d'une loi constitutionnelle sur l'organisation du culte catholique. Si les auteurs de cette constitution avaient été laissés à eux-mêmes, elle eût été extrêmement étatiste, presbytérienne, totalement opposée aux traditions catholiques. Le Père Hyacinthe y fit introduire des dispositions moins radicales ; néanmoins le pape ne l'accepta pas, et la lutte religieuse devint de plus en plus aiguë (1).

1. « La loi constitutionnelle de 1873, qui remettait aux citoyens catholiques, avec l'élection de leurs curés, la direction de leurs églises, était, quoi qu'on en ait dit, une législation libérale. Tout le monde pouvait l'accepter sans sacrifice de convictions, puisque plusieurs cantons suisses et les plus catholiques de tous vivaient déjà sous ce régime-là. Mais il fallait que l'Eglise de Rome y consentît, et elle n'y consentit pas. Alors la lutte s'engagea, chaque jour plus aiguë, plus violente, parfois injuste, entre les catholiques, qui avaient soulevé le conflit, et le gouvernement qui, en voulant les forcer à entrer dans l'Eglise artificielle qu'il avait construite de ses propres mains, avait fini par se mettre dans son tort. » *Journal de Genève*, 24 février 1892.

La loi réglait que les prêtres étaient élus par leurs paroissiens. Conformément à ses prescriptions, les catholiques de Genève furent invités à choisir leurs trois curés. Les élections eurent lieu le dimanche 12 octobre. Pour 2595 électeurs inscrits, il y eut 1261 bulletins déclarés valables. Le Père fut élu par 1256 voix. Deux prêtres français qui l'avaient rejoint furent également élus : le premier, M. Chavard, eut autant de voix que lui ; M. Hurtault en eut une de moins.

Les catholiques pratiquants, les vrais catholiques, s'abstinrent du scrutin. Parmi les votants, il y eut sans doute nombre de bonnes gens qui se croyaient catholiques et qui étaient gagnés par l'éloquence et la bonté du Père, mais la plupart étaient de véritables libres-penseurs, qui agissaient seulement dans un dessein politique, et qu'on ne vit jamais à la messe. Le Père n'accepta ses fonctions qu'à son corps défendant, pour ne pas plonger dans l'embarras ceux qui espéraient « la réforme catholique ». Il réclama, une fois de plus, pour la nouvelle église de Genève la réunion d'un synode ecclésiastique libre et la consécration d'un évêque.

Le lendemain de l'élection, Mgr Mermillod promulgua une sentence d'interdit contre les

Cf. William Martin, *La situation du catholicisme à Genève (1815-1897) : étude de droit et d'histoire* (Paris, 1909).

trois prêtres « intrus », déclarant que tous les sacrements qu'ils administreraient seraient autant de profanations ; que tous les actes de juridiction spirituelle qu'ils tenteraient d'exercer seraient nuls et de nul effet.

Le 14 octobre, à trois heures de l'après-midi, les trois curés montaient à l'Hôtel de Ville, en habit séculier, et, devant le Conseil d'Etat, prêtaient serment à la constitution civile du clergé. A la même heure, le Conseil d'Etat faisait brutalement prendre possession de l'église Saint-Germain, qui fut attribuée au nouveau culte national.

Ces pénibles incidents affligèrent le Père et, comme s'ils n'eussent pas été inévitables, il eut l'idée d'écrire à Mgr Mermillod pour lui demander un entretien dans lequel ils débattraient les intérêts de l'église de Genève. L'évêque lui répondit très convenablement, bien que, dans ses fins de non-recevoir, le Père n'ait vu que « de la controverse et des récriminations (1) ». Il ne pouvait y avoir entente entre le moine qui se croyait inspiré pour réformer et l'évêque qui se croyait institué pour conserver (2).

1. Le Père publia sa correspondance avec Mgr Mermillod dans le *Journal de Genève*, 19 octobre 1873.

2. Après cette époque le Père et Mgr Mermillod n'eurent plus de relations. Voici les deux dernières mentions que j'ai trouvées du prélat sous la plume du Père :

12 octobre 1891. — « Le cardinal Mermillod est mourant. Nous avons prié publiquement pour lui, aux vêpres. C'est

Le Père ne voulait « à aucun prix se séparer de l'Eglise catholique », « la préférant infiniment, même avec ses abus, soit au rationalisme religieux, soit au protestantisme ». Il désirait réformer ses abus. A partir du moment où il fut condamné par l'évêque, les paysannes catholiques de la banlieue de Genève se chargèrent de lui rappeler continuellement qu'il était réellement sorti de l'Eglise et que, comme réformateur et curé, il n'était qu'un « intrus ». Lorsqu'il se rendait en ville ou rentrait chez lui, il était journellement insulté par paroles, gestes ou menaces. Conformément à une tradition catholique, encore en vigueur à cette époque dans la région, son nom, — comme ceux des réformateurs « Zuli » (1) et Froment, — fut donné à de nombreux bourriquets. Une brave maraîchère, qui allait sur son âne vendre les produits de son jardin, prit même l'habitude d'arriver au marché en criant à tue-tête : « Hue Hyacinthe ! Hue Loyson ! » L'un des gendarmes (2) chargés de la surveillance des abords

ainsi que j'ai répondu à l'excommunication qu'il lançait contre moi en 1873. » — Lettre à Mme Loyson.

23 février 1892. — « Les journaux annoncent la mort du cardinal Mermillod. N'était-il pas de ceux dont on peut dire : *Acceperunt mercedem suam vani vanam ?* » — Journal du Père.

1. Corruption de Zwingli.

2. M. Vibert, le père de deux artistes genevois, MM. P.-E. Vibert, graveur sur bois, et James Vibert, statuaire.

de la place résolut de mettre fin à cette drôlerie d'une manière qui ne donnerait pas à l'héroïne l'auréole du martyre. Il imagina de tendre une corde à l'extrémité de la rue par laquelle arrivait la manifestante. Celle-ci, tout occupée à crier, ne remarqua pas le barrage et alla s'y buter. Le gendarme l'attendait. Il la saisit à bras-le-corps, la pencha sur sa monture, lui administra une vigoureuse fessée en criant alternativement : « Voilà pour Hyacinthe ! Voilà pour Loyson ! »

Le député Reverchon, qui était membre du Conseil de paroisse, le procureur général William Turrettini cherchèrent par les moyens légaux à protéger un ecclésiastique régulièrement et officiellement reconnu, mais certains magistrats mirent peu d'empressement à remédier à ces tracasseries. Le Père ne se plaignit d'ailleurs jamais. Il supportait toutes les injures pour l'amour de la réforme catholique. Il pardonnait à ces femmes (1). Pour elles un dogme de plus ou de moins n'était pas une affaire ; ce dont elles ne voulaient pas, dans leur simplicité abusée, c'était un prêtre marié publiquement. Il était soutenu par la pensée qu'un fils lui naîtrait bientôt, un fils qui serait non seulement l'enfant de son amour, mais encore l'enfant de

1. Le passage suivant de son journal, au 11 juin 1874, montre ses sentiments envers les paysans catholiques :

sa foi, non seulement la joie de son foyer, mais encore l'espoir de son église. Quelques extraits de lettres que, durant diverses absences, il écrivait à sa femme, montrent les sentiments que lui inspirait l'avenir de cet enfant.

25 juin 1873. — « Hier était la fête de la naissance de S. Jean-Baptiste consacré à Dieu dès le sein de sa mère. J'ai pensé à Emmanuel, et j'ai osé lui dire comme Zacharie : « Et toi, Enfant, tu seras appelé le prophète du Très-Haut, et tu marcheras devant la face du Seigneur pour préparer ses voies ! » Je voudrais que cet enfant fût consacré à Dieu avant que de naître, et, s'il est possible, sanctifié dans votre sein, par le baptême de l'Esprit. Nos prières, les vôtres surtout, peuvent beaucoup pour lui. »

9 juillet. — « Soignez-vous bien tous les deux, j'entends : vous, ma Bien-Aimée, et le cher petit moine. S'il nous ressemble en sensibilité, à vous et à moi, et si les temps ne sont pas meilleurs, il aura beaucoup à souffrir dans un pareil monde et dans une pareille vie. Puisse-t-il du moins reposer en paix sous le cœur de sa mère pendant ce doux sommeil

« Nous avons été jusqu'à Collonges-Bellerive. Une grande croix de pierre blanche, à l'entrée du village, nous a avertis que nous étions en pays catholique. L'empressement simple et bienveillant des femmes du village pour nous renseigner nous en avertissait aussi. Braves paysans catholiques, ultramontains, comme on dit aujourd'hui, mon cœur est bien avec eux ! Et je me demande tristement, bien tristement, en vérité, si je ne ferais pas une œuvre mauvaise en les dotant de notre catholicisme libéral. L'Eglise des paysans chrétiens et catholiques, malgré le mélange de leurs superstitions et de leurs erreurs, cette Eglise vaut mieux que celle des libres-penseurs, malgré leur badigeon catholique ».

de neuf mois qui lui est accordé ! Puisse-t-il y être consacré profondément, efficacement, comme sous un autel, pour être le serviteur et le prêtre du Dieu de son père et de sa mère ! »

11 septembre. — « Pensez beaucoup à moi, joyeusement, et au cher petit moine, au cher grand-prêtre que vous portez sous votre cœur. »

Qui oserait redire la naissance de l'enfant, sans citer intégralement la page où son père l'a lui-même racontée ?

« Le dimanche 19 octobre a été le grand jour. L'heureux événement s'est annoncé de bon matin, et l'excellent docteur Gautier est venu près d'Emilie. A huit heures et demie, sur l'assurance donnée par lui que tout allait très bien, je suis parti pour Genève, où je devais dire la messe et prêcher. Il fallait que je fusse l'homme de l'Eglise avant d'être l'homme de ma famille. Il fallait que mon premier-né vînt au moment où je descendais de l'autel. J'ai dit la messe avec un grand recueillement ; j'ai prêché avec une grande animation : je répondais, avec autant d'énergie que de charité, à l'excommunication que M. Mermillod venait de porter contre les nouveaux curés de Genève. A l'antienne de la communion (Missel de Paris), j'ai été comme saisi par ces paroles du psaume 21 : « Je m'acquitterai de mes vœux, en présence de ceux qui craignent le Seigneur : mon âme vivra pour lui, et *ma race le servira* ! » Revenu en hâte à Trainant, j'ai trouvé mon Emilie dans les douleurs de l'enfantement. Elle avait cependant le sentiment que j'arriverais à temps, et probablement l'effort de son énergique volonté m'avait ménagé ce

bonheur. Un quart d'heure après, vers dix heures et demie, Emmanuel était né.

Je n'oublierai jamais l'impression que me causèrent ses premiers cris, si doux et si clairs. Je l'entendis, mais sans le voir : on l'emporta dans sa chambre, après l'avoir enveloppé dans mon blanc manteau de Carme, qui reposait sur le lit de sa mère. La noble et généreuse femme avait aussi fait entrelacer au-dessus de son lit les drapeaux de trois pays à l'ombre desquels Emmanuel doit grandir : la France, les Etats-Unis d'Amérique et la Suisse.

On a bientôt rapporté l'enfant auprès de sa mère. Il était très calme, et promenait sur elle et sur moi ses grands yeux, qui avaient un regard étrange, tant ce regard semblait intelligent et sérieux. On aurait dit un esprit arrivant des profondeurs de l'éternité, et nous faisant comme un dernier reproche de l'avoir appelé dans ce monde si triste et si mauvais !

Une des premières paroles de ma noble et courageuse amie, au sortir des angoisses de l'enfantement, a été celle-ci : « Quelle grande réforme accomplie aujourd'hui ! »

Dans la soirée, je suis monté avec MM. les curés Hurtault et Chavard chez le colonel Gautier, maire de Cologny, frère de notre médecin, pour l'état civil de la naissance de mon fils. M. Binet, notaire à Genève, et l'aîné des fils de M. Gautier ont signé comme témoins. »

Deux petits détails historiques manquent seulement à cette page. Le Père n'a pas dit que la messe qu'il célébra le jour de la naissance de son fils fut sa première messe comme « curé de

Genève », et que ce fut la dernière messe qu'il célébra dans la bibliothèque de Calvin (1). Le dimanche suivant, 26 octobre, il fut solennellement installé dans l'église Saint-Germain.

Parmi les félicitations que le Père Hyacinthe reçut à l'occasion de la naissance de son fils, il n'y en eut pas de plus agréable que le télégramme qu'adressa à Mme Loyson, avec sa bénédiction pour toute la famille, Mgr Passavalli.

Mme Loyson lui répondit, le 14 novembre :

« J'exalterai le Seigneur pour toujours, car il a exaucé mes vœux ; il a changé mes prières en réalité, il a changé mon espérance en réjouissance : *il m'a donné un fils.*

Et je sais, ô cher et noble ami, comme votre grand et tendre cœur se réjouit avec moi ! Oh oui, béni soit l'Eternel, *parce qu'il a rendu admirable sa bonté envers moi*, sa pauvre faible servante qui l'aime si indignement, mais qui se confie entièrement en lui ! Je lui ai demandé un *fils*, et depuis le commencement *j'étais certaine qu'il me l'accorderait !*

1. Un tableau qui a appartenu à la collection de M. A. Schéler, et qui a été vulgarisé par des photographies de la maison Alphonse et Paul Noblet, représente le Père Hyacinthe prononçant son dernier sermon, ce jour-là, dans la bibliothèque de Calvin. La salle est remplie d'assistants. Nombre de têtes sont des portraits des principaux membres de la société genevoise et des fidèles auditeurs du Père. Au premier rang le peintre a représenté (bien qu'elle fût dans son lit ce jour-là) Mme Loyson. Elle est fort ressemblante, et porte sur sa poitrine la croix d'argent qu'elle avait ordinairement.

« J'ai beaucoup souffert pour ce cher petit enfant, mais j'ai souffert avec une véritable joie. Et la joie était plutôt pour l'Eglise que pour moi. Car je ne désire rien dans cette vie ici-bas, que la gloire de Dieu et l'avancement du royaume du Christ sur la terre. Je puis vous dire, cher Ami, mais en toute humilité, que je n'ai aucun désir personnel dans ma vie, et que tout désir a pour moi son point de départ dans l'Eglise de Jésus sur la terre, et son point d'arrivée dans l'amour de Dieu dans le ciel. Et désormais je tâcherai, plus que jamais, de vivre pour la sainte cause du salut des hommes. J'étais prête à mourir dans cette heure solennelle, dans ce passage, toute seule et dans l'angoisse suprême de l'humanité déchue, à travers la vallée de l'ombre et de la mort. J'étais prête à mourir, car j'avais accompli ma mission dans ce monde ; et j'étais calme et sans crainte, car je sentais que Dieu était là, et *avec lui il n'y a rien à craindre*, ni dans la vie ni dans la mort ! (1). »

Le 14 décembre, troisième dimanche de l'avent, le Père baptisa son fils à l'issue de la messe paroissiale, devant une assistance nombreuse et recueillie. Le pieux et éloquent pasteur Coulin, qui descendait de la chaire de la Fusterie, était accouru à la cérémonie. Le Père termina la prière finale de la liturgie en improvisant du

1. Comme je l'ai noté (tome Ier, page 216), Mme Loyson parla et écrivit le français toujours très incorrectement. Evidemment le Père lui a prêté son orthographe pour cette lettre dont le style biblique, lyrique et optimiste répond parfaitement au caractère de l'auteur.

fond de son cœur une fervente invocation. Il demanda que Paul-Emmanuel, — tels étaient les prénoms de l'enfant (1) —, fût non seulement un vrai chrétien, mais encore un prêtre : « Fais, ô mon Dieu, qu'uni par une ardente sympathie aux hommes quels qu'ils soient, il se sépare profondément, par ses croyances et par sa vie, de tous ceux qui n'appartiennent pas à Jésus-Christ ! »

Par une singulière aventure, la naissance de Paul fit tomber l'animosité de plusieurs paysannes qui se distinguaient dans l'œuvre pie d'injurier son père. Elles s'étaient imaginé que l'enfant, en sa qualité de créature démoniaque, devait, comme le diable, avoir les pieds fourchus. Quand, après avoir gagné les bonnes grâces de la nourrice, elles purent constater qu'il était fait comme tout le monde, leur zèle se calma ; elles prirent le parti de laisser passer le Père sans le poursuivre de leurs sarcasmes.

Le 4 janvier, le Père installait deux curés aux environs de la ville, l'abbé Marchal à Carouge, et l'abbé Pascherot à Lancy. Au retour de cette cérémonie, il écrivait dans son cahier :

« Tout s'est bien passé. Cette journée est une

1. Paul, en l'honneur de sa grand'mère, Pauline Burnier-Fontanel, et de son parrain Paolo Panzani. Panzani se fit représenter par Chavard. La marraine fut Mme Bard, femme du président du Conseil de paroisse.

grande journée pour la cause de la réforme catholique. Un fait plus grand encore dans ses conséquences possibles est l'arrivée sous mon toit de Mgr Dominique Panelli, archevêque de Lydda. »

Hélas ! Panelli était un aventurier. Mgr. Passavalli en avertit immédiatement le Père et lui offrit de lui donner les preuves que la consécration épiscopale de cet intrigant avait été déclarée douteuse par un jugement motivé du tribunal de l'Inquisition. Le Père partit pour Rome, le 22 janvier, afin de savoir à quoi s'en tenir. Le 25, il écrivait à Mme Loyson de congédier le soi-disant prélat. Il ajoutait :

« J'ai trouvé notre grand ami [Mgr Passavalli] plus grand, plus tendre et plus saint que jamais...

J'ai été dès hier à Saint-Pierre. Je me sens *profondément* et *éternellement* catholique, et en un sens très légitimement *Catholique-Romain*. Et cependant je me sens confirmé dans une énergique résistance à la Cour de Rome. La conversation de notre grand ami (1) a achevé ce matin le bien que m'avait fait hier soir, sous ce rapport, ma prière à Saint-Pierre. Je ne suis et ne veux être ni protestant, ni grec. »

Le 29, le Père Hyacinthe écrivait encore à sa femme :

1. Le Père a écrit en détail, sur des feuilles séparées, sa conversation avec Passavalli. L'archevêque lui donna des conseils sur la manière de réaliser la réforme catholique. Il était partisan d'assez grands changements immédiats, comme il l'écrivit au Père en 1873. Charles Perraud conseillait, au contraire, d'attendre pour innover (cf. *Un prêtre marié*, chapitre IV).

... « J'aurais beaucoup à vous dire sur nos chers amis (1), et sur le plus grand de tous, notre évêque, un vrai évêque, celui-là, qui a non seulement la succession, mais l'esprit apostolique. Combien il nous aime, vous et moi, et combien il m'a consolé et fortifié ! Depuis que je l'ai vu (deux fois seulement, hélas !) je ne me sens plus le même homme... »

Le Père revint de Rome plus catholique, et, « dans un sens, catholique romain ». Une tournée de conférences qu'il fit en Hollande et en Belgique, le mois suivant, lui donna l'occasion de visiter le séminaire d'Amersfoort, de l'Eglise janséniste d'Utrecht. De là encore il ressortit raffermi dans son amour de la tradition ecclésiastique. Aussi fit-il les plus grandes difficultés pour accepter de siéger au Conseil Supérieur Catholique [de l'Eglise d'Etat] où il fut élu au mois de mai (1874). Deux citations de son journal suffisent à montrer quels étaient alors ses sentiments :

23 mai. — « Je me séparerais plutôt de ce mouvement que de me séparer de l'Eglise catholique, et, s'il faut préciser davantage ma pensée, de ce qu'on appelle l'Eglise catholique-romaine. Je sais bien que la plupart des catholiques-romains prétendent que cette séparation est déjà faite ; mais, s'il en était

1. Le Père Ormanian, la princesse Julie Bonaparte, le duc de Sermoneta, les Drs Marchi et Pantaleoni, Paolo Panzani, « réduit, pour gagner sa vie, à être marchand dans un magasin de fer ».

ainsi *extérieurement*, la pleine *bonne foi* où je suis m'empêcherait encore d'être séparé *devant Dieu*, et par conséquent *en réalité*. »

1er juin. — « J'ai rompu avec les catholiques ultramontains ; je n'hésiterai pas à rompre avec les *catholiques* libres-penseurs, *déistes* ou *athées* ! »

CHAPITRE XII

LA DÉMISSION DE CURÉ DE GENÈVE

(Juillet-août 1874)

Le 15 juillet 1874, pour débarrasser entièrement son enfant d'une coqueluche par un changement d'air, Mme Loyson s'en fut s'établir avec lui à Saint-Cergues, village du canton de Vaud, situé sur le Jura, dans une position magnifique. L'atmosphère y était aussi pure qu'elle était étouffante à Genève (1). Le 23, le Père se décidait à prendre quelques jours de repos à la Grande-Chartreuse. Il en prévint sa femme par la lettre suivante :

« Si vous avez quelque chose de pressé à me dire, écrivez-moi là sous le nom de M. Charles Nosyol (2). Sinon, attendez que je vous écrive moi-même. Mon absence ne sera pas longue... J'aurais voulu pouvoir vous mener avec moi à la Chartreuse. Du moins j'y porterai votre pensée et celle de Paul.

1. Au mois de mai précédent, la famille Loyson avait quitté Trainant pour venir habiter un appartement du Chemin des Philosophes, n° 7.
2. Anagramme.

Ce voyage, si je ne me trompe, me fera du bien à l'âme et au corps. J'ai besoin de respirer l'air pur de ces montagnes, et aussi l'air plus pur encore de ces mystiques encensoirs !

Soignez-vous bien, ainsi que notre Emmanuel, l'enfant de l'Avenir... »

Le 24, au soir, le Père arrivait au pied de la Chartreuse, à Saint-Laurent du Pont.

La journée pluvieuse se terminait par une assez belle soirée. Il contempla au soleil couchant l'austère massif dominé par le grand Som et par le pic voisin, comme par deux géants de pierre.

« Dans quel redoutable sanctuaire, écrivait-il, saint Bruno a-t-il donc été chercher cette extase de la mort volontaire qui précède et prépare l'extase de l'éternelle vie ?

Je me souviens de ces beaux vers de Lamartine :

L'esprit de la prière et de la solitude
Qui plane sur les monts, les torrents et les bois,
A ce qu'aux yeux mortels la terre a de plus rude
Appela de tout temps les âmes de son choix !

Il passa la nuit à Saint-Laurent. Le lendemain matin, avant de partir, il écrivait encore :

« Est-ce qu'un jour, nous ne ferons pas, nous aussi, un couvent à notre manière ; un couvent des familles, des enfants surtout ; une arche de Noé pour sauver du déluge de l'erreur et du vice les restes de l'humanité qui périt !

Il se présenta au monastère vers onze heures, et, quelques heures après, il écrivit à sa femme :

« Ma très chère Emilie,

Je suis heureusement arrivé, et, malgré la pluie, qui n'a pas cessé de tomber pendant tout mon voyage et qui tombe encore en abondance, je suis dans le ravissement. Quelle sublime nature, — montagnes, forêts, torrents, — et comme ces hauteurs sont bien faites pour la demeure des saints et pour le commerce des anges.

Il faut absolument que nous y revenions ensemble, et bientôt.

J'ai été parfaitement accueilli. Je suis M. Charles Nosyol de Paris. Je me suis beaucoup occupé d'histoire, de philosophie et de religion. J'ai eu autrefois, à plusieurs reprises, la pensée de me faire chartreux. « Etes-vous marié ? », m'a demandé le père hôtelier. Et, sur ma réponse affirmative : « Alors vous n'êtes plus libre, mais vous pouvez toujours être notre ami. »...

J'embrasse et je bénis Paul. Oh ! que le Seigneur nous le conserve longtemps !

J'embrasse ma Bien-Aimée de tout mon cœur. J'irai à l'Eglise à minuit, pour les matines, et je prierai pour elle et pour Paul.

CHARLES. »

Il assista à l'office de nuit. C'était la fête de sainte Anne. Les leçons, tirées du traité de saint Ambroise *De viduis*, roulaient sur le mariage et la virginité. Quand le lecteur chanta ces paroles : *Lex enim adstringit uxorem ut in*

laboribus et in tristitia filios generet, et conversio ejus ad virum sit, il lui sembla voir sa femme, « au milieu des ténèbres majestueuses et saintes de cette église, avec tous les sacrifices qu'elle avait accomplis pour lui, avec son âme et sa vie tout entière tournées vers lui ». *Et ad virum suum conversio ejus!*

Le lendemain, après une méditation, il notait:

« Le doute involontaire, irrationnel, *idiosyncratique* ne me permet pas plus d'être en paix dans la voie que je suis depuis bientôt cinq ans, qu'il ne me permettait d'y être auparavant. *Coarctor e duobus.* C'est une maladie mentale qu'il faut surveiller avec soin, sans espérer une guérison complète ici-bas.

Deux points m'apparaissent au-dessus de toute contestation : l'irrévocabilité de ma protestation contre l'état présent de l'Eglise romaine, et tout particulièrement contre l'infaillibilité personnelle du Pape, et l'irrévocabilité de mon mariage. Si je revenais sur l'un de ces points, j'agirais certainement contre ma *raison* et contre ma *conscience*, et par conséquent je ferais un acte *immoral*.

Je suis et veux rester catholique jusqu'au dernier soupir, mais c'est dans cette voie que je dois maintenir mon catholicisme. »

Puis il écrivit au docteur Marchi cette lettre qu'il devait lire à Mgr Passavalli (1) :

1. Le prélat, étroitement surveillé dans le couvent où il s'était retiré, ne pouvait plus écrire au Père Hyacinthe ni recevoir de lettres de lui. Marchi, leur ami commun, leur servait d'intermédiaire.

« Rassurez-vous, mon cher et excellent ami, je ne suis pas ici comme novice, et je ne fais pas encore pénitence d'avoir suivi ma conscience en protestant contre l'infaillibilité du Pape et en me mariant. Car ce sont là, vous le savez, mes deux péchés, ou plutôt mes deux crimes !

Et cependant je suis à la Grande-Chartreuse depuis hier matin, et j'y fais une petite retraite qui s'achèvera demain. Mon nom est inconnu, et les bons religieux ne se doutent pas que c'est à un *hérétique* qu'ils donnent une si parfaite hospitalité.

Et maintenant, si vous me demandez pourquoi je suis venu ici, je vous dirai que c'est parce que j'étais malade de corps et d'âme (d'âme, je le suis presque toujours, depuis que je me connais); mais enfin j'avais besoin, pour mon corps, de l'air pur des montagnes, et pour mon âme de la paix de ce désert.

Je vous l'ai dit plus d'une fois, le combat que je livre à Genève est au-dessus de mes forces, et, s'il doit se prolonger longtemps, dans les mêmes conditions, je me verrai contraint de l'abandonner et de me retirer dans la vie privée. Objet, d'un côté, des attaques *furieuses* des ultramontains. je suis, de l'autre, en butte aux sourdes hostilités des libéraux qui trouvent que je ne vais pas assez loin. Parmi les prêtres qui m'entourent, je n'en ai *pas un seul* sur lequel je puisse m'appuyer, auquel je puisse me confier, *pas un seul* qui soit selon mon cœur. *Foris pugna, intus timores*, comme dit l'Apôtre ; et je peux bien ajouter avec lui : *ita ut taederet nos etiam vivere !*

Ce qu'il y a de plus affreux pour moi, c'est la lutte intérieure, cette lutte opiniâtre, sans trêve et sans issue, entre ma *raison* et mon *cœur*.

Mon cœur a un besoin immense, profond, dévorant, d'appartenir à l'Eglise Catholique, à l'Eglise *visible* de l'unité et de l'autorité; et cependant, *à aucun prix*, je ne peux l'accepter telle qu'elle est aujourd'hui. Ma *raison* et ma *conscience* ne me le permettent pas, et je sens que, si j'essayais de leur faire violence, je pécherais... »

Le Père écrivit ensuite à sa femme:

« Ma Bien-Aimée,

Je pars pour Genève demain vers midi, et j'y serai mardi. Je suis très content d'être venu ici : je m'y suis reposé, j'y ai recueilli de bonnes pensées et de bonnes inspirations. Toutefois un séjour prolongé, fût-il possible, me fatiguerait. Je sens de nouveau sur ma poitrine le poids qui l'oppressait au Carmel, et il me tarde de respirer l'air plus libre et non moins pur de notre petit couvent de Saint-Cergues.

Demain cependant, avant de partir, je verrai le Père Général. J'aurai une sérieuse conversation avec lui, et probablement je lui dirai mon nom.

Comme je sens que je vous aime, ô ma Bien-Aimée, et que vous seule pouvez faire le bonheur et la paix de ma vie !

Il faut, dès mon retour, nous appliquer à perfectionner et à embellir chrétiennement notre vie domestique. Nous avons une très difficile, mais très grande, très douce, très féconde mission : *fonder le vrai foyer du prêtre dans l'Eglise catholique*. Ce que saint Bruno a fait ici, il y a huit cents ans, n'est pas plus difficile ni plus saint que ce que nous avons à faire aujourd'hui, vous et moi.

Que Dieu soit avec nous, et qu'il nous bénisse tous deux, ainsi que notre Paul !...

CHARLES. »

Le lendemain, le Père alla voir le général de l'Ordre, dom Charles Saisson (1), il lui révéla son identité. Son journal raconte ainsi l'entrevue :

« De 9 à 11 heures, je suis demeuré dans la chambre du Révérend Père Général, lui racontant ma vie avec la simplicité et l'abandon d'un novice. Il m'a accueilli avec la douceur et la charité d'un ange ou plutôt d'un saint. Il m'a béni, m'a promis ses prières, et, chose plus étonnante, s'est recommandé aux miennes. Au point de vue des idées, une barrière infranchissable nous séparait, et cependant nos âmes se sont touchées. »

Après cette visite, M. Nosyol crut devoir également dévoiler son identité au père hôtelier. Celui-ci, qui la soupçonnait, répondit qu'il n'était pas surpris. Le Père Hyacinthe ayant mis dans sa déclaration une certaine fierté, l'hôtelier ajouta qu'il avait péché et péchait par orgueil. Plus tard, comme le Père Hyacinthe n'avait pas demandé le secret de sa visite, l'hôtelier la raconta et tout le monde religieux glosa sur cette retraite à la Chartreuse.

Sept jours après sa rentrée à Genève, sans avoir consulté personne, pas même sa femme,

1. Né à Avignon, le 9 août 1806, mort à la Chartreuse de Valbonne, en avril 1877.

le Père adressait au Conseil d'Etat la lettre suivante :

« Genève, 4 août 1874.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT ET MESSIEURS,

Attaché par le fond de mes entrailles à l'Eglise catholique, dans laquelle j'ai été baptisé, dont je désire la réforme, mais non pas le bouleversement; convaincu d'ailleurs, par une expérience suffisamment prolongée, que l'esprit qui prévaut dans l'œuvre catholique libérale de Genève n'est ni libéral en politique, ni catholique en religion, j'ai l'honneur de vous adresser ma démission des fonctions de curé de la paroisse de cette ville.

Veuillez agréer, etc..

HYACINTHE LOYSON, prêtre. »

Une lettre intime, écrite la semaine suivante, achève d'expliquer les sentiments du curé démissionnaire :

15 août. — A M. *A. Daguet*, professeur à Neuchâtel.

« Vous avez compris que c'est une question de conscience qui a dicté ma retraite. Avant de prendre une telle décision. j'ai beaucoup souffert, plus souffert que je ne peux le dire. On ne quitte pas sans souffrir et sans agoniser une œuvre à laquelle on a attaché son cœur, que l'on a arrosée pendant plus d'une année de ses sueurs et de ses larmes. Dieu soit béni ! Le sacrifice est accompli, et je ne sens plus qu'une paix profonde au fond de ma conscience.

Je suis séparé des prêtres *indignes*, en grande partie, qui avaient surpris ma foi. Je suis séparé

des laïques, directeurs du mouvement, qui se posent en catholiques *légaux*, tout en s'avouant libres-penseurs, et qui ne font qu'une œuvre de politique, et de mauvaise politique, là où il faudrait faire, sinon uniquement, du moins principalement, une œuvre religieuse. Je suis séparé de la loi inapplicable tout à la fois tyrannique et impuissante, que je pouvais bien subir de la part de l'Etat, mais dont je ne pouvais urger l'application avec la grande majorité de notre conseil supérieur. Je suis séparé de tout ce que l'impartiale histoire enregistrera un jour comme la honte de la Suisse et du Vieux-Catholicisme, si la Suisse et le Vieux-Catholicisme ne se hâtent de sortir de ces errements déplorables.

Mais je suis plus dévoué que jamais à la sainte cause d'une réforme vraiment catholique, qui, tout en respectant les principes essentiels et éternellement féconds du catholicisme, écarte courageusement les erreurs et les abus séculaires de l'ultramontanisme. Pour arracher l'Eglise au pape infaillible et absolu, il ne faut pas la livrer à l'Etat, il faut la rendre à elle-même. »

La démission du Père produisit une grande sensation. Pour répondre aux demandes d'explications qui le pressaient de toutes parts, il publia une lettre dans le *Journal de Genève* du 21 août.

En exemple des appréciations de la presse catholique, il suffit de citer quelques lignes de Louis Veuillot, lesquelles, après tout, marquent un hommage :

... « Son petit sur son dos, sa femme au bras, sa bible falsifiée dans sa poche, il abdique... M. Loyson seul n'avait pas prévu cet événement et, seul encore, probablement, ne comprend pas la grâce que Dieu lui fait de le rendre si ridicule. Espérons pour lui qu'il le deviendra davantage. Le principal défaut de l'ex-Hyacinthe est de se prendre au sérieux, différent en cela de la franche canaille qui l'entoure. Relativement, il a encore des façons que l'on peut dire nobles. Il sait donner un coup de pied dans sa marmite. Quand ces ribauds renversent la leur, c'est en trébuchant sur elle dans l'abrutissement du vin ou de quelque autre immonde délire. Loyson appartient à l'espèce relevée des hérésiarques qui ne font pas de trous à la lune, qu'on ne ramène pas à leur autel dans une charrette et qui se marient à jeun. C'est un homme distingué. Mais, hélas ! sa distinction constitue son péril. Elle empêche qu'il soit humilié comme il le faudrait. Il a besoin que la pointe amère des risées l'aiguillonne à la vertu. Aussi longtemps qu'il pourra se glorifier de quelque chose, il ne passera pas par la porte étroite ; il lui faut un grand dégonflement. Ce beau sacrifice de ses appointements de curé, qui l'expose aux morsures de l'appétit, ne vaut rien pour son âme, parce qu'il le menace en même temps des cataplasmes de la gloire... (1). »

Comme sur tous les événements de sa vie, le Père Hyacinthe a médité bien des fois sur sa démission de curé, et il s'est demandé si, en

1. L. Veuillot publia deux articles sur la démission du Père, les 11 et 24 août ; articles reproduits dans les *Derniers Mélanges*, tome II.

cette circonstance, il n'avait pas agi avec trop de précipitation. Voici quelques-unes de ses réflexions :

12 août 1874. — « Je suis plus heureux chaque jour de m'être séparé de ce que je rêvais une Eglise et de ce qui n'est en réalité qu'une secte, et quelle secte ! Je me suis retiré devant *la coalition des sacristies et des cabarets* ! — La Réforme catholique paraît impossible. « Si cela même est impossible, cela se fera, parce qu'il faut que cela se fasse. »

Fin août (1874). — « J'ai voulu me séparer de ce que j'avais cru une glorieuse et féconde réforme dans l'Eglise catholique, et de ce qui n'est en réalité qu'une secte politico-religieuse, mais plus politique que religieuse. Et de quelle politique ! J'ai voulu dégager mon honneur devant les hommes en même temps que ma conscience devant Dieu. J'ai voulu léguer un nom pur à mon Emmanuel. Souviens-toi, ô mon Fils, quand tu liras ces pages et que je ne serai plus en ce monde, que pour toi, comme pour ton père, les deux plus précieux trésors doivent être une *oonscience droite* et *la foi catholique* (1). »

5 février 1879. — « 1° L'excellente règle de saint Ignace : ce qui trouble l'âme, l'attriste et la décourage, ne vient pas de Dieu. 2° Ne prendre aucune résolution dans le trouble, mais attendre, dans les devoirs de la position où l'on est, que la lumière et le calme soient revenus. *Deprime cor tuum et sustine*; *inclina aurem tuam, et suscipe verba intel-*

1. Extrait, non du *Journal*, mais d'un cahier particulier dédicacé : « A mon fils Paul-Emmanuel », et commencé le 3 septembre 1873.

lectus; *et ne festines in temporé obductionis*. Eccl. II: 2.

J'ai méconnu bien souvent ces deux règles, en particulier la seconde, à Genève, quand j'ai donné si brusquement et si durement ma démission de curé. Je me suis créé par là une fausse position qui n'a cessé que par mon départ de cette ville, et j'ai perdu beaucoup de temps pour ma vie intérieure et pour mon action extérieure. Sans compter le mal que j'ai pu faire aux âmes. *Ne rien précipiter.* »

7 avril 1911. — « Ma démission a été le coup le plus terrible porté à cette œuvre naissante (1). Elle s'est imposée à ma conscience, mais ma conscience n'était-elle pas dans l'erreur? *Emilie l'a toujours pensé*... J'ai bien fait *d'obéir* à ma *conscience*, mais ma conscience aurait dû peut-être *s'éclairer de celle d'Emilie*. Notre vie ne nous apparaîtra dans *toute* sa vérité que de l'autre côté du voile. — C'est alors seulement que je saurai ce qu'il y avait *au fond* de cette idée de la réforme catholique, à laquelle nous nous sommes consacrés, Emilie et moi. »

22 janvier 1912. — « L'église de Notre-Dame de Genève retourne aux Catholiques Romains. Nous n'aurons plus désormais que Saint-Germain et Carouge. J'avais blâmé la prise de Notre-Dame ; les événements me donnent raison. J'avais déploré surtout le manque d'esprit religieux chez la plupart

1. Malgré ce coup terrible porté à l'église que seul le prestige de son nom avait fondée, elle existe encore. Au recensement fédéral de 1920, elle comptait dans le canton de Genève 1.854 adhérents, dont 639 dans la ville même; et dans toute la Suisse 56.250 adhérents. Ils s'appellent ordinairement « catholiques-chrétiens » ou, à Genève, « catholiques-libéraux ». La dénomination de « vieux catholiques » est tombée en désuétude.

des auteurs et des directeurs de ce mouvement avorté. Mon illusion a été grande d'y croire et de lui donner pendant quelque temps de la force. Mais j'étais profondément sincère, et la cause que je plaidais était juste, la régénération religieuse. »

CHAPITRE XIII

UN CULTE LIBRE A GENÈVE
(1874-1876)

Après avoir résigné sa cure, par conscience et sans avoir aucunement calculé les conséquences de cet acte, le Père Hyacinthe décida de rester à Genève. Il ne croyait pas que sa « mission » fût finie, bien qu'il ne vit pas sous quelle forme elle s'y continuerait. Sans situation officielle ni traitement, sa position matérielle restait plus que précaire. Mais, disait-il, « quand on sert la Vérité et la Justice, n'a-t-on pas Dieu avec soi ? »

N'ayant plus d'église à sa disposition, il célébra son culte dans la maison même qu'il habitait. « La séparation de l'Eglise et de l'Etat, écrivait-il, n'a jamais été pour moi un principe absolu. Je n'y ai recours que parce qu'elle me paraît à Genève, dans les circonstances que nous traversons, le seul moyen de sauvegarder l'indépendance et la dignité des consciences et de l'Eglise, telles du moins que je les conçois. Un avenir

prochain dira si j'ai eu tort. En tout cas, il est bon qu'un tel essai soit fait de préférence au sein de cette démocratie génevoise qui veut, quoi qu'on en dise, demeurer libérale (1). »

Au mois de novembre, il donna dans la salle de la Réformation, sur le Décalogue, six conférences qui réunirent d'immenses auditoires. Au mois de décembre, il inaugura un culte public au second étage du « Casino de Saint-Pierre », dans une salle qu'il avait louée pour le dimanche. La messe se disait en français avec des vêtements blancs. Plus de cinq cents personnes assistaient à la cérémonie d'inauguration. Dans son discours, le Père déclara qu'il demeurait fidèle au programme primitif : maintien du dogme, réforme de la discipline, autonomie de l'Eglise. Il promit d'avance obéissance au futur évêque suisse, si cet évêque « vraiment chrétien et vraiment catholique » n'était « ni l'instrument de la politique, ni le complice de la libre-pensée ». D'ordinaire deux cents personnes assistaient à son culte : la plupart étaient des étrangers (Anglais, Américains, Russes) en quête de sensations d'éloquence. Mais, certains jours, quand on conjecturait que l' « actualité » inspirerait l'orateur l'affluence était énorme. L'actualité, c'était l'espèce de « Kulturkampf » qui

1. Lettre publiée dans *Le Journal de Genève*, 4 décembre 1874.

sévissait alors partout en Suisse. Le Père ne cessa de le flétrir, non seulement dans ses discours, mais encore dans des écrits publics, comme la lettre suivante adressée au supérieur du monastère de Mariastein et communiquée à la presse :

« Genève, 28 septembre 1874.

Mon très Révérend Père,

La part que j'ai prise au mouvement vieux catholique en Suisse m'oblige à me séparer plus énergiquement que tout autre des écarts déplorables qu'il subit chaque jour. Je compte au premier rang, dans ce nombre, la spoliation dont le couvent de Mariastein est menacé par le gouvernement de Soleure. J'ai dit assez haut, par mes paroles et par mes actes, quelle profonde réforme réclame, selon moi, l'état actuel des ordres religieux dans l'Eglise catholique. Mais une réforme n'est pas une destruction, elle a pour but au contraire de faire revivre ce qu'elle transforme. *Prophetarum ossa pullulent de loco suo*. L'esprit de la vie commune a rempli le passé, celui de la Suisse en particulier, de tels bienfaits et de telles merveilles, il est d'ailleurs si étroitement lié à l'esprit de l'Evangile, que je ne puis croire qu'il soit définitivement condamné à s'éteindre sous des formes usées ou à se voir étouffé sous le talon de la démocratie autoritaire. « Le progrès, dit excellemment M. Renan, plus religieux en cela que plusieurs de nos réformateurs, le progrès aura pour effet d'agrandir la religion, et non de la détruire ou de la diminuer. »

Quoi qu'il en soit, l'Etat, l'Etat libéral surtout, n'a

pas le droit de porter la main sur une propriété aussi sacrée que toute autre propriété, et en un sens plus sacrée encore, puisqu'elle garde l'empreinte séculaire des sentiments les plus augustes et les plus inviolables de l'âme humaine. Ce serait du même coup une atteinte à la propriété et à la religion, c'est-à-dire à la base matérielle et à la base morale de toute société. Ce serait de plus une atteinte à l'une des libertés les plus nécessaires et les plus menacées de nos jours, la liberté d'association.

Je suis convaincu que le peuple soleurois refusera sa sanction à cette mesure de violence légale.

Pour ma part, comme libéral et comme catholique, je tiens à vous adresser contre elle une protestation impuissante, mais qui du moins soulagera ma conscience.

Veuillez agréer, mon très Révérend Père, avec ce témoignage de mes douloureuses sympathies, l'hommage de mon profond respect.

Hyacinthe Loyson, *prêtre.* »

Les évènements rejetaient le Père dans une sorte de réaction religieuse et politique. En voici quelques expressions :

8 octobre (1874). — « Pour la France comme pour l'Eglise, le besoin suprême est le rétablissement de la tradition, en même temps que le suprême obstacle est le représentant de la tradition, d'une part Henri V, de l'autre Pie IX. En attendant, la république conservatrice me paraît faire des progrès et je m'en réjouis, parce qu'elle est la seule solution actuellement pratique (1). »

1. Extrait d'une lettre au doyen de Westminster.

13 octobre. — « La réforme catholique est tous les jours compromise par les inintelligences et les passions de ceux qui prétendent la représenter. Pour échapper au joug du pape infaillible, on se jette sous les pieds de l'Etat tout puissant. On fabrique un édifice sans foi, sans religion, sans dignité, qui tombera sous le mépris des honnêtes gens le jour où il ne sera plus soutenu par la main du payeur et par celle du gendarme (1). »

3 novembre. — « J'ai été prier dans l'Eglise profanée de Carouge pour la cessation du schisme et la réforme de l'Eglise romaine. La lampe ne brûlait pas devant l'autel, image de ces tristes catholiques sans flamme, sans lumière et sans chaleur ! »

4 novembre. — « J'ai été hier à Hermance, pour protester auprès des habitants de cette commune contre l'agitation religieuse que l'on cherche à y faire. J'ai vu le maire, les deux adjoints et le curé. Plus j'ai été mêlé à l'œuvre de réforme, qui a été si déplorablement conduite, plus je me sens obligé d'en détourner les populations. »

17 décembre. — « Je commence à penser moi-même que la Monarchie, et la Monarchie traditionnelle, serait un élément sauveur pour la France. Mais là n'est pas la question pratique. Il s'agit avant tout de savoir si la République n'est pas, dans les circonstances actuelles, le seul gouvernement possible. Dans ce cas, il faut se hâter de la faire et de la faire conservatrice. Que les monarchistes sages et patriotes deviennent donc des *républicains résignés*. »

22 janvier. — « Les dangers d'une réforme par la voie du schisme, joints à mon amour profond pour

1. Extrait d'une lettre à M. Saint-Ange-Lièvre, curé intrus de Biennes.

l'Eglise romaine, m'inclinent quelquefois dans d'étranges perspectives.

Me rattacher, dans la mesure où cela dépend de moi, à la hiérarchie actuelle de l'Eglise catholique romaine, en maintenant ma protestation contre les décrets du Concile, ou tout au moins en attendant les modifications et les explications qui sont nécessaires pour l'acceptation de ces décrets. En tout cas, ne plus essayer de constituer à côté du ministère ecclésiastique catholique romain un autre ministère catholique chrétien. Dans cette nouvelle situation, servir l'Eglise et gagner ma vie par le professorat et par la plume, mais sans exercer les fonctions du sacerdoce.

Quelquefois mon imagination va plus loin encore. Accepter les décrets du Concile, non par suite d'une persuasion personnelle, mais par cette seule raison qu'ils sont universellement acceptés par l'Eglise catholique romaine, et qu'on ne peut, à l'heure présente, les rejeter sans se séparer d'elle, au moins quant à la communion extérieure et à l'unité visible. Absolument parlant, je peux me tromper. Cela suffit pour que je puisse mettre le jugement de tous les catholiques romains au-dessus du mien. Peut-être, un jour, l'Eglise mieux éclairée rejettera ce concile comme ayant manqué d'œcuménicité, ou tout au moins expliquera-t-elle en théorie et appliquera-t-elle en pratique les doctrines romaines dans un tout autre sens que ce qui se fait aujourd'hui (1). En attendant, encore une fois, accepter les décrets du Concile, mais en disant très haut pourquoi, c'est-à-dire très uniquement parce que l'Eglise les accepte,

1. Cette dernière pensée fut reprise, vingt-cinq ans plus tard, par les modernistes.

et malgré la persistance de mes difficultés personnelles. Du reste, cette acceptation une fois faite, ne jamais parler de ces doctrines, ni pour les défendre, ni pour les expliquer. Laisser au temps de faire son œuvre. M'appliquer aux grandes vérités chrétiennes et catholiques. Dans une telle situation, peu de personnes se grouperaient autour de moi, peut-être. Qu'importe? Le petit nombre de celles sur qui je pourrais agir serait peut-être un puissant instrument de progrès religieux. »

1er février, lettre à Mme Henry (7). — « Plus j'avance dans la vie, plus je me sens catholique. Si, en arrivant à Genève, je l'étais comme cent, depuis que j'y ai vécu, je le suis comme mille. Je bénis Dieu de n'avoir jamais permis que je m'engage sur la pente de ce faux spiritualisme qui conduit les uns à l'incrédulité, voire même à l'athéisme (oui, *l'athéisme* est une des formes *avouées* du pastorat!), pendant qu'il disperse les autres dans le mysticisme individualiste ou dans l'émiettement des sectes. L'Eglise catholique ressuscitera de ses ruines, mais il nous

7. Née Berthe Coulmann, morte le 14 avril 1913, à l'âge de 74 ans; tante de M. Armand Lods. M. le pasteur John Viénot lui a rendu ce témoignage dans la *Revue chrétienne* de 1913 (p. 580) :

« Elle réunissait, il y a trente ans, chez elle des hommes comme Auguste Sabatier, Eugène Bersier, N. Recolin, et même ces dernières années elle aimait à accueillir, avec la même bonne grâce, les représentants très divers du protestantisme parisien... Mme Henry-Coulmann était une protestante de bonne roche. Elle n'avait pas peur des idées nouvelles, ni de ceux qui les représentent, elle ne croyait pas que la vérité fût tout entière contenue dans les affirmations d'un clan, si puissant soit-il, ou d'un parti, quelle que soit son habileté. Elle aimait les hommes sincères et sérieux de tous les partis. »

faut absolument sa tradition, ses sacrements, son culte, sa belle et forte organisation. Dites bien cela de ma part à ceux qui, comme M. Decoppet, m'engagent à devenir protestant.

« Catholique-romain ou catholique grec, en travaillant à réformer les abus et, si je n'y peux réussir, en travaillant du moins à en préserver mon âme et mon foyer ; catholique-romain ou catholique grec, mais protestant, jamais !

« Ce que j'aime, ce que j'admire dans beaucoup de protestants, c'est leur magnifique christianisme ; ce n'est pas leur protestantisme étroit et sec, ou vague et inconséquent.

« Ne vous fâchez pas, chère madame et amie, et, si vous lisez ces pages à M. Bersier (ce à quoi je vous autorise très volontiers) dites-lui de ne pas se fâcher non plus. J'en serais inconsolable. »

Mme Loyson étant allée passer en Italie le mois de février (1875), le Père la chargea de conférer de la réforme catholique avec leur ami Passavalli, et aussi avec Strossmayer, qui allait se trouver à Rome. Voici deux des lettres qu'il écrivit à sa femme : elles montrent comment alors la question se posait pour lui :

Lettre du 19 février. — « La cause de l'Eglise catholique me paraît la seule vraie, et en même temps je la vois si désespérée que j'ai peine à m'imaginer qu'il y ait quelque chose à faire. C'est un singulier état d'esprit, et qui me fait endurer des souffrances étranges.

« Pour ce qui est de mon action personnelle à Genève, je me demande toujours s'il ne vaudrait pas

mieux cesser notre culte public malgré toutes les consolations qu'il nous donne, me borner à des conférences et à des écrits, et ne rien faire qui ressemble à un schisme ou à une secte.

« Que je voudrais être à Rome pour causer de cela avec nos deux évêques !

« Mais peut-être m'apporterez-vous quelques lumières.

« Comprenez-donc que ce n'est pas le courage qui me manque pour agir, c'est la lumière ! »

Lettre du 22 février. — « Faites à Rome de bonnes et durables choses, car, je vous l'assure, le monde est encore plus malade que l'Eglise catholique, et il ne peut guérir que par elle. Si donc l'on ne parvient à rendre à l'Eglise la santé dont elle a besoin pour la communiquer elle-même à la société humaine, nous allons à une catastrophe aussi inévitable qu'épouvantable.

« Il y a un point où je ne peux être d'accord avec notre grand ami [Passavalli] : c'est le rôle secondaire qu'il donne à l'incrédulité dans la crise où nous nous débattons. Selon moi, elle a la première place, l'action principale et décisive. L'ultramontanisme ne vient qu'en seconde ligne.

« Je viens de lire un travail sur une inscription égyptienne de la XIXe dynastie. Elle est relative à une lutte entre les dieux et les hommes, terminée par une extermination presque générale de ces derniers. La lutte entre le principe céleste et le principe terrestre est plus jamais le mot de l'histoire humaine. Ce que veulent encore aujourd'hui les représentants fanatiques de la cause de Dieu, les ultramontains, c'est bien l'extermination, non la conversion des hommes ; mais ce que veulent de leur côté

la plupart de nos prétendus libéraux, c'est l'extirpation de toute idée et de toute influence religieuse ici-bas.

« Entre ces deux partis, il y a bien les groupes disséminés, sans cohésion comme sans influence, des protestants évangéliques. Mais vous savez bien que je ne dois et ne peux pas être avec eux !

« Voilà pourquoi, homme d'amour et d'unité, comme vous me connaissez, ayant horreur de l'isolement, et du pire de tous, l'isolement religieux, je souffre *horriblement*, et d'une souffrance qui, quoique vous disiez, n'est pas égoïste.

« Confessez-moi à nos deux évêques. Lisez-leur cette lettre, si vous le voulez.

« Dites à Mgr Strossmayer que, si les choses ne vont pas mieux pour la réforme catholique, je quitte Genève pour Diakovo, et je vais lui demander une place de valet de chambre dans son palais épiscopal. »

« *P.-S.* — Pendant que vous êtes auprès de nos deux évêques, ne manquez pas de leur demander l'indication exacte des points de doctrine ou de pratique sur lesquels ils sont plus radicaux et plus hardis que le pauvre P. Hyacinthe. Prenez leur réponse, s'il est possible, la plume à la main, sous leur dictée. Là est certainement l'un des buts les plus importants de votre séjour à Rome. Je désire de grandes réformes, mais je ne veux pas affaiblir l'élément surnaturel et divin qui est dans l'Eglise. Je ne suis pas du parti de l'homme, mais du *parti de Dieu.* »

Les deux évêques émirent l'avis que le Père devait persister dans son essai de réforme. Il

continua donc son culte, et son journal continua d'être une lamentation infinie sur la crise religieuse, en même temps qu'une protestation indignée contre la politique genevoise.

13 juin. — « Quatrième dimanche après la Pentecôte. Célébré la messe et prêché sur notre société avec les anges. Devant cette nombreuse assemblée, j'ai fait allusion en quelques mots sévères aux iniquités qui se commettent en Suisse sous le manteau de la réforme catholique. C'est aujourd'hui que la messe sacrilège des catholiques libéraux se disait à Notre-Dame pendant que le drapeau fédéral flottait sur l'édifice envahi. Le pauvre Chavard officiait dans cette triste cérémonie, et montrait une fois de plus ce que l'on peut faire pour un morceau de pain. »

27 juin. — « Quand un jour, sur ma tombe, et aussi sur les ruines d'une œuvre dont la première pierre fut posée par ma main, on interrogera mon fils sur les événements qui entourèrent son berceau ; si on lui demande : Jusques à quand ont duré les illusions de ton père ? — Je veux qu'il puisse répondre : Jusqu'à l'affirmation de la fausse démocratie religieuse, jusqu'à l'installation du Conseil supérieur de l'Eglise d'Etat.

« Si on lui dit encore : Ton père présidait-il, entre deux gendarmes, au baptême armé de Compesières (1) ? — Je veux qu'il dise : Non !

1. « On s'empara de l'église de Compesières pour faire baptiser un enfant par un prêtre national de Carouge : 3 compagnies d'infanterie, un peloton de cavalerie, 80 gendarmes furent mobilisés. » Goyau, *Une Ville Eglise. Genève*, t. II, p. 161. — Dans son journal, 26 janvier 1875, le Père apprécie ainsi l'événement : « C'est l'une des plus hon-

« Officiait-il dans l'église de Notre-Dame crochetée, envahie, au mépris des tribunaux du pays ? — Non !

« Pactisait-il avec les pourchasseurs des héroïnes de la charité chrétienne, les filles de Saint-Vincent de Paul et les Petites sœurs des pauvres ? — Encore non ! toujours non (2) ! »

29 août. — Quinzième dimanche après la Pentecôte. — Nombreuse assemblée. Prédication sur *l'autorité dans la famille*. Avant et pendant le sermon, j'ai protesté énergiquement contre les lois antireligieuses et antilibérales qui viennent d'être votées au grand Conseil. J'ai aussi critiqué l'article 49 de la nouvelle constitution fédérale, d'après lequel les garçons de 16 ans (!) sont émancipés pour l'éducation religieuse ; et celui d'après lequel, à 20 ou 21 ans, on peut contracter mariage en dehors de l'autorité paternelle. »

9 septembre. — Je ne suis pas avec ce qu'on appelle aujourd'hui la *démocratie*, c'est-à-dire le *radicalisme*, quand ce n'est pas le césarisme. La démocratie est la forme moderne de la barbarie, au point de vue social, et de plus, au point de vue religieux, elle est la forme pratique de l'antichristianisme. Je suis *conservateur*. Je peux gémir souvent de l'aveuglement des conservateurs, me séparer d'eux, sur bien des points, théoriquement et surtout pratiquement. Mais je n'en appartiens pas moins, en France et en Europe, au grand parti conserva-

teuses et des plus funestes farces qu'ait jouées ici le soi-disant catholicisme-libéral. C'est avec un fouet trempé dans la boue qu'il faudrait chasser les misérables qui s'attellent au char de cette mascarade d'Eglise ».

1. Extrait d'un discours prononcé à la messe ce jour-là et imprimé dans la brochure *l'Eglise catholique en Suisse*.

teur. Je suis libéral, mais encore plus conservateur.

En religion, je ne suis pas protestant, mais catholique. Le protestantisme est la négation théorique et pratique de deux des principes religieux qui me sont le plus chers et qui sont le plus nécessaires au monde : *la tradition et l'autorité*. C'est l'affirmation tout à la fois mesquine et superbe de *l'individualisme*. Avec le protestantisme, il n'y a plus d'Eglise.

Pour en revenir, sous divers rapports, à des convictions aussi fermes et aussi nettes, il m'a fallu la terrible expérience que je fais depuis 1869. »

12 septembre. — « Ma conviction chaque jour grandissante est que la réforme catholique n'est ici qu'un prétexte, et que l'on en veut à toute autre chose qu'aux abus de pouvoir de la cour de Rome. Il s'agit en réalité d'une conjuration du radicalisme libre-penseur et despotique de la Suisse contre le christianisme tout entier, et sous toutes ses formes : le soi-disant *christianisme libéral* n'étant qu'une forme hypocrite ou inconsciente de l'incrédulité. Il s'agit de supprimer la liberté des cultes et par conséquent la liberté des consciences, la liberté de l'école et par conséquent la liberté des pères de famille, toutes choses beaucoup plus odieuses à de tels radicaux qu'aux ultramontains eux-mêmes. Il s'agit, enfin, en attendant qu'on puisse la détruire, d'asservir l'Eglise de Jésus-Christ à l'Etat antichrétien. Devant ce péril immense et trop peu aperçu, je ne me tairai pas. Je ne me suis pas tu devant le concile du Vatican ; je me tairai encore moins devant les conciliabules de la libre-pensée (1). »

1. Post-Scriptum à la brochure *l'Eglise catholique en Suisse*, p. 76.

Dans le *Journal religieux du Canton de Neuchâtel*, 6 no-

3 novembre. — « Dîné ce soir chez Marc Monnier avec M. Taine; homme très intéressant, chercheur, anatomiste pénétrant, esprit ouvert à toutes les questions, et, dans une certaine mesure, sympathique aux choses religieuses. Il a été très favorablement impressionné par notre culte, auquel il assistait hier soir, et il voudrait me voir poursuivre en France l'œuvre que je fais ici (1).

M. Taine me demandait comment les hommes religieux s'expliquaient cette loi mystérieuse et terrible de *réversibilité* dont l'histoire est pleine, et qui rappelle les paroles de la Bible sur les iniquités des pères punis dans les enfants : « Nous payons aujourd'hui pour nos pères de 89, comme la noblesse d'alors payait pour celle de Louis XIV, comme Louis XVI paya pour Louis XIV lui-même. »

vembre 1875, Frédéric Godet terminait ainsi un compte-rendu de cette brochure : « Deux fois en sa vie le Père Hyacinthe a été appelé à faire l'un des plus grands sacrifices auxquels un homme puisse être appelé : celui d'une immense popularité acquise, d'un brillant avenir sur lequel il n'avait plus qu'à mettre la main une première fois au service de la hiérarchie, qui l'aurait élevé à tous les honneurs s'il eût consenti à lui consacrer son magnifique talent ; — l'autre fois au service du principe opposé, le radicalisme religieux, qui l'eût élevé fort haut s'il eût consenti à se faire son porte-voix. Deux fois il a repoussé la tentation. Puisse-t-il faire l'expérience formulée ainsi par le Maître : « Celui qui aura donné sa vie pour l'amour de moi, la retrouvera. »

1. Taine fut conduit au culte par un professeur de l'Université de Genève, Giraud-Teulon. Le Père parla sur la prière pour les morts, dont il établit « la légitimité, la beauté, la grandeur, au triple point de vue de la tradition historique, de la nature humaine et de l'idée ou plutôt de la grâce chrétienne ». « *C'est beau comme une symphonie de Beethoven*, dit, en sortant, Taine, très ému, et il voulut garder le silence pendant quelques instants. » *Journal*, 16 novembre 1907.

6 janvier 1876. — « Rochefort, sortant de notre culte, l'un de ces derniers dimanches, disait ne pas voir la différence entre le catholicisme libéral et l'ultramontanisme. Et, en effet, à son point de vue, nous sommes des ultramontains, c'est-à-dire des chrétiens et des catholiques. Notre œuvre est, religieusement et socialement, conservatrice.

Dîné chez M. Hurtault avec M. Goergens, professeur à la Faculté de Berne. Tristes détails sur l'Eglise catholique officielle. « Vos réformes sont des jeux d'enfant », lui disait un membre influent de la communauté de Berne. « La vraie réforme consisterait à supprimer le Dieu personnel. »

13 février, dimanche de la septuagésime. — « Nous avons repris notre culte dans notre maison. Une cinquantaine de personnes y assistaient. Emilie, « ma petite religieuse », comme elle me disait le matin, a communié. »

20 février. — « Audience du 14 février de la justice de paix : 5 femmes de Veynier condamnées chacune à 15 francs d'amende et aux frais, pour avoir porté des cierges à un enterrement (Loi du 28 août 1875 sur le culte extérieur).

Une vieille femme condamnée à 15 francs d'amende et aux frais, pour avoir, dans un enterrement à Chêne-Thonex, suivi le cercueil avec un grand cierge.

Un enfant d'une douzaine d'années, prévenu d'avoir porté la croix de bois qui devait être plantée sur la tombe, a été renvoyé de la plainte, comme ayant agi sans discernement.

M. Délétroy, curé catholique romain de Chêne-Bourg, prévenu d'avoir précédé le cercueil ainsi

accompagné, a été acquitté (! !). *Journal de Genève* du 16.

Ils veulent *déconsacrer* la mort comme la vie ! Aucune majesté ne les arrête ; aucune tendresse, ni aucune douleur ne les émeut ! Ce n'est pas à Rome qu'ils font la guerre, c'est à l'âme humaine et à Dieu !

... Je ne crois plus à la démocratie. »

23 février. — « Je me réjouis du résultat des élections françaises. Dans les circonstances où se trouve notre malheureux pays, entre des partis monarchiques si divisés et si mal inspirés, le triomphe des républicains était désirable. Toutefois ma joie est loin d'être complète. Quand j'habitais ma cellule de Carme, à Passy, j'espérais dans la démocratie. Depuis que j'habite Genève, je la redoute et surtout je la méprise. Peut-être cependant ne devrais-je pas juger la démocratie française d'après le radicalisme Suisse ?

9 avril. — « Le monde, a dit M. Louis Veuillot, le monde aura un jour des maîtres qui ne sauront pas lire. » Il y a trois choses pour lesquelles j'éprouve une horreur croissante, la démocratie, le protestantisme et l'ultramontanisme. Ma répulsion pour l'ultramontanisme est ancienne, la démocratie et le protestantisme m'ont plus ou moins attiré, c'est surtout Genève qui m'en a guéri. »

CHAPITRE XIV

LES CONFÉRENCES DE LONDRES ET DE PARIS

(Février 1876-mars 1878)

« Homme d'amour et d'unité, ayant horreur de l'isolement », et de celui qu'il considérait comme le « pire de tous, l'isolement religieux », le Père Hyacinthe souffrait « horriblement (1) ». Il pouvait d'autant moins s'illusionner sur la profondeur de son isolement qu'il n'était plus suivi par personne. Ses très vives prédications contre les idées et les tendances protestantes et démocratiques avaient déconcerté et écarté ses auditeurs. Mais, s'il ne conservait plus de fidèles, il acquérait sans cesse de nouveaux admirateurs. La pureté de son caractère, la noblesse de son cœur s'imposaient au respect général. Savants et ignorants, riches et pauvres, croyants et mécréants, aimaient à causer avec lui. Il accueillait ses visiteurs avec tant de confiance et il leur découvrait une si constante élévation de pensée qu'ils en

1. Cf. ci-dessus, p. 191

étaient profondément émus. Seulement, comme il le reconnaissait lui-même, les papistes restaient papistes, les protestants restaient protestants (1), et, il aurait pu l'ajouter, les mécréants restaient libres penseurs. En arrivant à Genève il avait dit : « La victoire sera à celui qui aura le moins de haine et le plus d'amour (2). » Il avait remporté la victoire, mais une victoire purement personnelle, nullement ecclésiastique. Il ne convertissait personne.

Des Anglicans, qui regrettaient de voir une si grande force perdue, le décidèrent à donner quelques conférences en Angleterre, au mois de juin (1876). Elles furent présidées par un membre de la famille royale, le duc d'Argyll, et par le premier ministre, Gladstone, qui, comme chacun sait, se piquait de théologie. Gladstone avait approuvé la conduite du Père à Genève. Il traita, longuement et à plusieurs reprises, avec lui de la réforme religieuse. Loin de regarder son catholicisme comme une impasse, il y voyait la seule issue à la crise qui sévissait sur le continent (il ne semblait pas remarquer qu'elle sévissait également dans son propre pays). Il engagea vivement le Père à tenter une œuvre en France. Il fut si satisfait de ses entretiens avec

1. Cf. *Journal*, 9 juin 1876.
2. Cf. ci-dessus, p. 149.

lui qu'il l'appela « l'un des hommes les plus loyaux actuellement vivants (1). »

Le Père remporta de Londres la résolution de faire des conférences religieuses à Paris durant l'hiver suivant (2). Pour cela, il lui fallait, aux termes de la loi, l'autorisation du gouvernement. Il la sollicita du ministre de l'Intérieur, alors M. de Marcère. Le ministre, oubliant l'existence d'une loi de 1868 qui permettait les réunions publiques sur les questions religieuses, exhuma un décret impérial de 1808 prohibant les conférences qui porteraient sur ces matières. D'après l'esprit de ce décret napoléonien, les églises catholiques, les temples protestants, les synagogues juives, contrôlés et rétribués par l'Etat, suffisaient aux besoins religieux, et ceux qui n'arrivaient pas à se ranger dans ces cultes reconnus n'avaient pas à faire de propagande théologique. M. de Marcère refusa donc l'autorisation demandée.

Au mois d'octobre suivant, un politicien prétendu plus libéral, Jules Simon, prit la direction du ministère de l'Intérieur. Le Père renouvela

1. Cf. *Recollections of Dean Fremantle* (Londres, Cassell and C°, 1921), p. 124.

2. Il commença par en faire deux à Strasbourg les 31 janvier et 2 février 1877. On en trouve le résumé, avec des appréciations peu-bienveillantes, dans la brochure suivante: *Les Conférences du Père Hyacinthe à Strasbourg. Lettres d'une institutrice libérale* (Strasbourg, imprimerie Hubert, 1877, in-16, 55 p.

sa requête, au nom de cette liberté religieuse que le nouveau ministre, disait-il, avait « si noblement défendue par la parole et par la plume ». Après avoir pris un bon mois pour réfléchir, Jules Simon déclara « qu'il ne saurait lui appartenir de permettre ce qui paraît devoir constituer un véritable enseignement religieux, en dehors des conditions auxquelles un enseignement de cette nature est soumis par la loi lorsqu'il s'exprime publiquement ».

« Cependant, ajouta-t-il, si, écartant les sujets de doctrine, vous entendiez vous borner à traiter des sujets de morale, je ne ferais aucune difficulté de vous y autoriser, convaincu que vous aurez à cœur d'éviter toute polémique irritante.

« Dans ce cas, vous voudriez bien, Monsieur, me faire connaître la liste des sujets par vous choisis et le local où vous désirez vous faire entendre (1). »

Le Père vint à Paris pour conclure sur ces bases.

Le 27 février 1877, il vit, à propos de ses conférences, Gambetta, qui lui fit un accueil empressé. L'homme politique lui souhaita le succès, sans y croire, le jugea timide et lui dit qu'il ne serait pas suivi par ses contemporains. Comme il admirait l'éloquence du Père, il lui insinua de la consacrer à des questions plus utiles, ajou-

1. La correspondance échangée à ce sujet entre le Père et MM. de Marcère et Jules Simon a été publiée dans *Le Temps*, 2 mars 1877.

tant que, s'il le désirait, il le ferait entrer au Sénat. Le Père répliqua qu'il se sentait « un homme religieux, non un homme politique (1) ». En sortant de cette conversation, il écrivait dans son journal :

« Là voilà donc cette terrible situation ! D'un côté Rome, de l'autre la libre pensée. Dans l'intervalle, la dispersion des chrétiens à tous les degrés des écoles théologiques et des sociétés ecclésiastiques. Les deux forces aux deux extrémités. Entre elles on est plus ou moins effacé, ou foulé, quelquefois même broyé.

« Je crains bien que nous n'allions à une catastrophe qui, dans l'ordre moral et social, sera aussi grande que le déluge. Mais après brillera l'arc-en-ciel, et ce sera le Millenium ! »

Le Père vit ensuite Jules Simon pour obtenir la permission d'élargir son programme et de pouvoir traiter, comme il l'avait demandé d'abord, de « la doctrine et de la morale chrétienne ». Jules Simon lui dit, dans une longue audience : « Voilà une petite affaire qui peut amener la chute du ministère », et il ajouta : « Cela m'est indifférent pour moi, vous le savez,

1. Le Père écrivait pareillement, le 21 octobre 1892, dans son Journal : « Jésus s'est toujours refusé à sortir de son rôle religieux pour entrer dans le rôle politique que voulait lui imposer le peuple. Moi aussi, son disciple, j'ai voulu rester prêtre. Je préfère être le dernier des prêtres que le premier des hommes d'Etat. »

mais non pas pour mon pays (1). » Enfin, il fut réglé que le Père parlerait sans autorisation, d'après les dispositions de la loi du 6 juin 1868.

Lorsque la nouvelle se répandit que le Père ferait ses conférences, la presse catholique l'injuria copieusement, ainsi que le gouvernement. Elle maltraita le Père avec d'autant plus d'entrain qu'il venait de perdre un procès qu'elle représenta comme très scandaleux.

En 1876, le Père avait imprimé dans la *Bibliothèque universelle et Revue Suisse*, dirigé par M. Tallichet, l'étude intitulée « l'Espagne et la liberté », que Montalembert lui avait remise peu de temps avant sa mort, avec la permission de la publier. Comme le Père croyait que les catholiques de France avaient encore besoin des bons conseils de Montalembert, il s'était ainsi avisé de les leur fournir, sans en demander à la famille une autorisation qu'elle aurait certainement refusée. Les héritiers de Montalembert, — parmi lesquels ne figuraient ni sa fille Catherine, religieuse du Sacré-Cœur, ni son neveu André, de la Compagnie de Jésus, — lui intentèrent, ainsi qu'à la *Revue Suisse*, un procès et ils le firent ou laissèrent plaider de la manière la plus injurieuse. Tant d'indignation était-elle fondée ?

1. *Journal*, 3 mars 1877. Sur ces affaires on peut consulter un article de Pressensé dans la *Revue politique et littéraire* du 3 mars 1877.

Personne ne peut lire *l'Espagne et la Liberté* sans y admirer « des passages d'une magnifique éloquence, des vues singulièrement prophétiques (1). » Le Père Hyacinthe et M. Tallichet perdirent le procès. Par une sentence rendue le 21 mars 1877, le tribunal déclara bonne et valable la saisie qui avait été opérée en France des exemplaires de la revue; ordonna leur destruction; condamna les défendeurs solidairement envers les demandeurs à des dommages-intérêts; etc., etc. Le Père Hyacinthe fut très injurié à ce propos, surtout par *L'Univers* et *Le Figaro*.

Comme on parla beaucoup du « cynisme des apostasies », il remarqua qu'on aurait pu parler plus exactement du « cynisme des hypocrisies ». Il écrivait :

« Je ne me sens ému ni du torrent d'injures et de calomnies que déversent sur moi ceux que je voudrais appeler des adversaires, mais qui se montrent des ennemis, ni du silence que gardent ceux qui pourraient me défendre. Je me crois plus grand —

1. Ces expressions sont de M. de Lanzac de Laborie dans *Le Correspondant* du 10 mars 1920, p. 789. L'étude « L'Espagne et la Liberté » est si manifestement un titre de gloire pour son auteur, que son biographe, l'oratorien Lecanuet, l'a toujours citée avec complaisance, et a reproché aux catholiques de n'avoir point écouté « les suprêmes avertissements de Montalembert ». — Comment les catholiques auraient-ils connu ces avertissements, puisque Montalembert ne les a pas publiés, et que ses héritiers traduisirent en justice le P. Hyacinthe pour les avoir imprimés?

parce que je me sens plus vrai — que ce monde de la haine, du mensonge ou du respect humain ; et je lève le front sans orgueil, mais non sans fierté, sous le double crime d'avoir refusé d'admettre extérieurement l'infaillibilité et l'omnipotence du Pape auxquelles je ne puis croire intérieurement, et d'avoir affirmé le droit sacré de tout homme et de tout chrétien à un mariage public, honnête et religieux (1). »

Les conférences eurent lieu au Cirque d'hiver. Conformément à la loi, un commissaire de police prit place à côté de l'orateur pour surveiller dans quelle mesure il parlerait de « morale » ou de « doctrine ».

Il y avait huit ans que le Père n'avait pris la parole dans la ville de Paris.

« Que d'événements durant ces huit années ! » faisait remarquer un publiciste (2). « Le concile et la guerre, l'infaillibilité pontificale proclamée, la France vaincue, puis se relevant, l'Empire disparu et remplacé par la République. Que de changements autour de l'orateur et dans l'orateur lui-même ! Autrefois, c'étaient les voûtes de Notre-Dame que sa voix faisait retentir. L'Eglise catholique lui prêtait son plus auguste sanctuaire ; c'est lui que l'archevêque de Paris appelait pour évangéliser les fidèles et prêcher la parole sainte ; il montait dans la

1. Lettre à M. Allou, avocat, datée du 12 mars 1877. — « Je ne crois pas devoir m'étendre ici davantage sur ce procès, en ayant déjà fait l'histoire dans *Autour d'un Prêtre marié*, ch. VIII, « L'Affaire Montalembert ».

2. Charles Bigot, dans la *Revue politique et littéraire* 21 avril 1877.

chaire de vérité, portant la robe blanche et la bure du moine. Aujourd'hui, ayant jeté le froc aux orties, sorti de l'Eglise et maudit par elle, devenu un objet d'horreur pour les mêmes fidèles dont il était jadis l'admiration, il venait se faire entendre dans l'enceinte profane d'un cirque, dans une réunion publique, conférencier en redingote, debout devant la table verte chargée du verre d'eau, protégé par la loi civile seule, responsable de sa parole devant elle seule, et dans son nombreux auditoire voyant se presser des hommes de toutes les opinions, hormis des catholiques. Quel contraste, et en quelle occasion pouvait-on mieux répéter la parole de Bossuet : « Qu'avons-nous vu et que voyons-nous ? Quel état et quel état ! ».....

Le *Respect de la vérité*, la *Réforme de la famille*, la *Crise morale* : tels sont les sujets que M. Loyson traita dans trois conférences, présidées la première par M. Eugène Yung, la deuxième par M. Clamageran, la troisième par M. Pelletan (1). Jamais le Père Hyacinthe n'avait attiré à lui une plus considérable et plus glorieuse assistance que celle qui, trois dimanches consécutifs, afflua au Cirque pour entendre M. Hyacinthe Loyson. Longtemps avant l'heure, toutes les places, tous les rangs de l'immense amphithéâtre étaient occupés. Plus de 4.000 personnes s'entassèrent sur les gradins. Toutes les professions, toutes les conditions sociales s'étaient donné rendez-vous. On eût plus vite fait de compter parmi les illustrations parisiennes celles qui manquaient que celles qui étaient présentes. La

1. Yung, directeur de la *Revue politique et littéraire*; Clamageran, conseiller municipal de Paris ; Eugène Pelletan, sénateur. Les trois conférences ont été imprimées dans le livre *Ni cléricaux, ni athées*.

réapparition du Père Hyacinthe avait pris les proportions d'un événement. »

Si l'orateur fut acclamé par son auditoire, il n'en resta pas moins la cible des journalistes catholiques et libres-penseurs (1). Deux jours après sa première conférence, qui avait été un triomphe, il résumait ainsi ses impressions :

17 avril. — « Tristesse, presque abattement. Entre tant de fanatisme d'une part, et de scepticisme de l'autre, y a-t-il place ici pour une œuvre sérieuse ? L'heure d'une réforme catholique est-elle venue ? Suis-je d'ailleurs l'ouvrier de cette œuvre ? — Visite du bon abbé Perraud, qui m'a un peu consolé (2). »

1. Cf. *Le Figaro*, 15 avril et 1er mai ; *Le Radical*, 17 avril. *L'Univers* n'avait pas attendu la première conférence pour injurier l'orateur. — A M. Hippolyte Buffenoir, qui releva ces insultes, le Père écrivit :

« Monsieur, — Vous avez bien voulu m'envoyer votre réponse aux injures adressées par M. Veuillot à ma femme et à mon fils. Elle exprime de nobles sentiments qui m'ont touché et dont je vous remercie.

« Malheureusement elle en renferme d'autres que je ne puis accepter. Mon fils, pas plus que moi, je l'espère, ne donnera jamais accès dans son cœur à *la haine* et à *la vengeance*. Il apprendra avec son père, à l'école du Christ, à pardonner les injures des méchants et des fous, et à distinguer toujours le pharisaïsme du christianisme, la corruption de la religion de cette religion elle-même. — Agréez, Monsieur, je vous prie, l'expression de mes sentiments distingués. — (Signé) : Hyacinthe Loyson, *prêtre*. »

2. Durant ce séjour à Paris, le Père vit souvent ce fidèle ami. Voici encore quelques notes qui le concernent :

18 avril. — « A midi, nous avons eu à déjeuner le bon et intelligent Charles Perraud, et nous avons passé trois bonnes heures avec lui.

25. — « Ch. Perraud et Mme Duval. Nous avons reçu leur

La note par laquelle le Père apprécie sa deuxième conférence est moins mélancolique. La voici :

22 avril. — « 3e Dimanche après Pâques. Conférence sur la *réforme de la famille*. Succès immense. Ce qui m'a le plus frappé, ce sont les applaudissements très marqués qui ont accueilli les passages les plus austères ou les plus religieux de mon discours, et notamment celui où j'ai affirmé, d'après l'épître aux Hébreux, que Jésus-Christ était hier, qu'il est aujourd'hui et qu'il sera toujours (1). »

Après l'achèvement de ses conférences, le Père et Mme Loyson rentrèrent à Genève, le 16 mai (1877). Un mois plus tard, Mme Loyson se rendit aux eaux de Saint-Sauveur dans les Pyrénées. Une lettre que lui adressait son mari montre le caractère un peu particulier des méditations dans lesquelles il s'absorbait alors :

« Les temps d'incrédulité, de révolte et d'agitation universelles, prédits par l'Evangile, approchent, ou plutôt nous y sommes déjà entrés, mais *ce n'est que*

bonne visite. Ch. Perraud m'a rappelé le triste proverbe italien : *Peccato di carne, peccato di niente.*

26. — « Ch. Perraud à déjeuner. Il me compare à une sentinelle perdue qui se sacrifierait volontiers au salut de l'armée. »

1. Un journal protestant, *Le Témoignage*, relève le même fait dans un numéro du 28 avril :

« Quand, dans une péroraison entraînante, il s'est écrié : « Jésus-Christ est le même aujourd'hui qu'il était hier ; il le sera demain, éternellement », nous avons assisté à ce spectacle inouï et profondément émouvant de 4.000 Parisiens éclatant en applaudissements répétés. »

le commencement des douleurs. La catastrophe finale est à l'horizon, et nous n'en sommes peut-être séparés que par deux ou trois générations. Toutefois, nous ne devons pas baisser tristement la tête, mais la lever au contraire dans la joie, car, dit Jésus, *votre rédemption approche*.

« C'est après cet effroyable cataclysme religieux, social, peut-être même physique, qu'aura lieu l'avènement du Fils de l'homme, quelle que soit la manière dont s'opérera ce mystérieux avènement. C'est alors aussi que commenceront les temps heureux du millenium, de la perfection de la vie humaine et de la société terrestre, du règne visible de Dieu sur cette humble planète. « Bienheureux serai-je, s'écriait le vieux Tobie mourant, bienheureux serai-je, s'il reste quelqu'un de ma semence pour voir la gloire de Jérusalem ! »

« Et, en attendant, nous n'avons rien à craindre, ni Paul, ni nous, ni les autres, si nous sommes fidèles au milieu de la grande apostasie. « Le Seigneur connaît ceux qui sont à lui... Pas un cheveu ne tombera de votre tête... (1) »

Au mois d'août, le Père alla passer quelques jours d'abord avec Dœllinger, à Munich, puis avec Mgr Passavalli, à Morrovalle, dans la province d'Ancône. Leurs conversations lui réchauffèrent le cœur, mais sans lui apporter de lumière pour l'avenir. Enfin, après beaucoup de perplexités, il résolut de donner encore des conférences à Paris l'année suivante, et d'y prendre

1. Lettre du 25 juillet 1877.

une bonne installation provisoire, ses meubles restant à Genève. Le 28 janvier (1878), il partit avec sa femme pour chercher un logement à Neuilly-sur-Seine, ou dans les environs, région qu'elle affectionnait. Voici quelques notes de son voyage :

31 janvier. — « Dîné chez Mme Suchard. Francis de Pressensé, d'une intelligence et d'une maturité d'autant plus remarquables qu'il n'a que vingt-quatre ans. Malheureusement la foi lui manque.

1er février. — « Le pauvre et cher abbé Ch. Perraud, victime d'un faux système, profondément découragé. Lu une lettre touchante de son frère, l'évêque d'Autun.

2. — « J'ai assisté ce soir au dîner et à la soirée de M. Yung... Nous avons causé tous les deux avec Gambetta, qui m'a promis très volontiers de m'appuyer auprès du ministre pour que je puisse cette année parler librement à Paris. Il y a dans cet homme une puissance, mais elle n'excite ni l'admiration ni la sympathie. Ce n'est pas un fondateur, mais le roi temporaire d'une démocratie. Il déplore la chute des Turcs, tout en avouant qu'elle était inévitable, mais il eût voulu qu'on les fît durer assez pour qu'ils nous aidassent, à leur manière, à reprendre l'Alsace, « quand nous aurons repris bec et ongles ». — « Je donnerais cent Turcs pour un Alsacien. » — « C'est précisément, lui ai-je dit, votre pensée retournée qui a décidé le véritable arbitre de la guerre à laisser aux Russes la liberté pleine d'écraser la Turquie. » — Il a approuvé vivement : pour lui, tout ceci est l'œuvre de M. de Bismarck. M. Gambetta ne croit pas que l'Angleterre eût pu rien empêcher,

parce que, dans les conditions nouvelles de la guerre, il n'y a pas plus de puissances navales. Il n'attend rien des Bulgares, des Serbes, etc., pour lesquels il professe un profond mépris, mais il pense qu'il faudrait développer la Grèce. Il m'a parlé avec éloge de Strossmayer et de ses vues sur la question d'Orient, qui, d'après lui, étaient les véritables : l'autonomie administrative des populations chrétiennes sous le gouvernement turc.

8. — « Le pape est mort hier. Sa mort pouvait arriver à point plus précis pour fermer une ère et en ouvrir une autre.

9. — « J'ai été reçu aujourd'hui par le ministre de l'Instruction publique, M. Bardoux, et par le Préfet de police, M. Albert Gigot, et leur accueil, à l'un et à l'autre, a été des plus gracieux. — Ce soir, j'ai signé la location d'une maison et d'un jardin, appartenant à M. Lecerf, et situés à Levallois, boulevard de Villiers, 10.

10. — « Visité le P. Didon, dans la matinée, au couvent de la rue Jean-de-Beauvais. Homme de valeur, mais prétentieux, et, je le crains, égoïste. Il dit : « mon mouvement ». Et encore : « Je suis une molécule cérébrale dans un corps malade d'hypertrophie du cœur. » Selon lui, « l'avenir est en Orient... Le Tsar sera le protecteur de l'Eglise de l'avenir... Mais il faut que les Grecs reconnaissent la primauté du Pape... »

Le 11 février, le Père et Mme Loyson rentraient à Genève, pour y passer un mois encore. Quelques citations du journal du Père nous feront connaître son état d'âme et son activité, durant ces dernières semaines :

13. — Ecrit aux cardinaux. Appel à leur conscience, avant le conclave, pour l'unité de l'Eglise (1). L'une de mes trop rares bonnes journées *intérieures*. Je me sens tout à la fois si près et si loin de l'Eglise romaine, si uni à tout ce qu'il y a en elle d'avenir et d'éternité, si séparé de toutes les superstitions et de toutes les oppressions dont les hommes l'ont déshonorée.

14. — « 10 heures du soir. — Mon père. — Ma sœur Marie. — M. *Baudry*. — M. Sire. — Antoinette de La Chapelle. — La Mère Raphaël. — Le P. Alphonse. — M. de Montalembert. — *Emilie*. — Mgr *Passavalli*. — Mlle Cellérier (2). — M. Bersier. — Notre *Paul*... Combien petit le nombre de vrais amis qui ont vraiment *touché* votre âme ! Et parmi ces âmes, combien qui, par leur faute, ou par la nôtre, ou par celle des événements, n'ont pu *demeurer* dans l'union !

Il y a aussi l'inégalité dans l'amour : tantôt on aime plus, tantôt l'on est plus aimé. En fin de compte, l'âme traverse la vie à peu près seule, et, pour réaliser le mystère de l'amour, elle a besoin de *Dieu en Jésus-Christ*.

Ce qui me reste aujourd'hui comme véritable appui de l'âme, c'est, après le Seigneur, Emilie et Paul.

Cette humanité, où j'ai trouvé si peu d'amour, je l'aimerai d'un amour d'autant plus profond, désinté-

1. Lettre publiée en brochure et réimprimée dans *Les Principes de la Réforme catholique*, p. 191-203, *Pro causa catholica*.

2. Mlle Betsy Cellérier, de Malagnou, près Genève. — « Ce que j'aime et vénère en elle, ce n'est pas la protestante mais la chrétienne, l'admirable chrétienne. » *Journal*, 22 août 1876. — Sur les autres personnages énumérés dans cette note, voir le tome Ier.

ressé, sublime : Dieu en elle, elle en Dieu. C'est le meilleur de tous les amours. *Civitatem sanctam. Jerusalem novam.*

17. — « Dimanche de la Septuagésime, 10 heures. Liturgie et prédication. J'ai annoncé mon départ pour Paris. Nombreuse assistance. Larmes.

24. — « Dimanche de la Sexagésime. J'ai fait aujourd'hui le dernier service et la dernière prédication dans la grande salle du Casino Saint-Pierre. Antoinette Milkowska, Anna Mies et Maria Netto y ont fait leur première communion. *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum!...*

Visite de M. William Favre. — [Il] regrette que je quitte Genève où l'œuvre à laquelle je travaille pouvait avoir, selon lui, son meilleur centre. Genève a un *grand* avenir *cosmopolite*. Les trois tendances — ultramontaine, protestante et rationaliste, — y sont arrivées à des excès qui rendent une réaction nécessaire. M. Favre croit à l'avenir de mon œuvre, parce qu'elle prépare une synthèse supérieure de ce qu'il y a de légitime dans le catholicisme, dans le protestantisme et dans le rationalisme. »

2 mars. — « Nous allons coucher ce soir à Béguins, chez les dames de Portes. J'y prêche demain dans le temple, à la place du service.

Voyagé jusqu'à Nyon avec le prince Napoléon. Ce qu'il disait au sujet d'Antonelli : « Il y a un terrain sur lequel les honnêtes gens peuvent toujours se rencontrer, celui du vice. »

3. — « De 5 1/2 à 7 heures, longé les bords enchantés de ce lac, dans le train qui va à Lausanne. Beau coucher de soleil. Comtemplé les montagnes si belles ce soir, couronnées de neiges et de nuages. Comment quitter sans douleur un tel pays ? Pourquoi

n'y pas rester ou tout au moins n'y pas revenir ? La demeure que tu m'as donnée est double, et pourtant elle ne fait qu'un. C'est *ton Eglise et ma famille.* Je m'y trouve bien, et je veux y habiter avec toi pour les siècles et les siècles des siècles. *Hæc requies mea in sæculum sæculi, hic habitabo quoniam elegi eam.* Ce *home* sacré de l'âme, que je cherchais avec tant d'inquiétude autrefois, je l'ai enfin trouvé. Sans doute, j'étais bien dans l'Eglise. mais je la connaissais mal, je ne m'y sentais pas en assurance et en paix : *Et in unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam.* Et dans cette Eglise, je possède une famille chrétienne, je suis époux et père, j'ai dans le Christ une femme et un fils pour l'éternité, *In nidulo meo moriar et sicut palma multiplicabo dies meos.*

10. — « 1er dimanche de Carême, 51e anniversaire de ma naissance, dernier jour passé à Genève. *Mélancolie.* Mon âme avait poussé ici des racines plus profondes encore que je ne le pensais, et il est malaisé de s'en arracher.

11. — « Anniversaire de mon baptême. J'ai communié dans ma chambre à 6 heures. *Et tu mutaberis in virum alterum.* — Départ par l'express. Adieux touchants à la gare ».

Les lignes laconiques par lesquelles le Père a noté son départ peuvent être complétées par les effusions que sa femme a consignées dans son propre journal. Si elles sont lyriques et exagérées, comme tout ce qui sortait de sa plume, du moins elles gardent un écho des consolations qu'elle prodiguait à son mari à la fin d'une aventure de

réforme où, plus que personne, elle l'avait engagé. Voici la traduction de cette page :

« Notre départ de Genève a été un violent déchirement de cœurs. Nous étions tous malades de fatigue et d'émotion. Quand le train quitta la station, le pauvre cher Père s'écria : « Merci, mon Dieu ! je ne pourrais le supporter cinq minutes de plus ! » Une multitude d'amis pleurant, suivirent des yeux notre train, tant qu'ils purent l'apercevoir : cela restera indélébile dans notre mémoire.

Quel sublime succès que cet insuccès humain ! Désormais nous ne croirons pas possible de construire un édifice spirituel qui atteigne l'éternité. Le royaume du Christ n'est pas de ce monde de politique despotique et d'infidélité.

Mais comme nous aimions Genève et ces pauvres âmes, et ces âmes d'élite !

J'ai été heureuse d'y venir. Je suis contente de m'en aller. N'importe quoi, n'importe où, que Dieu nous guide : — au succès ou à l'insuccès ; à la maison, ou à la tente ; à la joie ou à la douleur, à la vie ou à la mort ; tout conduit au Ciel, à Dieu, à Jésus, à la vie Eternelle et l'Eternel amour ! (1) »

1. Le Père Hyacinthe était arrivé à Genève le 12 mars 1873, et il rentra à Paris le 12 mars 1878.

CHAPITRE XV

LA PRÉPARATION D'UNE ÉGLISE CATHOLIQUE GALLICANE

(Mars 1878 — février 1879)

En rentrant à Paris, le Père Hyacinthe n'avait d'autre plan arrêté que celui d'y donner quelques conférences religieuses qui prépareraient son action future, de quelque manière qu'elle dût s'exercer. Il se mit donc à les préparer et ne fut guère distrait que par quelques visites d'amis fidèles, du côté protestant : Edmond de Pressensé et Mme Henry, du côté catholique : l'académicien Saint-René Taillandier, l'abbé Charles Perraud, l'abbé de Meissas, l'abbé Michon (1). Les deux premiers rêvaient une réforme

1. Sur Michon, cf. t. I[er]. Après une de ses visites, le 13 avril (1878), le Père écrit : « Il mourra catholique romain, disant sa messe tous les jours, mais sans foi! L'immaculée conception et l'infaillibilité pontificale sont des absurdités, l'Eglise romaine s'est tuée, etc. Mais ce n'est pas seulement la foi romaine qui n'existe pas, la foi catholique elle-même est bien vague. Les appréciations morales sont bien larges; il excuse sans façon le *mariage* de Jules Favre, la bigamie

disciplinaire et sentimentale ; les deux autres une réforme prononcée dans le sens rationaliste. Tous encourageaient le Père, mais le plus affectueux de tous était Charles Perraud, qui lui écrivait, l'avant-veille de sa première conférence, quand le Père était en proie à une « souffrance aiguë » de son isolement religieux :

« Courage quand même, cher ami, dites ce que vous pensez sans crainte de qui que ce soit ; là est votre seule force, votre véritable honneur, et prenez pour devise : *Si Deus pro nobis, quis contra nos ?* Il faut dans le temps où nous sommes *avoir à peu près tout le monde contre soi pour être dans le vrai.* Je prie pour le succès de demain. »

Le 2 juin, le Père retrouvait un grand auditoire au Cirque d'hiver et l'abordait avec ces déclarations :

« ... Messieurs, ce n'est pas au nom de mes opinions personnelles que je me présente devant vous, c'est au nom de la tradition catholique. Si je vous demande de m'écouter, ce n'est pas comme un philosophe, mais comme un prêtre. Je sais bien que, en face des préjugés mondains, mes intérêts me conseil-

de Victor Hugo, etc. J'aime mieux les ultramontains. Cette visite m'a rendu profondément triste (Il a 73 ans). »

« Parole de l'archevêque Affre au sujet des jésuites : « Ils retranchent aux commandements de Dieu et ajoutent au symbole ».

« Parole d'un baron breton, catholique pratiquant, dans une réunion de prêtres après le concile (ami de M. Michon) : « Comme catholique, je me soumets ; mais le diable m'emporte si j'en crois un seul mot. »

teraient une autre attitude et un autre langage, mais je sais aussi qu'il est des convictions de la raison, des commandements de la conscience auxquels on ne peut se soustraire sans cesser d'être un honnête homme.

« Eh bien, je vous demande de m'écouter jusqu'au bout avant de prononcer. Je heurterai tous les préjugés, et, ce qui n'est pas moins grave, toutes les passions, celles de la gauche comme celles de la droite. A droite, dans le monde religieux, on veut tout conserver, l'erreur avec la vérité, l'abus avec l'institution ; on ne sépare pas le catholicisme des excroissances grossières qui l'ont recouvert des oripeaux sanglants ou boueux dont il fut trop souvent affublé. A gauche, on ne se refuse pas avec moins de passion, avec moins d'opiniâtreté à toute distinction ; désespérant de ramener l'Eglise à la vérité de ses origines, de la faire avancer vers les promesses de son avenir, — car il faut ces deux choses, il faut retourner au passé par la tradition et marcher à l'avenir par le progrès (*applaudissements*), — désespérant du progrès comme de la tradition, on ne veut pas réformer, mais détruire.

« Eh bien, la France ne sera ni à ceux qui détruisent, ni à ceux qui conservent ainsi ; elle ne sera pas à ceux qui prétendent conserver l'erreur avec la vérité, mais elle ne sera pas davantage à ceux qui s'efforcent de détruire la vérité avec l'erreur ! Et de toute nécessité, entre ces deux extrêmes également impossibles, également funestes, il faudra trouver un milieu pour le christianisme véritable et pour le catholicisme réformé ! » (*Applaudissements*) (1).

1. *Les principes de la réforme catholique*, p. 5-7.

Le Père fut écouté, religieusement écouté, même quand il célébra les dogmes fondamentaux du catholicisme : la Trinité, la chute, la rédemption, la vie future :

« ... Et tout cela, Messieurs, tout cela résumé dans quelques paroles métaphysiques et populaires, théologiques et lyriques, le symbole de la foi. Ah ! nous n'avons pas, nous autres catholiques, catholiques latins, catholiques grecs, catholiques anglicans, à quelque branche de l'Eglise que nous nous rattachions, nous n'avons pas un symbole de fabrique récente, tourmenté comme la pensée de l'homme, ou froid comme sa parole, mais le cantique enthousiaste de la foi. Cette orthodoxie-là ne discute pas, elle affirme ; elle ne parle pas, elle chante. Sans une dissonance et sans un changement, elle chante cet hymne triomphal, plus ancien que l'antique cathédrale elle-même : Je crois en un seul Dieu !

« Les sages de l'antiquité avaient à peine bégayé ce que proclament ces ignorants, ces enfants et ces femmes. Sans doute un pâtre juif, au pied de l'Horeb, l'avait dit des siècles plus tôt, mais pour un seul peuple et un seul temple, non comme ici pour la catholicité qui est partout. Et voici ce qu'Israël n'a pas connu et ce qui pourtant fait sa gloire : Je crois en un seul Seigneur Jésus-Christ, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, qui à cause de nous hommes et à cause de notre salut est descendu des cieux, s'est fait chair, a été crucifié, est ressuscité. Je crois au Saint-Esprit, inspirateur des prophètes, inspirateur du dernier des chrétiens, qui est prophète aussi ; et moi qui ne suis rien, je sais que dans ce cirque, semblable à l'étable où naquit

mon maître, je prophétise à ma manière à cette heure. Je crois dans l'Eglise une, sainte, catholique et apostolique; et ferme dans mon espérance comme dans ma foi, regardant au travers de la mort comme au travers d'un voile désormais transparent j'attends la résurrection des morts et la vie du siècle sans fin. Amen. »

Les conférences furent un grand succès (1), mais le Père n'y vit point de conclusion pratique.

Sur ces entrefaites, au mois de juillet, se réunit au palais de Lambeth une conférence de cent évêques représentant toute la Communion anglicane. Ils se déclaraient prêts à offrir aux Anciens catholiques du continent le secours dont ils pourraient avoir besoin. On persuada au Père de leur faire appel, et il se rendit chez l'évêque de Winchester, au château de Farnham, où il rencontra vingt-quatre évêques anglicans et l'évêque vieux-catholique de Suisse, Edouard

1. Après la dernière, qui eut lieu le 23 juin, sur « le christianisme pratique », le Père écrit dans son journal:

« Succès sérieux, croissant, puissant. J'ai fait applaudir à ce grand auditoire si mêlé (de 3 à 4 mille personnes, 400 étudiants, 60 à 80 élèves de l'école polytechnique) non seulement les réformes disciplinaires et morales, mais les grands principes chrétiens et catholiques. Je rentre à 5 h. 1/2 brisé, — presque anéanti, — mais heureux, et plein de reconnaissance envers Dieu. C'est une des grandes journées de ma vie et de mon ministère.

« Ch. Perraud a dîné avec nous ce soir. Il part demain pour la Vendée, où il va passer quelques mois. La bonté de cette âme est aussi profonde que sa tristesse. *Mentem mortalia tangunt.* »

Herzog. Le Père leur demanda le moyen d'avoir une chaire permanente pour prêcher la réforme catholique et fonder « une église gallicane basée sur la foi de nos pères, renouvelée selon les progrès du XIXe siècle ».

L'archevêque de Cantorbéry, d'accord avec la « convention anglo-continentale » des évêques de sa communion, promit de soutenir financièrement son entreprise. Deux évêques furent chargés spécialement de la surveiller : Herzog et le primat de l'Eglise d'Ecosse, Robert Eden.

Pour préparer l'ouverture prochaine de son église, le Père fit paraître deux brochures. La première, intitulée : *La Réforme catholique et l'Eglise anglicane*, publiait sa correspondance avec les deux évêques qui avaient été constitués ses anges gardiens. L'autre brochure, *Les principes de la Réforme catholique*, donnait le texte des récentes conférences du Cirque d'hiver et, par conséquent, exposait les idées dont il s'inspirait.

En rendant compte, dans *Le Temps* du 31 décembre, de cette seconde brochure, Félix Pécaut émettait les réflexions suivantes, sur « les illusions » du Père :

« A défaut d'une forte éducation historique et critique qui les lui eût épargnées, il pourra se convaincre, à l'école de l'expérience, qu'il est des procès jugés qu'on ne révise point, des courants qu'on est

impuissant à remonter, des institutions tombées qui ne se relèvent plus, des oracles qui n'arrivent plus à se faire entendre des âmes, des sentiments, autrefois très répandus, qui ne recouvreront jamais une pleine réalité.

« L'indifférence générale, celle même des meilleurs, lui en apprendra peut-être sur tout cela plus que de longues discussions.

« Mais, quand nous considérons le vaillant exemple de sincérité qu'il a donné au clergé et aux laïques dans un temps d'universelle défaillance, la dignité constante de sa vie, surtout la virile noblesse de sa pensée et tout ce qu'il y a de flamme généreuse dans sa parole, nous n'éprouvons aucun embarras à souhaiter au conférencier d'hier beaucoup de lecteurs et au prédicateur de demain beaucoup d'auditeurs. Ce n'est pas d'un excès de franchise ou de piété spiritualiste que notre pays souffre en ce moment. Aussi, quelles que soient nos opinions personnelles, et sans être le moins du monde indifférent au plus ou moins de vérité des idées, nous applaudissons cordialement à toute parole, d'où qu'elle vienne, capable de ranimer à quelque degré le feu sacré dans les âmes et de remettre en honneur le principe vivifiant de la responsabilité personnelle. »

« Article écrit à un point de vue sympathique, quoique sceptique », écrivit le Père dans son journal, après avoir lu ce compte rendu. Il ne se croyait pas victimes d'illusions. Il prenait de bonne foi sa réforme quelque peu romantique et fantaisiste pour la continuation de l'ancienne église gallicane. Aussi préparait-il joyeusement

l'ouverture de sa chapelle. Il n'entendait point faire acte de schisme, mais simplement reprendre l'Eglise d'avant le dogme de l'infaillibilité. Pour assurer l'autorité diocésaine de l'orthodoxie de ses sentiments, il porta lui-même à l'archevêché sa dernière brochure, avec une lettre suppliant l'archevêque de ne pas condamner les doctrines qui avaient, pendant longtemps, « fait la force et la gloire de l'Eglise de France ». L'archevêque répondit publiquement en termes sévères, le 2 février, insinuant que le Père n'avait d'autre but, en s'adressant à lui, que de se faire une réclame. Le Père répliqua par une lettre également publique :

« Paris, le 6 février 1879.

A son Eminence le cardinal Guibert,
archevêque de Paris.

Eminence,

La lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, il y a aujourd'hui un mois, s'expliquait assez par elle-même. Je regrette que vous n'ayez pas su y lire le sentiment de respectueuse déférence dont je ne me départirai jamais envers votre personne et votre siège, même au milieu des oppositions de doctrine et de conduite. Je regrette surtout que vous n'ayez vu dans la loyauté de ma démarche qu'une misérable réclame à l'adresse du public, réclame indigne de mon caractère, et dont au reste je n'avais pas besoin.

J'avoue ne pas comprendre en quoi « les plus

vulgaires convenances » m'interdisent toute relation avec vous. Votre illustre prédécesseur, Mgr Darboy, ne pensait pas ainsi, et, s'il n'a jamais approuvé l'attitude que j'ai prise à l'égard du concile du Vatican, j'ose dire qu'il l'a toujours respectée. Il savait mieux que personne par quelles sincères et cruelles épreuves de l'âme j'avais été amené à cette résolution suprême. Aussi a-t-il conservé avec moi jusqu'à sa mort des rapports pleins de confiance et d'amitié. Vous devez vous souvenir que j'en ai placé sous vos yeux les témoignages écrits de sa propre main (1).

Pour vous, Eminence, vous ne voyez en moi que « l'apostasie de la foi, les tentations et les déchéances », et c'est dans un langage que j'ose à peine

1. Le 11 mai 1872, le Père avait sollicité de l'archevêque un entretien. Le journal du Père l'indique, mais n'en rend pas compte. Voici tout ce qu'on y lit à la date du 15 :

« Pour être avec les catholiques ultramontains, il me faudrait renoncer à ma *raison* ; pour être avec les catholiques libéraux, il me faudrait renoncer à ma *conscience*. Je ne suis capable ni de l'une, ni de l'autre de ces abnégations, mais, s'il me fallait choisir, je préférerais encore la première à la seconde.

« De 4 h. à 6 h., longue visite à l'Archevêque de Paris.

« Evidemment j'arrive à une solution pratique, et je commence à croire que cette solution c'est *le mariage*. Ce qui m'apparaît avec clarté, c'est que Dieu n'a pas besoin de moi pour sauver l'Eglise, qu'il ne veut pas d'ailleurs que ma vie s'use dans des luttes pour lesquelles je ne suis pas fait, et dans des entreprises plus ou moins stériles. Il est meilleur de rester seul, comme les prophètes de l'Ancien Testament, et, comme me le disait Mgr Darboy au début de mon ministère à Paris, habiter la *solitude dans l'immensité !*

« Quelle doit être mon attitude au milieu des désastres de l'Eglise et du pays ? Calme, ferme et modérée.

« Selon le mot d'un Italien, *le monde appartient aux inquiets !* »

reproduire qu'un évêque chrétien parle des deux plus saintes choses que l'homme ait reçues des mains du Créateur : la conscience et la famille.

La conscience, lorsqu'elle se refuse à une soumission sans sincérité, n'est plus pour vous que « l'orgueil qui aveugle ». La famille avec ses joies pures et ses devoirs austères, la famille où le cœur du chrétien se retrempe dans la sainteté du sacrement, vous ne nous la montrez qu'à travers je ne sais quelles « images de jouissances que le prêtre s'interdit par des serments sacrés ».

Hélas! monseigneur, lorsque de telles visions hantent une cellule ou un presbytère, ce n'est pas, — l'expérience de votre longue administration épiscopale a dû vous l'apprendre, — ce n'est pas à la publicité d'un honnête mais héroïque mariage qu'elles conduisent les « faibles courages » qui s'y abandonnent !

Mais laissons là ces ignominies, et laissons là aussi ces arrogances du langage épiscopal qui se croit le droit de toucher à ce que les autres respectent, aux secrètes intentions d'une conscience, à la vie privée d'un honnête homme, à la dignité d'une femme et au berceau d'un enfant.

Malgré tout, monseigneur, et par la grâce de Celui qui est plus fort que les hommes, je demeurerai chrétien et catholique comme vous, quoique autrement que vous.

Vous faites erreur, quand vous m'écrivez : « L'Eglise vous a retranché de son sein, vous êtes sous le poids de ses excommunications. » C'est moi qui, volontairement et spontanément, me suis séparé, non de l'Eglise, mais de ce que M. de Montalembert a nommé « la secte odieuse » qui « la domine et

l'exploite », ou, si vous l'aimez mieux, de « cette double idolâtrie du pouvoir temporel et du pouvoir spirituel », contre laquelle un archevêque de Paris, Mgr Sibour, protestait si énergiquement. Rome, d'ailleurs, n'est pas tout le catholicisme, et j'en appelle de ses dogmes nouveaux, non seulement à la tradition de l'Eglise gallicane, mais à la sentence d'un concile vraiment œcuménique, représentant l'Eglise universelle.

Ce n'est pas, du reste, à des polémiques irritantes et vaines que je désire consacrer mon ministère, mais à la prédication de l'Evangile de paix. Vous me permettrez de m'inspirer pour cela, non de votre lettre, Eminence, mais de celle de l'un de ces vénérables évêques de l'Eglise d'Angleterre dont vous me dites « qu'ils ont perdu la paix que Dieu seul donne, en rompant l'unité de l'Eglise par une faute pareille » à la mienne.

Voici ce que m'écrit celui de ces évêques qui a pris sous sa direction notre œuvre à ses débuts, l'évêque de Moray, primat de l'église d'Ecosse : « Que notre conduite soit telle que nous puissions un jour regarder en arrière, sans avoir à nous reprocher, dans le mouvement chrétien que nous inaugurons, une seule parole malveillante ou en désaccord avec l'esprit de celui qui, lorsqu'on l'a maudit, est demeuré sans répondre. »

C'est dans ces sentiments, Eminence, que je vous renouvelle, non seulement devant les hommes, mais devant Dieu qui voit nos cœurs, et nous jugera, l'assurance de mon profond respect pour votre personne et de mon religieux attachement pour votre siège.

HYACINTHE LOYSON
Prêtre catholique. »

CHAPITRE XVI

LES COMMENCEMENTS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE GALLICANE DE PARIS

(Février 1879-octobre 1883.)

Le dimanche 9 février 1879, le Père Hyacinthe inaugurait son « Eglise catholique gallicane », dans une ancienne salle de concert de la rue Rochechouart, numéro 7, qui avait été transformée en chapelle et qui, depuis, est devenue une imprimerie. Un modeste autel de bois s'élevait sur l'emplacement de la scène. On avait conservé la galerie du premier étage du théâtre. Un papier gris, collé sur les murs, en cachait les souillures. Deux poêles, posés au milieu des chaises, dressaient vers le toit leurs grêles tuyaux que rien ne déguisait. Aucun décor, aucune ornementation. Les fenêtres trop larges accentuaient encore cette nudité en l'inondant de lumière.

Comme cette salle, — et même son quartier, — semblait peu convenable pour des réunions reli-

gieuses, le Père demanda en 1880, au président du conseil municipal de Paris, M. de Hérédia, la jouissance de l'église de l'Assomption (rue Saint-Honoré, n° 263), qui, disait-on, allait être désaffectée, mais qui était encore occupée par une société de prêtres polonais, les Pères de la Résurrection. Cette pétition paraissait devoir aboutir quand les vives critiques que le Père provoqua, dans ses sermons, contre la laïcisation des écoles, irritèrent le conseil municipal. La réponse fut négative.

Désespérant d'obtenir jamais la jouissance d'une église, le Père loua, dans le quartier des Ecoles, rue d'Arras, n° 3, une salle plus confortable, mais de même genre que celle de la rue Rochechouart. Elle pouvait contenir un millier de personnes. Les derniers services de la rue Rochechouart eurent lieu le 9 janvier 1881. Les premiers de la rue d'Arras le 6 mars suivant (1). Le programme de l'église catholique-gallicane avait pour principaux articles :

I. — Rejet de l'infaillibilité du Pape, avec toutes les doctrines et pratiques qui s'y rattachent.

II. — Election des Evêques par le Clergé et le peuple chrétien.

III. — Lecture de la Sainte Ecriture : célébration des Offices liturgiques dans la langue nationale; usage de la coupe dans la sainte communion.

1. *Cf. Le Temps*, 8 mars.

IV. — Liberté du mariage pour les prêtres.
V. — Liberté et Moralité de la Confession.
VI. — Suppression du Casuel et entière gratuité de tout ce qui touche au culte.

Le culte consistait, chaque dimanche, en messe et vêpres. Le Père officiait en soutane noire, avec rochet et étole blanche ; un vicaire l'assistait ordinairement. Le service était chanté par des enfants, au nombre desquels se trouvait Paul, qui, pendant plusieurs années, psalmodia les vêpres en alternance avec l'assistance. Un harmonium, placé dans la tribune, soutenait les voix. L'aspect général du culte, — avec le texte de sa liturgie (1), ses chants, les surplis du vicaire et des enfants de chœur, le thuriféraire — était catholique ; les discours du Père étaient catholiques, le protestantisme lui inspirant alors « une répulsion de plus en plus forte (2) » ; les brochures qui se vendaient dans une petite loge de concierge,

1. Cf. *Liturgie de l'Eglise catholique gallicane, suivie d'un abrégé de catéchisme et d'un programme de la Réforme*. Cinquième édition.

2. « L'expérience de ces dernières années, jointe à ma première et profonde éducation catholique, m'a donné une répulsion de plus en plus forte contre le protestantisme. Si vous enlevez du protestantisme ce qu'il a de chrétien, ce qui, par conséquent, lui est commun avec le catholicisme, vous trouverez, d'une part, le sectarianisme avec ses étroitesses et ses haines ; de l'autre, le rationalisme, avec sa pente rapide à l'abîme. Le protestantisme n'est pas un auxiliaire, mais un ennemi, l'un des plus grands ennemis de la Réforme catholique. » *Journal*, 29 octobre 1879.

à la porte de l'église, étaient d'une apologétique chrétienne extrêmement conservatrice.

La messe réunissait les vrais fidèles. Leur nombre pouvait s'élever à une centaine : c'étaient des âmes mystiques, inquiètes, désirant vraiment une réforme religieuse. Après la lecture de l'évangile, le Père le commentait très simplement, sans efforts d'éloquence, en parlant de l'autel.

Aux vêpres, il montait en chaire et prononçait un sermon ou une conférence. Sa parole lui amenait souvent un millier d'auditeurs ; quelquefois ils débordaient jusque dans la rue. Tout Paris vint à ces vêpres, et même tous les étrangers intéressés aux choses de l'esprit. Ce fut une curiosité de l'époque. L'éloquence du Père était alors incomparable. Après l'office, des groupes restaient dans la rue pour échanger leurs impressions et pour voir l'orateur s'en aller, tout comme, à la sortie des théâtres, les badauds attendent les grands acteurs (1).

Ce qu'il prêchait, c'étaient les éternels grands

1. On trouve une description d'un de ces sermons dans le roman de Léon Séché, *Rose Epoudry* (1887), roman de mœurs d'étudiants. Les élèves des grandes écoles allaient volontiers écouter le Père. — « C'est en l'entendant que ma jeunesse frémit sous les étreintes initiatrices de l'éloquence, et que je crus, hélas, pouvoir à mon tour m'écrier : « Et moi aussi, je serai orateur. » « Le P. Hyacinthe du haut de sa chaire me versa le morbide amour de la parole. » Jacques Bonzon, *L'Activité française et étrangère*, avril 1921, p. 518 et 520.

thèmes, « le Dieu personnel, la morale absolue, la famille, la cité, l'Eglise universelle » ; il développait alors ces thèmes avec une véhémence particulière, parce qu'ils étaient plus ou moins ouvertement combattus par le gouvernement républicain qui s'efforçait de « laïciser » l'Etat, la cité, la famille, et l'école. L'épiscopat français, le clergé ultramontain ne compta pas d'adversaire plus ferme et plus résolu de la sécularisation. Il s'écriait un jour :

« Je ne veux pas me poser en prophète, et cependant je sais que, pour un instant, je le suis. Je consens à ce que l'on prenne acte de mes paroles. Dans sept ans nous avons à célébrer le centenaire de la Révolution française. Eh bien, si nos gouvernants avaient le malheur de se laisser entraîner par des courants violents, mais peu profonds ; si, non contents de défendre l'indépendance de l'Etat, comme c'est leur devoir, ils s'emportaient jusqu'à toucher à l'Arche sainte, à Dieu, au Christ, à l'âme ; s'ils confondaient leur cause avec celle des impies, j'ose affirmer que la République ne serait plus là pour célébrer le centenaire de 1789 (1). »

La lutte contre la laïcisation et ce qu'il appelait volontiers « la démagogie » lui firent souvent parler en chaire de « l'actualité ». Ce fut ainsi que, pendant l'avent de 1879, il traita longuement de

1. Discours du 18 octobre 1882, à Bruxelles, sur « la durée de la République athée », reproduit dans le volume *Ni cléricaux, ni athées*.

« la famille dans l'histoire », pour réfuter la campagne menée en faveur du divorce. L'instigateur de cette campagne, le sénateur Naquet assista à la dernière de ses conférences et alla le féliciter, mais, naturellement, sans renoncer à ses idées (1). Même quand il ne faisait pas une série de discours sur un grand sujet, le Père ne s'interdisait pas de prendre pour thème de son sermon l'événement du jour. Ses auditeurs ont conservé un souvenir ineffaçable des accents que lui inspirèrent deux morts qui eurent de l'influence sur l'évolution politique de la France : la mort du Prince impérial (2) et celle du comte de Chambord. Parfois quelque nihiliste ou quelque anarchiste interrompait le Père et protestait contre ses paroles, ou même, quand les circonstances étaient particulièrement excitantes, des manifestations se produisaient (3). Comme le Père avait la répartie très heureuse et l'indignation magnifique, tout tournait à son honneur.

Lorsqu'il voulait traiter des sujets suscepti-

1. Cf. *Le Voltaire*, 24 décembre 1879, article de Naquet intitulé : « Le divorce. Les conférences de M. Loyson ».

2. Allocution reproduite dans *Ni cléricaux, ni athées*.

3. Quand le Père adhéra au boulangisme (1888), des étudiants se rendirent en bande dans l'église, prirent place sur des chaises et se mirent à braire. Le Père bondit et s'écria : « Chassez ces voyous ! » Subjugués par son geste et sa parole, les manifestants s'esquivèrent immédiatement. L'anecdote m'a été contée par leur chef, aujourd'hui inspecteur général de l'enseignement.

bles de provoquer des mouvements qui eussent été déplacés dans son église, il allait prendre la parole dans quelque salle profane, comme celle du boulevard des Capucines ou le Cirque d'hiver. Ce fut ainsi que, le 23 avril 1882, au milieu de tempêtes de bravos, il réfuta son successeur dans les conférences de Notre-Dame, le P. Monsabré, qui n'avait pas craint de faire l'apologie de l'Inquisition.

Le Père prodiguait les lettres autant que les discours. Il avait toujours aimé à écrire des lettres, et même des lettres publiques. Lorsqu'il était encore censé être dans l'Église, Montalembert l'avait averti que cela faisait sourire de le voir s'adresser à des hommes comme M. de Girardin ou de M. de Villa-Marina (1). L'avertissement n'avait pas profité. Le recteur de l'Eglise gallicane écrit, on peut le dire, à tout le monde, — aux gens avec lesquels il avait eu autrefois de bons ou de mauvais rapports, aux écrivains ou aux journalistes qu'il croit devoir féliciter ou blâmer. Par exemple, en 1883, le 28 mars, il écrit à Henri Rochefort, à propos de ses plaisanteries sur le Vendredi-saint ; le 10 avril, à Eugène Veuillot, au sujet de la mort de son frère Louis ; le 28 avril, à son ancien ami Mgr Thomas, évêque de la Rochelle, à l'occasion d'une conférence

1. Cf. ci-dessus, ch. I, p. 12.

qu'il fit dans cette ville ; le 6 juin, à Renan, à propos de ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* ; le 21 juin, à Georges Clemenceau, pour le tancer d'avoir dit à la Chambre des députés : « Il faut opposer les droits de l'homme aux droits de Dieu ». C'est vraiment le « tirailleur d'avant-garde, faisant le coup de feu (1) » partout et toujours, mais ce tirailleur se demande continuellement s'il n'use pas sa vie dans des luttes pour lesquelles il n'était pas fait et « dans des entreprises plus ou moins stériles (2) ».

Quelquefois le Père écrivait ces lettres pour la publicité. Aussi, après les avoir écrites, faisait-il des démarches auprès des directeurs de journaux pour en obtenir l'insertion. Il n'y réussissait pas toujours facilement. *Le Temps* et *le Journal des Débats*, qui d'ordinaire s'ouvraient volontiers à ses communications, refusèrent de publier sa protestation contre le vote de la Chambre des députés, qui, le 1er février 1883, décida l'expulsion facultative des princes d'Orléans et Bonaparte, ainsi que leur radiation des cadres de l'armée. Le Père envoya alors sa lettre à Camille Pelletan, rédacteur en chef de *La Justice* : « J'ose vous prier de lui donner une hospitalité généreuse qui ne saurait vous compromettre et que je regarderai comme un service. » *La Justice*

1. Avant-propos de *Ni cléricaux, ni athées*.
2. Cf. ci-dessus, p. 224, note 1.

inséra le document, en le faisant suivre de cette réflexion :

Nous ne croyons pas utile de discuter le contenu de cette lettre. La seule chose que nous voulons y relever, c'est l'appréciation abominable du 2 décembre (1). Pour le reste, nous ne sommes pas surpris que M. Hyacinthe Loyson, qui a voulu faire le catholicisme contre les catholiques et une Eglise contre le Pape, veuille faire la République contre les républicains (2).

La « démagogie » rejetait de plus en plus le Père du côté des conservateurs, tout comme la crainte du rationalisme le rejetait vers le catholicisme. Il sent qu'il devient « l'homme impossible », et il l'écrit :

« L'homme impossible ; en *politique*, autoritaire et légitimiste, dans le sens des princes réformateurs et progressistes ; en *philosophie*, platonicien, ontologiste, comme au temps de saint Augustin, de

1. Le Père avait écrit : « Je reconnais la souveraineté du suffrage universel, mais je ne la confonds pas avec son infaillibilité, que je repousse dans l'ordre politique comme celle du pape dans l'ordre religieux. A mes yeux, le grand coupable du 2 décembre n'est pas Napoléon III, mais le suffrage universel qui, dans quatre manifestations solennelles. l'a préparé d'abord et glorifié ensuite... »

2. Après avoir écrit cette lettre, le Père envoya sa carte au comte de Paris avec ces mots : « En souvenir de notre conversation chez lady Burdett Coutts, le 3 février 1871, et en témoignage d'indignation contre les iniquités qui se commettent à cette heure. » Le prince répondit : « Sincères remerciements pour le souvenir d'il y a douze ans et pour la protestation contre les nouvelles lois d'exceptions. Cannes, 8 février 1883. »

Parmi ceux qu'on ne pouvait aucunement qualifier de « fidèles », mais qui témoignaient leur adhésion par une souscription, on remarquait le spirituel journaliste Francisque Sarcey. L'académicien Saint-René Taillandier témoigna aussi un vif intérêt à cette tentative de réforme catholique, mais il n'en put voir que le début (1).

Bien que ses deux églises aient été dans Paris, le Père prit et conserva son domicile dans « le parc de Neuilly », cher à Mme Loyson (2). Afin d'assurer les ressources nécessaires à son mariage et de faciliter l'instruction de Paul, elle eut l'idée de recevoir dans sa maison quelques en-

1. Voici les deux derniers extraits du *Journal* qui le concernent :

24 février (1879, lundi). — « M. Saint-René Taillandier est mort hier presque subitement. Il était à 3 h. 1/2 à la porte de notre chapelle, où il n'a pu entrer. Je crains que la fatigue et l'émotion n'aient agi sur lui d'une manière funeste. Il assistait à notre service le dimanche précédent. Tout cela me touche profondément, et, en même temps, m'afflige douloureusement. — Monte vers Dieu, homme excellent, comme un messager — presque comme un martyr — de la Réforme catholique ! »

26 février. — « Midi à Saint-Germain des Prés. Enterrement de Saint-René Taillandier. J'ai serré la main à son frère, le curé de Saint-Augustin » (ancien confrère du Père au séminaire Saint-Sulpice ; cf. I, p. 52).

2. Au mois de novembre 1878, ils s'installèrent à Neuilly dans un appartement du n° 23 du boulevard Eugène (maintenant Victor-Hugo), presque en face du couvent des Dames Augustines Anglaises. En avril 1882, quand ils eurent une « école », ils louèrent une maison entre cour et jardin, au n° 29 du boulevard d'Inkermann.

fants américains ou anglais qui viendraient apprendre le français. Un professeur anglais, clerc de l'Eglise anglicane et gradué d'Oxford, fut engagé pour la surveillance de leurs études. Si cette combinaison permit au Père de vaquer avec moins de soucis à ses travaux de réformateur, ses soucis n'en furent pas moins très grands, soucis du présent, de l'avenir prochain, de l'avenir lointain.

Lorsqu'il était très fatigué, il sortait de son logis. Il affectionnait particulièrement deux promenades. Tantôt il prenait le chemin de fer de ceinture et, dans un wagon de première, ordinairement seul, plongé dans une profonde rêverie ou dans un demi-sommeil, il faisait le tour de Paris sans le voir. Tantôt, assis sur le haut d'un omnibus, il contemplait le spectacle de la grande ville qu'il croyait de son devoir d'évangéliser. Mais il n'évitait pas toujours « le découragement et la prostration (1). » Souvent il sent l'inutilité de son effort religieux. Un jour qu'il se voit ainsi clairement vaincu, il philosophe sur sa tentative réformatrice, comme si elle était d'ores et déjà finie :

« Le devoir de ceux qui pensaient comme moi était de me suivre courageusement sur le terrain dogmatique de la protestation contre l'infaillibilité

1. Cf. Chapitre XVI, citation du 19 janvier 1884, p. 248.

du pape, qui est une erreur patente ou un non-sens ridicule, et sur le terrain moral de la liberté du mariage des prêtres qui, soit en elle-même, soit dans ses conséquences, est une des réformes les plus urgentes qui s'imposent à l'Eglise et aux consciences. Au lieu de cela, ils se sont réfugiés dans des réticences et des compromis sans grandeur comme sans efficacité, et ils m'ont abandonné dans la lutte surhumaine où Dieu seul m'a soutenu.

« Que Dieu leur pardonne le mal qu'ils m'ont fait, et qu'ils ont fait à sa cause sans le vouloir ! Quant à moi, je ne les en aimerai pas moins.

« L'autorité usurpée dans l'Eglise et la défaillance des consciences catholiques devant elle, la *liberté* corrompue dans l'Etat et la connivence des peurs et des calculs des uns avec le fanatisme des autres ; voilà les deux maux opposés et semblables dont nous souffrons et dont nous mourrons comme catholiques et comme Français. La vérité et la justice pouvaient seules nous sauver, et, pas plus dans l'ordre politique que dans l'ordre religieux, nous n'avons cru à la vérité et à la justice, et nous n'avons essayé d'en être les soldats, et, au besoin, les martyrs (1). »

1. Lettre du 1er février 1883 à Ch. Perraud, imprimée dans *Un Prêtre marié*, p. 88.

CHAPITRE XVII

VOYAGE AUX ÉTATS-UNIS

(Octobre 1883-juin 1884)

L'entreprise de la rue d'Arras était un lourd fardeau. A l'insoluble difficulté d'établir la formule de la réforme catholique, s'ajoutaient la fatigue de prédications très fréquentes, le soin de trouver et de conserver un vicaire convenable et enfin les embarras d'argent. Pour remédier à ces dernières difficultés, Mme Loyson eut l'idée que son mari devait faire une tournée de conférences aux Etats-Unis, afin d'y renforcer son comité de patronage.

Un peu casanier, le Père fut épouvanté à la perspective de ce voyage. Lorsque ses premières affres furent passées, il y découvrit des avantages et rêva même parfois de se fixer aux Etats-Unis.

Après avoir remis son église à un vicaire, il partit pour Londres le 18 octobre (1883), s'embarqua à Liverpool le 20 et arriva à New-York,

le 28. Mme Loyson l'avait précédé dans ce voyage, avec Paul, afin de voir à loisir sa famille, avant d'accompagner son mari dans sa tournée de conférences.

L'orateur se fit d'abord entendre à New-York et à Boston. Au mois de janvier, il descendit au Sud et parla à Jacksonville (Floride), à Saint-Augustin, à la Nouvelle-Orléans. Il alla ensuite à San-Francisco, Salt-Lake-City, Kansas-City, Madison, Chicago, et enfin à Washington. Partout le Père prêcha la réforme catholique. Lorsqu'il arrivait dans une ville siège d'évêché ou d'archevêché catholique romain, il adressait au prélat du diocèse son sincère et respectueux hommage, avec l'assurance qu'il ne venait point combattre une société dont il était le fils par le baptême et le prêtre par l'ordination. Généralement il ne recevait d'autre réponse que de se voir maltraité par les journaux diocésains, tout aussi copieusement que par les feuilles cléricales de sa patrie. Les rares Français qu'il rencontra se montrèrent sceptiques ou déconcertés à son endroit. Cependant la colonie française de Chicago lui offrit un charmant cadeau collectif. Quant aux Américains, ils le comblèrent d'égards. A Boston, l'évêque protestant et grand prédicateur Philips Brook le fit parler dans sa chaire. A Chicago, un ancien ambassadeur des Etats-Unis à Paris, M. Washburn, tint à hon-

neur de le recevoir chez lui, avec sa femme et son fils.

Voici quelques pages du journal de son voyage :

6 décembre. — « Ma chère Emilie ne veut rien entendre, quand je lui parle quelquefois de revenir un jour nous fixer ici. Elle dit que mon œuvre est à Paris, et se montre encore plus Française que moi.

« Pour moi, quoique Français et très Français (avec la France d'autrefois et avec celle de l'avenir plus qu'avec la France actuelle), je persiste à penser qu'il y a très peu à faire aujourd'hui dans mon cher et malheureux pays, au point de vue religieux surtout, et qu'aux Etats-Unis, au contraire, se trouvent des éléments considérables pour une œuvre de réforme catholique. » (1)

15 décembre. — « A travers les déplacements continuels et les occupations quelquefois accablantes de ce voyage, je poursuis mes études politiques et religieuses. Prêtre par l'ordination de l'Eglise catholique, Roi par ma vocation solitaire, méconnu dans mon sacerdoce comme dans ma Royauté, je n'en sens pas moins peser sur moi les sollicitudes et jusqu'à un certain point les responsabilités de l'Eglise et de l'État. »

24 décembre. — « Il est bien tard aujourd'hui pour changer de race, de langue, de climat, pour entreprendre je ne sais quelle œuvre nouvelle dans des pays nouveaux. Il faut bien prendre garde de suivre mon imagination et de faire ma volonté sous l'appa-

1. Minute d'une lettre à la Comtesse Georges de Mniszech, née Hanska, belle-fille d'Honoré de Balzac. Elle fut pour le Père une amie très dévouée.

rence de celle de Dieu. La fausse démarche une fois faite, le mal serait irréparable.

Je ne dois donc pas songer à quitter l'Europe, ni le monde latin, ni la France, à moins de signes bien précis et bien évidents de la volonté divine: signes qui doivent être dans les circonstances extérieures plutôt que dans mes dispositions intérieures, — pour éviter le péril de l'illusion.

Ce que je ne dois pas faire, mon fils devra peut-être l'accomplir. J'ai la France, il aura peut-être l'Amérique.

Moi-même, au cas d'un changement rendant mon séjour en France impossible, j'ai la Suisse.

Mais que faire en France? Une maison, une école (1), des conférences suffisent-elles ? Ou même un livre, une revue? Evidemment, Emilie a raison, avec son sens droit et pratique de femme, de mère, de chrétienne; et, si nous sommes sérieux et justes dans notre lutte et dans notre travail religieux, il nous faut encore un asile, un foyer de l'âme : une Eglise, un autel.

Il faut donc persister avec un saint entêtement dans ce qui est commencé : l'église de la rue d'Arras et la maison du boulevard d'Inkermann, — laissant à Dieu le soin de développer, de transformer ou de détruire cette œuvre de la Réforme catholique à Paris et en France, selon sa volonté très mystérieuse, mais très sage, très bonne et très puissante. *Amen.* »

5 janvier 1884 (2). — « Je ne voudrais pas me fixer dans ce pays-ci », me disait hier soir Emilie, « je ne pourrais vivre en dehors du grand mouvement de

1. L'école dont il est question ci-dessus, ch. XVI, p. 238.
2. Ecrit à Charleston, Caroline du Sud.

la civilisation ». S'il est moins héroïque, il est plus sûr de vivre en dehors de ce mouvement, qui est, en effet, en Europe, et plus spécialement dans l'Europe latine. Ce mouvement se décompose dans ces trois facteurs : le scepticisme scientifique, la révolution politique et sociale, le catholicisme ultramontain. Il n'y a pas, actuellement du moins, de chances d'arrêter cette immense déviation qui va aux abîmes, et menace de nous y emporter, si nous ne sommes des héros, ou si, comme les premiers chrétiens à la ruine de Jérusalem (Pella), ou comme les solitaires de la Thébaïde pendant les persécutions de l'empire romain, nous ne fuyons à l'écart. C'est un nouveau monde qui commence ici, et je conviens que ce monde est à moitié barbare ; mais c'est précisément pour cela qu'il y faut chercher un abri dans le cataclysme de la civilisation ancienne, et poser en même temps le fondement d'un ordre nouveau. Sous ce rapport, je préfère l'Amérique à l'Europe, et il me semble que je préférerais la barbarie relative des Etats du Sud à la civilisation relative des Etats du Nord... »

16 janvier. — « Je suis bien décidé à rompre de plus en plus, pour ma maison et pour moi, avec toute cette littérature contemporaine, qui exprime et produit un si déplorable état de la pensée et du sentiment (1). Non seulement avec la littérature, mais avec la science matérialiste et sceptique, avec la politique démocratique et républicaine, comme on l'entend en Europe. Je reste *absolument* Chré-

1. Le Père avait lu sur le pont du bateau, de Los Angeles à San-Francisco, dans la *Revue politique et littéraire*, une petite nouvelle intitulée *La Bernerie. Histoire d'une famille*, par Gaston Bergeret.

tien-Catholique; mon fils le sera comme moi; mais, s'il le fallait, je serais le dernier de ma race.

Je porte le deuil de l'ancienne France. Mon cœur est avec elle, quoique je sache bien qu'elle ne devra pas renaître. Mon esprit est avec la France de l'avenir, monarchique ou républicaine, telle que je l'imagine : je n'ose pas dire telle que je la pressens. Mais je n'ai presque plus rien de commun avec la France contemporaine : mon action y est impossible, ma pensée incomprise.

Au nom de mes ancêtres, que je ne veux pas renier, comme au nom de mon fils, ou plutôt de ma postérité, dont je dois préparer l'avenir, n'est-ce donc pas l'Amérique qui m'appelle?

Midi. — Je retrace ces pensées d'avant-hier, sur ce balcon, par cette chaude matinée, en face de cette brillante solitude et de cette ville dont les premières maisons s'édifient (1), et je conclus : « Quoi qu'il arrive, je suis dès à présent ce que Dieu m'a fait, un successeur d'Abraham, notre Père; le Chef d'une petite famille encore nomade, le représentant d'une grande idée, d'un grand passé qui a péri, d'un avenir plus grand encore qui commence à peine de naître.

« Quoi qu'il arrive, soit que j'enseigne au dehors, soit que j'enseigne au dedans (ce qui est déjà fait), je suis à moi seul, dans ma conscience et dans ma famille, un peuple et une Eglise à part, et les fils de Heth, s'ils étaient aussi intelligents aujourd'hui qu'aux jours d'Abraham, pourraient me dire: Tu es un prince de Dieu au milieu de nous! » (Gen. XXIII, 6, dans la leçon d'hier.)

1. La ville de Sanford (Floride), fondée par le général Sanford.

... Pensées pendant la promenade : « Tu es un prince de Dieu au milieu de nous ; enterre ton mort dans celui de nos sépulcres que tu choisiras. » Mon mort — si c'en est un, — est assez grand pour que je l'enterre en paix et avec honneur.

Quand l'homme a porté sans respect et sans nécessité la hache dans les bois sacrés qu'avaient vénérés ses ancêtres, quand il a cessé de tracer autour de la ville qu'il allait construire l'enceinte mystérieuse qui avait sa raison d'être au ciel, quand il a déplacé, sans égard à ce qu'avaient fait ses pères, les dieux termes qui gardaient ses champs, quand il a chassé tous les pénates et substitué un feu vulgaire au feu sacré des antiques foyers, une grande révolution a été accomplie dans le monde, — dans le monde païen d'abord ; puis dans le monde chrétien, où toutes ces saintes et nécessaires choses s'étaient reconstituées sous d'autres formes et dans un autre esprit. — Alors est né le monde contemporain, le plus riche, le plus puissant, mais le moins poétique, le moins religieux, et le moins heureux de tous les mondes.

Ce monde, toutefois, n'est point abandonné de Dieu. Il y faut vivre en en attendant un meilleur, même sur cette terre. Ce qui eût été péché chez l'homme de l'ancien monde, la violation de la nature religieuse, ou de l'héritage domestique, ne l'est plus pour l'homme contemporain.

Comme ce qui est un péché pour le chrétien ne l'est pas pour le juif, et ce qui est péché pour le juif ne l'est pas pour le gentil. Il y a dans la morale, malgré son caractère absolu, quelque chose de relatif.

Il y a une morale relative dans une association

de brigands, et jusque dans la vie des prostituées. Rahab ne fut-elle pas bénie de Dieu pour avoir observé cette morale ? (Jacques, III, 25). Cette prostituée, que j'ai confessée dans l'église Saint-Sulpice, si esclave du vice et si noble en même temps. Il y a une morale et une religion relatives pour le noir tropical, et une autre pour le noir semi-tropical. Il y a des mondes superposés dans le temps et dans l'espace au sein de la même humanité... »

19 janvier. — « Obsédée par une énigme jusqu'ici insoluble, ma pensée tourne douloureusement sur elle-même sans pouvoir ni s'arrêter, ni trouver une issue dans ce cercle fatal. Cette énigme, c'est la France de la Révolution ; ce sont, d'une manière plus générale encore, les temps modernes ; c'est enfin l'Humanité elle-même. Je suis prêt à émigrer de la France, parce que, ne pouvant la comprendre, je ne peux la servir. Faut-il aussi sortir de mon époque et même de mon espèce ?

Le moine se réveille à chaque instant en moi, et s'y associe au prophète. Prophète de l'Antéchrist qui viendra peut-être, et qui est déjà venu ; prophète du cataclysme qui se prépare et qui est commencé dans cette civilisation si brillante, mais si pervertie. Sceptique et anarchique, sans croyances et sans respect. Sans amour aussi. Prophète du Millenium et du Règne de Dieu qui sera sur cette terre, et dont les premières lueurs se lèvent au fond de beaucoup de cœurs ! — C'est cette dernière partie de la prophétie qu'il ne faut point négliger, car les deux autres, seules, produiraient le découragement et la prostration. »

23 janvier (1). — « Je suis furieux contre mon bar-

1. Ecrit à Mobile (Alabama).

bier, quoiqu'il m'aît fort bien fait la barbe. Il est Louisiannais, et je lui demande de quelle partie de la France sa famille est originaire. « En Amérique, m'a-t-il répondu, nous ne faisons pas d'histoire, mais des affaires. Les vivants travaillent pour eux et ne s'occupent pas des morts ». C'est la formule de la barbarie moderne. »

28 février (1). — « On doit faire de graves reproches aux Mormons, mais à condition de leur payer ensuite les louanges qu'ils méritent.

1° Ils ont compris que nous touchons à la fin d'une économie religieuse, que le protestantisme est aussi dévoyé que le romanisme, et que le Règne de Dieu va venir sur la terre. — 2° Ils ont compris que la théocratie est le véritable gouvernement des Sociétés humaines. Si Rome a abusé de la théocratie, cela ne prouve rien contre le principe. — 3° Ils ont compris que la relation des sexes fait partie de la religion. Ils ont erré sur la question de la polygamie, mais nous errons davantage encore. La polygamie hypocrite, qui est entrée dans les mœurs de la chrétienté moderne, est tout autrement malsaine et condamnable que la polygamie, telle que la pratiquent les Mormons, avec une consécration religieuse, et, je ne crains pas de l'ajouter, avec des garanties morales (pour les femmes et les enfants). — 4° Je loue aussi les Mormons pour leur respect envers l'Ancien-Testament. La Gentilité Chrétienne s'est trop éloignée de son berceau israélitique. Nous ne nous sentons plus les fils et les continuateurs des patriarches et des prophètes : nous avons brisé tout lien avec la royauté de David, et nous n'avons guère que du mépris pour

1. Ecrit à Los Angeles (Californie).

le Sacerdoce d'Aaron.—5° Je loue enfin les Mormons pour leur sympathie avec les premiers habitants de ce continent, ces mystérieux et malheureux Indiens, qui auraient tant de reproches à nous faire.

16 mars (1). — « En face du beau panorama que j'ai sous les yeux du haut de mon sixième étage. — Salut, charmant pays auquel j'avais rêvé de mêler ma vie, pour lui donner un suprême essor, et qui me restera étranger ! Ce rêve, quoiqu'il ne fût qu'un rêve (et je le sentais au fond), suffisait pour me donner de la force et de l'élan. Mais maintenant, il me faut retourner dans mon impasse française, pour y être écrasé de nouveau entre les ultramontains et les sceptiques, entre les révolutionnaires et les réactionnaires ! *Deduc me, Domine, in viâ tuâ et ingrediar in veritatem tuam !* »

28 mai, village de Niagara, 6 h. — « Nous revenons de notre promenade à la Chute du Niagara, l'âme ravie, mais fatiguée d'émotions qu'elle n'est pas faite pour porter longtemps. C'est l'une des choses les plus belles, les plus majestueuses et les plus terribles qui se puissent voir sur cette terre. C'est comme une catastrophe permanente de la nature. Un fleuve, ou plutôt deux larges fleuves, arrivant à l'abîme par une pente rapide et à travers des rochers noirs et écumants ; cet écroulement subit et prodigieux, remplissant l'étendue de son bruit majestueux et profond, et faisant remonter comme un nuage la vapeur de l'eau, plus haut que la chute, au milieu de la splendeur des arcs-en-ciel. Au sommet, dans l'immense chute canadienne, celle que l'on nomme le Fer-à-cheval, les vagues vertes

1. A San Francisco.

se mêlant aux vagues blanches ; au bas le bouillonnement et l'écoulement d'une mer de lait ; au-dessus de cette scène unique, un ciel bleu pâle, avec un vent froid presque comme en hiver. Le froid n'est pas fréquent ici à la fin de mai. Notre voiture a traversé le pont suspendu à 200 pieds au-dessus de l'abîme. L'abîme lui-même a en profondeur 200 pieds d'eau. Ce qui faisait un précipice de 400 pieds sur une longueur de 1.200. Quoiqu'il n'y ait aucun danger, je n'aimerais pas à passer là souvent.

C'est pourtant ainsi que nous vivons dans l'ordre des choses de l'esprit ! Sur des abîmes au-dessus desquels nous sommes supendus, non par un câble, mais par un fil ; entraînés vers des précipices que nous ne pouvons éviter ni retarder. Mon âme est un torrent descendu des montagnes, roulant l'eau des années et peut-être des siècles, et, sur une pente de plus en plus inclinée, et par des bords de plus en plus violents, se précipitant à une catastrophe inévitable autant que formidable : la mort ; et cet autre abîme qui est après la mort ; jusqu'à ce que la créature ait retrouvé son cours paisible dans une autre économie, et sa stabilité dernière dans le sein de son Dieu !

Toujours la *palingénésie*. Emilie et moi, nous y entrerons bientôt...

Une pensée qui me frappait était la petitesse de la politique et de l'histoire humaine, en regard de ces grandes scènes de la nature dans leur rapport avec l'âme et avec Dieu. Que reste-t-il de l'histoire des Indiens, faute de monuments écrits et de traditions orales ? Et que restera-t il de notre propre histoire quand nous aurons bu de l'eau du Léthé, ou plutôt quand, après être descendus jusqu'au fond des

abîmes, nous serons remontés dans l'extase du *Sanctus* éternel ? Saint, Saint, Saint l'Eternel, le Dieu des armées célestes ! »

11 juin. — « Départ pour Liverpool, à bord de la Bothnia. »

20 juin. — « En montant sur le pont vers neuf heures, nous nous sommes trouvés en face des côtes d'Irlande. La vague très bleue, abondante et voluptueuse, s'enflait, puis retombait sur elle-même, avec des franges d'argent ruisselant de son sommet. Ces ondulations très douces et continuelles étaient ravissantes. J'ai dévoré des yeux cette terre d'Irlande, sanctuaire de ma race et de mon Eglise, où je ne puis aborder cette fois, mais que je veux emporter, vivante dans mon âme, et en quelque sorte identifiée avec elle. Une circonstance a redoublé mon émotion. Nous avons rencontré sur le pont, Emilie et moi, une vieille femme de 70 ans environ, ne parlant que le gaélique, ayant été à Boston pour voir son fils, parti depuis peu de cette ville pour la Californie, et en étant revenue aussitôt déçue, triste et sans le sou. Elle pleurait et regardait le ciel. Nous avons parlé à cette pauvre vieille mère par l'intermédiaire d'une autre femme, la seule avec elle qui sût le gaélique sur le bateau, et, quoiqu'elle ne demandât rien, Emilie lui a donné quelque argent. La pauvre vieille voulait se jeter à ses pieds, elle baisait nos mains. Je m'éloignai avec un sanglot étouffé. Un peu plus, et j'allais éclater en larmes.

Cette femme m'apparaissait comme le génie naïf, profond et dépaysé en ce monde moderne, de ma vieille race celtique et de ma vieille Eglise Catholique Romaine. Je lui pressais les mains comme à une mère, dont on ne parlerait plus la langue, mais

dont on partagerait tous les sentiments. Oh! combien les tendresses de mon cœur et les profondeurs de mon âme sont encore et toujours avec ce passé !

Tout ce qu'on vous enseigne, je ne pourrais l'enseigner, tout ce que l'on vous fait haïr, je ne pourrais le réprouver ; mais je crois bien ce que vous croyez ; j'espère et j'aime ce que vous aimez, ce que vous espérez. Je suis catholique, et si, pour l'être avec vous, il faut ajouter Romain, eh bien, je le suis encore, car, malgré les défaillances de l'Eglise Romaine, je n'ai pas cessé d'aimer et de vénérer en elle la mère du Christianisme dans nos âmes et dans nos sociétés, la Mère qui nous a portés dans ses entrailles et qui nous a nourris à ses mamelles! »

24. — « Saint-Jean-Baptiste. — Nous partons ce matin à dix heures pour Paris. Un grand voyage est achevé, un autre va commencer, une navigation incertaine et périlleuse sur la mer des difficultés religieuses en France. Puis viendront d'autres voyages, d'autres traversées matérielles et morales. Puis, avançant toujours, la suprême traversée de la mort ! Dieu soit béni pour la bénédiction exceptionnelle qui a reposé sur nous, pendant ce voyage d'Amérique !

Qu'Il daigne me pardonner les fautes trop nombreuses que j'y ai commises ou fait commettre! Et qu'Il me donne de commencer une phase *vraiment nouvelle* de mon existence à Paris !

Paul m'a dit (à Londres) : « Il me semble que ce voyage d'Amérique est un rêve. L'Amérique est transparente. On sent que c'est plus solide ici. »

Sa joie de revoir la France et Paris était une véritable ivresse, qui a duré toute la journée sans interruption. »

Ainsi se terminait ce voyage. Il avait été entrepris principalement pour procurer des ressources à l' « église catholique gallicane ». Un évêque protestant de New-York, Cleveland Coxe, accepta effectivement d'en être le protecteur (1), mais le premier et le plus grand résultat de l'expédition fut que ses frais absorbèrent totalement le revenu des conférences.

Quant au bilan spirituel, peut-être ne comporta-t-il pas plus d'actif, du moins au point de vue de l'orthodoxie. Le Père avait vu des protestants de toutes les variétés, causé avec des rabbins, visité la pagode bouddhiste de San-Francisco. Il rapportait des souvenirs qui devaient travailler lentement sa conscience dans le sens d'une « impression » extrêmement vive, qui le saisit un jour, à San-Francisco, et qu'il a ainsi notée, le 17 mars :

« J'ai souffert hier par la pensée, ou plutôt par l'impression, que le Christianisme était peut-être dépassé, et que ce qui nous empêchait d'entrer dans l'économie nouvelle, était surtout le refus que font les âmes pieuses de reconnaître ce fait qui les trouble et qui les blesse. Ces sortes d'impressions, vagues, comme des lueurs crépusculaires, échappent au raisonnement, mais inquiètent d'autant plus l'ima-

1. Il remplaça dans cette charge l'évêque Jenner, ancien évêque de Dunedin, retiré à Londres, qui lui-même avait succédé à l'évêque Eden (Cf. ci-dessus, ch. XV, page 221).

gination. Qu'y aurait-il donc, en dehors du Christianisme, sinon le Déisme, une impossibilité philosophique, ou bien une révélation nouvelle, une impossibilité religieuse ? Le christianisme ne saurait être dépassé, si ce n'est par lui-même, en ce sens qu'il peut entrer et qu'il est entré effectivement dans une sphère supérieure, pour y monter encore. »

CHAPITRE XVIII

L'ÉGLISE CATHOLIQUE GALLICANE DE PARIS

(Juin 1884-août 1890.)

Rentré d'Amérique, le Père Hyacinthe reprit la direction de sa petite église de la rue d'Arras. Il lui aurait été très agréable de se démettre de son titre et de ses fonctions de recteur, tout en y restant prédicateur. La combinaison semblait d'autant plus facile que le vicaire qui l'avait gouvernée pendant son absence, M. Lartigau, avait su se concilier l'estime et le respect de tous les paroissiens. Mais, comme les bienfaiteurs de l'église, Américains ou Anglais pour la plupart, préférèrent que le Père restât en charge, et que sa démission eût pu entraîner la cessation complète des subsides qui soutenaient la « réforme catholique », il se résigna.

A sa prédication de Paris, il ajouta des tournées en province. Elles furent presque toutes des succès ou même des triomphes. Mais qu'ils étaient chèrement payés ! Parfois des anarchistes, plus souvent de jeunes catholiques

organisaient d'effroyables charivaris. Tantôt la presse conservatrice et religieuse gardait un silence complet, tantôt elle injuriait le moine apostat et marié. Les journalistes monarchistes suivaient leur clientèle cléricale. Le rédacteur en chef d'un journal royaliste disait au Père (1): « Je suis avec vous pour 80 pour cent » ; il ajoutait que c'était la pensée de beaucoup de ses auditeurs, mais, « à cause de ses lecteurs », il se croyait obligé de le critiquer. De l'autre côté, un publiciste républicain, rédacteur du *Progrès* de Lyon, déclarait : « Nous ne pouvons pas faire d'éloge trop accentué du P. Hyacinthe. Ce que nous craignons, c'est qu'il rende le catholicisme moins impossible (2). » Et, quand le Père avait rugi contre l'école nouvelle (3) ou contre le divorce, la presse républicaine devenait hostile et dédaigneuse.

1. Caen, 18 juin 1891
2. Lyon, 12 décembre 1890
3. Plus tard, le Père découvrit un autre point de vue dans cette question. Il écrit dans son journal, le 25 octobre 1892 : « Ne peut-on pas considérer le catholicisme vulgaire comme une sorte de religion inférieure, comme une sorte de semi-paganisme nécessaire aux masses, accepté comme tel par les gouvernements et l'opinion, et entrant ainsi pour sa part dans la constitution de la société contemporaine ? De la sorte il serait vain de chercher, comme je le fait, la réconciliation de l'Eglise et de l'Ecole. Leur antagonisme serait au contraire dans la nécessité des choses, comme celui de l'ignorance et de la culture, de la superstition et de la science. »

« La vérité », écrivait le Père, « est que nous sommes seuls, entourés d'adversaires et sans un point d'appui. Chaque victoire est un miracle (1). » — « Je suis seul entre les libres penseurs et les ultramontains (2). »

« Pourquoi », écrivait-il encore, « pourquoi les conservateurs et les catholiques ne comprennent-ils pas que je suis des leurs et qu'ils devraient s'appuyer sur moi en m'appuyant eux-mêmes ? Là est un signe des temps, l'un des plus tristes : les conservateurs et les catholiques ne *peuvent* être avec moi ; je *ne peux* être avec les catholiques et les conservateurs. Ce qui veut dire que la conservation religieuse et sociale est, pour ce temps du moins, inconciliable avec le libéralisme, même le plus modéré, avec le progrès, même le plus nécessaire, et que, en définitive, nous allons aux abîmes ! (3) »

A partir de 1884, le journal du Père est une incessante lamentation politique, qui peut se caractériser dans les quelques citations suivantes :

4 août 1885. — « Quatre-vingt-seizième anniversaire de la nuit trop vantée du 4 août 1789. Cette nuit a *détruit* le régime féodal qu'il fallait *transformer*. Une fois de plus, — et dans quelles circonstances décisives ! — la *furia francese* a fait preuve de sa générosité et de sa légèreté. La noblesse française s'y est conduite avec la même vaillance et la même imprévoyance que dans ces grandes batailles

1. Dijon, 18 novembre 1888.
2. Fin août 1890.
3. *Journal*, 6 décembre 1893.

du moyen âge, où elle se faisait battre par les Anglais en moindre nombre. « Cette nuit, dit M. Duruy, vit naître l'égalité. » Oui, mais cette sorte d'égalité, qui contient en germe la dictature et le socialisme !

« La France contemporaine est dans cette terrible position — presque sans issue — que l'on n'y peut rompre avec la *Révolution* sans se jeter dans les bras de l'*Ultramontanisme*. Elle est comme fatalement acculée à un double abîme et n'a pour ainsi dire de choix qu'entre deux genres de mort.

« A tout prix, disais-je tout à l'heure à un Anglais, gardez votre royauté traditionnelle, votre aristocratie territoriale et populaire et votre Eglise nationale.

« Je suis Français jusqu'à la moelle des os, mais je ne peux plus penser, parler, agir avec la France. — L'Amérique aussi est trop démocratique et trop égalitaire pour moi. Sa jeunesse et le caractère anglo-saxon la sauvent. — Je suis avec l'Angleterre *Old England*(1). »

9 mars 1888. — « J'ai rompu avec cette république anarchique et athée. J'attends une autre république, la quatrième, à moins que ce ne soit la quatrième dynastie. Mais je ne saurais m'associer au parti républicain. »

Il est si plein de ces sentiments qu'il ne peut s'empêcher de les exprimer à Jules Ferry, avec lequel il avait eu quelques relations. Il lui écrit, le 27 mars (1888) :

« ... Entre la plupart des républicains et moi il y a un abîme. Ils ne croient ni au Dieu vivant, ni à

1. Lettre à Mme Loyson, alors en Angleterre.

l'âme immortelle : moi, je ne vis que pour cette foi et par elle, et je ne vois pas, en dehors, de salut possible pour notre généreuse et malheureuse patrie.

« Le parti républicain avait une grande œuvre de relèvement moral à accomplir en France. Il la méconnaît depuis dix-huit ans, et je n'espère plus guère aujourd'hui lui voir ouvrir des yeux obstinément fermés.

« Son châtiment ne se fera pas attendre. Puisse, du moins, ce châtiment n'être pas en même temps celui de la France... »

Jules Ferry lui répond :

« Vous êtes bien sévère, monsieur, bien dur pour mon parti et pour moi-même. Je n'ai pas le sentiment d'avoir mérité le reproche de froideur et de manque d'égards que vous formulez. Si nos relations, qui m'étaient précieuses, se sont trop relâchées, c'est par l'effet de votre volonté et aussi, je pense, par la diversité des courants qui nous emportent l'un et l'autre. Je m'attendais de votre part à plus d'indulgence. Vous n'en devez assurément aucune au parti républicain, mais il n'y a ni philosophie ni générosité à lui lancer l'anathème, à l'heure présente. Le parti républicain n'est pas catholique : à qui la faute ? Il ne croit pas ce que vous croyez ? S'il vous paraît condamné pour cela, quelle différence y a-t-il donc entre vous et les autres sectaires ?. Comment un grand esprit comme le vôtre, si libre par certains côtés, ne tolère-t-il pas la liberté des autres, et de quel droit celui qui a si héroïquement bravé les excommunications de l'Eglise, proclame-t-il qu'en dehors de la secte qu'il a fondée il n'y a pas de salut pour l'humanité ?

Je ne vis pas dans l'adoration de ce qui a été fait depuis dix-huit ans ; je ne me fais aucune illusion sur nos erreurs, nos faiblesses, nos impuissances. Mais je ne puis vous laisser dire que la République n'a rien fait, depuis dix-huit ans, pour le relèvement moral de la France. Je soutiens que ce qui a été fait pour ce relèvement a été fait par elle, et que, si la frivolité publique, le caprice et l'imbécillité des foules, la toute puissance du charlatanisme ramenaient la France aux carrières, l'histoire impartiale n'aurait à nous reprocher que de l'avoir crue trop obstinément digne de la liberté. Plus d'une génération a déjà péri dans cette généreuse entreprise, il est possible que la nôtre y succombe à son tour, les sceptiques auront le droit de dire que nous avons placé trop haut notre idéal et que nous avons trop attendu du suffrage universel, mais je ne puis croire que votre voix se mêle à ce méchant concert.

C'est d'ailleurs sans aigreur ni rancune, monsieur, que je vous renouvelle l'expression de mes sentiments de haute déférence et de profonde estime.

JULES FERRY »

Le Père répliqua à l'homme d'Etat, dont l'argumentation ne pouvait changer ses sentiments. Peu de temps après, il les exprimait encore à un autre de ses correspondants occasionnels, le prince Jérôme Napoléon (1) :

« Je préfère l'inconnu au honteux et mortel *statu quo* dans lequel nous périssons de marasme et d'en-

1. Lettre du 2 mai 1888. — Sur leurs relations, cf. la lettre du Père publiée dans *Le Gaulois* du 14 mars 1891.

nui. Et cependant cet inconnu est bien énigmatique et parfois bien menaçant ! »

« L'inconnu » se présenta dans la personne du général Boulanger. Le Père le regarda d'abord avec méfiance et dédain :

« Pourquoi Boulanger ne deviendrait-il pas empereur des français, comme Soulouque l'a été des nègres d'Haïti ? Si bas que nous soyons descendus, je ne pense pourtant pas que nous en venions là (1). »

A la méfiance succéda la curiosité. Le 10 avril 1888, il se présenta chez le général et, ne le rencontrant pas, il lui adressa une lettre dans laquelle il se prononçait contre le « parlementarisme républicain » et pour une forte autorité, tout à la fois « conservatrice, réformatrice et progressive ». Le général lui répondit : « Je suis de votre avis sur bien des points. Il faut un gouvernement fort, mais ce gouvernement ne doit pas être fort par la crainte qu'il inspire. Il doit l'être par la confiance des masses populaires. Le peuple a besoin qu'on s'occupe de lui comme d'un enfant. » Le Père déclara qu'il reconnaissait son propre programme dans deux articles de celui du général : « dissolution d'une Chambre impuissante et malfaisante, révision d'une constitution anti-républicaine ». Il passa donc pour « boulangiste ». Néanmoins, malgré la

1. *Journal*, 16 mars 1888.

popularité croissante du général, il protesta contre cette qualification (1).

Peut-être les meilleures explications que le Père a données de sa courte adhésion à Boulanger sont-elles exprimées dans une lettre qu'il adressa à son ancien ami le pasteur Bersier, qui, comme Edmond de Pressensé (2), lui reprocha vivement cette adhésion. Voici ce plaidoyer :

« J'ai ma manière d'entendre mes devoirs de ministre de l'Evangile, et je ne les sépare point de mes devoirs de citoyen. C'est à ce double titre que j'ai écrit à un homme puissant par sa popularité et par son influence, non pour le flatter, mais pour l'avertir des dangers du « radicalisme anarchique et athée ». Il a eu le bon esprit de ne s'en point choquer.

« Quant à sa vie privée, elle n'est point en cause. Je ne suis point un inquisiteur. Je ne la crois pas d'ailleurs inférieure à celle de plusieurs dont vous honorez la mémoire, vous et vos amis, à celle de Gambetta, pour ne point parler de Thiers, et pour ne point toucher aux vivants.

« Ce menteur », me dites-vous, s'appuie à la fois sur les bonapartistes et sur les amis de M. Rochefort. Je n'ai point à justifier en cela M. le général Boulan-

1. Sur l'attitude du Père dans le « boulangisme », on peut consulter, outre les documents réunis dans *Ni Cléricaux, ni Athées*, ses lettres aux *Temps* et *Figaro*, 25 avril, *Journal des Débats* (26 avril 1888) ; la *Revue d'histoire contemporaine*, 5 mai (fac-similé d'une lettre du général au Père) ; le journal du Père qualifie ce dernier article d' « analyse très imparfaite mais assez exacte » d'une conférence qu'il donna à la salle des Capucines, le 20 avril.

2. Cf. Cordey, *E. de Pressensé*, p. 435.

ger, puisque je me tiens en dehors de son parti. J'observe seulement que d'autres hommes d'Etat ont menti, sans avoir subi de telles excommunications, et que, dans ma manière de voir, la coalition qui va, en ce moment, de M. Ribot à M. Joffrin est aussi immorale, au moins, et sera plus funeste que celle contre laquelle vous vous élevez si violemment.

« Je suis libéral, mais en même temps autoritaire, en politique comme en religion. En religion, je ne conçois pas une Eglise sans symbole et sans gouvernement, et c'est pourquoi je ne suis pas *protestant*, dans le sens que l'on donne d'ordinaire à ce mot en France. En politique, je ne conçois pas une grande république comme la nôtre, sans un pouvoir *personnel*, — limité et responsable, mais personnel, je le répète, — analogue à celui que possède le Président des Etats-Unis d'Amérique ; et voilà pourquoi je ne suis point *parlementaire*, dans le sens où sont vos amis.

« La revision d'une constitution antirépublicaine et antigouvernementale était depuis longtemps dans mes vœux ; je l'avais proposée dans mes discours et dans mes écrits. je n'ai point eu à adhérer à un programme qui était déjà le mien, comme celui de plusieurs autres, mais j'ai su gré à M. le général Boulanger de lui avoir donné prise sur l'opinion publique. Les partisans du *statu quo* parlementaire me paraissent les pires ennemis de la République et du pays.

« Mais en voilà assez sur une question au sujet de laquelle nous ne changerons sans doute pas de conviction, j'allais presque dire de tempérament. Je tiens cependant à ajouter que vous n'avez point à redouter de me voir abandonner, pour la politique

militante, la prédication de l'Evangile. Je ne songe même pas à les associer, bien que je puisse réclamer à cet égard les mêmes droits que vous accordez, si je ne me trompe, à M. de Pressensé et à Mgr Freppel.

« J'estime toutefois que la politique est, dans une certaine mesure, inséparable du patriotisme et de la morale, et que l'Evangile, quand on ne le rétrécit pas arbitrairement, a des applications sociales autant qu'individuelles. J'essayais déjà de les développer dans la chaire de Notre-Dame, avec l'approbation de l'éminent et vénérable archevêque Darboy, dont les conseils, j'en suis certain, ne venaient pas *du Malin* (1). »

De même qu'il cherchait un sauveur politique, il regardait à tous les coins de l'horizon pour découvrir des littérateurs ou des philosophes capables de fournir à l'esprit public une saine direction. Le recul du temps et l'évolution des personnages donnent à ses notes un certain piquant.

Il pressent le brillant avenir de Maurice Barrès :

« Je viens de parcourir une sale et sotte brochure que l'on m'a prêtée : *Sensations de Paris, Le Quartier Latin*, par Maurice Barrès, le nouveau député boulangiste (32 croquis par nos meilleurs artistes) !...

« Ce *polisson* deviendra peut-être un romancier de renom. Il est un de nos *législateurs* ! ! (2) »

1. Lettre du 21 mai 1888.
2. *Journal*, 30 octobre 1889.

Il prend au sérieux Paul Bourget, à cause de son *Disciple*. Mais il lui retire toute confiance quand on lui dit que « ce cynique parle ainsi du *saint sacrement du mariage* » : « C'est un échange de mauvais procédés pendant le jour et de mauvaises odeurs pendant la nuit » (1).

Après avoir été causer avec l'auteur de *La Princesse Georges* et de tant de drames profonds, il écrit sans commentaires :

« Passé une heure avec Alexandre Dumas. Il dit que le christianisme, non le catholicisme sera la religion de l'avenir. Il m'a cité un vers « tintamaresque » de sa jeunesse :

« L'homme meurt comme il naît sans savoir ce qu'il fait. »

« La femme n'est pas seulement pour lui un être inférieur, mais, la plupart du temps, un être monstrueux (2). »

Tous les incidents politiques, sociaux, philosophiques ou littéraires de cette époque sont pour le Père les preuves de « l'effondrement de plus en plus profond de la France et du catholicisme ». Ils lui font sentir aussi plus douloureusement les difficultés de la réforme religieuse à laquelle il s'est voué, mais il n'en continue pas moins de penser que, si la France peut être sauvée, c'est par « la réforme catholique » et que le

1. *Journal*, 2 décembre 1890.
2. *Journal*, 15 mai 1891.

protestantisme n'y a pas d'avenir (1). Seulement il aurait voulu travailler à la réforme autrement que dans les conditions qui lui étaient faites par l'église de la rue d'Arras. Le 10 août 1888, il écrivait à Mme Loyson, alors au Mont-Dore :

« Il y dans les prisons anglaises une punition qui s'appelle le *tread-mill*. Cela consiste dans une sorte de roue de moulin que le condamné doit faire tourner à la façon des écureuils en cage. Et qu'est-ce qu'elle moud, cette roue de moulin ? Rien du tout. Le malheureux s'éreinte quelquefois toute une journée, sans produire une poignée de farine, ni quoi que ce soit.

« Voilà l'image de ma vie, attachée comme elle l'est à cette œuvre impossible de la création d'une église catholique réformée et nationale !!... en France !

« Je veux bien que l'on conserve le sanctuaire de la rue d'Arras ou quelque autre, si les moyens nous en sont donnés ; mais je dis et je repète que la grande œuvre n'est pas là, et que, pour moi en particulier, l'action que je dois exercer est d'un tout autre genre.

« Cela dit avec une profonde conviction et une véritable tristesse — car je vois les années se succéder et ma vie s'user sans pouvoir rien faire de sérieux — cela dit et redit pour la centième fois, je tâche de penser à autre chose ; je lis les *Contemplations de la Nature* du savant et religieux Charles Bonnet ; je vais voir les plantes, les animaux et les Hottentots au Jardin d'acclimatation ; je me gare tant bien

1. Des lettres qu'il échangea sur cette question avec Pressensé de 1887 à 1889 ont été publiées dans la *Revue de théologie et de philosophie* (Lausanne), n° de décembre 1916.

que mal de la chaleur qui est enfin venue ; je m'ennuie un peu et même beaucoup loin de vous et de Paul...

« Et par-dessus tout j'adore en silence notre grand Dieu, qui fera son œuvre de réforme religieuse et sociale par d'autres procédés et par d'autres hommes, et sur un autre plan que tout ce que j'avais rêvé. »

Mme Loyson, trop attachée à son église, ne pouvait écouter ces doléances, exprimées « pour la centième fois ». Le Père continua donc son supplice. Un jour son beau-fils Ralph lui dit que dans un discours qu'il venait de prononcer, sur « le socialisme scientifique et chrétien », il y avait « assez pour faire une révolution en France». Le lendemain, le Père écrivait à sa femme, alors à Pise :

« Et cependant ce discours passera inaperçu comme tant d'autres.

« Voici l'une de mes plus cruelles angoisses : je sens en moi la puissance créatrice, et les obstacles du dehors m'empêchent de l'exercer (1). Le monde

1. Le 3 août 1885, il écrivait pareillement à Mme Loyson : « Je porte en moi des mondes que je voudrais enfanter, mais je resterai stérile ! *Stérile et incompris* ». — Le 16 mars 1886, il écrit dans son journal :

« Aux prises avec les infirmités, la pauvreté, les incertitudes de toute sorte, voyant, dans un voisinage de plus en plus prochain, le fantôme de la mort se dresser devant moi, traité en apostat par l'Eglise, par le monde en bohême, assistant, sans y pouvoir apporter remède, à l'effrondement de plus en plus profond du catholicisme, et de la France ! *Sunt lacrymæ rerum.* — Toutefois, avec l'aide de Dieu, je vaincrai ! »

qui est dans ma pensée, je ne puis le créer, ou, si je le crée, c'est dans des paroles qui passent, non dans des faits qui demeurent !

« Ma vie est un long et douloureux avortement !

« Ma prédication, très inférieure à ce qu'elle est aujourd'hui, était autrefois un événement. La popularité est venue me chercher lorsque je la fuyais : courrais-je après elle, aujourd'hui qu'elle m'oublie ? Après m'être résigné à paraître quelque chose, je me résigne à présent à ne paraître rien.

« Il vaut mieux *être* que *paraître*.

« A 63 ans, je n'ai ni le temps, ni le goût de m'agiter auprès d'hommes distraits ou prévenus, pour ménager un succès *factice* et *éphémère* à l'Œuvre qu'ils n'ont pas comprise. J'ai autre chose de plus pressé et de plus doux à faire, — quelque chose de plus grand aussi : achever dignement, en présence de Dieu et en présence de notre fils, les années de vieillesse qui me restent à vivre et me préparer au suprême voyage.

Faisons de notre îlot l'école et le chantier
Où s'arment sans répit la nef et l'argonaute
Qui, vers d'autre splendeurs, sur une mer plus haute,
Se frayeront dans la nuit un lumineux sentier !

Appareillons au port pour l'étoile future...
Que la terre, où l'orgueil inassouvi déprave,
Nous soit, par la science aventureuse et grave,
Un quai d'embarquement au seuil de l'Infini ! (1)

« Peut-être même, ici-bas, ai-je encore quelque chose à construire sur le quai même de l'embarquement et en face des flots qui vont m'emporter. D'autres en qui je revivrai, fils de mon sang ou fils

1. Sully-Prudhomme.

de ma parole, y habiteront, grâce à mon dernier labeur.

« Mais, pour cela, je n'ai pas besoin de soulever l'opinion et de révolutionner la France.

« Il suffit de penser, de souffrir et de travailler, comme dit le prophète : « dans le silence et dans l'espérance (1). »

1. Lettre du 17 mars 1890.

CHAPITRE XIX

LA FIN DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE GALLICANE DE PARIS

(1890-1893)

L'écrasant et perpétuel souci avec lequel le Père Hyacinthe restait aux prises était de trouver les ressources nécessaires à la continuation de son culte et à l'entretien de sa vie de famille. La libéralité de ceux qui l'avaient soutenu se lassait. En 1890, l'évêque de New-York, Cleveland Coxe, se démit de ses fonctions de visiteur de l'Eglise gallicane en faveur de l'archevêque (janséniste) d'Utrecht. Au fond, ce fut une nouvelle crise. Mme Loyson, dont l'imagination était extrêmement fertile, inventa une solution. La République reconnaîtrait le culte gallican et, pour le reconnaître, abrogerait le Concordat. Le Père se rangea à cette idée, rédigea une pétition pour l'abrogation du Concordat. Cette pétition la voici :

A MM. les membres du Sénat et de la Chambre des députés

« Considérant que l'Eglise, en faveur de laquelle le gouvernement français a stipulé dans le Concordat de 1801, est bien l'Eglise gallicane, désignée à plusieurs reprises sous ce nom et avec la mention des doctrines et des libertés qui la caractérisent, comme on le voit dans les articles organiques, appendice essentiel et inséparable du Concordat lui-même ;

Considérant que le dogme nouveau de l'infaillibilité du pape, avec toutes les doctrines et pratiques qui s'y rattachent, est positivement exclu de l'enseignement de nos séminaires par le vingt-quatrième article organique, ayant force de loi dans l'Etat ;

Considérant d'ailleurs que, lorsque le Concordat a été conclu par le gouvernement français avec le pape, ce dernier était un souverain indépendant, tandis qu'il est aujourd'hui, en fait comme en droit, avec les membres de la curée romaine, sujet d'un gouvernement étranger ;

Considérant enfin que tout peuple vraiment libre doit se gouverner lui-même, non seulement dans les choses civiles et politiques, mais encore et surtout dans celles qui relèvent plus directement de la conscience, et qu'il ne convient pas que l'Eglise de France soit sous la dépendance d'un évêque italien ;

Nous demandons aux pouvoirs publics de notre pays de réviser le Concordat qui a été infirmé par la proclamation du nouveau dogme de l'infaillibilité, le 18 juillet 1870, et par la destruction du pouvoir temporel du pape, le 20 septembre de la même année ;

Et de mettre à l'étude une loi sur la liberté et la capacité des associations religieuses, qui restitue aux nombreux catholiques français, restés fidèles à l'ancienne foi, l'exercice de leurs droits pour l'organisation d'une Eglise nationale. »

Pendant plusieurs mois, le Père essaya vainement de faire signer cette pétition (1).

Un peu plus tard, des protestants s'unirent à des paroissiens de la rue d'Arras pour publier un appel en faveur du Père. Ils se proposaient de lui assurer une allocation de 12.000 francs. « Ce chiffre », disait une circulaire du comité (2), « n'a rien d'exagéré, lorsqu'il s'agit d'un homme marié, vivant à Paris, obligé de se tenir au courant de la pensée contemporaine, et appelé à donner dans diverses parties de la France des conférences ou des prédications. Il est de toute

1. Pressensé écrivait le 23 novembre 1890 :
« Le P. Hyacinthe me consulte sur un projet de pétition aux Chambres pour demander l'abrogation du Concordat, afin de constituer la véritable Eglise gallicane nationale! Comment peut-il douter de mon préavis ? Il s'est adressé à Jules Ferry et à Goblet pour avoir leur pensée. Qu'il s'en tienne là ! Substituer la rue d'Arras à Notre-Dame ! » Cf. Cordey, p. 544.

2. Le comité était composé de MM. Théodore Monod, pasteur de l'Eglise Réformée de Paris ; Armand Lods, docteur en droit ; Léon Séché ; Félix Kuhn, pasteur, président du Consistoire de l'Eglise de la confession d'Augsbourg, à Paris ; le baron Henry de Chambrier ; Hippolyte Courtial, président du conseil de paroisse de l'Eglise de la rue d'Arras ; Grassart, libraire, rue de la Paix ; L.-André Pontier, ancien pharmacien.

importance qu'il ne soit plus constamment entravé par des préoccupations matérielles. »

L'appel resta inefficace.

Les amis protestants du Père fondèrent alors une « Société nationale d'Evangélisation », dont le but, disait leur manifeste, était d'arracher la France à l'ultramontanisme et à l'athéisme, mais dont l'objet immédiat était de soutenir les prédications du Père. Le programme de cette société inspira à un publiciste protestant, Auguste Sabatier (1), quelques réflexions peu favorables et d'un pessimisme justifié : « Il est fort à craindre, concluait-il, que le nouvel essai d'association qu'on vient de tenter ne réussisse pas mieux que les autres. »

Le Père répondit à Sabatier, dans une lettre privée :

« Soyez certain que ce ne sera jamais le besoin d'argent pour mes œuvres qui me rapprochera des amis chrétiens avec lesquels je suis heureux de travailler sur le terrain qui nous est commun ; pas plus qu'il ne m'empêchera de critiquer, comme par le passé, courtoisement, mais librement, ce qu'il y a de défectueux ou de suranné dans les systèmes issus du XVI[e] siècle.

« Soyez sûr également, mon cher Monsieur, que

1. Sur cette société, cf. *Mon Testament*, p. 135-148 ; *L'Evangéliste*, 29 juillet 1892, réflexions de Matthieu Lelièvre ; *Le Journal de Genève*, fin de juillet 1892, art. d'Auguste Sabatier.

ce ne sera point dans vos opinions, qui me paraissent radicales en théologie en même temps qu'ultramontaines en politique, que je trouverai un motif pour diminuer en quoi que ce soit l'estime et l'affection que je vous porte depuis notre rencontre à Genève. »

Pendant que la « Société nationale d'Evangélisation » essayait vainement d'entrer en exercice, Mme Loyson, dans un voyage qu'elle fit aux Etats-Unis, essayait tout aussi vainement d'intéresser l'épiscopat protestant au salut de son œuvre.

Ces diverses démarches ne furent cependant pas inutiles. Elles firent connaître la pauvreté du Père. Quelques amis fidèles et des admirateurs inconnus, ayant à leur tête le chanoine anglican Fremantle, ouvrirent alors une souscription qui lui assura une rente viagère mettant ses vieux jours à l'abri du besoin (1). Mais cette rente viagère ne permettait pas à son bénéficiaire de couvrir les frais d'un culte. Aussi l'unique solution s'imposa-t-elle : abandonner

1. Fremantle publia un premier appel dans le *Times* en mai 1891 (signalé dans *Le Temps* du 23 mai 1891) et un second appel le 23 février 1892. Cent quatre-vingt personnes y répondirent en versant des sommes qui allaient de trois shillings à deux cents livres. Le total assura au Père une rente viagère de 3.627 francs (145 livres). Le Père écrivait le 12 octobre 1891 : « J'ai longtemps méprisé l'argent. Aujourd'hui je suis forcé de reconnaître qu'il est une des puissances de ce monde, pour le bien comme pour le mal, et le nerf de toutes les guerres, même des guerres de Jéhovah. »

la salle de la rue d'Arras et trouver, si on le pouvait, un autre local moins dispendieux (1).

Le Père se résignait. La conviction qui l'avait le plus soutenu dans sa tentative de réforme ecclésiastique était que son fils hériterait de sa mission et continuerait son œuvre. Mais, évidemment, Paul n'inclinait pas dans ce sens. Le Père, abandonnant ses espérances et ses désirs, écrivait, le 26 juin 1890 : « Mon unique ambition pour son avenir, quelle qu'en soit la forme, est qu'il soit à la fois chrétien et philosophe, conservateur et réformateur (2). »

Du moment que Paul n'avait pas la vocation, dans le grand sens du mot, le Père n'avait plus de raison de conserver son église et, d'autre part, Paul lui conseillait plus fortement que personne de prendre un repos bien mérité.

Tel n'était point l'avis de Mme Loyson. Elle croyait toujours dans le grand avenir religieux de son mari et elle entretenait toujours de grands rêves. Lorsqu'elle vit que son église allait succomber, elle jugea le moment venu d'exposer ce qu'elle appelait solennellement : « mon plan de réconciliation des Eglises sur la base du symbole de Nicée ». Elle résolut donc d'aller en conférer avec le pape.

1. Lettres du Père publiées dans *Le Figaro* du 14 février 1893, et dans *Le Matin* du 2 mars.
2. Lettre à M. Armand Lods.

Le Père finit par la laisser partir, au mois de février 1893, pensant que leur fils, qui séjournait alors dans la Ville éternelle, surveillerait ses démarches. Elles étaient en effet d'une nature délicate.

Du moment que Mme Loyson voulait réconcilier et réunir les Églises, ne lui dirait-on pas au Vatican qu'elle devait elle-même donner le bon exemple et commencer par rentrer dans le giron? Les suggestions qu'elle portait ne seraient-elles pas prises pour une proposition de soumission ?

Mme Loyson ne s'inquiétait pas de ces nuances et de ces complications. Elle avait pris, le jour de sa confirmation, le nom de Catherine en l'honneur de la religieuse de Sienne qui tint tête au pape. Mme Loyson croyait avoir, jusque-là, tenu tête au pape ; elle pensait qu'elle pourrait bien le convertir.

Arrivée à Rome, elle sollicita une audience.

Le Père, effrayé, adressa à sa femme une lettre de remontrances :

« Je ne me soumettrai point à la papauté, parce que j'ai moins de confiance que vous en Léon XIII, et parce que, en 1869, j'ai fait ce que j'ai fait, non pour vous, mais pour Dieu, pour la Vérité, pour la Justice. Je trouverai bien quelques vrais chrétiens, indépendants de Rome, un asile pour y souffrir, y prier, y mourir. »

Le Père passa d'atroces journées de « souffrance morale », dont son journal garde la confidence :

« Je peux me plaindre de ma femme, — mais de Dieu jamais. »

« Il m'a bien peu récompensé de ce que j'ai fait pour lui — pour lui seul, ou du moins pour lui pardessus tout. Mais Il sait ce qu'il fait. Il est bon autant qu'il est juste et j'espère en lui dans les siècles éternels (1). »

Mme Loyson, accompagnée de son fils, fut reçue au Vatican, le 27 février, par le secrétaire particulier de Léon XIII, Mgr Angeli, auquel elle avait écrit. Le prélat lui déclara courtoisement qu'il avait tout pouvoir pour entendre ce qu'elle voulait faire savoir à Sa Sainteté et qu'il le lui transmettrait. Mme Loyson répliqua non moins courtoisement que la communication était si importante qu'elle ne comportait pas d'intermédiaire.

Voyant qu'elle ne pouvait être reçue par Léon XIII lui-même, elle reprit immédiatement le chemin de la France, sans d'ailleurs se sentir aucunement déconcertée de son échec (2).

1. *Journal*, 25 février 1893.

2. Cette démarche de Mme Loyson au Vatican fut racontée, travestie et interprétée comme une tentative de réconciliation. Elle a été parfois confondue avec un autre fait jugé pareillement extraordinaire. Se trouvant à Rome, en

Dès le lendemain de son retour, le Père, s'estimant définitivement vaincu (1), écrivit à l'archevêque d'Utrecht pour lui remettre son église. Un mois plus tard, deux délégués de l'archevêque venaient en prendre possession (2), et l'un d'eux, M. van Thiel, y célébra la messe le 9 avril (1893), dimanche de l'octave de Pâques.

A l'occasion de la cession de son église, le

1889, le jour de Pâques, Mme Loyson eut l'inspiration d'y communier et elle en informa le Père dans un télégramme ainsi conçu : « Communié Saint-Pierre. Alleluia. » Le Père montra cette dépêche à des amis, et quelques-uns y flairèrent l'idée d'engager des négociations de soumission avec le pape.

1. « Comme penseur et comme homme d'action, je suis vaincu. Les causes auxquelles je m'étais voué ont eu le dessous, un singulier dessous ! Je ne peux accepter ni l'Eglise, ni la France, telles qu'elles sont devenues. J'ai perdu mes deux patries, et je reste seul avec Dieu. » *Journal*, 18 mai 1893.

2. L'archevêque fit abandonner la salle de la rue d'Arras et construire une chapelle au boulevard Auguste-Blanqui, n° 96. Cette chapelle, censée centre d'une paroisse catholique-gallicane, « Saint-Denys de Paris », est toujours sous la juridiction d'Utrecht. — Le 30 novembre 1894, le Père écrivait dans son journal :

« L'espoir que j'avais mis dans l'Eglise d'Utrecht a été cruellement déçu. Je regrette que les représentants de cette Eglise n'aient pas compris la mission qu'ils avaient à remplir en France. L'œuvre qu'ils cherchent à y fonder, et qui n'a guère de commun que le nom avec celle qu'ils s'étaient engagés à y continuer, est une œuvre morte-née. Au lieu d'un large foyer d'apostolat libéral et français en même temps qu'évangélique, on a une petite chapelle fermée, marquée au coin d'une nationalité étrangère et d'une théologie surannée. »

Père Hyacinthe crut devoir publier un résumé de sa pensée et de toute sa vie.

Lorsque l'on compare ce « Testament (1) » avec les réflexions que le Père, à l'époque où il l'écrivait et le publiait, consigna dans son journal, on constate que le sentiment qui le dominait alors de plus en plus était celui que « le christianisme catholique touche à une transformation profonde » et qu'il fallait attendre et préparer cette « dispensation nouvelle » dont Joseph de Maistre disait qu'elle serait « la révélation de la révélation » (2). Le Père avait aussi le sentiment qu'en abandonnant sa tentative cultuelle, il ne prenait pas sa retraite, mais qu'il allait devenir le libre préparateur de la « religion nouvelle » dont il était le représentant (3). Il avait le sentiment qu'il commençait une nouvelle phase de sa prédication et une nouvelle carrière. Comme il le notait dans son journal,

1. Ce « testament » est l'article « devant la mort », p. 47-73 de la brochure *Mon Testament*; il fut d'abord publié dans *Le Figaro* du 24 juin 1893. Il reçut de la presse les commentaires les plus divers. Il est reproduit ci-dessous, Appendice I.

2. Le Père cite ce mot dans une lettre adressée au *Temps* (nº du 29 mars 1893) et dans une lettre inédite écrite à son ami Mgr Puyol, le 23 avril 1893.

3. « Hier, dans la même église, au même autel, deux religions ont communié ensemble, l'ancienne représentée par M. van Thiel, la nouvelle représentée par moi. » *Journal*, 10 avril 1893.

le soir du 9 juillet (1893), après avoir prié dans sa « chère église Saint-Sulpice » :

« Un travail religieux très profond se fait en moi. Je ne crois pas mourir avant que ce travail soit achevé et que j'en aie rendu témoignage au monde. Mais que ma vie aura été laborieuse, douloureuse et tragique ! » (1)

1. Dans ce chapitre, je n'ai pas cru devoir revenir sur deux incidents de cette époque : un échange de lettres entre le Père et Mgr d'Hulst, en décembre 1891, sur les causes de « la défection » du Père, et un échange de lettres avec l'évêque d'Autun, en 1892, à propos des papiers de son frère Charles Perraud, mort le 18 janvier 1892. Ces incidents me semblent avoir été suffisamment traités ailleurs, le premier, dans la *Vie de Mgr d'Hulst,* par Mgr Baudrillart (t. II, p. 44-47), et, le second, dans *Un Prêtre marié* (ch. X) et *Autour* (p. 380-384).

FIN

PREMIER APPENDICE

DEVANT LA MORT (1)

« Paris, le saint jour de la Pentecôte.

21 mai 1893.

Ceci est mon testament.

Les jours de l'homme, selon le psalmiste, sont de soixante-dix ans. J'en ai soixante-six. J'attends donc, au bord de ma tombe, l'arrêt de Dieu qui nous jugera tous.

A dix-huit ans, pour devenir prêtre, je me suis arraché à tout ce que j'aimais en ce monde, à tout ce que j'y rêvais. A trente ans, pour devenir moine, j'ai quitté Saint-Sulpice, la grave et douce famille que je m'étais choisie. Douze ans plus tard, revenu de beaucoup d'illusions sincères, mais funestes, je brisai en plein succès, je peux dire en pleine gloire, ma carrière de prédicateur; je descendis volontairement de la chaire de Notre-Dame pour combattre à visage découvert le pire des césarismes, celui du pape, la pire des illusions, celle de la perfection monacale.

Je fus excommunié, je restai catholique. Le pape peut séparer de l'Eglise visible à laquelle il préside,

1. Cf. ci-dessus chap. XIX, p. 280.

non de l'Eglise invisible dont le Christ est le chef. J'allai jusqu'au bout des saintes revendications de la liberté chrétienne, et, trois ans après mon excommunication, je me mariai en demeurant prêtre. J'accomplis, ce jour-là, l'acte le plus logique, le plus courageux, j'allais dire le plus chrétien de ma vie.

Tout cela s'est succédé dans une trame brisée, douloureuse, contradictoire, en apparence du moins, mais, en réalité, ferme et progressive comme les développements de la conscience et comme les desseins de Dieu.

Si j'avais à recommencer mon existence, en passant par les mêmes états d'âmes comme par les mêmes circonstances extérieures, je voudrais refaire ce que j'ai fait. J'en emporte avec confiance la responsabilité au tribunal du souverain juge.

Mes fautes sont ailleurs, elles sont nombreuses, et j'invoque sur elles l'infinie miséricorde. Mais, ici, j'en appelle seulement à la justice.

Ma vie entière a été consacrée à deux grandes causes, que je n'ai point séparées : celle de la France et celle de l'Eglise. J'ai aimé passionnément la France, mais le vrai patriotisme n'a rien d'égoïste ni d'envieux ; j'ai aimé ma patrie dans cette Europe dont elle est une province, comme l'Europe elle-même est une province du monde. Je suis trop chrétien, trop catholique dans le vrai sens du mot, pour n'être point cosmopolite. Même après l'affreuse guerre de 1870, je suis demeuré tel. Le réveil des nationalités, qui a enthousiasmé ma jeunesse et qui fut en partie l'œuvre de mon pays, n'a tourné contre nous que pour un temps, je l'espère, par

l'abus qu'en ont fait des hommes d'Etat, les uns imprévoyants, les autres perfides.

Ce sont ces grands coupables qui ont conduit l'Europe, métropole encore aujourd'hui du christianisme et de la civilisation, au-devant de la ruine dont, voici un siècle et demi, la menaçait Montesquieu : « L'Europe périra par les hommes de guerre. » Guerre entre les nations et guerre entre les classes, militarisme et socialisme à outrance, double barbarie près de laquelle celle du v[e] siècle était presque une idylle et dont un miracle de sagesse et de vaillance morale peut seul nous préserver.

La république, dont on faisait une panacée, n'a point guéri la France, et la Providence, en laissant à cette noble forme du gouvernement une durée si longue avec des résultats si médiocres, semble avoir eu pour fin de détruire l'espèce de superstition dont elle était l'objet. La république n'est pas plus un dogme qu'elle n'est une hérésie. En Angleterre ou en Italie, par exemple, la royauté constitutionnelle lui est préférable. Tout cela est relatif, et il n'y a d'absolu, en ces matières, que la liberté sous l'autorité et le progrès dans l'ordre. Or, aujourd'hui, en France, il n'y a qu'une république bien comprise et bien administrée qui soit capable de nous assurer ces grands biens.

Après la chute effroyable de l'empire, après la déconsidération méritée de tous les partis monarchiques, après l'incapacité constatée de tous les prétendants, la république est le seul gouvernement, je ne dis pas durable, mais possible ; la seule digue qu'on puisse encore opposer à l'anarchie ou à la réaction, également menaçantes, le seul instrument

qu'on puisse employer efficacement pour réaliser enfin les réformes et les progrès toujours promis et toujours différés.

Mais je ne crois pas à la république positiviste et athée, même après l'alliance que le pape vient de contracter avec elle. Le pape et le tsar ne sauraient suppléer à la conscience et à Dieu.

Il serait triste, pour ceux qui l'aiment, de voir la France se survivre indéfiniment de la sorte. Aurait-elle donc la destinée du Rhin, qui, après avoir été un fleuve magnifique, finit dans un marais ?

La plus grande coupable, toutefois, n'est pas la France, mais l'Eglise. L'Eglise pouvait sauver la France et le monde, parce qu'elle a l'Evangile, et par conséquent les promesses de la vie présente en même temps que celles de la vie à venir. Au lieu de cela, qu'a-t-elle fait ? Elle n'a cessé de rêver du pouvoir temporel et des réactions cléricales, y compris celle qu'elle dissimule assez maladroitement, à cette heure, sous le masque de la république catholique et du socialisme chrétien. Elle a étouffé dans les âmes l'adoration en esprit et en vérité que lui a léguée son divin fondateur, comme l'essence même de sa religion, et elle s'est ingéniée à y substituer des pratiques puériles, des légendes grotesques, des pèlerinages d'autant plus populaires, hélas! qu'ils sont plus païens.

Sauvez Rome et la France,
Au nom du Sacré-Cœur !

On n'a rien sauvé de la sorte, on a achevé de tout perdre, en développant dans des proportions véritablement inouïes les deux fléaux qui s'engendrent l'un l'autre et qui nous dévorent : le fanatisme et l'irréligion.

Vous avez le zèle de Dieu, puis-je dire à mes coreligionnaires, comme saint Paul le disait aux siens ; vous avez le zèle de Dieu, mais vous ne l'avez point selon la science, et c'est à cause de vous qu'est blasphémé le nom qui devrait être béni par toute la terre !

Je n'ai jamais renié le catholicisme. Je n'ai jamais répondu par l'anathème ou par l'injure aux injures et aux anathèmes dont j'ai été l'objet. J'ai espéré contre l'espérance. J'ai dit qu'un jour, peut-être, un successeur de Pie IX et de Léon XIII s'élèverait au-dessus de l'opportunisme du second comme de l'intransigeance du premier pour devenir un vrai réformateur, et qu'il réformerait et tranformerait l'Eglise, à commencer par la papauté, et qu'il ouvrirait l'ère des temps nouveaux. Ce serait un miracle, je le sais ; mais, autant je repousse les faux miracles, autant j'implore les vrais. Eh bien ! si Dieu, qui peut tout, suscitait un tel pape, le monde n'aurait pas vu un aussi grand homme depuis les prophètes et les apôtres, ni un aussi grand jour depuis celui de notre rédemption !

Seulement, la nuit dure toujours, elle s'épaissit même, malgré quelques lueurs trompeuses, et c'est en vain que nous crions à la sentinelle d'Israël : « Gardien, où en est la nuit ? Gardien, où en est la nuit (1) ? »

Qu'il soit un enthousiaste ou un diplomate, le gardien ne voit pas. Ce n'est point à des yeux bandés par l'infaillibilité du passé que peut luire l'aurore de l'avenir.

Pour moi, j'ai travaillé toute ma vie dans cette nuit, guidé par l'obscure clarté qui ne s'éteint

1. *Custos, quid de nocte ?* — Isaïe.

jamais dans le cœur des croyants. Après comme avant le concile du Vatican, j'ai appartenu aux mêmes causes, celle de la conversation catholique, mais celle aussi du progrès religieux et social. Dieu s'est servi de moi pour fonder deux Eglises, l'une à Genève, l'autre à Paris. Je viens de remettre celle-ci entre les mains de l'archevêque d'Utrecht, contribuant ainsi à implanter en France un épiscopat dont Rome ne conteste point la succession apostolique et qui commande le respect par ses vertus comme par sa doctrine.

L'Eglise d'Utrecht se réclame de l'ancienne foi catholique et repousse la qualification de janséniste. Je fais comme elle. Admirateur de notre grande école de Port-Royal, je n'en méconnais pas les côtés défectueux. Son christianisme était trop rigide et trop sombre, pas assez conforme à la belle maxime de saint Thomas d'Aquin: « La grâce ne détruit pas la nature, mais la perfectionne. »

Les prêtres hollandais ne viennent point ici pour y fonder une annexe de leur propre Eglise, mais pour nous seconder, avec un désintéressement égal à leur zèle, dans la restauration de l'ancienne Eglise de France, à laquelle leurs plus chères traditions les rattachent. Ils comptent se retirer dès que nous pourrons nous suffire et avoir un évêque français.

Puissent le parlement et le gouvernement d'alors abolir ou modifier le concordat qui nous enchaîne, et rendre possible aux gallicans et aux libéraux, qui sont de beaucoup les plus nombreux parmi les catholiques, la constitution d'une Eglise véritablement nationale !

Quoi qu'il advienne à présent de moi, mon œuvre est faite. Je n'aurai pas vécu en vain.

Déchargé des soins pastoraux, s'il me reste encore quelques années de travail sur cette terre, je veux les consacrer à la libre prédication de la réforme catholique en France.

Et ici, qu'on le remarque bien, il ne s'agit pas du simple rejet de quelques dogmes nouveaux ou même anciens, aussi contraires à l'histoire et au bon sens qu'à l'Evangile ; ni de l'acceptation de certaines réformes liturgiques ou disciplinaires, très importantes d'ailleurs, telles que la liberté de la confession pour les laïques et du célibat pour les prêtres. Il n'est pas question de la résurrection, impossible du reste autant qu'insuffisante, du gallicanisme de Bossuet, pas même de celui qui a inspiré les conciles de Constance et de Bâle, ni de celui, plus ancien et plus radical encore, qui a précédé les fausses décrétales.

Les catholiques romains prétendent nous ramener au Moyen âge, qui fut une très grande époque. Les protestants orthodoxes se contenteraient du XVI[e] siècle, qui fut grand à sa manière aussi. Il ne faut pas que les réformateurs catholiques rêvent, de leur côté, un retour en arrière, comme si le christianisme avait dit son dernier mot dans les sept conciles orientaux, tout vénérables qu'ils sont. et comme si Byzance devait remplacer Rome par une autre infaillibilité et par une autre immobilité !

Malheur aux Eglises qui regardent en arrière, comme la femme de Loth ! Comme elle aussi, elles seront changées, si elles ne le sont déjà, en statues funèbres !

Sans doute, il faut tenir au passé fortement, pieusement, ardemment, par la tradition divine de nos origines. Dans le passé judéo-chrétien est notre

point de départ, et dans la foi qu'il nous a léguée notre point d'appui. Soyons-y fidèles, mais sans oublier que notre point d'arrivée est ailleurs, dans le grand avenir qui s'ouvre devant nous et sans lequel le passé n'aurait plus sa valeur.

Aux premiers chrétiens, gens simples et sans lettres, ni même aux apôtres, qui étaient du nombre, Dieu n'a pu découvrir les vérités que des hommes de cette trempe ne pouvaient porter. Jésus-Christ l'a dit en termes exprès, et il a ajouté que l'esprit conduirait un jour son Eglise dans toute la vérité et lui ferait connaître les choses à venir (1). Sur quoi saint Augustin, ce vieux maître de l'orthodoxie, remarque qu'il y aurait « une très absurde témérité » à soutenir que l'éternelle vérité ne peut se communiquer aux hommes avec plus d'abondance qu'elle ne l'a fait jusqu'ici (2). Evidemment, les communications nouvelles ne seront jamais en contradiction avec les anciennes. La vérité ne contredit pas la vérité, même en la dépassant ; elle l'explique et la complète.

Pour moi, plus j'y réfléchis, plus je me persuade que le christianisme catholique touche à une transformation profonde. Il semble que l'Eternel ait dit une seconde fois, comme le prophète : « Voici que je vais créer de nouveaux cieux et une nouvelle terre, et l'on ne se souviendra plus des choses passées, car elles ne remontent plus dans le cœur. »

Nous garderons religieusement les oracles des

1. Jean, XVI, 13.
2. Cité par le P. Lambert, dominicain, dans un ouvrage malheureusement presque introuvable : *Exposition des prédictions et des promesses faites à l'Eglise pour les derniers temps de la Gentilité*, Paris, 1806, t. II, p. 349.

prophètes d'Israël et des apôtres de la chrétienté, les enseignements de tous les saints inspirés des deux Testaments ; mais nous ne confondrons plus, comme on l'a fait trop souvent, la parole de Dieu avec l'alliage humain dont une saine exégèse la dégage chaque jour. Sans aucun doute, Dieu a parlé aux hommes, mais il leur a parlé par d'autres hommes appartenant à une race assez grossière, à des temps relativement inférieurs, quelquefois même barbares. Dieu ne peut se manifester autrement en ce bas monde. Il respecte les lois de la psychologie et celles de l'histoire, puisqu'il en est l'auteur. Et c'est d'une telle révélation que saint Paul, l'un de ses plus illustres organes, n'a pas craint de dire : « Ce que nous avons maintenant de science et de prophétie est très imparfait ; mais, quand sera venu ce qui est parfait, tout ce qui est imparfait disparaîtra... Lorsque je suis devenu homme, j'ai cessé de penser et de parler en enfant. » Et saint Paul dit encore : « La lettre tue, mais l'esprit vivifie. »

Pour être la plus élevée, la révélation biblique n'est d'ailleurs pas la seule. Dieu, comme l'a dit le même apôtre, n'a pas voulu demeurer sans témoignage, même au sein des nations qu'il laissait « marcher dans leurs voies », et il y a quelque chose de lui dans les grandes religions qui ont présidé au développement provisoire de l'humanité. Il n'est pas vrai que toutes les religions se valent, mais il n'est pas vrai non plus qu'à l'exception d'une seule toutes soient sans valeur. Le christianisme de l'avenir, plus juste que celui du passé, marquera la place de chacune dans le travail de « préparation évangélique » que les anciens docteurs de l'Eglise ont signalé dans le paganisme et qui n'est point encore

achevé. Il se gardera de prononcer sur ces ébauches diverses du culte final la dure réprobation qu'elles ne méritent point. Il les conduira, après tant d'oppositions et de luttes, vers cette synthèse lumineuse qui n'aura rien de commun avec l'impur et confus amalgame que rêvent les panthéistes et les indifférents. Alors, mais seulement alors, le genre humain formera un seul troupeau sous un seul pasteur, le Verbe incarné Jésus-Christ (1).

N'oublions pas la science, qui est aussi une révélation, non moins certaine que l'autre et, comme l'autre, divine et humaine à la fois. Les clergés des diverses Eglises n'en ont point tenu le compte qu'ils devaient, et par là ils ont contribué à créer ou à maintenir entre la raison et la foi un antagonisme aussi funeste que peu fondé. Il importe donc, il est

1. Ces doctrines ont été celles de l'ordre des Carmes, auquel j'ai appartenu pendant dix années de ma vie et dont je conserve un pieux souvenir. Qu'il me soit permis de transcrire ici quelques lignes de l'*Histoire de France* de mon ami, M. Henri Martin ; « L'ordre des carmes ne fut jamais le plus puissant, mais ce fut le plus populaire des ordres mendiants, et le plus libéral et le plus ouvert d'esprit. Il eut l'enthousiasme des franciscains sans leurs habitudes théâtrales ni leur fanatisme, et ses superstitions mêmes eurent quelque chose d'humain et de généreux : par exemple, son fameux scapulaire envoyé, croyait-il, par la Vierge comme un préservatif universel contre l'enfer. Mais ce qui rend surtout cet ordre intéressant aux yeux de la philosophie, ce sont ses tendances larges et hardies, c'est sa prétention de se rattacher à tous les grands solitaires et aux associations religieuses et philosophiques les plus illustres de l'antiquité. *Les carmes embrassaient, dans une espèce de christianisme antérieur au Christ, avec Elie et les solitaires hébreux du Carmel, qu'ils prétendaient leurs auteurs immédiats, les druides et les pythagoriciens.* » T. V, p. 114, note.

même urgent de corriger les formules humaines et défectueuses de notre enseignement, dans nos cathéchismes, dans nos histoires saintes, dans nos traités de théologie, pour les mettre d'accord avec les résultats acquis des sciences historiques et préhistoriques, géologiques et astronomiques, morales et politiques.

J'en citerai deux exemples, pris en quelque sorte au hasard. La théologie ne cessera pas d'enseigner la création de l'homme et du monde, dogme fondamental entre tous, mais elle cessera d'en assigner la date, comme le font nos histoires saintes et le grand Bossuet lui-même, à l'an 4004 avant Jésus-Christ. Elle ne contredira plus, dans ce qu'elles ont de tout à fait avéré, les chronologies de l'Orient, ni surtout ces découvertes de la géologie qui nous ont fait toucher dans les couches du terrain quaternaire, à des myriades de siècles en arrière, les premiers débris de notre race. Elle ne craindra point de laisser la porte ouverte aux hypothèses grandioses de Darwin, hypothèses que la science n'a pas confirmées, mais qu'elle n'a pas improuvées non plus; et, tout en continuant à nous montrer, avec la Bible, à l'origine de l'espèce humaine, la poussière de la terre, l'orthodoxie de l'avenir nous laissera la liberté de penser que, pour arriver jusqu'au premier Adam, l'argile a traversé, sous le souffle du Dieu qui crée pendant les siècles et selon le progrès, toutes les transformations du monde inorganique et du monde organique.

De même, nous nous garderons bien de méconnaître la chute originelle.

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux (1).

1. Lamartine.

Ce souvenir est en même temps une espérance, et le paradis perdu appelle, par la rédemption, le paradis reconquis. Tel est le dogme chrétien, remède unique au désespoir du pessimisme contemporain, unique réponse à ses blasphèmes.

Mais nous n'oublierons point que, devant la justice de Dieu comme devant celle des hommes, la faute est essentiellement et exclusivement personnelle; nous n'enseignerons plus l'imputation arbitraire du péché d'un seul à tous; nous ne verrons plus dans ces premières pages de la Genèse un récit strictement historique. Nous y verrons mieux que cela, un grand et beau symbole, révélé de Dieu pour nous exprimer la déchéance morale des premières générations humaines, l'hérédité qui fait revivre les pères dans les enfants, et la solidarité qui, d'une multitude d'individus, ne fait qu'un être collectif avec des responsabilités et des destinées communes.

C'est quand on sera entré loyalement et résolument dans cette voie que nos dogmes, aujourd'hui délaissés, redeviendront puissants sur les esprits. C'est alors, sans doute, que se réalisera le pressentiment hardi de Joseph de Maistre. En vertu de l'affinité qui leur est naturelle, la religion et la science s'uniront dans la tête d'un homme de génie, peut-être de plusieurs, et le monde en recevra ce dont il a besoin, ce à quoi il aspire, non pas une religion nouvelle, mais « la révélation de la révélation (1) ».

Encore une fois, il n'y a rien, dans de telles espérances, qui ressemble au déisme vulgaire, ou au rationalisme superficiel et irréligieux d'un trop grand nombre de nos contemporains. Elles sont con-

1. *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

formes aux promesses du Christ et des prophètes par rapport à la manifestation plus parfaite de l'Esprit de Vérité « dans les derniers jours ». Elles se rattachent même à ce qu'il y a de plus intime dans le christianisme, qui est la religion du progrès, parce qu'il est la religion du relèvement, et aussi parce qu'il est la religion du Verbe, c'est-à-dire de la raison infinie et personnelle de Dieu en communication immédiate avec la raison bornée, mais croissante de sa créature. « Le Verbe, écrit l'évangéliste saint Jean, est la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde... Et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous... Et il nous a donné le pouvoir de devenir nous-mêmes enfants de Dieu. ».

Suivant la belle parole d'un théologien du Moyen âge, saint Anselme, « la foi cherche à comprendre », *fides quærens intellectum*; mais, si l'homme a le besoin de mieux comprendre et de mieux croire, c'est qu'il a le devoir de mieux agir. Quand l'Evangile lui aura été expliqué dans ses enseignements aussi pratiques que sublimes, quand le christianisme aura pénétré son cœur, non plus simplement comme une doctrine, mais comme une vie, l'homme des temps nouveaux réalisera des progrès spirituels et temporels pour lesquels ses devanciers n'auront eu que des défiances ou des réprobations. Il étendra d'une façon grandiose et vraiment digne du Rédempteur et des rachetés le domaine du salut qui fut accompli sur la croix, et dont Jésus a dit : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi! » Les âmes remonteront des profondeurs de ces enfers sociaux qu'on croyait éternels : l'ignorance, la misère et le vice.

Il n'y a d'enfers éternels ni en ce monde, ni en l'autre, parce que le Dieu sage et bon, qui a tout prévu, n'a donné au mal un temps plus ou moins long que pour en faire sortir finalement le triomphe plus éclatant du bien. La justice immanente dans les choses et dans les hommes est l'œuvre de ce Dieu, et, si elle châtie sévèrement le péché, des deux côtés de la tombe, c'est toujours pour améliorer le pécheur.

« Le Seigneur a visité toutes les sombres retraites des enfers », — c'est un des Pères les plus orthodoxes, le grand Chrysostôme, qui parle ainsi ; — « le Seigneur en a brisé les portes d'airain, il en a mis en pièces les gonds et les serrures. Il n'a pas ouvert les portes, il les a brisées afin que la prison devînt désormais inutile et que ceux qui y entrent ne puissent plus y être retenus (1) ».

Ouvrez-vous donc, enfers sociaux, puisque les enfers d'outre-tombe se sont ouverts et s'ouvriront encore ! Remontez, criminels et repris de justice, réprouvés d'une loi juste, mais qui ne saurait être sans entrailles ! Remontez par une conversion sincère, par une réhabilitation durable, dans la vertu et, par conséquent, dans l'honneur ! Et vous, les publicains et les prostituées, accomplissez enfin la parole du Maître, en devançant, même ici-bas, dans la cité de Dieu, les pharisiens orgueilleux et hypocrites !

1. Leçons du samedi saint, à l'office de la nuit. — Après comme avant Origène, la doctrine de la miséricorde éternelle a toujours compté, dans l'Eglise, d'illustres représentants. Si, comme l'enseigne le Credo, « Jésus-Christ est descendu aux enfers », ce n'est pas pour y souffrir lui-même, mais pour y délivrer les captifs. Saint Pierre le dit expressément dans sa première épître, ch. 3, v. 18 à 20.

Oui, l'Evangile deviendra une réalité sociale : les malades guériront, les morts ressusciteront, la bonne nouvelle sera annoncée aux pauvres !

« Au xxe siècle, a dit Victor Hugo, il n'y aura plus ni dogmes, ni frontières. » Il se trompait doublement. Et, pour ne parler que des frontières, elles subsisteront autant que les nations, auxquelles elles gardent leur physionomie distincte et leur indépendance mutuelle. Ce qui est vrai, c'est que les frontières ne seront plus marquées de sang, ni les nations possédées par la haine. Libre enfin de tous les Caïns, le monde verra la fraternité des hommes sous la paternité de Dieu.

Les chrétiens de l'avenir réconcilieront de plus en plus dans la vie humaine les éléments qui lui sont également nécessaires et que l'on a follement divisés. Ils referont l'alliance étroite et bienfaisante de la nature avec la grâce, du travail avec la prière, de l'action avec la contemplation ; du corps maudit au nom de l'âme avec l'âme dont il porte l'empreinte et dont il est l'organe; de la famille, dépréciée comme un état inférieur et prosaïque, avec les plus idéales aspirations du génie et de la sainteté.

Dans l'un de ces livres anciens dont je parlais tout à l'heure, et qui ont aussi leur part d'inspiration divine, le *Zend Avesta*, il est écrit : « C'est un saint homme que celui qui s'est construit sur la terre une habitation dans laquelle il entretient le feu sacré, sa femme, ses enfants et de bons troupeaux. Celui qui fait produire du blé à la terre, celui qui cultive les fruits des champs, celui-là cultive la pureté ; il avance la loi d'Ahouramazda autant que s'il offrait cent sacrifices. »

Et dans la plus récente, et, à bien des égards, la plus

étrange des religions, ce positivisme où tout n'est pas à dédaigner, Auguste Comte a marqué, tout en l'exagérant, le rôle à venir du capital, quand il se sera arraché à l'égoïsme qui le déshonore et le corrompt, et qu'il fécondera dans toutes ses directions le travail des ouvriers de nos villes et de nos champs lesquels, dans la civilisation moderne, ne peuvent que bien peu sans lui. « Dans chaque république, dit le *Catéchisme positiviste*, le gouvernement appartiendra naturellement aux trois principaux banquiers, livrés de préférence aux opérations commerciales, manufacturières et agricoles. »

Rien de tout cela n'est étranger à l'esprit du christianisme. L'Eglise a longtemps attendu le millénium, c'est-à-dire le royaume de Dieu sur la terre; elle le demande dans ses prières de chaque jour : « Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel! » Et dans ses psaumes, hérités d'Israël, elle célèbre la prospérité terrestre comme l'image et l'avant-goût de la félicité du ciel.

« Heureux, chante-t-elle, heureux ceux qui craignent le Seigneur et marchent dans ses voies!

« Parce que vous mangerez le fruit des travaux de vos mains, vous serez heureux et vous serez bénis!

« Votre femme sera comme une vigne abondante, dans le secret de votre maison.

« Vos fils, autour de votre table, seront comme des jeunes plants d'oliviers.

« Et le Seigneur vous bénira d'en haut, afin que vous voyiez les biens de Jérusalem, tous les jours de votre vie;

« Et que vous voyiez les enfants de vos enfants, et une paix durable au milieu d'Israël! »

Si c'est cela être socialiste, les vrais chrétiens le doivent être. Un tel socialisme ne détruit ni la propriété, ni la patrie, ni la famille, ni la religion. Il réconcilie, au contraire, les intérêts de la terre avec ceux du ciel, les devoirs de la vie présente avec les espérances de la vie éternelle, et, rattachant en une même chaîne les destinées humaines brisées par l'accident de la mort, il fait de l'univers entier, dont la terre n'est qu'une très modeste province, une seule cité de Dieu, des hommes et de tous les esprits.

Je me résume. Ce n'est point la politique, ni la science, ni les intérêts qui, à eux seuls, sauveront la France et le monde. Notre salut doit venir avant tout du christianisme. Mais, pour qu'il opère ce prodige, il faut que le christianisme redevienne lui-même, c'est-à-dire la religion de l'Evangile, de la justice et de la charité. Il faut qu'il s'arrache aux superstitions qui le falsifient, aux sectes qui le mettent en lambeaux, aux clergés et aux gouvernements qui l'asservissent et l'exploitent!

La rénovation morale et sociale par la rénovation religieuse : que ce soient là mes dernières paroles, *verba novissima !* La France, l'âme et Dieu!

J'y voudrais résumer tout ce que je crois, tout ce que j'espère, tout ce qui m'a donné la joie de vivre et me donnera la force de mourir.

Je les lègue à mon fils, qui sera, je l'espère, le fils de mon âme plus que de mon sang. « Oh! bienheureux, s'il reste quelqu'un de ma race pour voir la beauté de Jérusalem! »

Je les lègue à ma femme qui a été, je l'en remercie,

la compagne de mon apostolat plus encore que de ma vie terrestre.

Je les lègue à tous les membres de ma famille spirituelle, à mes auditeurs, à mes collaborateurs, à mes amis, à ceux qui ont connu, aimé, servi avec moi le Dieu des chrétiens.

Et je les lègue aussi à ceux qui ne l'ont point connu, à ceux qui, n'ayant pu le trouver par le malheur des temps, par notre faute à tous n'en ont pas moins cherché dans la droiture de leur âme, sous quelque nom que ce soit, vérité, amour, devoir, celui que saint Paul n'a pas craint d'invoquer comme « le Dieu inconnu ».

Les âmes droites sont destinées à se rencontrer un jour dans la même religion, et il n'y aura, je le redis encore une fois avec l'Evangile, ici-bas ou ailleurs, qu'un seul troupeau sous un seul pasteur.

Ceci est mon testament.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

HYACINTHE LOYSON,
Prêtre.

DEUXIÈME APPENDICE

PAUL-EMMANUEL (1)

1874, 21 septembre. — Aujourd'hui Paul a eu sa première dent. Aujourd'hui encore, j'ai reconnu en lui les signes évidents d'une intelligence immédiate de la parole. Il a répondu instantanément par des actes au commandement de sa mère. Ce premier contact de notre pensée avec la sienne a été tout un bonheur pour nous.

19 octobre. — Premier anniversaire de ta naissance, mon Paul. De charmants présents t'ont été faits, des robes, des jouets, des fleurs, des fruits, même une pièce de poésie. S'il en est qui te repoussent déjà, dans ce monde aveugle et méchant, combien qui t'accueillent et qui t'aiment ! Mais personne ne t'aimera jamais autant que ton père et ta mère !

1. La biographie du Père Hyacinthe serait incomplète si elle ne montrait pas ce qu'il fut pour son fils et ce que son fils fut pour lui.

On a vu plus haut le récit de l'attente, de la naissance et du baptême de Paul-Emmanuel, et que son père crut devoir donner sa démission de curé de Genève pour lui « léguer un nom pur ». Les notes suivantes raconteront son enfance et sa jeunesse.

Les premières de ces notes jusqu'à 1882 exclusivement sont tirées du cahier dédicacé « A Paul-Emmanuel », signalé ci-dessus, page 179 ; les autres sont empruntées au journal ou à la correspondance du Père.

1876. — Du 3 mai au 4 juillet, nous avons été absents, Emilie et moi. Voyage en Angleterre, où j'ai donné quatre conférences.

Mlle Catherine Steinmann, vieille fille argovienne, qui a été institutrice en Russie, et qui est aujourd'hui l'une de mes paroissiennes, a bien voulu nous remplacer auprès de Paul. Elle s'entend véritablement à l'éducation des enfants, et a fait un grand bien au nôtre sous le rapport de la douceur du caractère et de l'obéissance, deux points qui, dans ces derniers temps, laissaient à désirer.

26 juillet. — ... Les impressions chez Paul sont silencieuses. Ce n'est qu'après quelques minutes, quelques heures, quelques jours même, suivant les circonstances, qu'elles remontent de ces profondeurs et se manifestent en paroles.

28 août. — Les *Jubilee Singers* sont venus nous faire visite, et nous ont donné la primeur de quelques-uns des chants qu'ils doivent faire entendre ce soir à la Salle de la Réformation. Paul s'est laissé prendre sur les genoux de l'un des plus noirs, et y est demeuré longtemps avec amour, la tête appuyée sur sa poitrine.

19 octobre. — Troisième anniversaire de notre Emmanuel. Ce matin sa bonne mère lui a mis la sainte Bible entre les mains, et lui a dit de l'ouvrir et de poser le doigt sur la page. Le verset indiqué par l'enfant était celui-ci : « Elle enfantera un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus : car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. » Matth. I. 21.

1877, mars. — Me montrant un de ces matins la roue d'une petite brouette qu'il faisait tourner avec la main, Paul m'a dit : « Si j'étais un morceau de bois, on me ferait tourner comme cela. »

16 mars. — Vivras-tu ici-bas, cher enfant ? As-tu été fait pour la terre, ou seulement pour le ciel ? En tout cas tu es dans l'être, et il n'appartient à aucune puissance de t'en arracher, et j'ai la certitude au fond de l'âme que, dans ce monde où dans l'autre, tu seras le serviteur et l'élu de Dieu, toi, la chair de ma chair, le sang de mon cœur, le souffle de mon âme et le fruit de ma vie !

29. — J'ai demandé à Paul si, lorsqu'il serait grand, il voudrait prêcher à ma place : « Oui, m'a-t-il répondu aussitôt, mais tu me diras ce qu'il faudra dire. »

7 juillet. — ... Cœur à la foi profond et mobile, il aura besoin d'une éducation plus attentive encore de ce côté-là que du côté de l'intelligence.

Août. — Efforts remarquables de la pensée chez Paul. « Je ne sais rien, nous disait-il un jour à table, avec un air presque angoissé ; je ne sais pas ce que c'est qu'une bouteille, une fourchette, le pain, etc. » Cette même plainte est revenue en d'autres circonstances, comme quelque chose de profond dans son âme.

Paul regardait tout à l'heure, au milieu de la table, notre petit poisson rouge nageant incessamment dans son bocal. Il m'a demandé ce que c'est qu'un poisson. J'ai tâché de le lui expliquer, en insistant sur ce que les animaux n'ont pas l'intelligence comme les hommes. « Alors, m'a dit l'enfant, il ne sait pas qu'il est poisson ! »

Par un effort de volonté rare à son âge, Paul s'est corrigé en quelques semaines de tutoyer son père et sa mère. Je lui avais demandé de le faire, et je lui avais promis une récompense. Ce sont les traditions de ma famille, et je pense que, sans diminuer en

rien la tendresse, elles conservent ce respect si nécessaire et si méconnu de l'autorité des parents.

1878, 7 avril. — Comme d'habitude, j'ai fait ce soir la prière pour Paul, la main posée sur sa tête, après qu'il a été couché dans son berceau. Il m'a demandé de la refaire une seconde fois, puis il m'a dit : « Papa, quand nous serons dans le ciel, je crois que nous ne ferons plus la prière. » — « Pourquoi? lui ai-je demandé. — « Je ne sais pas... Nous aimerons toujours Dieu, mais nous le prierons plus. »

... Paul est très communicatif; il ne fait rien, n'entend rien, ne voit rien pour lui seul; il faut que tout le monde s'associe à ses admirations. — Grande qualité qui touche à de grands défauts.

Mémoire étonnante. — Extrême facilité à bien parler sa langue. Il n'a eu jusqu'à présent qu'une seule langue, le français.

17 avril. — Pendant le repas, Paul m'a demandé tout à coup : « Papa, Jésus est-il Dieu? » et, sur ma réponse affirmative : « Je ne le croyais pas », a-t-il dit avec un air étonné et réfléchi. — O mon Paul ! ô profondeur et richesse du fond où je sème chaque jour pour la vie éternelle !

Mai. — Nous nommions un matin, Paul et moi, quelques-uns des animaux amis et serviteurs de l'homme. Je lui ai demandé ensuite quelles sont les bêtes qui nous font du mal : « Les Prussiens », m'a-t-il répondu. Je ne pus m'empêcher de sourire, et, après lui avoir montré l'inconvenance de sa réponse, dont il ne se doutait pas, je renouvelai ma question. « Le diable », me dit-il alors.

1er juin. —... Cet enfant a beaucoup de cœur. Quelles souffrances, hélas! et quel danger lui réserve l'avenir! Mais Dieu, je l'espère, veillera sur lui.

13 septembre. — Je demandais ce matin à Paul s'il entend quelquefois la voix de Jésus qui lui parle au cœur. Il m'a répondu que non, et m'a demandé pourquoi Jésus nous parle. — « Pour nous faire faire le bien », lui ai-je dit. Je lui ai demandé alors s'il entend la voix du diable qui lui conseille le mal. — « Oh oui, m'a-t-il dit avec vivacité, celle-là est beaucoup plus forte! »

C'est l'histoire du cœur humain faite en deux mots par cet enfant.

Paul m'a demandé « pourquoi Dieu a mis le mauvais esprit dans le cœur du diable? »

17 septembre. — Paul a demandé un de ces jours à sa mère : « Qui est le plus fort de Dieu ou du diable? » — « C'est Dieu. » — « Mais alors pourquoi Dieu lui laisse-t-il faire le mal? »

25 novembre. — Venu ce matin dans mon lit un peu avant le lever, Paul m'a embrassé en fondant en larmes et en me disant : « Le bon Dieu est dans mon cœur, mais le démon me dit que Dieu est dans la boue. » Je l'ai fait s'expliquer : personne ne lui a parlé ainsi, mais quand il est seul, éveillé, dans le lit, ou à la messe, ces pensées l'importunent malgré lui. Je lui ai fait invoquer Dieu, en traçant le signe de la Croix. Mais j'étais moi-même frappé et même saisi. Les premières luttes religieuses de mon enfant. Ce développement à cinq ans.

17 décembre. — Je montrais aujourd'hui à Paul des dessins et des lettres de sa façon : « Gardez-les, Papa, m'a-t-il dit; quand vous n'aurez plus votre petit enfant, vous les regarderez. » Nous avons été très impressionnés, sa mère et moi, et nous nous sommes approchés de son berceau pour lui faire expliquer sa pensée, mais il a refusé de nous

répondre. Etant demeuré seul auprès de lui, je lui ai encore demandé : Où seras-tu donc? — Où sont votre papa et votre maman? m'a-t-il demandé à son tour. C'est aujourd'hui même l'anniversaire de la mort de mon vénéré père, et j'en avais parlé ce matin devant l'enfant.

1879, 23 mai. — Je disais ce matin à Paul que Jésus est puissant, mais qu'il ne fait de mal à personne. L'enfant m'a répondu : « A quoi bon sa puissance? Pourquoi est-il fort, s'il ne se bat point? »

4 juin. — Fait le tour de Paris avec Paul par le chemin de fer de ceinture. Cela l'amuse beaucoup. C'est la troisième fois, si je ne me trompe.

20 octobre. — Paul a eu hier, dimanche, six ans. Nous en faisons la fête aujourd'hui. La table du goûter est entourée de joyeux visages d'enfants ; six petites bougies brûlent autour du gâteau. Les parents sont debout derrière les enfants assis. Les domestiques font un groupe à part... Puis sont venus les exercices du chien savant de Mlle Arnoul, notre voisine, puis les danses bruyantes des enfants au son du piano.

Une joie grave et profonde remplit mon cœur. Voilà *l'enfant du prêtre*, cet enfant qui semblait impossible, le voilà fêté des hommes et béni de Dieu. Mais pour quelles épreuves grandit-il ? Verra-t-il des jours plus sereins ou plus terribles que ceux où son père aura vécu ? Aura-t-il la force de résister aux tempêtes, et de rester croyant et vertueux ?

O Christ, toi qui l'as béni dans le baptême et qui en as fait ton membre, le membre de cette Eglise qui est ton corps, ne permets pas qu'aucune puissance ennemie te l'arrache. Accomplis en lui les paroles de l'hymne sacré qu'il chantait, dans ses jeux, ce

matin même, comme un écho de nos services du dimanche :

« Conduis-le, élève-le jusque dans l'éternité ! »

1880, janvier. — Paul va beaucoup chez ses cousins Hopkins, qui demeurent de l'autre côté du Boulevard. Il s'amuse dans leur beau jardin, et prend des leçons d'anglais avec eux. — Mme Bucknell, sœur de Mme Hopkins, habite cette même maison avec ses deux filles, Berthe et Laura. Cette dernière, plus rapprochée de notre enfant par l'âge, a fait naître chez lui un premier sentiment — très vague assurément — d'un amour enfantin. Il parle d'elle souvent, et prétend qu'il l'épousera un jour. Ce qui lui plaît surtout, c'est sa douceur (1).

1881, 2 février. — Les baisers de mon enfant sont comme une liqueur généreuse qui réjouit et fortifie mon cœur ! comme un parfum céleste qui embaume et ravit mon âme ! O paternité, abîme de tendresse et de félicité !

Sais-tu que, en t'embrassant, je redeviens enfant? que je recommence la vie et que je la recommence pour la mener plus pure, plus grande, plus féconde, plus heureuse?

8 mai. — IIIe Dimanche après pâques ... Il [Paul] m'a dit que mon sermon de ce soir est moins bon que les précédents « parce que, a-t-il ajouté, vous avez changé deux fois le sujet ». Cela est vrai, et je me demande comment, à 7 ans 1/2, l'enfant a pu s'en rendre compte. *Quis, putas, puer iste erit ?*

29 décembre. — Je lui avais dit, il y a quelque temps, qu'il sera le seul avec ses enfants, s'il en a, à porter le nom de Loyson. Il a écrit aujourd'hui sur

1. Paul épousa Laura, le 16 mai 1896.

une feuille : « Je veux que le nom de Loyson soit bien porté. »

Les idées, reçues dans cet esprit, y germent.

1882, 23 mai. — Lettre à Paul : « Tu nous as écrit une lettre qui nous a consolés, ta chère mère et moi, parce que tu nous dis que tu veux te préparer à défendre un jour la cause de Jésus-Christ. »

1884, 13 avril. — Mon cœur se fond et se fend en présence de cet enfant si intelligent et si bon, et dont l'avenir est si incertain, peut-être si sombre. A dix ans, il est mon ami, presque mon seul ami dans le monde. Gardez-le vous-même, ô mon Dieu!

1885, 24 mai. — Lettre à Paul : « Tu dois continuer l'apostolat que Dieu m'a confié. Tu dois être l'ouvrier d'une grande œuvre et le soldat d'un grand combat. »

1886, 5 octobre. — 8 heures du matin. Notre Paul vient de nous quitter joyeusement pour aller au Lycée Janson-de-Sailly, où il entre aujourd'hui comme externe (1).

1887, 30 juillet. — J'ai causé une demi-heure avec l'Empereur du Brésil (au grand-Hôtel, rue Auber). Visite très intéressante. Accueil des plus gracieux.

Pendant ce temps, Emilie assistait à la distribution des prix du petit Lycée Janson-de-Sailly. Paul a eu le premier prix de dessin, le deuxième prix de thème latin et six accessits.

4 octobre. — Paul rentré bravement et joyeusement au Lycée.

27 juillet 1888. — Lycée Janson-de-Sailly, distri-

1. Lorsque Paul entra au Lycée, Mme Loyson cessa de tenir son école (cf. ci-dessus, p. 238 et 244).

bution des prix... Paul a eu le premier prix d'excellence ; les premiers prix de thème latin, d'exercices grecs, d'histoire et de géographie, d'allemand (1) ; les seconds prix de version latine, de mathématiques, de botanique, de gymnastique ; un accessit de dessin. En tout 9 prix et un accessit. — Il avait eu précédemment un 1er prix d'exemptions sur 7.

Je suis accablé d'un bonheur solennel. Grande récompense de la Paternité. *Ecce haereditas Domini filii, merces fructus ventris*.

Ma sœur Eugénie, presque aussi heureuse que nous, assistait à la distribution des prix, assise auprès d'Emilie.

Pendant cette belle cérémonie, je ne pensais pas seulement à mon fils ; je pensais à la génération qui vient, je pensais à la France. Un peuple où l'éducation publique est ce que je l'ai vue ce matin, est tout autre qu'un peuple fini. Le proviseur (2) a eu raison de se laisser aller à « un rêve héroïque » et de nous faire entrevoir, non les gloires du passé, mais « l'épopée de l'avenir », celle qu'écrira peut-être avec son sang, et mieux encore avec ses œuvres libérales et pacifiques, la génération qui s'élève.

Paul a été de lui-même se faire couronner par l'aumônier catholique du lycée, lequel applaudissait à ses succès.

Quelle sera l'œuvre religieuse de la France nouvelle ?

Les représentants de trois cultes étaient aujourd'hui sur l'estrade : les deux prêtres catholiques, le pasteur protestant, le rabbin israéliste. Mon cœur

1. Paul avait appris cette langue en faisant plusieurs séjours outre-Rhin.
2. M. Kortz.

était avec les deux premiers, ma raison n'était avec aucun. L'esprit français est en avance sur ses trois cultes officiels. Peut-être élabore-t-il en secret quelque grande transformation religieuse, laquelle sera une étape nouvelle de christianisme.

29 juillet 1889. — La distribution des prix a eu lieu ce matin... Paul a été comblé de prix et a reçu une véritable ovation. M. Deschanel (sénateur, professeur au Collège de France), qui présidait, l'a couronné pour le prix d'excellence, et lui a dit quelques paroles fort gracieuses à mon adresse... Prix de Paul... 7 premiers prix, y compris l'Excellence, plus le premier prix d'exemptions donné en dehors de la distribution des prix, 1 second prix, 2 accessits.

2 octobre. — Paul rentre aujourd'hui au lycée (comme demi-pensionnaire).

13 mars 1890. — *Lettre à Mme Loyson :* « Au point de vue religieux, Paul a besoin d'être encouragé. Faites-le donc dans vos lettres quand vous en avez l'occasion.

« Il faut déjà l'exhorter à faire une bonne communion à vos côtés le jour de Pâques. »

3 avril. — Jeudi-saint. — Emilie, parlant d'un jeune homme qui a des doutes : « L'essentiel est de travailler, de faire le bien. Si vous ne croyez pas encore, agissez comme si vous croyiez ! »

30 mai. — Hier soir j'ai causé avec Paul de philosophie religieuse. Ces graves questions, qui parfois deviennent terribles, tourmentent déjà la pensée de mon fils, et je me reprocherais de ne pas les discuter avec lui, quand il me le demande.

16 juin. — Mon Paul me disait hier soir : « J'apprends plus à une de vos conférences que pendant une année au lycée. » — C'est ainsi que je l'engendre

spirituellement, et que, après avoir été le fils de mon sang, il devient le fils de ma parole. Il me disait dernièrement : « Ce sont vos yeux qui m'ont fait croire en Dieu. »

Une race des fils de Dieu s'élève pour combattre les enfants des hommes, disons plutôt les fils des enfers : pour les convertir ou pour les réprimer. Guerres de Jéhovah !

26 juin. — Lettre à M. Armand Lods. — « Je vous remercie de ce que vous me dites pour mon fils... Mon unique ambition pour son avenir, quelle qu'en soit la forme, est qu'il soit à la fois chrétien et philosophe, conservateur et réformateur. »

4 août. — Assisté à la distribution des prix... Paul a eu 3 prix : 1er d'allemand, 2e de grec, 2e d'étude et plusieurs accessits : ce qui est encore beau, puisqu'il a passé de quatrième en seconde.

30 août. — Lettre à Paul... « Je prie pour toi, chaque jour, et je demande à Dieu de très grandes grâces pour toi. *Confortare et esto vir.* Sois un homme, et, pour cela, sois croyant et sois chaste ! La foi est la chasteté de l'esprit comme la chasteté est la religion du corps. »

Septembre. — Sonnet de Paul.

LA CHÂSSE

J'ai caché sous la nef d'une chapelle austère,
Dans une châsse d'or, deux joyaux précieux,
Là je mêle au muguet l'encens délicieux
Et cette église vide est pleine de mystère.

Lorsque l'aube bleuit ma chambre solitaire
Ou que le soir vermeil ensanglante les cieux,
Pour clore ou pour ouvrir le jour silencieux
J'y viens seul et pensif m'agenouiller par terre.

Les passants du dehors peuvent m'injurier,
Rire et se demander pourquoi je viens prier
Entre des fleurs de lys et des fleurs d'hyacinthes;

Mais, calme et dédaigneux de ce rire moqueur,
Je garde avec orgueil mes deux reliques saintes,
Virginité du corps et chasteté du cœur!

6 janvier 1891. — Composé par Paul, au coin de mon feu, en présence du triste spectacle du monstre *Business*, dévorant une noble existence :

Au fond de la vallée un sillon solitaire,
Un buis pour leur alcôve, un toit pour leurs amours :
Les hommes n'ont besoin que de peu sur la terre
Et ce peu seulement pendant bien peu de jours.

30 juillet. — Assisté avec Emilie à la distribution des prix du Concours général. Paul a eu le premier prix d'anglais.— C'est, dans notre vie éprouvée, une grande consolation.

15 juillet 1892. — Paul a été reçu, ce matin, bachelier ès-lettres.

8 octobre. — *Lettre à Paul* : « Tu sais que, pour une chose aussi importante et aussi personnelle qu'une carrière, je n'ai jamais voulu peser sur toi.

« J'aurais voulu te voir prêtre dans le grand sens de cette vocation, parce que je suis persuadé qu'il n'y a rien de supérieur, ni même d'égal sur cette terre. Je suis ambitieux pour toi.

« Mais, je viens de le dire, c'est une vocation, et puisqu'il semble, jusqu'ici du moins, que tu ne l'aies pas reçue, je préférerais te voir entrer dans la carrière de l'enseignement. C'est ce qui se rapproche le plus du sacerdoce.

« Enfin, je te le redis, tu es libre, pourvu que tu sois un homme utile, un vrai Serviteur de Dieu et des hommes... »

TROISIÈME APPENDICE

LE CATHOLICISME DE FRÉDÉRIC LE PLAY

Les écrivains catholiques revendiquent Frédéric Le Play comme une des gloires de l'ultramontanisme. Par exemple, dans un livre qu'il lui a consacré (Paris, librairie Oudin, 1899), M. Emm. de Curzon écrit (page 232) :

« Le Play fut toujours soumis, non seulement à l'Eglise, mais au Pape personnellement, dont il défendait l'infaillibilité contre les membres éminents du clergé, qui étaient ses amis très dévoués et qui finirent par revenir de leur erreur. Il disait à l'abbé Gratry qui avait été son condisciple à l'Ecole polytechnique : « Tu as tort ; tu soutiens une cause « mauvaise. L'infaillibilité est la plus haute expres« sion du principe d'autorité. C'est un devoir pour « nous, même au point de vue social, d'accepter et « d'appuyer cette proclamation. » Au même propos, il disait à celui qui était alors le Père Hyacinthe : « Mon Père, vous vous trompez. Les hommes dis« tingués dont vous invoquez le témoignage ne vous

« suivront pas dans cette nouvelle voie. Soyez sûr « que le jour où vous quitterez la vieille et grande « Eglise, ils vous laisseront seul, et il ne vous res- « tera plus que la dernière ressource des prêtres « défroqués, celle de vous faire cocher de fiacre (1). » (*Les Contemporains*, n° 62, LE PLAY, page 12). Le Play était donc dans l'orthodoxie personnellement, et il s'est toujours efforcé de rester dans l'orthodoxie dans ses écrits. »

Il se peut, certes, que F. Le Play ait fini dans la plus stricte orthodoxie. Mais les notes laissées par le P. Hyacinthe dans son journal, et la correspondance qu'il a conservée de lui, ne témoignent, pour la période de leurs relations, ni de croyances aussi pures, ni d'un zèle dog matique aussi prononcé.

D'après le journal, en 1868, Le Play croyait à la divine infaillibilité de Jésus-Christ, mais non à celle du pape, ni même à celle d'un concile œcuménique. Il jugeait sévèrement ce qu'il appelait « les autorités romaines » et le parti qui

1. Ce propos, en admettant même qu'il ait été tenu par Le Play, n'en est pas moins légendaire. Bien peu d'anciens prêtres sont devenus fiacres. Maxime du Camp, qui, vers la fin du second Empire, fit une enquête à ce sujet, dit que, pendant douze ans, un seul prêtre s'est présenté aux bureaux de la police pour demander une inscription de cocher (Cf. *La Crise du Clergé*, 2ᵉ édit., p 84, note). Le plus ancien texte qu'on puisse atteindre, à ma connaissance, dans l'histoire de ce dicton, est la lettre de Frédéric II à Voltaire, datée du 25 novembre 1777 : « Il y a eu des ex-jésuites à Paris, qui, après la suppression de l'Ordre, se sont faits fiacres. »

jouissait alors de toute leur faveur. Voici le texte même de ses lettres :

Lettre du 3 février 1868. — « J'ai vu dernièrement plusieurs catholiques anglais qui, avec l'esprit pratique de leur nation, cherchent ce que pourra faire le prochain concile. Ils pensent que les questions urgentes ne concernent guère le dogme, ni même la discipline, mais qu'elles doivent surtout avoir pour objet les rapports de la religion avec les sociétés de notre temps. J'ai été de cette opinion dès le début de mes travaux ; et je me persuade que, pour être un grand événement de l'histoire, le concile de Rome doit être plus social que théologique. »

Lettre du 7 février 1868. — « Vous allez voir Rome, cher Père et Ami ; trouvez-y une vertu, une bonne institution qui lui soit propre : et vous me trouverez empressé de la signaler ; mais je dois éviter de devenir un *clérical partial.* »

Lettre du 21 décembre 1868. — « Vous n'aurez qu'un discours pour l'Eglise universelle : ce sera l'occasion, en vous référant aux cinq discours précédents, de montrer la petitesse de l'Eglise des ultramontains ! »

Lettre du 28 décembre 1868. — « ... Nos ultramontains, clercs et laïques, ont une grande ressemblance avec nos révolutionnaires. Ils ont pris d'eux l'intolérance et le mépris du passé. Ils se complaisent surtout dans la haine des catholiques qui pratiquent modestement le décalogue, sans faire bruit de leur vertu. Ils se repaissent surtout des Encycliques, moins de l'Evangile ; ils ont peu de goût pour la Bible, et sont bien près de damner Abraham... »

Lettre du 12 juin 1869. — « J'ai soin plus que

jamais, en recevant des clercs, de prendre leur opinion, sur le déplorable état des autorités romaines et sur les principes de leur conduite privée en présence de cette corruption des anciennes traditions. Leur solution est celle que je pratiquerais moi-même à leur place : 1° ne pas protester ; 2° faire le bien dans le champ, chaque jour plus étroit, où il leur reste permis d'agir.

« Il faudra que je vous fasse connaître un de mes camarades de l'école polytechnique aujourd'hui chanoine dans un archevêché, qui pense comme nous, et agit, avec une complète quiétude, selon les principes ci-dessus (1). »

Après le Concile, les lettres de Le Play au Père ne montrent aucun changement dans ses opinions. Voici ces documents :

Lettre du 28 octobre 1870. — « Ligoure, près Solignac. Haute-Vienne.

« Vos lettres, très cher ami, sont ici un événement et une grande satisfaction pour la famille. J'ai lu et relu celle que vous m'avez adressée hier. Je m'épuise en efforts infructueux pour trouver une solution et voir vos talents employés au salut de la patrie. Ainsi se confirment les prévisions que je vous signalais sous les sycomores du Luxembourg, touchant l'impuissance à laquelle se réduit le clerc catholique qui ne s'annule pas devant le principe d'autorité.

« La lettre que vous avez écrite ne pouvait aboutir : ces sortes de choses ne peuvent, avec ces sortes de gens, s'arranger que par une intervention verbale

1. Cf. au tome Ier le texte intégral de la lettre de Le Play, quand le Père quitta son couvent.

d'un ami dévoué et puissant. J'aurais fait avec grand plaisir le voyage de Rome, si, avec le dévouement, j'avais l'influence. Car je ne saurais vous exprimer le chagrin que j'éprouve à voir notre chère patrie privée de votre concours, dans des circonstances si malheureuses.

« Votre lettre devait rester sans effet ; car ceux qui dirigent les affaires catholiques ont complètement perdu de vue les besoins du temps. Ne sachant plus dominer les esprits, ils se rattachent à des formules et à des règles générales. Or il est manifeste que vous êtes hors de la Règle, en refusant de vous soumettre à la décision du Concile : les prélats les plus hostiles pendant la discussion se sont soumis après la décision. Notre ami de Munich lui-même n'a pas protesté. Sa conscience s'est arrangée du silence ; et il a cru, en se taisant, faire chose utile : il soutient un édifice qui s'écroule de plus en plus et qui, dans ma conviction, contribuera puissamment (avec d'autres hommes) à la régénération morale de l'Europe, au salut de la France.

« Je conviens, mon très cher ami, qu'il est plus facile de se taire comme l'évêque d'Orléans que de se rétracter comme vous devriez le faire pour reprendre votre place au travail commun. Mais qui pourrait vous blâmer quand il s'agit, non d'avantages temporels, mais de dévouement et d'abnégation ?

« J'avais compris dès le reçu de la lettre qui m'annonçait votre détermination quelle difficulté allait se présenter ; et je n'avais vu d'autre solution que celle qui se présente encore : une rétractation qu'autorise parfaitement la conduite de tous les évêques, ou une nouvelle forme de dévouement indépendante du caractère clérical. Si cette rétractation ne peut être

facilitée par une intervention officieuse, et si, en conséquence, vous ne pouvez vous déterminer à la faire, j'espère, très cher ami, que vous ne serez pas perdu pour l'humanité souffrante et égarée ; que vous ne resterez pas dans une situation sans issue. Vous pouvez faire, en France, ce que tant de laïques font en Angleterre, pour rétablir la notion du vrai. Vous prêcherez le décalogue de Moïse, l'évangile de Jésus-Christ, et la pratique des autorités sociales.

« Mais quoi que vous fassiez, je vous conseille de ne rien écrire, surtout aux autorités ecclésiastiques, touchant votre situation personnelle. Votre traité de paix, s'il est jamais conclu, ne peut sortir que de l'intervention d'une autorité judicieusement choisie. »

Lettre du 11 mars 1871. — « ... Je conviens aussi qu'il ne faut pas attrister ceux qu'on aime sans une urgente nécessité naissant de leur intérêt, et tant que l'on conserve l'espoir de leur être utile. S'il est entendu qu'aucune raison, même le lamentable spectacle des malheurs de la France, ne peut vous ramener dans la chaire de Notre-Dame, j'accepterai cette décision : j'y trouverai même un soulagement puisque je serai dispensé de vous attrister en revenant sur un sujet épuisé.

« Je vous ai donné cet avis, à l'occasion d'une démarche que vous avez faite à Rome, et que j'ai trouvée peu opportune ; car elle ne pouvait aboutir. Je ne vous ai conseillé aucune soumission retentissante : je n'avais en vue qu'une négociation conduite par un ami dévoué (Cochin par exemple, s'il allait à Rome) qui ne vous compromettrait en rien, si elle n'aboutissait pas. Le succès, impossible avant les catastrophes de Rome et de Paris, impossible peut-être sous le chef actuel, peut être amené dans les

circonstances actuelles, par des raisons qui sembleraient évidentes à un chef réformateur, capable d'arrêter la catholicité sur la pente où elle glisse. Bientôt, en effet, si l'impulsion actuelle continue, les pasteurs actuels pourront continuer à proclamer leurs dogmes et à distribuer la nourriture spirituelle, mais il n'y aura plus d'ouailles pour en profiter.

« L'avis que je vous ai donné en ce sens est conforme de tout point à ma propre pratique. Porté au Sénat par le développement naturel de ma carrière d'ingénieur et d'administrateur, j'ai été constamment froissé par l'attitude générale et les actes spéciaux de ce corps. Ma conscience m'a cent fois reproché de rester dans une situation où je semblais appuyer un faux système ; mais j'ai pensé que je ferais pis, au point de vue de l'intérêt général du Pays, en rompant hautement par une démission. Je perdrais l'occasion de dire la vérité aux collègues honnêtes et de bonne foi ; et je me trouverais classé, par mon esprit de réforme, avec les révolutionnaires. Ma conscience n'eût été engagée par cette situation que si ma tolérance du mal eût été suggérée par l'intérêt attaché à la dignité ».

Lettre du 28 mars 1871. — « En présence des terribles aberrations de mes concitoyens (gouvernants et gouvernés), il m'est impossible de détourner mon esprit de la question des réformes. Je suis d'ailleurs très touché de la confiance que vous me témoignez et je me persuade plus que jamais, en voyant l'impuissance de notre clergé et la chute rapide des nations catholiques, que vous pourriez énormément contribuer à ramener au vrai notre chère patrie et à lui rendre la prospérité avec la liberté.

« Je rappelle une fois pour toutes que je n'ai aucun droit que ceux de ma vraie amitié pour vous signaler la voie à suivre ; mais il ne peut y avoir un grand danger à me tromper quand je vous pousse en sens contraire de votre inclination ; et vos dernières lettres m'apprennent que je ne cours pas le risque de perdre votre amitié.

« Je me borne bien entendu à quelques affirmations que nos prochaines conversations éclairciront.

« Je conviens que le catholicisme est très mal dirigé par ses chefs actuels. Le sentiment de réforme qui vous anime est juste en principe ; mais vous errez dans votre pratique. Les innombrables évêques qui courbent la tête en gémissant sont plus dans le vrai, ou plutôt dans le bien pratique. Un catholique ne peut être utile qu'en marchant officiellement avec le pape et les conciles ; on bien il doit se faire protestant, au détriment de son ascendant personnel sur l'ensemble de la nation.

« Votre situation d'esprit est, à ma connaissance personnelle, celle de beaucoup d'évêques qui souffrent patiemment en attendant un meilleur chef. Cette situation était fort commune aux grands siècles de l'Eglise. On différait profondément sur les formes et les dogmes ; mais on s'accordait par la charité et le dévouement aux ouailles qui sont le vrai fond de la doctrine de Jésus-Christ.

« Les protestants qui n'exagèrent pas le droit d'interprétation personnelle du texte divin prospèrent. Les catholiques sont en pleine décadence parce que leurs chefs exagèrent les féconds principes d'unité et de hiérarchie, et parce qu'ils consacrent improductivement à l'interprétation officielle du texte et de la coutume, le temps que réclame la pratique de la

charité et du dévouement. Mais les catholiques perdront toute influence, si, pour ramener cette pratique, ils se divisent en partis protestant contre l'autorité et la hiérarchie.

« Quant aux réformes pratiques, telles que le mariage des prêtres, de longues conversations avec une vingtaine d'évêques libéraux me persuadent que vous tracez un mauvais sillon. Voici le résumé de ces conversations :

« La désorganisation des foyers, vraie école de l'esprit chrétien, ne permet plus de recruter, en France, un personnel à la hauteur de sa mission. Mais le remède ne consiste pas à abaisser le niveau du dévouement, mais à simplifier la besogne matérielle, de manière à réduire le personnel nécessaire. Dans l'opinion de mes prélats, on pourrait, par exemple, réduire de 500 pour 100 dans la pratique le temps réclamé par les exagérations de la confession.

« Tel est l'ensemble du plan de nos conversations prochaines. Cela dit, je retourne à mes semailles, et vous embrasse bien affectueusement. »

Cette lettre du 28 mars 1871 est la dernière qui soit restée dans les papiers du Père. Elle fut peut-être la dernière de cette correspondance. Le Père partit pour Rome le 1er avril, et il ne reprit peut-être pas la discussion.

Après cette date, il n'est plus question de F. Le Play dans le journal, sinon pour marquer son décès, qui est ainsi noté, le 6 avril 1882 : « M. Le Play, mon infidèle ami, est mort hier matin. »

Le 25 octobre 1892, le P. Hyacinthe reçut du

fils de Frédéric Le Play, le docteur Albert Le Play (1), sénateur de la Haute-Vienne, une lettre dont il a transcrit ce passage dans son Journal :

« ... J'ai suivi les incidents de votre carrière et je comprends les raisons de votre dissidence. La religion catholique romaine par son intransigeance et ses nouveaux dogmes heurte tellement la raison et l'évidence que nous n'avons d'autre alternative que celle de nous laisser aller à l'indifférence ou au scepticisme ou bien d'adopter une des religions réformées. »

1. Le Père Hyacinthe l'avait connu jeune médecin, en 1868, et l'avait vu assez souvent.

QUATRIÈME APPENDICE

LE PÈRE HYACINTHE ET Mgr ISOARD (1)

I

Le Père a Mgr Isoard, auditeur de Rote

Cher Monseigneur, Mme Meriman vous remettra ces très courtes lignes. Je tiens à vous dire que je ne me sens pas séparé de vous. Nos esprits sont plus proches peut-être que vous ne le pensez, et dans tous les cas nos cœurs restent unis.

Paris, 14 janvier 1870.

Charles-Hyacinthe Loyson (2)

1. Suite à l'appendice du 1er volume, pages 371-378.

2. M. l'Abbé Bouzoud (*Mgr Isoard*, p. 133) a publié ce billet en le datant de 1890. Le commentaire auquel il se livre, sur une date erronée de vingt ans, est particulièrement inepte. Mme Meriman alla passer cinq semaines à Rome pendant le Concile; elle partit le 14 janvier (1870), et ce jour-là le Père lui remit pour son ami ce billet qui était un souvenir. Mgr Isoard connaissait Mme Meriman depuis le 3 décembre 1867.

II

Le Père a Mgr Isoard (1)

Rome, le 8 février 1872.

Cher Monseigneur et ancien ami,

Vous connaissez assez le sérieux et la persistance de mes affections pour comprendre que, si je suis à Rome sans aller vous serrer la main, c'est uniquement à cause de la douloureuse servitude où vous vivez. Je suis libre comme un vrai disciple et un vrai prêtre de Jésus-Christ; vous êtes esclave comme un prélat romain, et, je dois l'ajouter, comme un prélat transfuge de l'Empire et du gallicanisme. J'ai partagé vos convictions sous ce dernier rapport, mais je vous ai toujours reproché de leur donner pour appui le système politique qui devait s'écrouler sous vos pieds. En tout cas, vous êtes suffisamment compromis par ces souvenirs si récents encore, et que ne feront pas oublier vos condescendances du moment.

Pauvre et cher Monseigneur, laissez-moi m'adresser à votre conscience si droite et si chrétienne malgré tout, je le sais. Comment avez-vous pu écrire la lettre aux Evêques de France, dont je viens de lire les extraits dans *l'Univers*? (2) Comment avez-vous pu donner comme un mode nouveau de l'enseignement de l'Eglise ces discours journaliers du Pape qui font l'humiliation muette des catholiques intelligents et qui sont, vous me contraignez à le dire, l'écho sénile de ses colères ou de ses supers-

1. M. Bouzoud n'a pas imprimé cette lettre.
2. M. Bouzoud ne parle pas de cette lettre.

titions ? Comment avez-vous pu conseiller à notre pauvre France, déjà si malade, de s'inoculer le virus de la *Société des intérêts catholiques*, association d'espions, de calomniateurs et de fanatiques dont un prêtre éminent, avec lequel je lisais hier votre triste lettre, me disait ces propres paroles : « En deux années d'existence, la prétendue *Société des intérêts catholiques* a fait plus de mal que la Franc-Maçonnerie depuis deux siècles ! »

Je me souviens de nos longues promenades et de nos intimes conversations ; je relis vos lettres si clairvoyantes et si explicites, et je me demande avec émotion si c'est le même homme qui parle si diversement à si peu de distance.

Ce dont je n'ai aucun doute, c'est que, quelle que soit la différence du langage, les pensées et les sentiments n'ont pas changé chez vous.

Voilà pourquoi, sans cesser de vous estimer et surtout de vous aimer, je vous plains infiniment, cher et pauvre ami, et je prie Dieu de toute mon âme de vous arrêter sur la voie de cette politique toute mondaine et de ces compromis si peu chrétiens. Je vous le répète, j'estime votre personne qui vaut mieux que de tels actes, mais je méprise et j'abhore le faux système prétendu catholique et pas même chrétien qui vous les impose. Comme me le disait ces jours derniers l'admirable Strossmayer, ce n'est pas sur la ruine des consciences que l'on fondera jamais l'édifice de la foi.

Je n'irai pas vous voir. Je n'attends pas votre visite. Mais si par hasard vous désiriez me la faire, vous êtes sûr de me trouver le matin de 8 à 11 heures, et nous serions seuls.

En tout cas, vous me trouverez toujours devant

Dieu, où je vous demeure ami dans la prière, dans la vraie foi catholique et dans la vraie charité chrétienne.

HYACINTHE

III

Mgr ISOARD AU PÈRE

Rome, Vicolo d'Ascanio, 13,
9 février 1872.

Ancien et toujours cher ami,

Je retrouve votre cœur dans la lettre que vous m'avez écrite hier ; le mien est toujours le même à votre endroit. J'ai pour vous les sentiments que je ressentais lors de notre dernier entretien, à Echarcon (1), dans le jardin. Nos pensées aussi sont demeurées ce qu'elles étaient dans cette matinée. Vous estimez qu'il est possible d'appartenir à l'Eglise en se mettant en dehors des règles établies par elle ; et moi je suis convaincu que l'on est séparé de l'Eglise toutes les fois et par le seul fait qu'elle dit : « Vous êtes séparé de moi. »

Or, ce malheur d'être séparé de l'Eglise, de la quitter après avoir eu le bonheur d'en faire partie m'a toujours semblé la plus redoutable des éventualités. Cette seule pensée me fait peur : et cette impression est bien ancienne chez moi : elle remonte à l'apostasie de La Mennais. L'affection que je vous porte est donc empreinte de la plus amère tristesse et troublée par les plus cruelles inquiétudes. Rien hors de l'Eglise, et tout plutôt que de se séparer de

1. Echarcon, près de Mennecy, Seine-et-Oise : Mgr Isoard y possédait une propriété.

l'Eglise. Plus j'approche de la fin de ma vie, plus je prie Dieu de me conserver dans ces sentiments. Et, puisque voici ma première parole depuis que vous nous avez quittés, j'ajoute ce que j'ai tant de fois dit ou écrit à M. Sire et à M. Le Play : « Que ne ferait-il pas maintenant, quelle puissance n'aurait-il pas, s'il était celui des premiers jours ! »

J'ai écrit la lettre aux Evêques, parce qu'il m'a paru que Dieu m'envoyait une très précieuse occasion de présenter, avec la plus haute recommandation, les idées qui ne me quittent point depuis un an, et que j'ai déjà essayé d'exposer dans quelques petites publications, à savoir : que rien ne se peut faire pour ramener les peuples à la croyance en l'âme, en Dieu et en Notre-Seigneur que par l'action commune et diverse de tout ce qui reste de chrétiens, hommes, femmes, jeunes garçons et jeunes filles. Chacun doit s'occuper de ceux qui sont autour et principalement au-dessous de lui.

Bibliothèques, patronats, cercles, adoptions, les moyens sont très divers : l'idée dominante est celle-ci : faire des chrétiens par l'action combinée de tous les chrétiens.

Je ne pense pas que la Société des Intérêts Catholiques puisse s'implanter de toutes pièces en France : je crois au contraire que les organisations qui pourront être utiles seront de simples groupes de huit, vingt, cent personnes. Mais cette société est un exemple : elle me paraît comprendre beaucoup d'hommes de cœur ; elle a entrepris des œuvres qui sont certainement bonnes ; elle mérite d'être étudiée, et très probablement d'être imitée au moins par certains côtés. Les renseignements qui vous ont été donnés porteraient à croire que l'abus s'y est déjà intro-

duit; ce malheur fût-il certain (c'est la première fois que j'entends formuler de telles accusations), l'idée-mère n'en est pas moins bonne.

Je n'ai pas été moins sincère en parlant du pape. Ce qui fait son caractère, sa force, c'est son esprit sacerdotal. Nous l'avons dit vingt fois, M. de Sartiges et moi, et j'en demeure plus que jamais convaincu : le pape est essentiellement prêtre. C'est ce qui donne à ses moindres discours une force pénétrante, qui augmente la foi et soutient les courages. Je crois de plus, comme je l'ai écrit, qu'il est toujours menacé. Un succès des socialistes en France pourrait amener tout aussitôt à Rome les scènes les plus cruelles. J'avoue que ce péril, cet esprit de foi, cette vieillesse m'émeuvent.

Il n'y a pas lieu de craindre que mes émotions et mes intérêts se mettront d'accord. Ma lettre aux Évêques était un acte purement accidentel et que les convenances ne me permettraient pas de renouveler. Et mes impressions au sujet de la condition où se trouve le Saint-Père, vous êtes le premier à qui je les déclare aussi explicitement. L'occupation de ma vie, s'il y a encore une vie devant moi, sera vraisemblablement d'exciter, de pousser à l'union, à la prédication de la foi chrétienne par toutes les voies, livres, cathéchismes, rapports de charité.

J'ai répondu par une entière confiance à celle que me témoigne votre lettre. Quel jour que celui où nous pourrions nous retrouver autour du même autel!

ISOARD

IV

Le Père a Mgr Isoard, évêque d'Annecy (1)

Annecy, 30 mai 1885

Monseigneur et ancien ami,

Je suis à Annecy, non pour y combattre l'Eglise catholique que je vénère, mais pour y séparer sa cause de celle du Moyen Age, dont vous me disiez à Rome, en 1868, qu'il fut grand mais qu'il doit mourir. En me montrant l'état de l'Eglise, ce qu'il était en réalité, ce que je ne le voyais qu'imparfaitement du fond de ma cellule, vous contribuâtes puissamment alors à tuer en moi ce qui y restait d'ultramontanisme. Depuis vous avez changé votre plume, peut-être même vos pensées. Vous ne m'écririez plus ce que vous m'écriviez dans des lettres que je conserve comme un témoignage du libéralisme sincère, mais inconséquent, de mes amis d'avant le Concile. Vous avez acclamé dans l'Eglise la démocratie césarienne, sous sa pire forme, la Papauté absolue et infaillible ; vous y avez installé la loi du nombre qui a fait le triomphe de l'ultramontanisme, comme autrefois, au dire de saint Jérôme, elle avait fait celui de l'arianisme.

1. En imprimant cette lettre, M. l'Abbé Bouzoud en a supprimé les deuxième, troisième, et quatrième phrases, sans avertir son lecteur, arrangement qui lui permet de dire plus facilement, en résumant la carrière de Mgr Isoard (page xxiv) : « l'unité y est parfaite ».

Si l'on retranche de cette lettre les passages personnels à Mgr Isoard, elle peut servir de spécimen de celles que le Père adressait aux évêques des villes dans lesquelles il donnait des conférences.

L'avenir, après de grandes catastrophes, nous réserve, je l'espère, de fécondes réformes et de magnifiques restaurations.

Je combats le faux système, mais je respecte l'homme et l'Evêque, et je me tiens à votre disposition, Monseigneur et ancien ami, si vous désirez me voir à l'évêché.

HYACINTHE LOYSON, prêtre.

P.S. — *Credo in unam, sanctam, catholicam et aposiholicam Ecclesiam.* Le symbole de la foi n'ajoute pas : *Romanam.*

V

LE PÈRE A MGR ISOARD (1)

Annecy, 31 mai
En la fête de la Sainte Trinité.

Cher et pauvre Evêque

Vous vous êtes fait *adorer*, ce matin, sur votre trône, avec force génuflexions, en concurrence avec le Saint-Sacrement sur l'autel, au milieu de quelques séminaristes et de quelques femmes. Si vous avez été assez peu chrétien pour cela, comment m'étonnerais-je que vous ne l'ayez pas été davantage, lorsqu'il s'agissait de répondre aux avances d'un ancien ami, qui demandait à vous voir, que vous savez sincère, et qui, si vous le croyez égaré, l'a été, en bonne

1. D'après la minute du *Journal*. — M. Bouzoud n'a pas publié cette lettre. Il en indique ainsi l'existence : « Blessé dans son orgueil, le lendemain matin, il [M. Loyson] fit porter a l'évêché un mot qui n'était que grossier. »

partie, par votre faute ? Un évêque des premiers siècles de l'Eglise aurait eu horreur d'une telle conduite : elle s'impose à un évêque ultramontain par calcul. Qu'il me soit permis de le dire à l'auteur de *Hier et Aujourd'hui dans la Société chrétienne*, si *aujourd'hui* est tel dans le culte public et dans la charité privée, *hier* valait mieux, et surtout *avant-hier*.

Monseigneur et ancien ami sans cœur, mon indignation est réelle, et, si je l'écoutais, je livrerais au public les lettres que je vous écris, avec quelques-unes de celles que vous m'écriviez autrefois. Vous êtes un homme public, et par conséquent le public a le droit de juger de vous, pièces en main, et par vous, du système que vous représentez.

Pendant la tournée que je fais, j'ai été accueilli tout autrement par quelques-uns de vos confrères dans l'épiscopat, vraiment chrétiens et vraiment libéraux, ceux-là (1), et valant mieux que le système que vous subissez en l'empirant. Si vous me croyez la brebis errante, pourquoi, loin de courir

1. Au 27 février, son journal porte cette note, écrite à Bordeaux :

« Visite à l'archevêque Guilbert, qui m'a fort bien reçu. Il réduit le plus qu'il peut l'infaillibilité du pape, et même celle de l'Eglise. Il parle avec mépris de *L'Univers* et de « sa sequelle ». Il n'y a pas deux infaillibilités, celle du pape et celle de l'Eglise, mais une seule : le pape n'est infaillible que comme chef de l'Eglise. Nous sommes, non pas dans un siècle de transition — tous les siècles sont tels — mais dans une époque de transformation. Epoque analogue à celle de l'invasion des barbares. — Avant de quitter l'archevêque, j'ai demandé et obtenu sa bénédiction. »

A la lettre que le Père avait portée à l'évêché de Blois, l'évêque, Charles Laborde, fit une réponse que le *Journal* qualifie d' « excellente ».

après moi, comme le bon Pasteur, me repoussez-vous, lorsque je viens à vous ?

Vous m'avez dit souvent que le cœur des prêtres est égoïste et sec. Comment se montre le vôtre aujourd'hui ?

Vous me disiez encore en 1868 que le pouvoir temporel du Pape tomberait fatalement, et vous vous en réjouissiez à l'avance. Et moi, je vous dis que le pouvoir de cet épiscopat, tout à la fois pharisaïque et païen, tel qu'il pontifiait aujourd'hui dans votre cathédrale, s'écroulera bientôt sous la réprobation de Dieu comme sous celle des hommes. Je ne suis point prophète, et je vois déjà la main et le glaive de l'ange de l'Eternel étendus sur ce pouvoir usurpé. Alors reparaîtra l'Episcopat vraiment catholique et vraiment chrétien.

Je me tiens à votre disposition toute la journée, si vous voulez me voir, et je vous renouvelle, Monseigneur et ancien ami, l'assurance de ma respectueuse et douloureuse affection.

VI

Mgr Isoard au Père

31 mai

Monsieur, si j'avais eu quelque espérance que mon entretien pût avoir de l'utilité pour vous, j'aurais certainement accepté l'offre que vous me faisiez hier de vous rendre à l'Evêché. Mais les termes mêmes de votre lettre m'ôtaient toute illusion à cet endroit.

Aujourd'hui, après avoir lu la seconde lettre,

comme hier après la lecture de la première, je préfère ne point vous revoir et rester au souvenir de notre dernière rencontre, à Echarcon, chez ma mère, il y a quinze ans.

Dieu fasse miséricorde à vous et à moi, et puissions-nous achever tous deux notre vie de manière à nous retrouver dans l'éternité. (1)

1. Au reçu de ce billet, le Père écrivit dans son journal : « L'évêque m'a répondu une lettre très convenable, habile, mais sans cœur ». Il n'y a pas trace dans le journal ni dans ses papiers qu'il ait jamais récrit au prélat, quoique M. Bouzoud dise : « Le lecteur est en droit d'espérer que M. Loyson se retira pour toujours. Non, ses regards se reportaient fréquemment vers l'évêché d'Annecy, où s'élevait une voix de plus en plus écoutée et si différente de la sienne, où résidait un de ses anciens amis devenus si rares. » A la date du 10 août 1901, le *Journal* porte laconiquement : « Appris la mort de Mgr Isoard. »

De même que le Père, en passant à Annecy, essaya de revoir Mgr Isoard, il y visita, dans sa maison de campagne de Menthon, Hippolyte Taine, qu'il avait connu à Genève. Le Journal porte cette note (31 mai) :

« M. Taine m'a parlé de l'invasion de la bêtise démocratique, semée de quelques oasis où des hommes d'esprit et de culture écriront pour 500 lecteurs.

La folie des hommes de 89 a retardé de cinquante ans le développement libéral régulier qui était mûr. Il a repris en 1830, mais en se précipitant (Taine).

M. Taine est resté positiviste, en devenant clérical de l'école d'Emile Ollivier. »

CINQUIÈME APPENDICE

RICHEPIN, MENDÈS, SILVESTRE

On a vu (chap. XVI, p. 233) combien le Père Hyacinthe était prodigue de félicitations, d'encouragements ou de blâmes et de protestations envers les publicistes de son temps. Quand Jean Richepin, assoiffé de scandale, publia ses *Blasphèmes*, il ne put s'empêcher de lui écrire :

« Monsieur, — de votre recueil, cynique autant qu'impie, je n'ai lu qu'une pièce, celle où, renouvelant ou plutôt dépassant le crime de Cham et des races maudites, vous découvrez la nudité sacrée de votre père et de votre mère, pour profaner la paternité de la terre après avoir blasphémé la paternité des cieux.

« De telles ignominies ne relèvent pas de la critique, mais des tribunaux. Elles ne déshonorent pas seulement l'écrivain qui s'y laisse aller par calcul ou par rage, mais le pays où on les tolère.

« C'est là, monsieur, ce que j'avais besoin de vous dire. »

Le Père porta lui-même cette lettre à l'éditeur

de Jean Richepin, un « israélite athée » ; il lui en donna lecture avant de la cacheter et de la lui remettre, pour qu'il la fît parvenir à l'auteur. Ce ne fut qu'après avoir ainsi exhalé son indignation que le Père lut le livre entier. Il écrivit alors dans son journal : « Livre d'autant plus « abominable qu'il ne manque pas de talent. « La conclusion est le nihilisme, « la négation « radicale et sereine », comme dit l'auteur : radi- « cale, oui, mais sereine, non (1). » « Lutter contre les deux forces corruptrices de la conscience humaine, celle qui parle par la bouche de Léon XIII et celle qui parle par la bouche de Richepin. *A dextris et a sinistris* (2). »

Voyant dans la lettre du Père un moyen d'entretenir du tapage autour de son livre, Jean Richepin la publia dans *Le Matin* (3), non sans avoir pris le temps d'y faire une réponse :

Eh bien, soit, je vais prendre à mon tour un ton [rogue,
Je veux vous tomber, toi, ton Dieu, ton Décalogue ;
Oui, je suis envieux, colérique, orgueilleux,
Avare, paresseux, gourmand, luxurieux,
Je m'en vante ! Je hais le bien, le mal me charme.
. . . .

La lettre du Père fut reproduite et commentée

1. *Journal*, 17 septembre 1884.
2. *Journal*, 21 septembre.
3. Numéro du 21 septembre 1884.

par toute la presse. Il crut devoir l'expliquer et la développer dans une lettre au rédacteur du *Matin* :

Monsieur, — Ma lettre à M. Richepin, quand je la lui écrivais après avoir lu une seule pièce de son livre, la plus cynique et la plus odieuse il est vrai, était un cri d'irrésistible indignation. Cette lettre a reçu une publicité pour laquelle elle n'était pas faite, mais que je ne regrette point, bien qu'elle m'ait attiré, de la presse irréligieuse ou légère, un débordement d'outrages à ma famille et à mon Eglise autant qu'à ma personne.

« Les journaux du boudoir et de la sacristie, qui prennent sous leur haut patronage le célibat et l'adultère, en commun, me dénient le droit de parler contre l'immoralité. Comme si, en refusant d'enseigner l'infaillibilité du pape, que je ne crois point, et en réclamant mon droit à la vie de famille, que la superstition et l'arbitraire voudraient m'interdire, et que le pape reconnaît aux prêtres orientaux — ce sont les deux seuls crimes que l'on ait à me reprocher — je n'avais pas acquis des droits nouveaux au respect de ceux qui défendent, autrement que du bout des lèvres, l'absolue sincérité de la conscience humaine et l'absolue sainteté du mariage chrétien

« Quant aux feuilles qui semblent avoir pris à tâche de rendre la République odieuse, en l'identifiant avec l'impiété la plus grossière, elles s'étonnent que je puisse croire à l'âme et à Dieu puisque je ne crois pas à la Salette et à Lourdes ; elles se raillent de moi, avec une gaieté plus bruyante que spirituelle, en me désignant comme le créateur et le pontife d'une religion nouvelle, religion qui pourtant s'appelle le

vieux catholicisme, parce qu'elle n'a d'autre credo et d'autres rites que ceux de l'ancienne Eglise chrétienne, et qui est, à ce titre, officiellement reconnue par l'Etat en Suisse comme en Allemagne.

« De telles critiques ne sauraient m'émouvoir. Mais ce que je tiens à repousser comme une calomnie, fruit de l'irréflexion ou de la perfidie, c'est le reproche que l'on m'adresse d'avoir dénoncé M. Richepin aux sévérités de la justice.

« L'intolérance et la dénonciation n'ont jamais été dans mes habitudes, ni dans mon caractère, et il suffit de lire ma lettre avec quelque attention pour comprendre que la personne de M. Richepin n'est nullement en cause, mais seulement son livre.

« J'ai dit après avoir lu une page de ce livre, et je le répète, *après l'avoir lu tout entier*, que malgré son incontestable talent, et à cause de ce talent lui-même, il constitue un outrage des plus formels et des plus violents à la morale publique, et qu'à ce titre, il relève, non de la critique, mais des tribunaux, ou mieux encore de la pathologie. Il sera l'un des documents à consulter pour une étude qui s'écrira un jour sous ce titre : *La Névrose antireligieuse*. Libre du reste à M. Richepin, — puisqu'il faut le citer tout en l'adoucissant — libre à M. Richepin de se donner pour « un spermatozoïde » égaré à travers les « amours vagues d'une succube » et « d'un touranien » ! Mais quand, du haut d'une telle noblesse, dont il paraît très fier, et dans le calcul, ou dans la passion d'une éloquence brutale, il insulte à ces « pâles Aryas », créateurs des dieux et de la morale, quand il menace « de son poing » ce qu'ils ont de plus cher et de plus sacré, c'est le droit du dernier d'entre eux de relever son insolent défi, au nom de la France et

du bon sens déshonorés par ce fils d'Attila. Point n'est besoin pour cela d'être pape, inquisiteur ou célibataire : il suffit d'être un homme et d'être un patriote.

« Je vous serai reconnaissant, Monsieur, si vous voulez bien publier cette lettre dans votre prochain numéro, et je vous prie de recevoir l'assurance de ma considération distinguée (1). »

Vingt-cinq ans plus tard, lorsque Jean Richepin fut reçu à l'Académie française, le Père écrivit dans son journal :

24 février (1909). — « Richepin, devenu académicien et assagi sans être converti par l'âge, ne chantera plus ce sang touranien qui lui donnait :

> Cet amour du grand air et des courses lointaines,
> L'horreur de l'Idéal et la soif du Néant.

C'est la réclame qui le poussait plus que la passion, la réclame inspirée sans doute par un peu de folie. En tous cas nous avions affaire à un rhétoricien et à un farceur. Farceurs et rhétoriciens sont beaucoup d'académiciens moins débraillés que lui! Triste humanité que la nôtre! Et comme les fourmis et les abeilles font une œuvre plus utile et plus sainte que la plupart de nos lettrés! »

A l'occasion de la réception de Richepin, Paul Loyson revint aussi sur cet épisode de la vie de son père, dans un article de journal (2) :

1. Lettre du 29 septembre 1884 publiée dans *Le Matin*, reproduite dans *Ni cléricaux, ni athées*.
2. *Le Siècle*, 11 mars 1909.

« J'avais neuf ans », dit-il, « à l'époque de ce duel improvisé. Le fameux sonnet qui en fut l'occasion, je n'ose prétendre qu'à cet âge candide mon père m'en ait détaillé les vers; mais je me souviens bien qu'il m'en parla, car je faisais mes devoirs dans son cabinet de travail, sur un coin de la table où il composait ses discours ».

Dans le même article, Paul fait allusion à une autre protestation du Père, restée sans réponse. Elle fut adressée, le 20 mars 1891, à Catulle Mendès et à Armand Silvestre. La voici :

« Jusques à quand, Messieurs, abuserez-vous d'un talent incontestable et profané, pour amuser les loisirs de nos eunuques et pour corrompre l'âme de nos enfants?

« Si c'est pour un motif de lucre, vous atteignez vos fins, mais vous êtes deux fois criminels.

« Je viens d'arracher *L'Echo de Paris* aux mains inconscientes de mon fils, en lui montrant la flétrissure que vous alliez lui imprimer et celle que la conscience publique vous inflige à vous-mêmes.

« Dans les sociétés désorganisées par la violence matérielle ou, comme chez nous, par la corruption morale, il y a des cas où la loi de lynch est bienfaisante, nécessaire même. Quand je songe, parfois, au mal que vous nous faites et à l'impunité que nous vous laissons, je voudrais voir les pères de famille *intransigeants* — et je serais du nombre — aller vous chercher dans vos boudoirs, vous conduire sur la place publique, devant l'un de nos lycées, et vous

y faire subir la juste lapidation dont parle la Bible... *De stercore boum lapidatus est piger.*

« Les bœufs font œuvre utile, tandis que vous, écrivains de la pornographie, vous ouvrez dans l'âme des enfants de quinze ans les sillons de la débauche et de la pestilence.—Hyacinthe Loyson. »

SIXIÈME APPENDICE

LAMENNAIS ET SPULLER

I

Le Père Hyacinthe sur Lamennais

Journal, 4 août 1892. — « J'ai lu, hier soir, sur la terrasse des Tuileries, l'étrange entrevue de Mme Séverine avec le Pape ! Pape « fin de siècle » que celui-là, démocrate et même socialiste, mais surtout politique. Il cherche à réaliser le programme primitif de Lamennais, mais Lamennais était un voyant sincère et désintéressé ; Léon XIII est un diplomate ambitieux et rusé. »

23 septembre 1893. — « Photius a maintenu la règle catholique ; Luther a revendiqué la liberté chrétienne ; Lamennais a ouvert la voie au christianisme de l'avenir qui, sans cesser d'être profondément religieux, sera rationnel et social. — Le plus grand des trois est le dernier. C'est pour la France une gloire de l'avoir produit, un opprobre de l'avoir méconnu. »

II

Le P. Hyacinthe a Eugène Spuller

« Neuilly, 3 août 1892.

« Je lis en ce moment, Monsieur, page après page, votre très intéressante, très touchante et très philosophique étude sur Lamennais. Je la lis lentement, quoique avec entraînement, parce que je suis continuellement dérangé. Je ne veux donc pas attendre d'avoir achevé pour vous remercier.

« Vous n'avez pas seulement rendu justice à sa puissante et loyale pensée, à son style de prophète, de poète et de tribun. Vous nous ouvrez les secrets touchants de ce cœur naïf comme celui des enfants ; tendre comme celui des femmes. Vous nous faites pénétrer dans les profondeurs — que je ne crains pas d'appeler sacrées — de cette âme méconnue par des adversaires qui confondent la conscience avec l'orgueil, et dont la haine, comme l'appétit des chacals, s'acharne sur les morts.

« Vous avez bien fait de rappeler l'attention sur ce très grand homme, presque oublié au moment où son esprit agit si puissamment dans le monde. Faut-il dire dans le monde, ou seulement dans l'Eglise ? Initiateur, comme vous le dites très bien, des trois grands mouvements, l'ultramontanisme, le catholicisme libéral et le socialisme chrétien, qui en se combinant sous nos yeux dans un amalgame étrange, mais puissant, menacent de ramener la société contemporaine à la théocratie de Grégoire VII, Lamennais n'a pas aussi bien réussi dans son second apostolat auprès des peuples émancipés

comme lui de Rome. Il leur a prêché le devoir et le sacrifice, inséparables, suivant lui, de ce sublime idéal qui est en même temps la réalité suprême, l'Infini vivant et conscient, Dieu. Mais, sourde à son prophète, la démocratie n'a pas cessé de descendre le long des tristes pentes du matérialisme et de l'athéisme, ou, si vous l'aimez mieux, de ce positivisme plus à la mode, qui n'est au fond qu'un athéisme qui se déguise ou qui s'ignore, un matérialisme qui refuse de s'avouer à soi-même et aux autres.

« Vous-même, Monsieur, dont l'accent impartial et ému est souvent religieux dans ce beau livre, *testimonium animae naturaliter christianae*, vous semblez considérer les croyances de Lamennais et des meilleurs de ses contemporains républicains comme « singulièrement rétrogrades » !

« Si la démocratie française « périt dans un triomphe (1) », si le cléricalisme ultramontain la ramène sous le joug dans une république plus ou moins analogue à celle de l'Equateur, ce sera surtout la faute de ceux qui lui auront ravi ou tout au moins laissé perdre les seules forces morales avec lesquelles elle puisse vaincre un tel adversaire : l'Evangile, l'âme et Dieu.

« Excusez ma franchise, Monsieur, en même temps que la longueur de ma lettre.

« A votre retour à Paris, si cela vous convient, je serai heureux de m'entretenir avec vous du héros

1. Spuller avait écrit dans son Avant-propos, p. XIX : « N'allons pas périr dans notre triomphe, et ce serait périr que de laisser la démocratie se corrompre et s'abîmer dans les jouissances d'une vie sans honneur, sans arts et sans gloire, inutile à la civilisation, honteuse pour le genre humain. »

que vous avez remis en lumière, et aussi du présent et de l'avenir de cette France que vous avez mieux servie, mais non pas mieux aimée que moi.

« En attendant, recevez, je vous prie, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée. »

III

Eugène Spuller au Père Hyacinthe

« Sombernon (Côte-d'Or), 5 août 1897.

« Monsieur,

« La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser à Paris m'est parvenue ici, dans le village même où j'ai écrit sur Lamennais le livre qui me vaut votre précieuse approbation. J'ai à cœur de vous remercier des sentiments si bienveillants qu'à cette occasion vous voulez bien m'exprimer, en des termes qui m'ont vivement ému.

« Nul plus que vous, Monsieur, n'est en situation de comprendre ce qu'il y a eu de tragique dans la crise religieuse politique et morale de Lamennais. Vous avez passé par les mêmes épreuves que ce gand homme, et par d'autres peut-être plus douloureuses encore. Il est impossible de raconter le drame de cette existence si traversée, sans penser à vous qui avez fait, comme lui, tant de sacrifices à la vérité telle que vous la montrait votre conscience. Aussi croyez bien que votre approbation, sans trop me surprendre, me cause la plus vive satisfaction, et, n'eussé-je d'autre récompense que d'avoir ému

votre cœur, je m'estimerais déjà fort heureux et payé de mon travail.

« Personne de ceux qui s'intéressent aux événements de la vie morale de l'humanité ne peut avoir oublié le grand cri de douleur, de passion, de délivrance et d'espérance que vous avez poussé en septembre 1869, à la veille de ce Concile du Vatican qui a trompé l'attente de tant de nobles âmes, à la veille de vous séparer de l'Eglise romaine. Ce jour-là, vous avez été un héros de la liberté de conscience, et, à partir de ce jour-là, vous en êtes devenu l'un des martyrs. Je ne partage point votre foi religieuse, mais que m'importe ? je sais bien que vous appartenez pour toujours à cette élite supérieure qui honore le plus notre pauvre race humaine, l'élite de ceux qui ne mettent rien au-dessus du grand devoir de servir la liberté, dussent-ils pour accomplir ce devoir endurer les pires souffrances.

« Vous me dites avec un sentiment de mélancolie aussi profonde que touchante que, si j'ai mieux servi la France, je ne l'ai pas plus aimée que vous. Un tel mot sous votre plume, Monsieur, est pour moi un grand honneur, et j'en sens tout le prix. Mais laissez-moi vous faire remarquer que les faibles, trop faibles services que j'ai pu rendre à mon pays et à mon parti, et dont il vous plaît, par courtoisie à mon égard, de vous montrer jaloux, ne comptent pas auprès de celui que vous avez rendu à l'humanité tout entière, en vous joignant si héroïquement au chœur de ceux qui ont souffert et souffrent encore pour elle, afin de lui assurer l'inviolable possession du meilleur d'elle-même, sa pensée religieuse, l'idéal qui la porte à travers toutes ses misères, vers une perfection de plus en plus grande.

« Ce serait pour moi, Monsieur, une joie profonde si, en achevant la lecture de mon livre, vous le fermiez avec la conviction que j'ai travaillé avec le sincère désir de rendre comme vous hommage à la vérité : c'est pour cela que les uns et les autres nous sommes dans ce monde, sans quoi la vie ne serait trop souvent qu'une longue, cruelle et imméritée déception.

« Oserai-je ajouter que vous êtes au premier rang de ceux pour qui j'ai voulu écrire, et que je serais bien heureux si j'avais réussi à verser dans votre âme souffrante, mais ferme, au milieu de tant d'amertumes, un peu de ce baume divin que distille la sympathie. Je ne sais pourquoi, mais il m'arrive souvent — le croirez-vous ? dans la situation morale que j'occupe dans mon pays et dans mon parti — de recevoir les confidences de prêtres qui souffrent ce que vous avez souffert, mais qui n'ont pas votre courage. Ces chères et pauvres âmes, je m'efforce de les consoler ; mais la vôtre, plus forte, je l'admire.

« Croyez, Monsieur, à mon ancien et profond respect.

« E. SPULLER. »

SEPTIÈME APPENDICE

LES SOURCES DE CE VOLUME

La partie du Journal du Père Hyacinthe qui correspond à ce volume (27 septembre 1869-4 août 1893) comprend 2.498 feuilles volantes paginées et 43 cahiers.

Jusqu'au 16 juillet 1883, le Père écrivit sur des feuilles volantes; elles ont été paginées par Mme Loyson, en 1906, quand le Journal me fut remis. Comme beaucoup de ces pages sont marquées *bis* et *ter*, le total réel est notablement plus élevé que le nombre final.

A partir du 17 juillet 1883, le Père se servit de cahiers cartonnés ou reliés. Il a perdu l'un de ces cahiers, celui qui comprenait les journées du 2 juin au 12 septembre 1886. Cette perte est indiquée au commencement du cahier suivant.

Les cahiers portent ordinairement, sur leur feuille de titre, le mot *Mémoires* avec les dates initiale et finale, le numéro d'ordre du cahier et quelques sentences. Le volume qui va du 4 oc-

tobre au 5 décembre 1883 porte ce titre plus développé :

« Mémoires d'un indigne, mais dévoué serviteur de Dieu. — Sous le Sacerdoce et la Royauté véritables, suprêmes, incommunicables de notre Sauveur et Seigneur Jésus-Christ. — Dans l'ordre terrestre, relatif et transitoire : sous le Sacerdoce du Pape Léon XIII. Sous la Royauté du Comte de Paris. — Dans le petit Etat domestique et théocratique, dont le siège est à Neuilly, et dont, quoique indigne, je suis le Chef. — *Ad majorem Dei gloriam.* — *Cuncta, ubique, et semper.* — CHARLES-HYACINTHE LOYSON, Prêtre. »

Outre le journal du Père, j'ai utilisé sa correspondance avec sa femme et son fils, les carnets de Mme Loyson et le journal qu'elle tint elle-même à différentes époques, ainsi que les divers documents qu'ils ont conservés. Le Père a détruit, en juillet 1896, « la plus grande partie » de ses papiers, comme le marquent ces deux passages de son journal :

11 juillet. — « J'achève péniblement la revision de mes correspondances et de mes manuscrits, conservés depuis le commencement. *Je détruis beaucoup*, et cela est sage, mais profondément mélancolique. »

23 juillet. — « La destruction de la plus grande partie de mes papiers avance. C'est comme une mort anticipée. Mais ma vie passée n'a pas été sans

valeur, et les documents qui la représentaient ont eu aussi leur raison d'être; et tout cela a marqué sa place dans les réalités éternelles. Le *nunc fluens* s'harmonise avec le *nunc stans*. L'important, maintenant, serait de rendre plus utiles les années qui peuvent me rester encore, la part de vie que je recommence. »

La rédaction de cette biographie fut achevée en 1907 et — jusqu'à la mort du Père, arrivée le 9 février 1912, — nous la relûmes ensemble une fois par an.

Quelques extraits de ses lettres à son fils montrent les sentiments que lui inspira cette revision.

21 juillet 1907. — « Je travaille lentement et péniblement à revoir ma Vie par M. Houtin. Je ne regrette pas d'avoir vécu cette vie-là, sauf les fautes de détail — nombreuses et quelquefois graves — ; mais, pour les grandes lignes, si j'avais à recommencer, je n'y voudrais rien changer.

« Mais c'est assez d'avoir vécu cette vie une fois, et je voudrais à n'avoir plus à m'en occuper, et pouvoir consacrer à des méditations plus douces les quelques années qui me restent peut-être. *In partes vade sæculi sancti cum vivis et dantibus confessionem Deo.* »

10 août 1907. — « Je t'envoie les premiers chapitres, revus et corrigés par moi, de l'*ébauche* de ma biographie par M. Houtin.

« Je te demande de les revoir avec soin, dès que tes occupations te le permettront.

« Je me persuade de plus en plus que ce travail — du moins la première partie, la grande crise religieuse — doit paraître aussitôt que possible. Dans l'état présent des choses religieuses, il fera mieux que du bruit — du bien.

« Si le livre n'est pas ce que tu le désires, un monument, — et que ma mémoire en vaille la peine, tu élèveras toi-même un monument, ou tu le feras élever par un autre après ma mort !

« M. Houtin désire avoir son manuscrit corrigé par nous deux afin de reprendre son travail immédiatement après son voyage aux Etats-Unis.

« Ces lignes sont écrites après une laborieuse matinée, laborieuse et surtout mélancolique, car il me tarde d'en avoir fini avec ces longs retours sur un passé que je voudrais abandonner une bonne fois à la justice et à la miséricorde de Dieu, pendant que mon historien le soumettra, sans plaider aucunement en sa faveur, au jugement des hommes de cœur et de sens qui s'intéressent à la révolution religieuse de la seconde moitié du XIXe siècle. »

7 septembre 1907. — « Lis le manuscrit de M. Houtin, mais lis-le à petites doses, et *surtout quand tu as le temps de le pénétrer*. Lis-le surtout pour apprendre à connaître l'âme de ton père. — Tu y verras, par les fragments de mon journal, ce que j'ai été en réalité devant ma conscience et devant mon cœur, — non devant les hommes, mais devant Dieu.

« Tu y verras combien j'ai souffert — ma vie intérieure a été un martyre — et combien j'ai hésité dans mes pensées et combien j'ai été ferme dans mes résolutions, une fois prises.

« La grande vision de Dieu et de la cité éternelle,

toujours présente à ma conscience et encore plus à ma *subconscience*, a été MA JOIE tout autant que ma force. »

25 juillet 1908. — « J'ai travaillé ce matin au *pensum* que tu m'as imposé, d'accord avec M. Houtin ; je ne suis pas mécontent de moi, mais fatigué. »

29 juillet 1908. — « Je fais de mon mieux pour cette biographie qui — je le reconnais volontiers — devrait être écrite par moi.

« Quand un condamné à mort est à la veille du dénouement suprême, il ne songe pas à écrire pour le public, mais à vivre dans le recueillement ces heures dernières. C'est ce que je fais, dans un sentiment à la fois amer et doux, en face des choses de ce monde, dont je m'occupe toujours avec un très grand intérêt, et des réalités éternelles dans lesquelles j'entrerai bientôt. *Credo videre bona Domini in terra viventium.* »

30 juillet 1908. — « Mon travail avance assez péniblement, car il me coûte. J'en suis au chapitre IV : *Les premières conférences de Notre-Dame*. — Cette vie sera sincère, mais étrange. Comme tu le dis en note, à propos de ma profession monastique, j'ai épousé « une femme que je n'aimais déjà plus ». Au fond, il en a toujours été plus ou moins ainsi — sauf pour ta chère mère, — et les beautés idéales que je poursuivais, — la Réforme catholique, par exemple, — ne m'apparaissaient que sous des formes rebutantes.

« *Fecisti nos ad te, Deus, irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te !* (Saint Augustin.) »

18 août 1908. — « Relis les cahiers que tu as, afin que nous puissions, sans trop de retard, tout remettre à M. Houtin. Tout ce qui se fait *ici-bas*, la

vie réelle comme son récit, n'est qu'une ébauche enfantine, comme les dessins de notre Jean (1). Les choses vraies et durables sont ailleurs. *Sursum corda !* »

27 août 1908. — « A M. Houtin, au sujet de ma Vie :

« Premier volume : en rompant avec la papauté infaillible, pendant que personne, ou presque personne, ne le faisait en France, *j'ai montré ce qu'il fallait faire.*

« Deuxième volume : en essayant une réforme catholique, avec un programme sincère, mais incomplet et dans des circonstances impossibles *j'ai montré ce qu'on ne pouvait pas faire.*

« Et maintenant, je me demande si le meilleur ne serait pas pour moi de dire comme Elie, mon patron du Carmel, quand il se coucha sous le genêt du désert : « C'est assez, Eternel, prends mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères ! »

Après la mort du Père, je complétai mon récit au moyen de papiers retrouvés dans sa succession et de diverses communications.

Au commencement de 1921, je songeai à imprimer ce deuxième volume, sans tarder davantage. Paul-Emmanuel prit alors connaissance de sa rédaction définitive. Comme il avait été le plus proche témoin de la plus grande partie de cette histoire, je me fis un devoir d'utiliser immédiatement ses souvenirs et ses observations.

1. Le petit-fils du Père Hyacinthe, né le 6 septembre 1902.

Hélas, bientôt après, le 19 avril, il mourait subitement.

Cette mort prématurée m'a rappelé quelques réflexions du Père dans le temps où son fils le pressait d'écrire lui-même sa biographie. Comme elles unissent la pensée de leurs deux morts et qu'elles peuvent servir de conclusion à ce volume, les voici :

Genève, le 8 octobre 1905. — Cette longue conversation d'hier avec mon fils me revient en mémoire, comme une chose entrée plus profondément dans mon âme que je ne l'avais cru. Au restaurant Lacustre, au bord du lac qu'agitait le vent, par une froide et radieuse soirée : les Alpes neigeuses, le Mont-Blanc éclairé dans sa gloire par le soleil couchant; le demi-cercle de la lune planant dans la hauteur, pâle et comme transparent... Mon fils me parlait de ma fin de vie, et de l'urgence d'écrire, sinon mes Mémoires, du moins une autobiographie intellectuelle, en une centaine de pages, un récit du chemin accompli par ma pensée et par mon âme d'un bout à l'autre de cette vie mortelle.

Ses mains tremblaient d'une manière étrange pour un jeune homme de son âge. « C'est ce qui m'arrive, me disait-il, quand je parle avec une personne que j'aime. »

Solennité de tels instants, mais aussi vanité profonde de la vie! Mon cher fils me suivra peut-être de près dans le mystère insondable de la mort; peut-être même m'y précédera-t-il!

Et — en dehors de lui et de ses enfants — que

puis-je laisser de meilleur et en même temps de plus vain dans le monde, que l'exemple d'une vie sincère, profonde et qui n'a point abouti !

« Et j'ai dit à la fin : Mon Dieu ! (1) »

1. Lamartine.

INDEX ALPHABÉTIQUE

TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE
DU MODERNISME CATHOLIQUE

Annales de bibliographie théologique, mars 1913, p. 34.

« La documentation est d'une merveilleuse richesse et d'une précision rigoureuse jusque dans les moindres détails. L'exposé est vivant, captivant, émouvant du commencement à la fin. On y sent palpiter les cœurs. On assiste aux luttes tragiques, dans les consciences, entre les croyances traditionnelles, profondément enracinées dans l'âme, et la vérité historique, qui s'impose irrésistiblement à la pensée ; entre l'amour filial pour l'Eglise et l'impossibilité morale de se soumettre à ses exigences impérieuses. Nous apprenons les défaillances des uns, la libération des autres, et nous entrevoyons chez tous des blessures saignantes ou à peine cicatrisées. » — Eugène Ménégoz.

Die Frankfurter Zeitung, 10 novembre 1912.

« Ce livre n'intéresse pas seulement les théologiens : c'est une tranche considérable de l'histoire intellectuelle et religieuse de l'époque contemporaine. Il captivera tous ceux qui se préoccupent des luttes intellectuelles de notre temps. » — Dr Joseph Schnitzer.

Le Matin, 9 décembre 1912.

« Livre plein de faits et de documents où revit l'un des mouvements d'idées les plus importants de l'époque contemporaine. » — Gustave Lanson.

The Christian Register, 2 janvier 1913.

« Si l'histoire du modernisme est la chronique d'une désillusion, personne n'était plus capable de l'écrire que M. Houtin. Il est par excellence l'historien des défaites et des désastres des réformateurs catholiques des temps modernes. » — Dr William Lawrence Sullivan.

UN PRÊTRE MARIÉ : CHARLES PERRAUD

Beilage der Münchener Neuesten Nachrichten, 7 décembre 1908.

« Ce livre ne représente pas seulement la tragique destinée d'un prêtre pieux, estimé de tous et cependant profondément malheureux. Il contient aussi d'importants documents nouveaux pour l'histoire, en France, des polémiques sur l'infaillibilité du pape et la réforme religieuse. »

Coenobium, mai-juin 1910, p. 125.

« Bien peu de livres modernes ont suscité un nombre de polémiques *inattendues* et *désastreuses* aussi grand que celui qu'a produit l'opuscule *courtoisement* intitulé : UN PRÊTRE MARIÉ, CHARLES PERRAUD, CHANOINE HONORAIRE D'AUTUN (1831-1892). »

Le Siècle, 3 novembre 1908.

« Ce n'était pas seulement le « prêtre marié » qu'il fallait supprimer. C'était aussi bien le « prêtre réformiste », le moderniste d'avant le nom, le prêtre sincère qui se sentait humilié et qui frémissait du régime intellectuel de l'Eglise de Pie IX et du concile du Vatican et qui le disait tout haut..., le prêtre qui avait horreur du cléricalisme d'idées et d'action, qui sympathisait d'instinct et joyeusement aux plus généreuses aspirations des hommes de son temps. »

Stemmen uit De Vrije Gemeente, Amsterdam, janvier 1909, p. 96.

« ... Houtin sait, dans son livre excellemment écrit, éveiller notre sympathie pour le prêtre consciencieux, une sympathie mêlée de pitié pour l'homme sans énergie qui n'eut pas le courage de ses convictions et dont, par cela même, la fin fut triste. »

Lettre de Tyrrell à l'auteur :

« Votre *Prêtre marié* est un livre délicieux à tout point de vue. Naturellement il est très tragique et très triste. Mais Dieu seul connaît exactement tout ce qu'il y a de tragédie derrière le respectable rideau de l'Eglise romaine ». 23 octobre 1908.

AUTOUR D'UN PRÊTRE MARIÉ
HISTOIRE D'UNE POLÉMIQUE

L'Indépendance, 15 août 1911.

« Le volume qui raconte les polémiques soulevées par la brochure de 1908 offre un grand intérêt pour l'historien social. » — GEORGES SOREL.

Das Neue Jahrhundert, 20 juin 1909, p. 289-230.

« Edifiante comédie ! Deux évêques se contredisent. Tandis que l'un, héritier et homme de confiance du cardinal Perraud, parle ouvertement de l'aberration folle de Perraud junior, l'autre révoque tout en doute ! Et cependant l'archevêque de Paris lui-même avait reconnu que, quand bien même Houtin n'aurait pas fait la preuve du mariage secret de Perraud, l'évêque Gauthey l'aurait faite !.. Effroyable insincérité et confusion, qu'on retrouve toujours dans le monde ecclésiastique, du haut en bas... »

Revue critique des Livres nouveaux, 15 janvier 1911, p. 10.

« Pour beaucoup de catholiques, et en particulier pour les Oratoriens et les amis du feu cardinal Perraud, la publication de la brochure de M. Houtin, *Un Prêtre marié*... était un scandale. On essaya d'y parer de deux manières. D'abord en criant à la trahison... D'autre part, on cria au mensonge. Les deux systèmes étaient évidemment contradictoires, mais ils furent soutenus par les mêmes personnes et notamment par les Oratoriens.

« On trouvera dans ce livre tous les documents de cette controverse... Ces documents seraient à consulter dans une étude sur le clergé français, et confirment ce qu'on avait appris ailleurs de ses procédés de discussion. » E. CH. BABUT.

Revue historique, juillet-août 1910.

«... Il n'est pas moins intéressant d'apprendre par des textes précis avec quelle désinvolture des représentants éminents du catholicisme, évêques ou religieux, osent nier ou travestir des faits qu'ils savent vrai lorsqu'ils croient servir ainsi l'intérêt de l'Eglise ou de leur ordre. La casuistique jésuitique la plus laxiste est devenue évidemment une doctrine partout admise, même à l'Oratoire. . » — GABRIEL MONOD.

DU MÊME AUTEUR

ÉVÊQUES ET DIOCÈSES (*1re et 2e séries*)

Bulletin des Bibliothèques populaires, février 1908, p. 25.

«... Espèce d'atlas intellectuel de la France ecclésiastique de ces dix dernières années, diocèse par diocèse. Le chapitre le plus savoureux est consacré à celui d'Autun et au cardinal Perraud : M. H. en a buriné un portrait impitoyable et qui restera. » — René Durand.

Revue internationale de Théologie, juillet-septembre 1909, pp. 581-83.

« Cette seconde série de portraits épiscopaux et de descriptions diocésaines n'est pas moins intéressante que la première, bien qu'on n'ait pas toujours la bonne fortune d'avoir à signaler et à peindre des hommes comme le cardinal Perraud. Dans ce second volume, la figure féminine de Mgr de Cabrières a son attrait propre... M. Houtin traite M. de Cabrières avec des égards particuliers.

« Pas plus que M. Houtin je ne m'amuserai à faire des « personnalités » au sujet des évêques Latty (Châlons), Delamaire (Cambrai), Henri (Grenoble), Jauffret et Gieure (Bayonne). M. Houtin vise plus haut et il a raison : il vise à faire de l'histoire exacte et authentique. De là sa sobriété dans la production de ses documents, toujours certains. Les insinuations sortent elles-mêmes des faits, et les choses parlent assez pour qu'on n'ait pas besoin de les faire parler... » — E. M.

Rivista di Cultura, juin 1909, pp. 220-221.

« Pour hardi qu'ait été M. Houtin dans ses affirmations de faits, les personnages qu'il a décrits, avec sa fine ironie coutumière, n'ont pu lui répondre (comme le montre l'appendice de documents) qu'avec des phrases de rhéteurs ou de vagues réfutations ; signe que la vérité des faits était établie... Il serait bien utile qu'on écrivit aussi en Italie des livres de ce genre... » — S. M.

La Vie Nouvelle, journal des Protestants français, 24 avril 1903.

« Très curieuses, très libres, très documentées monographies... L'auteur nous initie à l'une des particularités de la vie catholique que nous protestants pouvons le moins connaître, et fournit sur quelques-uns des membres de l'épiscopat des renseignements du plus vif intérêt, parfois d'une saveur piquante ». H. Draussin.

LA CRISE DU CLERGÉ

Coenobium, mai-juin 1908, p. 133.

« Dans l'espace d'un an, la première édition de cet ouvrage a été épuisée et M. H. publie pour la seconde fois ce livre retentissant avec les modifications que les événements récents rendaient nécessaires. Le succès de son travail montre bien que M. H. ne se faisait pas illusion sur la profondeur et la gravité de la crise... L'auteur connaît les véritables périls de l'Eglise catholique : il les énumère avec franchise, en témoin scrupuleux qui ignore l'art des réticences et des falsifications agréables... » — D.

La Gazette de Lausanne, 5 avril 1907.

« Ouvrage aussi admirable d'érudition que souple et nerveux de forme, d'un intérêt poignant. Document de la lutte entre ceux qui ne consentent pas au suicide du catholicisme et ceux qui opposent une tactique brutale à tous les essais de rénovation. » — Gaston Riou.

La Grande Revue, 25 mai 1907, p. 724.

« Ce livre a tout l'intérêt d'un drame, et, pour les laïcs qui ne connaissent le clergé que par le dehors, il est une véritable révélation... » — Louis Ancel.

Revue internationale de Théologie, juillet-septembre 1908, p. 602.

« ... Ce sujet qui touche à tant de personnes ne contient cependant aucune personnalité, tant l'auteur est maître de lui-même et de ses appréciations, tant sa critique est objective et en quelque sorte impersonnelle. Cette documentation ferme et serrée est de premier ordre. Aucune page n'est réfutable. Ce qui est dit de MM. Loisy, Duchesne, Tyrrell, de Meissas, etc., semble absolument fondé. On remarquera aussi le tableau comparatif entre les années 1877 et 1906, relativement au manque de prêtres ; après la suppression du budget des cultes, le péril s'aggrave terriblement... » — E. Michaud.

L'Univers israélite, 12 avril 1907.

« Etude palpitante d'actuel intérêt, d'une information abondante et sûre, d'une critique pénétrante et d'une rare franchise. » — Louis-Germain Lévy.

DU MÊME AUTEUR

LA QUESTION BIBLIQUE AU XIX[e] SIÈCLE

American Journal of Theology (Université de Chicago), janvier 1903.

« Ce volume est une excellente preuve du beau travail historique que l'école française est en train d'accomplir. Les savants d'Amérique remarquent à peine que les Français, en traitant les sujets historiques, sont supérieurs aux Allemands ; qu'ils sont plus larges, moins tentés de rivaliser pour prendre une position qui rend presque nécessaire la découverte d'une nouveauté, si outrée qu'elle puisse être ». — Géo W. Gilmore.

Rassegna Nationale (Florence), janvier 1903.

« La seconde édition du livre *La Question biblique* vient de paraître, et ce succès extraordinaire montre que nous nous étions pas trompé en en conseillant la lecture à tous ceux qui s'occupent d'études bibliques ». — E. S. Kingswan.

Revue d'histoire ecclésiastique (Louvain), 15 janvier 1903, p. 136.

« L'actualité même de ce qu'on appelle « la question biblique », non moins que le talent avec lequel M. H. résume l'histoire des controverses que cette question a provoquées en France au cours du dernier siècle, donnent au livre un puissant intérêt. On n'en commencera pas la lecture sans le lire jusqu'au bout. Cette lecture est d'ailleurs instructive au plus haut point ; il s'en dégage d'utiles leçons ; nous croyons qu'à certains égards le livre fera du bien. Mais il s'en faut, en tout cas, qu'il soit très réconfortant pour le lecteur catholique ». — A, Van Hoonacker.

Theologische Literaturzeitung (Leipzig), 2 août 1902, p. 443.

« Œuvre extrêmement intéressante, également remarquable par une parfaite possession du sujet, un lumimeux groupement de matériaux et une exposition de forme achevée ». — P. Lobstein.

Vérité française, 7 avril 1902.

« Ce livre est assurément l'un des plus mauvais dont la littérature ecclésiastique ait été gratifiée depuis fort longtemps ». — Abbé Ch. Maignen.

LA QUESTION BIBLIQUE AU XXᵉ SIÈCLE

Cultura sociale, 1ᵉʳ juin 1906.

« Avec une évidente préoccupation de vérité scrupuleuse, l'auteur pose dans toute sa crudité la question biblique telle qu'elle ressort des études bibliques et des décisions de l'autorité dans les premières années du nouveau siècle ». — R. MURRI.

Demain, 20 avril 1907, p. 14.

« Peut-être reprochera-t-on à l'auteur, malgré la modération de son exposition et de sa critique, d'avoir déchiré d'une main trop lourde les voiles derrière lesquels la sagesse des autorités religieuses abritait un silence jugé nécessaire sur des questions laissées encore à la controverse. Rien, en tout cas, ne sera plus troublant ni plus passionnant que la lecture de ce nouveau livre, qui ramène au premier plan de l'actualité l'examen le plus froidement impartial de l'essence des enseignements évangéliques ».

Revue de l'Instruction publique en Belgique, **1906**, p. 181.

« Cette nouvelle période de la controverse biblique est exposée avec précision et sincérité, sans équivoque ni réticence, en laissant parler eux-mêmes les textes et les faits. Aussi, avec sa très riche documentation, son ton calme et modéré, sa phrase nerveuse et sobre, l'auteur a-t-il écrit un des chapitres les plus passionnants de l'histoire des idées contemporaines ».

Semaine religieuse du diocèse de Cambrai, **2 juin 1906**.

« Le 14 mai, S. E. le cardinal vicaire de Rome a pris une mesure dont il y a peu d'exemples, si toutefois il en est. Il a défendu, sous peine de péché mortel, de vendre ou de lire un livre qui n'était point encore livré au public (*La Question biblique au XXᵉ siècle*)... Avant que cette défense ne fût connue en France, et usant, d'ailleurs, des autorisations qui m'ont été données à raison de mes fonctions, je m'étais procuré et j'avais lu ce livre. Il en est peu dont on puisse dire avec plus de vérité : « C'est un pur produit de l'enfer ». — Mgr DELASSUS.

DU MÊME AUTEUR

L'AMÉRICANISME

Canoniste contemporain, janvier 1904, pp. 58-59.

« L'Américanisme a si rapidement disparu après la parole de Rome, qu'on ne peut reprocher à l'auteur de ce livre d'en avoir dès maintenant retracé l'histoire. Et cette histoire offre des singularités bien étonnantes... Il l'a écrite avec l'esprit et la verve parfois un peu malicieuse dont ses ouvrages antérieurs ont donné plus d'un exemple ; aussi le livre se lit-il avec une curiosité et un intérêt toujours en éveil ». — A. Boudinhon.

Commonwealth, février 1904, pp. 62-63.

« M. Houtin s'est mis complètement en dehors du mouvement qu'il raconte. Il sent qu'il écrit le prologue historique d'un grand drame qui commence à se dérouler sur la scène de l'histoire religieuse. Ce sera l'intérêt de l'Américanisme dans un avenir prochain. C'est l'intérêt que M. H. a subtilement saisi et qu'il est adroitement parvenu à communiquer à son lecteur ». — A. L. Lalley.

Revue critique d'Histoire, 7 mars 1904, p. 199.

« Un des adversaires les plus violents de l'Américanisme a fait le meilleur éloge du livre de M. Houtin, tout en dénonçant le « mauvais esprit » qui l'anime et les « conclusions détestables » auxquelles il conduit (l'esprit en est purement scientifique et il n'y a pas de conclusions du tout). Le terrible abbé Maignen reconnaît que ce livre est « bourré de documents cités sans réticence » et qu'il « met à la portée de tous... des dépôts de munitions à peu près inaccessibles ». Ce sont là, évidemment, des mérites très sérieux ».— Salomon Reinach.

Revue d'Histoire et de Littérature religieuses février 1904.

« Répertoire extrêmement riche de citations et de renvois bibliographiques qui seront d'une grande utilité aux historiens futurs ». — Jules Dalbret.

Vérité française, 19 décembre 1903.

« L'exposé des faits et le résumé de la controverse est, à certains égards, impartial... Conçu dans un mauvais esprit, conduisant à des conclusions détestables, cet ouvrage constitue, par la multitude des documents qu'il renferme, un formidable réquisitoire contre l'Américanisme et les catholiques libéraux. Il met à la portée de tous, pour les polémiques actuelles, des armes qui n'étaient encore que dans les mains d'un petit nombre et des dépôts de munitions à peu près inaccessibles ». — Abbé Charles Maignen.

UN DERNIER GALLICAN

Bulletin critique, 15 novembre 1904, p. 626.

« Comme tous les ouvrages précédents de M. H., celui-ci se recommande par une documentation abondante, une grande sûreté d'informations, et aussi une certaine saveur d'hétérodoxie qui vise toutefois moins les doctrines, sans doute, que les hommes. Je m'explique. Dans ses ouvrages, M. H. met en scène des personnages ridicules et d'autres qui ne le sont pas ; or, il arrive que ces derniers sont précisément les moins orthodoxes, et dès lors, semble-t-il, les plus sympathiques à l'auteur ». — Alfred ROUSSEL.

Le Canada, 27 mars 1905.

« Autour du chanoine Bernier, M. Houtin fait revivre une multitude de figures historiques de premier plan : le comte de Falloux, le vénérable P. Gautier, de la Société de Jésus, le célèbre bénédictin dom Guéranger, etc. En fait, le volume pourrait s'intituler aussi : *Scènes historiques de la vie ecclésiastique au XIXe siècle*. M. Houtin est un historien, mais c'est en même temps un écrivain de premier ordre, un esprit délicat et un ironiste merveilleux. Rien d'étonnant si *Un dernier Gallican* constitue un véritable régal ». — B.-C. MORAS.

Revue d'Histoire moderne, 19 octobre 1904, pp. 52-53.

« Cette étude de M. H., très documentée comme toutes celles qu'il a faites, sera indispensable aux historiens du mouvement ultramontain qui domine toute l'histoire de l'Eglise de France depuis le Concordat de 1801... Il faut l'ajouter aux études récentes du P. Lecanuet, du P. Laveille, du chanoine Gousset, etc. ; elle en a la valeur documentaire et de plus et surtout elle a la haute impartialité historique qui leur manque assez souvent... Le livre est donc, en même temps qu'un livre solide d'histoire religieuse, un véritable recueil de documents... Presque tous sont très importants. » — Ph. SAGNAC.

Studi religiosi, février 1906, p. 104.

« Quoiqu'il ne traite pas de questions qui intéressent directement la vie ecclésiastique italienne, ce volume se lit avec charme et constitue un chapitre important de l'histoire de l'Eglise de France au siècle dernier. »

DU MÊME AUTEUR

LA CONTROVERSE DE L'APOSTOLICITÉ

Analecta Bollandiana, tome XIX, p. 354.

« Il est difficile de résumer avec plus de verve, plus de bon sens, plus de compétence, la controverse dont il s'agit. Ce récit, à la fois amusant et navrant, devrait ouvrir les yeux à tout homme impartial. »

Bibliothèque de l'École des Chartes, août 1903, p. 342.

« On ne saurait trop louer M. Houtin de l'impartialité et de la modération dont il a fait preuve. » — Ch. DE LASTEYRIE.

Revue Chrétienne, août 1903.

« De tels ouvrages sont au grand honneur du clergé français, car ils se rattachent étroitement à l'évolution des méthodes historiques. Dans la paix et la tranquillité, M. H. peut laisser passer les orages diocésains. L'heure n'est pas lointaine où tous les livres consacrés à démontrer l'origine apostolique de certaines églises de France, resteront, ceux-là, comme les monuments les plus authentiques de la crédulité la plus enfantine et devront cependant à son ouvrage de ne pas disparaître entièrement dans la nuit du passé. »

Revue des questions historiques, 1er juillet 1903, p. 294.

« Si M. Houtin a trop bruyamment et parfois trop brutalement enfoncé une porte ouverte, au moins sera-t-il désormais impossible de la refermer derrière lui. »—Paul ALLARD.

Revue d'Histoire ecclésiastique, 15 octobre 1901, p. 849.

« M. Houtin a su mettre en lumière les méthodes si différentes de deux écoles et les principes qui les guident, montrer la faiblesse des arguments de l'école légendaire, et faire bonne justice de certains procédés plus polémistes que scientifiques. Enfin, disons-le à sa louange, s'il relève ces défauts souvent avec verve et bonne humeur, il a su toujours garder une grande courtoisie envers les personnes. — Albert PONCELET, S.-J.

Studi Religiosi, octobre 1903, p. 450.

« C'est un grand service rendu à la science et à la religion que l'exposition si courtoise de la psychologie de cette controverse. »

Université Catholique, septembre 1903, p. 120.

« L'ouvrage en est déjà à sa 3e édition et nul doute qu'il ne reçoive un accueil de plus en plus favorable. » — ABBÉ J.-B. MARTIN.

DU MÊME AUTEUR

LES ORIGINES DE L'ÉGLISE D'ANGERS

Analecta Bollandiana, n° du 30 juin 1902, p. 212.

« ... Non seulement M. H. retrace parfaitement l'histoire de la légende [de S. René] dès ses origines et à travers ses développements successifs, mais il raconte aussi les alternatives de succès et de faveur par lesquelles elle a passé et dans le culte liturgique et dans le monde lettré. Nous n'avons pas à nous ingérer dans la jurisprudence liturgique. Quant à la valeur historique de la légende, il y a bel âge qu'on avait établi ce qu'il fallait en penser. Nulle part cependant avant le travail de M. H. on n'avait employé à l'examiner une telle richesse et une telle exactitude dans l'information et une plus grande fermeté de critique, jointe à une incontestable largeur de vues. »

Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, n° de mai-août 1902, p. 395.

« C'est l'application locale aux traditions angevines des principes du doute le plus minutieux. En même temps que les légendes merveilleuses, M. H. proscrit sévèrement les banalités édifiantes des hagiographes et des hypothèses des apologistes modernes. Sa critique est un tamis très fin qui ne laisse point passer les erreurs les plus légères, mais qui peuvent tenir parfois avec elles certaines parcelles de vérité. » — A. R.

Revue critique d'Histoire, n° du 24 mars 1902, p. 237.

« La brochure de M. H. est excellente et on y retrouvera l'érudition, la netteté, la rigueur et le bon sens dont il a déjà fait preuve en racontant la controverse sur l'apostolicité des Eglises gallicanes. » — P. Lejay.

Revue des Questions historiques, avril 1902, p. 634.

« L'appendice étudie la légende de saint René, prétendu évêque d'Angers, dont il démontre la non-existence... » — E.-G. Ledos.

Revue historique, septembre-octobre 1902, p. 112-113.

« Etude bien conduite et concluante, pour tout lecteur non prévenu, des légendes singulières dont les hagiographes ont embroussaillé l'ancienne histoire de l'Eglise angevine... » — A. Molinier.

DU MÊME AUTEUR

DOM COUTURIER

Lettre de Mgr Dénéchau, évêque de Tulle, à l'auteur :

« Vous avez parfaitement rendu cette noble et sympathique figure, cet homme de science, de piété et d'énergie, digne disciple et successeur de l'illustre dom Guéranger. Plus ces caractères sont rares de nos jours, plus il importe de les mettre en lumière. » — 29 juillet 1899.

Lettre de Mgr de la Passardière, évêque de Roséa, à l'auteur :

« Ces pages sont *une véritable photographie intellectuelle, morale, mystique et artistique* du saint moine, *de cet homme d'autrefois...* » — 1er octobre 1899.

Bulletin de saint Martin et de saint Benoît. Revue mensuelle publiée par les RR.PP. Bénédictins, n° de janvier 1900, pp. 104-105.

« Un compatriote de dom Couturier, M. H., a essayé de faire revivre le successeur de dom Guéranger dans une notice biographique qui sera lue avec édification et intérêt. L'auteur a connu et aimé le Père Abbé. On sent, à le lire, l'affection filiale et le respect profond qu'il lui conserve.

« Ceux qui ont eu le bonheur d'être des enfants de dom Couturier lui seront gré du témoignage qu'il rend à sa mémoire... Une grande sincérité règne dans son travail ; il laisse de côté ses idées et ses sentiments propres pour laisser agir, parler et vivre le Père Abbé, tel qu'il était ; quelques-uns lui reprocheront même d'avoir poussé trop loin cette qualité ». — Dom J.-M. Besse, M. B.

Revue des Facultés Catholiques de l'Ouest, octobre 1899, p. 145.

« M. Houtin est d'une saine école en histoire ; il expose nettement et, très discret dans ses jugements, laisse au lecteur le soin de tirer de sa narration loyale et consciencieuse une opinion équitable. Cette tâche devient un peu laborieuse, au milieu d'allusions transparentes seulement pour les initiés et de critiques aux doigts d'acier coquettement gantés de voleurs ». — Abbé J.-M. Delahaye.

Revue d'Histoire et de Littérature religieuses, n° de janvier-février 1901.

« Ceux qui voudront philosopher sur les passions et sur les petites querelles qui ont divisé les catholiques depuis quarante ans, devront à M. H. des renseignements de bonne source. » — Abbé J.-M. Hemmer.

Impr. JOUVE et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 5273-22

